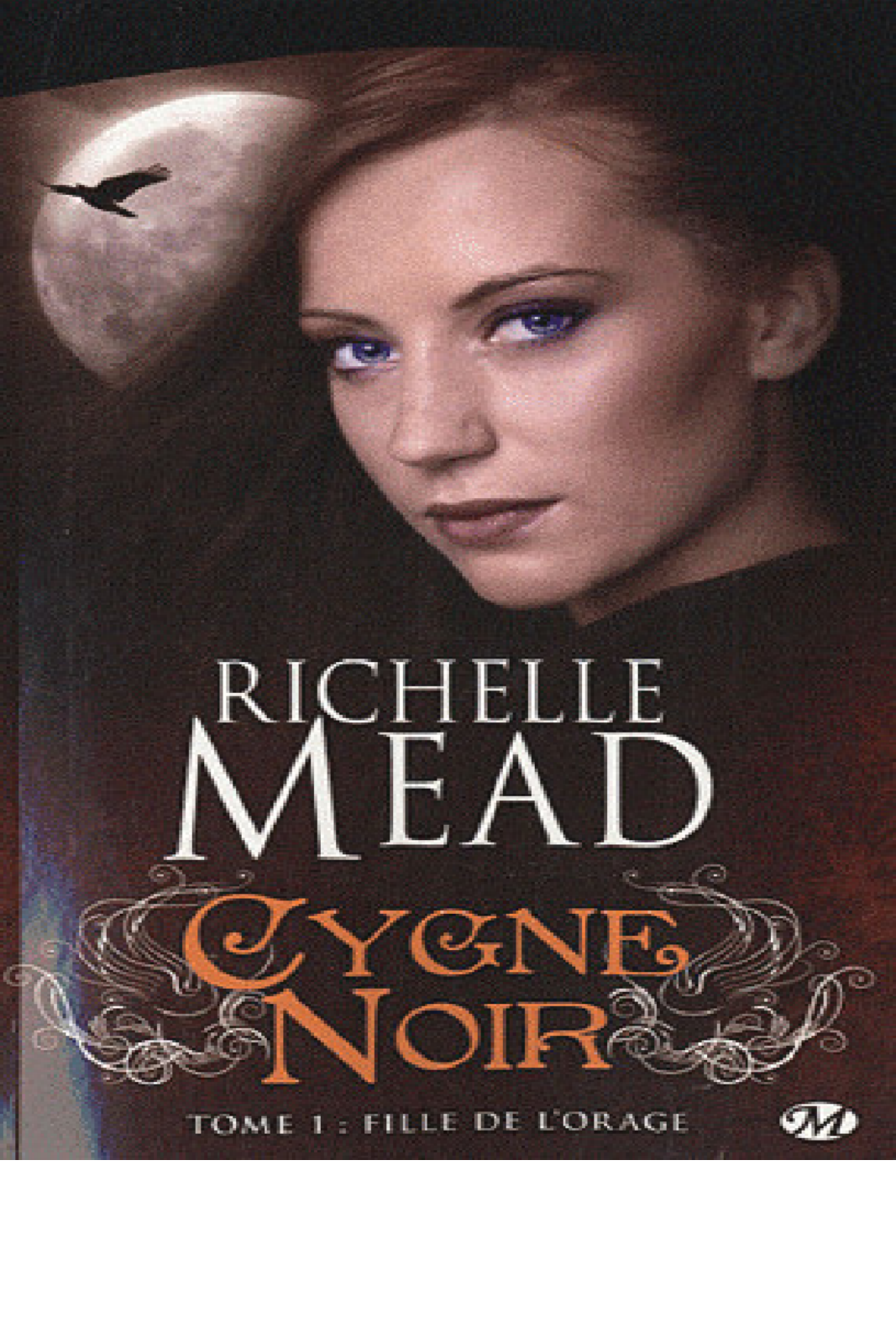


Fille de l'orage

Mead, Richelle

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



RICHELLE
MEAD

CYGNE
NOIR

TOME 1 : FILLE DE L'ORAGE



Chapitre premier

J'ai déjà vu bien des choses étranges, mais peu d'aussi bizarres qu'une chaussure hantée.

Posée devant moi sur le bureau, la Nike Pegasus pied gauche, blanche et décorée de motifs gris et orange, au lacet dénoué, à la semelle maculée d'une tache de boue, avait pourtant l'air inoffensive.

Quant à moi... disons que je l'étais beaucoup moins. Un Glock.22 chargé jusqu'à la gueule de munitions trafiquées se cachait sous mon manteau. Dans une de mes poches, un chargeur de balles en argent attendait de se rendre utile. Sur ma hanche, un poignard sacrificiel à lame d'acier et un autre à lame d'argent. Près des deux athamés, glissée dans ma ceinture, une baguette en chêne faite à la main et incrustée de suffisamment de gemmes magiques pour faire cramer le bureau s'il m'en prenait l'envie.

Autant dire que je me sentais parée !

— Bien ! lançai-je à mon vis-à-vis, d'une voix aussi neutre que possible. Qu'est-ce qui vous fait croire que votre basket est... possédée ?

Brian Montgomery, trentenaire dont les tentatives pour dissimuler une calvitie naissante restaient vaines, regarda la Nike d'un œil inquiet et s'humecta les lèvres.

— Elle me fait trébucher quand je cours. Chaque fois ! Et elle n'arrête pas de se balader. Enfin... Je ne l'ai jamais vue faire, mais si je la laisse près de la porte, par exemple, je la retrouve sous mon lit. Et quand je la touche, je la trouve froide. Un peu comme... (À la recherche d'une image parlante, il se contenta de la plus plate et ajouta :) Comme de la glace !

Hochant la tête, je reportai mon attention sur la chaussure, sans dire un mot.

— Écoutez, Mlle... Odile, reprit-il avec agacement. Je ne suis pas fou. Cette Nike est hantée ! Vous allez faire quelque chose, OK ? J'ai un marathon prochainement, et jusqu'à maintenant, ces grolles me portaient bonheur. En plus, elles sont pas données ! C'est un véritable investissement, pour moi...

Cela ressemblait à une histoire de fou – et venant de moi, ce n'est pas peu dire ! – mais il ne coûtait rien de vérifier. De toute façon,

puisque je m'étais déplacée... De la poche de mon manteau qui ne me servait pas d'armurerie, je sortis mon pendule, simple chaînette en argent au bout de laquelle pendait un éclat de quartz.

Enroulant l'extrémité autour de mon doigt, je le plaçai à l'aplomb de la chaussure et fis le vide en moi pour laisser le cristal réagir à sa guise. L'instant d'après, il se mettait à décrire de larges cercles de son propre chef.

— Ça alors..., marmonnai-je en le rangeant dans ma poche. C'est la meilleure !

Un hôte indésirable avait bel et bien élu domicile dans la Pegasus.

En me tournant vers son propriétaire, j'affichai le visage de dure à cuire auquel s'attendent les clients en pareille circonstance.

— Il vaudrait mieux que vous sortiez d'ici, lui annonçai-je d'un ton grave. Pour votre sécurité.

Une demi-vérité seulement. Je n'aimais pas travailler sous le regard des profanes. Ils posent des questions stupides et peuvent avoir des réactions plus stupides encore. Et, quand ça leur arrive, c'est moi bien plus qu'eux-mêmes qu'ils mettent en danger.

Montgomery ne se le fit pas dire deux fois. Aussitôt que la porte se fut refermée derrière lui, je sortis de ma sacoche un flacon de sel et l'ouvris pour tracer un large cercle à même le sol. Après avoir placé la chaussure au centre, j'invoquai les quatre points cardinaux avec l'athamé à lame d'argent. Aucune manifestation spectaculaire ne se produisit, mais je sentis monter autour de nous la puissance qui nous isolait du reste du monde, la Nike et moi.

En réprimant un bâillement, je me munis de la baguette sans pour autant rengainer le poignard. Il m'avait fallu quatre heures pour rejoindre Las Cruces, mais en manque de sommeil comme je l'étais, le trajet m'avait paru deux fois plus long. Mobilisant un peu de mon pouvoir pour le diffuser à travers la baguette, j'appuyai celle-ci contre la chaussure et me mis à chanter doucement :

— « Qui que tu sois, quoi que tu sois, sors de là... »

Il y eut un bref moment de silence, avant qu'une voix masculine haut perchée s'exclame :

— Casse-toi, salope !

Super... La godasse avait du caractère.

— Pourquoi ? demandai-je. Tu es occupé ?

— J'ai mieux à faire que de perdre mon temps avec une mortelle.

— Mieux à faire dans une chaussure ? m'étonnai-je en souriant. Tout le monde a le droit de croupir dans un taudis si ça lui chante, mais tu ne crois pas que tu pousses le bouchon un peu loin ? Cette Nike n'est même pas neuve ! Tu aurais pu mieux choisir.

— C'est *moi* qui aurais pu mieux choisir ? (L'esprit ne se montrait pas menaçant. Juste vexé et irrité d'avoir été dérangé.) Tu crois peut-être que je ne sais pas qui tu es, Eugénie Markham, *alias* Cygne Noir, *alias* Odile ? Une traîtresse à ta race ! Une bâtarde ! Une meurtrière ! (Il avait pratiquement craché ce dernier mot.) Une bannière parmi les tiens comme parmi les miens. Une ombre assoiffée de sang. Tu ferais n'importe quoi du moment qu'on te paie assez cher. Une mercenaire, voilà ce que tu es... Pire encore : une putain !

Je n'eus pas à feindre l'indifférence. Tous ces noms d'oiseaux, on me les avait déjà servis. À l'exception de celui qui m'appartenait. Et là, c'était une déconcertante nouveauté. Même si pour rien au monde je ne l'aurais montré.

— C'est bientôt fini, ces jérémiades ? m'impatientai-je. Je n'ai pas le temps de t'écouter cracher ta bile.

— Tu n'es pas payée à l'heure ? railla-t-il, caustique.

— Non, je travaille au forfait.

— Oh !

Levant les yeux au ciel, je pointai de nouveau la baguette sur la chaussure. Cette fois, je mis toute la gomme, puisant le pouvoir en moi autant que dans le monde environnant.

— Assez rigolé ! lançai-je. Si tu sors de là de toi-même, je n'aurai pas à te faire de mal. DEHORS, TOUT DE SUITE !

Il ne pouvait résister à une telle injonction, pas plus qu'à la puissante décharge spirituelle qui l'accompagnait. La Nike se mit à trembler. Un ruban de fumée s'en échappa. J'implorai le ciel pour que toute l'opération n'ait pas pour résultat de transformer la précieuse chaussure en cendres. Montgomery, c'était à craindre, ne le supporterait pas.

La fumée envahit le cercle, s'agglomérant en une forme massive, de deux têtes plus grande que moi. À cause de la gouaille dont il faisait preuve, je m'étais attendue à tomber sur quelque facétieux lutin du Père Noël. À la place, je me retrouvai face à une entité ayant un torse d'homme bodybuildé et une moitié inférieure semblable à un cyclone tourbillonnant. Rapidement, l'être prit corps. L'écran de fumée fit place à une peau grisâtre et parcheminée. J'eus à peine le temps de faire face. Je remis vite en place ma baguette et dégainai mon flingue, en éjectant le chargeur dans le même mouvement. Déjà, l'entité bondissait sur moi. Je dus me garer sur le côté pour l'éviter.

Le squatteur de Nike n'était autre qu'un Kèr^[1] Plus inhabituel encore : un Kèr mâle. C'était bien à un Faë (qui ne résiste pas aux balles en argent) que j'avais prévu d'avoir affaire, voire à un spectre (contre lequel aucune balle n'est efficace). Antiques esprits de la mort, les Kères étaient à l'origine confinés dans des vases canopes. Ce genre de bibelot se faisant de plus en plus rare au fil du temps, il leur avait

fallu se rabattre sur de nouveaux foyers. Il ne restait pas beaucoup de Kères de par le monde. Et dès que j'aurais réglé son compte à celui-ci, il en resterait un de moins.

Il bondit de nouveau sur moi. Mon athamé à lame d'argent trancha dans le vif. J'avais utilisé ma main droite, dont le poignet était paré d'un bracelet d'onyx et d'obsidienne. Ces pierres, à elles seules, auraient suffi à faire leur petit effet sur un esprit de la mort tel que lui. D'ailleurs, il recula en sifflant de douleur et hésita à revenir s'y frotter. J'en profitai pour tenter d'insérer dans le Glock mon chargeur de balles en argent.

Il ne m'en laissa pas le temps. Un de ses bras massifs se détendit et m'envoya bouler contre le rempart d'énergie au centre duquel nous nous trouvions confinés. Même invisible, ce cercle magique n'en demeure pas moins tangible et solide comme la brique. C'est l'inconvénient, quand on y enferme un esprit : par la même occasion, on s'y retrouve coincé aussi. J'avais heurté le mur de la tête et de l'épaule gauche. La souffrance me faisait voir trente-six chandelles. Le Kèr semblait plutôt content de lui, sur ce coup-là, comme le sont souvent les méchants trop sûrs d'eux.

— Tu es aussi forte qu'on le dit ! lança-t-il d'une voix plus profonde, presque rauque. Mais tu aurais mieux fait de ne pas essayer de me déloger.

Je secouai la tête, autant pour le contredire que pour m'éclaircir les idées, et réussis à marmonner :

— Cette chaussure n'est pas à toi.

Avec les deux mains occupées, impossible de mettre en place ce foutu chargeur. Je ne pouvais pourtant pas me permettre de lâcher une seule de mes armes. Pas avec le Kèr qui n'attendait que ça pour me faire la peau.

Il fit une nouvelle tentative pour m'atteindre, que je récompensai en entaillant de nouveau sa poitrine. Ces blessures n'étaient pas mortelles, mais la lame de l'athamé était un poison pour lui. Elle finirait par l'affaiblir... si je restais assez longtemps en vie pour ça. Je me fendis pour faire une nouvelle touche, mais il me prit de vitesse en m'agrippant le poignet. Il le tordit si violemment que je ne pus réprimer un cri. Dans un bruit métallique, l'athamé rebondit à terre. Mon bras me faisait souffrir le martyre. Restait à espérer qu'il n'y avait rien de cassé. Avec une grimace triomphante, le Kèr me saisit par les bras et me souleva pour m'amener nez à nez avec lui. Des pupilles fendues, semblables à celles d'un reptile, trouaient ses yeux jaunes. L'haleine qu'il me souffla au visage, quand il se mit à parler, était brûlante et lourde d'une odeur de putréfaction.

— Tu es bien petite, Eugenie Markham... Mais tu es jolie et ta chair me paraît tendre et chaude. Je pourrais prendre le temps de

t'honorer moi-même. J'aimerais tellement t'entendre crier sous moi...

Beurk ! Je n'avais pas rêvé ? Il venait de me proposer la botte ? Et de nouveau mon véritable nom... Mais d'où le sortait-il ? Aucun de ceux que je fais métier de pourchasser ne le connaît. Pour eux, je ne suis qu'Odile, surnom tiré du *Lac des cygnes*. C'est mon beau-père qui me l'a donné, autrefois, à cause de la forme que mon esprit choisit d'adopter quand il voyage dans l'Outremonde. Bien que des plus anodins, le sobriquet m'est resté, mais je doute qu'aucune des créatures que je dois combattre ne sache à quoi il fait référence. On ne va pas beaucoup à l'Opéra, dans ces milieux-là...

Le Kèr me maintenait en l'air par les bras – les bleus que j'en garderais sur les biceps seraient du plus bel effet, le lendemain –, mais je gardais l'usage de mes mains et de mes avant-bras. Il était si confiant, si sûr de lui, si arrogant, qu'il ne prêta aucune attention à ce que je faisais. Sans doute s'imaginait-il que je m'agitais en vain dans l'espoir de me libérer. En quelques secondes, je réussis à sortir le chargeur de ma poche et à l'enclencher. Au jugé, après avoir ôté le cran de sûreté, je fis feu et fus aussitôt jetée à terre sans ménagement. Sans perdre de temps, je me remis sur pied pour profiter de mon avantage. Mes balles en argent ne pourraient le tuer, mais une seule en pleine poitrine pouvait faire de gros dégâts.

Le Kèr avait bondi en arrière. Une surprise intense, mêlée de terreur, déformait son visage. C'était à se demander s'il avait déjà croisé une arme à feu. Je tirai encore, encore et encore, provoquant un boucan d'enfer dont j'espérais qu'il n'allait pas attirer le propriétaire des lieux. Le Kèr rugissait de rage et de douleur. Chaque balle qui l'atteignait le faisait tressaillir. Il battit en retraite, jusqu'à venir buter contre la barrière du cercle magique. Munie de mon athamé ramassé à terre, j'avançai sur lui pour graver en quelques gestes rapides, à l'endroit où son torse n'était pas déchiqueté par les balles, le symbole de mort. L'air à l'intérieur du cercle se chargea immédiatement d'électricité. Sur ma nuque, je sentis mes cheveux se dresser. Une forte odeur d'ozone se dégaya, comme aux prémices d'une tempête.

Mon adversaire bondit sur moi dans un rugissement vengeur. Peut-être était-il mû par la fureur, ou par l'adrénaline, ou par ce à quoi carbure ce genre de créatures. Mais il était déjà trop tard pour lui. Je l'avais marqué, je l'avais blessé, et j'étais prête. Dans un autre état d'esprit, j'aurais pu me contenter de le bannir dans l'Outremonde. Quand je n'y étais pas obligée, j'essayais de tuer le moins possible. Hélas pour lui, sa petite allusion sexuelle m'avait rendue furax. Tout ce qu'il y avait gagné, c'était un aller simple pour le royaume de Perséphone.

Je fis feu, de nouveau, pour le ralentir. Même si je tire moins bien de la main gauche, je fis mouche quand même. Dans le même

temps, j'avais troqué l'athamé pour la baguette. La puissance dont j'avais besoin, je décidai d'aller la chercher dans un autre plan de réalité. Avec une aisance née de l'habitude, je laissai une part de ma conscience glisser hors de ce continuum. En un instant, j'atteignis le carrefour vers l'Outremonde. L'étape suivante fut plus ardue, fatiguée comme je l'étais par le combat, mais ne me coûta pas plus qu'un claquement de doigts. Je pris garde de ne pas laisser mon esprit s'aventurer dans le royaume des morts, mais je pris contact avec lui et laissai la connexion s'établir avec ce monde-ci par le biais de la baguette. Le Kèr comprit ce qui l'attendait et sa face se convulsa de terreur.

— Ce monde n'est pas le tien ! dis-je d'une voix basse et grondante, qui vibrait de la puissance énorme jaillissant en moi et autour de moi. Ce n'est pas ton monde, et je t'en bannis à jamais ! Retourne à la porte noire, rejoins les terres de la mort ! Tu pourras y renaître, te fondre dans l'oubli, ou brûler à jamais dans les flammes de l'enfer, je m'en contrefous ! MAINTENANT, CASSE-TOI !

Le Kèr hurla. La magie faisait son œuvre. L'air se mit à trembler. La pression monta dans le cercle. Puis, avec un bruit de ballon qui crève, elle revint d'un coup à la normale. Le Kèr avait disparu, ne laissant ici-bas qu'une nuée d'étincelles grises, qui bientôt se fondirent à leur tour dans le néant.

Un grand silence se fit. Pantelante, je me laissai tomber à genoux. Je fermai les yeux un instant, laissant à mon corps le temps de se détendre et à mon esprit celui de revenir sur terre. J'étais épuisée, mais je jubilais. Supprimer ce Kèr m'avait fait du bien. C'était même assez grisant. Il l'avait bien cherché, et c'était moi qui m'étais chargée de lui donner la leçon qu'il méritait.

Quelques minutes plus tard, j'eus suffisamment récupéré pour me lever et ouvrir le cercle dans lequel j'avais désormais l'impression d'étouffer. Après avoir rangé mon attirail, j'allai retrouver Montgomery.

— Votre Nike est exorcisée, lui annonçai-je platement. J'ai tué le fantôme.

Inutile de lui expliquer la différence entre un Kèr et un véritable spectre. Il ne l'aurait pas comprise.

Prudemment, il entra dans la pièce et alla ramasser sa chaussure, qu'il examina sous toutes les coutures.

— J'ai entendu des coups de feu, dit-il ce faisant. Vos balles peuvent atteindre un fantôme ?

Je haussai les épaules, réveillant la douleur à l'endroit où celle de gauche avait heurté violemment le cercle.

— C'était un fantôme coriace, répondis-je en grimaçant.

Il avait posé la Nike au creux de son bras, tel un enfant chéri et

protégé. Puis, ses yeux se posèrent sur le sol et il se renfroigna.

— Il y a du sang sur le tapis ! protesta-t-il.

— Relisez le contrat que vous avez signé. Je décline toute responsabilité pour les dégâts matériels occasionnés.

En grommelant, il me paya – en liquide – et je pus m'en aller. Ce type était tellement dingue de sa godasse que j'aurais probablement pu dévaster son intérieur sans qu'il n'y trouve rien à redire.

À peine assise dans ma voiture, j'ouvris la boîte à gants pour repêcher un des Milky Way que j'y avais planqués. On a besoin de sucres rapides et d'un déluge de calories au terme d'un combat tel que celui que je venais de mener. Après avoir pratiquement fourré la barre chocolatée tout entière dans ma bouche, je consultai mon portable et vis que Lara avait appelé. Ce ne fut qu'après avoir englouti un second Milky Way et m'être insérée dans le trafic de l'I10 pour rentrer à Tucson que je la rappelai.

— Yo ! la saluai-je lorsqu'elle décrocha.

— Salut... Je peux classer l'affaire Montgomery ?

— Ouais.

— La chaussure était vraiment hantée ?

— Ouais.

— Waouh ! Qui l'aurait cru ? Remarque, c'est drôle, dans un sens. Genre, pour le coup, tu as vraiment joué les *psychopompes* !

— Très drôle. Très très drôle, ironisai-je. (Lara est vraiment une bonne secrétaire, mais je ne me sens pas obligée pour autant d'encourager son déplorable sens de l'humour.) Quoi de neuf ? Tu appelais juste pour avoir des nouvelles ?

— Non. Je viens de recevoir une offre de travail des plus étranges. Un jeune homme a appelé. Franchement, je pense qu'il doit être schizo... Il prétend que sa sœur a été enlevée par les Faës – enfin par ceux des noblaillons – et il voudrait que tu la retrouves.

Laissant le silence retomber entre nous, je gardai les yeux rivés à l'autoroute et au vaste ciel bleu sans les voir. Une part de moi-même ne pouvait s'empêcher d'analyser ce que Lara venait de m'apprendre. J'ai rarement à répondre à de telles requêtes. En fait, la question ne s'est jamais posée... Une mission comme celle-ci suppose de se rendre en chair et en os dans l'Outremonde.

— Je ne fais pas ce genre de choses, dis-je enfin.

— C'est bien ce que je lui ai répondu.

Mais un je-ne-sais-quoi, dans le ton de sa voix, me disait qu'il devait y avoir anguille sous roche.

— D'accord, maugréai-je. Qu'est-ce que tu me caches ?

— Rien ! En fait, je ne sais pas. C'est juste que... il m'a dit que cela fait un an et demi qu'elle n'a plus donné signe de vie. Elle avait quatorze ans quand elle a disparu.

Cette précision me resta sur l'estomac. Seigneur ! Quel sort atroce, pour quelqu'un d'aussi jeune... À côté, la menace de viol du Kèr semblait presque anodine.

— Il avait l'air hors de lui, poursuivit Lara.

— A-t-il une preuve que sa sœur a bien été enlevée ?

— Je ne sais pas. Il n'a pas voulu me le dire. Il était assez parano. Il paraissait craindre d'être sur écoute.

— « Sur écoute » ? répétais-je en éclatant de rire. Il croit que les noblaillons sont capables de le mettre sur écoute ?

Je désigne, par ce terme générique, tous ceux que la culture occidentale regroupe sous les termes de « Faës » ou « Sidhes ». Ils ressemblent aux humains, mais ils se sont voués à la magie plutôt qu'à la technologie. Parce qu'ils n'apprécient pas d'être traités de « Faës », j'avais décidé de les ménager – façon de parler... – en les nommant comme les paysans d'autrefois appelaient leurs voisins huppés sans être nobles. Les noblaillons : bons voisins et gens honorables. Une appellation ironique, au mieux, discutable, au pire. Les intéressés préfèrent celle d'« Étincelants », mais pour rien au monde je ne leur ferais cet honneur.

— Je n'en sais rien, avoua Lara. Comme je te l'ai dit, il paraissait assez confus. Un vrai schizo...

Nouveau silence. J'en profitai pour doubler un véhicule qui lambinait sur la voie de gauche.

— Eugénie ? demanda Lara d'une voix soupçonneuse. Tu n'envisages pas d'accepter, au moins ?

— Quatorze ans, dis-tu ?

— Tu m'as toujours expliqué que c'est très dangereux !

— Quoi donc ? L'adolescence ?

— Arrête ! Tu sais très bien ce que je veux dire.

— Oui, reconnus-je. Je le sais.

Partir corps et âme dans l'Outremonde est dangereux, et même hyperdangereux. Y voyager en esprit n'est déjà pas une promenade de santé et peut entraîner des risques mortels, mais les chances d'en revenir et de regagner son corps restent correctes. En revanche, y aller avec son enveloppe terrestre revient à donner un coup de pied dans les règles les plus établies.

— C'est dingue, insista Lara.

— Prends quand même rendez-vous avec lui, ajoutai-je. Lui parler ne peut pas me faire de mal.

J'imaginai sans peine ma secrétaire en train de se mordre les lèvres et de ronger son frein. Lara a beau avoir de la personnalité, elle sait qui signe les chèques qui la font vivre. Quand c'est nécessaire, elle a le sens de la discipline. Après quelques instants d'un silence gêné, elle me tint au courant de certains dossiers en cours et termina en

évoquant des sujets plus légers : mirifiques offres commerciales arrivées au courrier, mystérieuse rayure apparue sur la carrosserie de sa voiture...

La tendance au bavardage de Lara me fait sourire, mais, parfois, cela me chagrine de constater que je n'entretiens de lien social suivi qu'avec une personne que je ne vois jamais. Dernièrement, j'ai eu bien plus d'occasions de fréquenter les esprits et autres noblaillons que mes semblables.

Je rentrais chez moi à l'heure du dîner. Tim, avec qui je partage ma maison, s'était absenté pour la nuit. Une autre de ses lectures poétiques, sans doute. En dépit de ses origines strictement polonaises, les hasards de la génétique lui ont donné l'apparence d'un Indien d'Amérique. Il fait même plus couleur locale, en fait, que nombre d'authentiques descendants des tribus. Décidant que c'était son ticket pour la gloire, il s'est laissé pousser les cheveux et se fait appeler Timothy Cheval Rouge. Il vivote en faisant des lectures de fausse poésie indienne de son cru, mais son activité de prédilection consiste à draguer de naïves touristes qu'il abreuve d'expressions en toc telles que « ceux de mon peuple » ou « le Grand Esprit ». Une stratégie pour le moins méprisable qui lui vaut pourtant de conclure plus souvent qu'à son tour sans pour autant lui procurer de quoi vivre décemment. Voilà pourquoi nous avons conclu un arrangement, lui et moi. Je le laisse vivre chez moi, et en échange il s'occupe de faire tourner la maison. De mon point de vue, c'est moi qui y gagne. Après une journée passée à combattre les légions infernales, devoir en plus récupérer la baignoire...

Briquer mes athamés, en revanche, est une tâche dont je dois m'acquitter seule. Et le sang de Kèr, ça tache.

Après avoir passé le dernier coup de chiffon, je pris le temps de dîner et me déshabillai ensuite pour une longue séance de sauna. Parmi les raisons pour lesquelles j'aime ma petite maison au pied des collines, le sauna est l'une de mes favorites. Un tel équipement peut sembler inutile dans le désert, mais la chaleur de l'Arizona est sèche alors que j'adore mariner dans une atmosphère brûlante et saturée d'humidité. En me laissant aller contre la cloison de bois, je savourai la sensation de suer tout mon stress. J'avais le corps perclus de diverses douleurs – à certains endroits plus qu'à d'autres – et la chaleur aidait mes muscles à se détendre.

La solitude aussi était une source importante d'apaisement. Aussi pathétique que cela puisse paraître, je ne dois probablement blâmer personne d'autre que moi-même de mon insociabilité. Je passe seule le plus clair de mon temps sans que cela me pèse. Roland, mon beau-père, a commencé ma formation en me disant que, dans la plupart des cultures, les chamans se tiennent à l'écart du reste de la société. J'étais

alors au collège et l'idée m'avait semblé dingue, mais, à présent que j'ai mûri, je comprends mieux ce qu'il voulait dire.

Sans être totalement marginale, j'éprouve quelque difficulté à trouver ma place en société. Devoir parler devant un groupe m'est un supplice. Même en face à face, il faut parfois que je me force. Je n'ai ni enfant ni animal de compagnie sur lesquels me répandre en commentaires, et que dire de mon job ? « Une journée de dingue ! Quatre heures de route jusqu'à Las Cruces, tout ça pour me taper un antique génie planqué dans une godasse... Après lui avoir appris à vivre en le truffant de balles en argent et en le lardant de coups d'athamé, je l'ai expédié au royaume des morts. Y a pas à dire, j'suis pas assez payée pour le mal que j'me donne ! » (Rires polis.)

En sortant du sauna, je trouvai un message de Lara me confirmant un rendez-vous dès le lendemain avec le frère en détresse. Je le notai dans mon agenda et pris une douche avant de me retirer dans ma chambre où j'enfilai un pyjama de soie noire. Dans une vie plutôt laborieuse et salissante, c'est le seul luxe que je m'accorde. Celui de ce soir offrait une vue plongeante sur la naissance de mes seins, même si personne n'était là pour en profiter. Quand Tim est dans les parages, c'est plus vers mon gros peignoir en chenille que je me tourne.

Assise à mon bureau, je vidai ensuite devant moi une boîte de puzzle que je venais d'acheter : un chaton, les quatre fers en l'air, jouant avec une boule de laine. Mon amour des puzzles le dispute en frivolité à celui des pyjamas sexy, mais c'est une activité qui me procure la paix de l'esprit. Peut-être est-ce parce qu'il n'y a rien de plus tangible qu'une pièce de puzzle dont il faut trouver la place parmi des dizaines d'autres. Un antidote au manque de substance de ce qui fait mon ordinaire.

Tout en remuant les pièces dans tous les sens, je m'interrogeai sur le fait que le Kèr ait pu connaître mon nom. Qu'est-ce que cela pouvait bien signifier ? Je me suis fait un tas d'ennemis dans l'Outremonde. Je n'aime pas l'idée qu'ils puissent connaître ma véritable identité et me retrouver. Pour tout ce petit monde, je préfère rester Odile. Un écran de fumée pour moi, synonyme de sécurité. Après y avoir longuement réfléchi, je décidai pourtant que je n'avais pas trop à m'en faire. Le Kèr étant mort, il n'irait plus bavasser.

Deux heures plus tard, mon puzzle achevé, j'admirai le résultat de mes efforts. Le chaton avait une fourrure tigrée couleur fauve et des yeux presque azur. La laine avec laquelle il jouait était rouge. J'en fis une photo souvenir, puis entrepris de le défaire pour le ranger dans sa boîte. Rien ne dure, en ce bas monde...

En bâillant, j'allai me fourrer dans mon lit. Tim avait dû faire la lessive. Il y avait sur les draps une fraîche odeur de propre. Rien de

meilleur que des draps tout juste lavés entre lesquels se glisser. Mais, en dépit de mon épuisement, j'eus du mal à trouver le sommeil. Une autre de ces petites ironies de l'existence... Alors qu'à l'état de veille mon esprit peut s'évader en un clin d'œil vers d'autres mondes, l'endormissement n'est pas sans me poser problème. Suivre le conseil des docteurs et me bourrer de somnifères serait facile, mais je préfère m'en passer. L'alcool et les drogues enchaînent l'esprit à ce plan d'existence terrestre. Et même s'il m'arrive de me laisser tenter, je préfère généralement rester maîtresse de moi-même et prête à faire face à tout danger.

Mon insomnie avait sans doute beaucoup à voir avec une certaine jeune fille de quatorze ans dont je venais d'apprendre l'existence, mais je préférerais ne pas y penser. Pas encore, du moins. Pas avant d'avoir parlé à son frère.

En soupirant, sachant que j'avais besoin de me changer les idées, je me retournai sur le dos. Au plafond, je vis briller dans le noir les étoiles en plastique phosphorescent que j'y avais collées. Comme je l'avais déjà fait de nombreuses fois lors de semblables nuits sans sommeil, je me mis à les compter. J'en dénombrai trente-trois, exactement comme la dernière fois, mais il ne coûtait rien de le vérifier.

Chapitre 2

Wil Delaney, âgé d'une petite vingtaine d'années, avait le teint blafard, des lunettes à monture d'acier et des cheveux jaune paille qui n'avaient pas vu les ciseaux d'un coiffeur depuis longtemps. Lorsque je me pointai chez lui, le lendemain matin, il dut défaire à peu près une vingtaine de verrous avant de pouvoir m'ouvrir. Encore ne se décida-t-il qu'en laissant en place la chaîne de sûreté.

— Oui ? demanda-t-il d'un air méfiant.

Je pris ma tête de femme d'affaires pour lui répondre.

— Je m'appelle Odile. Nous avons rendez-vous.

— Vous êtes plus jeune que je le pensais, dit-il après m'avoir dévisagée.

Sur ce, il referma la porte, ôta la chaîne, rouvrit et me fit entrer.

D'un coup d'œil, je repérai les lieux : des bouquins et des journaux empilés partout, mais pas un poil de lumière.

— Il fait noir, ici !

— Impossible d'ouvrir les volets, m'expliqua-t-il. On ne sait jamais qui peut espionner...

— Oh... Je vois. Vous pourriez allumer ?

Il me répondit par la négative en secouant la tête et ajouta :

— Vous seriez étonnée des radiations que peuvent émettre la lumière et les appareils électriques. C'est à cause de ça que le cancer ronge nos sociétés !

— Oh !

Assise à table dans sa cuisine, je l'écoutai me raconter pourquoi il était persuadé que sa sœur avait été enlevée par le Bon Peuple. J'eus bien du mal à lui cacher mon scepticisme. Ce genre de choses peut se produire, mais je commençais à comprendre ce qui avait pu amener Lara à le cataloguer parmi les schizos. Il était hautement probable que les Faës avaient kidnappé sa sœur seulement dans son imagination.

— C'est elle. (Il me mit sous les yeux un tirage 13×17 cm d'une photo le montrant enlacé à un joli brin de fille, sur fond de pelouse verte, avant de préciser :) Elle a été prise juste avant l'enlèvement.

— Elle est mignonne. Et jeune. Était-elle... Vivait-elle avec vous ?

Delaney acquiesça d'un signe de tête.

— Nos parents sont morts, il y a cinq ans à peu près. Je suis devenu son tuteur. Ce qui n'a pas changé grand-chose.

— Que voulez-vous dire ?

Son visage d'illuminé laissa transparaître une certaine amertume. Un curieux mélange...

— Notre paternel était toujours en voyage d'affaires, et notre mère en profitait pour coucher à droite à gauche. La plupart du temps, on devait se débrouiller seuls, Jasmine et moi.

— Et qu'est-ce qui vous amène à penser qu'elle a pu être enlevée par le Bon... par les Faës ?

— La date, expliqua-t-il. Cela s'est passé à Halloween. La veille de Samhain[2]. Une des nuits les plus propices aux rapt et aux apparitions, vous savez... Le sujet est très documenté. Les murs tombent, entre les mondes, cette nuit-là.

Il parlait comme un livre. Ou plus exactement, comme Internet. Parfois, il m'arrive de penser que confier à n'importe qui un accès au web peut faire autant de mal que mettre un flingue entre les mains d'un gosse. Je me retins de soupirer en l'écoutant radoter. Dans ce domaine, je n'avais vraiment pas besoin qu'un profane me donne des cours de soutien.

— Oui, finis-je par dire pour l'interrompre. Je sais tout ça. Mais il y a aussi un tas de gens effrayants – et totalement humains – qui traînent dehors à Halloween. Vous n'avez pas prévenu la police ?

— Je l'ai fait, mais ça n'a rien donné. Remarquez, je n'avais pas vraiment besoin d'eux. J'ai su ce qui s'est passé en découvrant l'endroit où elle a disparu. C'est ça qui me fait dire que ce sont les Faës qui l'ont enlevée.

— Où est-ce ?

— Un parc, dans le coin. Elle participait à une sortie, avec des élèves de son bahut. Ils ont fait un feu dans les bois et ils l'ont vue s'éloigner. La police a suivi ses traces jusqu'à une clairière, où la piste disparaissait. Et vous savez ce que j'ai trouvé là ?

Il me jeta un regard théâtral, évidemment destiné à m'impressionner. Je ne lui fis pas le plaisir de répondre à sa question, aussi s'en chargea-t-il pour moi.

— Un cercle de fées ! Un cercle parfait de fleurs poussant dans l'herbe...

— Ça arrive. Certaines fleurs font ça.

Wil bondit de sa chaise, incrédule.

— Vous ne me croyez pas !

Je fis de mon mieux pour faire de mon visage une toile vierge. Un peintre aurait pu s'y mettre à l'œuvre.

— Ce n'est pas que je ne croie pas ce que vous dites, répondis-je prudemment. Mais il existe différentes manières de l'interpréter. Une

fille, seule dans les bois, peut avoir été victime de tout un tas de choses. Ou de gens.

— Il paraît que vous êtes la meilleure ! insista-t-il, comme si cela avait quelque chose à voir. On dit que botter le cul aux créatures surnaturelles, vous faites ça tous les jours. C'est vous qu'il me faut !

— Peu importe ce que je peux faire ou pas. J'ai besoin d'être sûre que nous sommes sur la bonne piste. Vous me demandez de me rendre physiquement dans l'Outremonde, ce que je ne fais quasiment jamais. Trop risqué.

Wil se rassit, le visage défait.

— Écoutez..., dit-il d'un ton suppliant. Je ferais n'importe quoi pour la retrouver. Je ne peux pas la laisser aux mains de ces... de ces *choses* ! Dites-moi combien vous voulez. Votre prix sera le mien.

J'observais la pièce avec curiosité, repérant quelques livres sur le yéti et les soucoupes volantes.

— Euh... vous faites quoi, exactement, dans la vie ?

— Je rédige un blog.

J'attendis la suite, mais apparemment il n'y en avait pas. À mon avis, avec ça, il devait se faire encore moins d'argent que Tim. Ah, les blogueurs... Je n'ai toujours pas compris pourquoi ils s'imaginent que le monde entier meurt d'envie de connaître leur avis sur... en fait, sur à peu près n'importe quoi. En ce qui me concerne, si je veux m'infliger une dose de blabla insipide, c'est vers la télé-réalité que je me tourne.

Wil me regardait toujours avec ses grands yeux bleus de bon toutou implorant. Pour un peu, j'en aurais grogné de rage. Depuis quand me laissais-je attendrir ? N'avais-je pas décidé que les gens ne verraient en moi qu'une mercenaire du chamanisme, froide et intraitable ? J'avais éliminé un Kèr, pas plus tard que la veille. Alors pourquoi laissais-je ce mélo m'atteindre ainsi ?

Sans doute à cause de ce Kèr, justement... Son allusion sexuelle m'avait tellement révoltée que je ne pouvais m'empêcher d'imaginer la jeune Jasmine Delaney être le jouet d'un pervers, noblaillons. Car sans l'ombre d'un doute, c'est ce qu'elle avait dû devenir, même si pour rien au monde je ne l'aurais avoué à son frère. Les hommes des noblaillons apprécient beaucoup les humaines. Et c'est peu de le dire.

— Pouvez-vous me conduire au parc où elle a disparu ? demandai-je enfin. Je pourrai me faire une meilleure idée et découvrir si les Faës sont impliqués ou non.

Naturellement, ce fut dans ma voiture que nous nous y rendîmes. Je n'avais pas eu à réfléchir longtemps pour décider qu'il était hors de question de le laisser me conduire où que ce soit. Mais, même en tant que simple passager, la compagnie de Wil Delaney ne se révéla pas de tout repos. Il passa la première moitié du trajet à se tartinier d'une espèce de crème solaire vraiment épaisse. Je suppose

qu'il faut prendre ses précautions quand on vit dans une cave et qu'on décide finalement d'émerger en pleine lumière.

— Le cancer de la peau gagne du terrain, m'expliqua-t-il. Principalement à cause de la disparition de la couche d'ozone. Les cabines de bronzage tuent. Et personne ne devrait mettre le nez dehors sans se protéger. Surtout ici.

Au moins, je pouvais être d'accord avec lui là-dessus.

— Tout à fait. Moi-même, j'utilise une crème solaire.

D'un regard incrédule, il examina mon discret bronzage avant de s'étonner :

— Vous en êtes sûre ?

— Hé ! protestai-je. C'est l'Arizona, ici... Difficile de ne pas bronzer un peu. Il m'arrive d'aller chercher mon courrier sans me protéger, mais à part ça, j'essaie de ne pas sortir sans mon écran total.

— Vous essayez..., répéta-t-il d'un air dégoûté. Et votre écran total, il protège contre les UVB ?

— Euh... en fait, je ne sais pas. Mais je suppose que oui, puisque je n'attrape jamais de coups de soleil. En plus, il sent vachement bon.

— Sans doute trop bon... La plupart des crèmes solaires ne sont efficaces que contre les UVA. Même sans provoquer de coups de soleil, les UVB passent et ce sont eux, les véritables tueurs. Sans protection adéquate, sous ce cagnard, vous pouvez vous attendre à une mort prématurée due au mélanome ou à n'importe quel autre cancer de la peau.

— Oh !

Il me tardait décidément d'arriver au parc...

Un peu avant d'y parvenir, un feu rouge nous fit stopper sous une passerelle en béton. Je n'y prêtai pas attention, mais Wil, nerveux, commença à s'agiter.

— Je déteste devoir stationner sous un de ces trucs, maugréa-t-il. Imaginez ce qui se passerait en cas de tremblement de terre...

J'optai pour une stricte neutralité.

— Ça fait une paie qu'on n'a pas vu de tremblements de terre dans le coin.

En fait, le risque sismique devait être quasi nul.

— On ne sait jamais, conclut-il d'un ton lugubre.

Nous arrivâmes enfin au parc. Celui-ci, vert et boisé, ressemblait au caprice de quelque imbécile décidé à défier les conditions climatiques du sud de l'Arizona. Il devait coûter une fortune en eau à la ville. Wil me conduisit le long du chemin menant au lieu de la disparition de Jasmine. En nous approchant, je relevai un élément qui donnait tout de suite plus de consistance à toute l'histoire. Le chemin en croisait un autre pour former une croix parfaite. Or, ce genre de carrefour constitue souvent une porte ouverte vers l'Outremonde.

Aucun cercle de fleurs n'y poussait plus, mais, aux abords de cette intersection, j'eus la sensation que le mur séparant ce monde-ci de l'autre était particulièrement mince.

— Qui sait..., murmurai-je en testant mentalement sa résistance.

Il ne s'agissait pas d'un point de passage évident. Il me semblait impraticable à cette minute. Mais dans une période propice comme Samhain... cet endroit pouvait fort bien devenir un portail menant à l'Outremonde. Il me faudrait demander à Roland de venir le tester, à la prochaine nuit de sabbat.

— Eh bien ? demanda Wil.

— C'est un point sensible, reconnus-je en essayant de me faire une idée de la marche à suivre.

Apparemment, je venais de me planter deux fois de suite dans l'estimation de la crédibilité de mes clients. Mais puisque les contrats qu'on me proposait s'avéraient bidon dans neuf cas sur dix, j'avais tout intérêt à faire preuve chaque fois d'une salutaire dose de scepticisme.

— Alors, vous allez m'aider ? reprit Wil, plein d'espoir.

— Comme je vous le disais, je ne fais habituellement pas ce genre de choses. Et même si nous concluons que votre sœur a été emmenée dans l'Outremonde, je n'ai aucune idée de l'endroit où la chercher. Il est aussi vaste que le nôtre !

— Jasmine a été enlevée par un de leurs rois. Il s'appelle Aeson.

Au carrefour des deux sentiers que j'étais en train d'observer, je fis brusquement volte-face.

— Et vous savez ça comment ?

— Un lutin me l'a dit.

— Un lutin...

— Ouais. Il travaillait pour ce type : cet Aeson. Après s'être sauvé pour lui échapper, il voulait se venger. Alors, il m'a vendu l'info.

— « Vendu » ?

— Il avait besoin de fric pour une caution. Un appart' qu'il comptait louer à Scottsdale.

Cela avait beau paraître risible, ce n'était pas la première fois que j'entendais parler de citoyens de l'Outremonde cherchant un pied-à-terre dans notre plan de réalité. Ni de dingues désirant vivre à Scottsdale...

— Quand est-ce arrivé ?

— Oh... Il y a une paire de jours, je dirais.

Il avait dit ça comme il aurait pu parler d'une visite du facteur.

— Donc, si je comprends bien... Vous venez d'être contacté par un lutin, et c'est seulement maintenant que vous m'en parlez ?

Wil haussa les épaules. Une trace de crème solaire mal étalée brillait sur son menton. On aurait dit un gamin maculé de peinture au

jardin d'enfants.

— Je savais déjà qu'elle avait été enlevée par les Faës, expliqua-t-il. Ce n'était pour moi qu'une confirmation. En fait, c'est lui qui m'a parlé de vous. Vous auriez tué, d'après lui, un de ses cousins. Ensuite, je n'ai eu qu'à mener ma petite enquête dans le coin pour remonter jusqu'à vous.

Perplexe, j'étudiai Wil attentivement. Je n'aurais sans doute pas cru un mot de ce qu'il me disait s'il n'avait pas eu autant l'air d'un loser. De plus, son histoire collait trop à la réalité pour être inventée.

— Comment m'a-t-il appelée ? demandai-je.

— Pardon ?

— Le lutin... quel nom m'a-t-il donné ?

— Eh bien... le vôtre, je crois. Odile. Mais il me semble qu'il y avait aussi autre chose... Eunice ?

— Eugenie ?

— Ouais ! Voilà, c'est ça.

Agacée, je me mis à arpenter la clairière. En deux jours, c'était le deuxième citoyen de l'Outremonde à connaître mon nom. Cela ne sentait pas bon. Et même, pas bon du tout... Surtout quand l'un des deux me tendait un piège en se servant de Wil pour m'attirer de l'autre côté. Mais s'agissait-il réellement d'un piège ? Les lutins ne sont pas des génies criminels. Même si j'avais tué son cousin, il devait compter sur une créature bien plus motivée que lui pour me faire la peau.

— Alors ? s'impatienta Delaney. Vous allez m'aider ?

— Je n'en sais rien. Je dois y réfléchir, vérifier certaines choses.

— Mais... je vous ai tout dit, tout montré ! Ça ne vous suffit pas pour comprendre que c'est du sérieux ? Vous *devez* m'aider. Elle n'a que quinze ans, merde !

— Wil..., dis-je calmement. Je vous crois. Mais ce n'est pas si simple.

Je ne bluffais pas. Cela ne l'était vraiment pas, même si j'aurais bien voulu que ça le soit. Je détestais les ingérences des noblaillons plus que tout au monde, et le rapt d'une gamine de quinze ans constituait l'ultime violation. Ceux qui avaient fait ça, je voulais le leur faire payer et les faire souffrir. Mais je ne pouvais pas simplement débarquer dans l'Outremonde en flinguant à tout va. Me faire tuer bêtement ne servirait pas à grand-chose. Avant de me lancer dans l'aventure, j'avais besoin de plus d'informations.

— Vous devez...

Wil n'eut pas le temps d'achever sa phrase. Je le fis taire d'une voix dépourvue cette fois de toute neutralité.

— Non ! Je ne *dois* pas faire quoi que ce soit. C'est bien compris ? Je prends mes propres décisions et c'est moi qui décide

d'accepter ou non un job. Je suis désolée de ce qui arrive à votre sœur, mais je ne suis pas prête à sauter tête baissée là-dedans. Comme Lara vous l'a expliqué, je n'accepte généralement pas les boulots qui nécessitent de se rendre physiquement dans l'Outremonde. Si j'accepte celui-ci, ce sera après mûre réflexion et après avoir posé toutes les questions nécessaires. Et si je ne l'accepte pas, il n'y aura pas à revenir dessus. Pour moi, ce sera bel et bien fini. Vous pigez ?

Je le vis déglutir et acquiescer d'un hochement de tête, saisi par la virulence de mes propos. C'est sur ce ton féroce que je m'adresse aux esprits, mais je n'éprouvais pas trop de remords de l'avoir utilisé pour effrayer Wil. Il devait s'habituer à la perspective hautement probable que je ne puisse pas faire ce qu'il me demandait, quand bien même nous aurions aimé autant l'un que l'autre que je le fasse.

Sur le chemin du retour, je fis un saut chez ma mère afin de parler à Roland. Le soleil couchant repeignait les façades de leur maison en orange flamboyant et les fleurs du jardin embaumaient l'air. Pour moi, c'était l'odeur rassurante de l'enfance. En entrant dans la cuisine, je ne vis ma mère nulle part. C'était sans doute mieux ainsi : elle a tendance à devenir chagrin quand on parle boutique, Roland et moi.

Assis à table, il travaillait à un modèle réduit d'avion. Je m'étais bien fichue de lui quand il avait choisi ce hobby après avoir mis fin à sa carrière de chaman. Mais récemment, il m'était apparu qu'assembler des puzzles ne constituait pas une activité fondamentalement différente. Dieu seul sait ce que je trouverai pour me maintenir occupée quand je prendrai ma retraite, mais j'ai la sensation déplaisante que je ferai une bonne candidate à la broderie au point de croix.

Il se fendit d'un grand sourire quand il me vit, faisant naître des rides d'expression autour des yeux sur ce visage que j'aimais tant. Roland avait des cheveux argentés, tirant sur le blanc éclatant, et il s'était arrangé pour n'en perdre que très peu. Il mesurait à peine plus que mon mètre soixante-dix-sept, mais solidement charpenté dans sa jeunesse, il n'avait rien perdu de sa tonicité musculaire avec le temps. Aux abords de la soixantaine, il me donnait l'impression d'être encore capable d'infliger à un adversaire de sérieux dégâts.

Après m'avoir dévisagée brièvement, Roland me désigna une chaise et dit :

— Tu n'es pas ici pour parler de l'Idaho.

Je n'avais pas vraiment compris ce qui leur avait fait choisir leur dernier lieu de villégiature.

En lui donnant un baiser, je l'étreignis un instant. Il n'y a pas des tonnes de gens que j'aime, en ce monde – ni dans un autre –, mais, pour lui, j'étais prête à donner ma vie.

— En effet, reconnu-je. Dis-moi quand même comment c'était...

— Bien. Mais peu importe. Qu'est-ce qui ne va pas ?

Je lui souris. Ça, c'était Roland tout craché... Toujours prêt pour le boulot. Si ma mère l'avait laissé faire, je suppose qu'il serait toujours, à l'heure qu'il est, en train de chercher la baston aux créatures surnaturelles à mes côtés.

— On vient de me proposer un contrat, répondis-je. Un truc bizarre.

Je lui fis part de tout ce que je savais à propos de Wil et de Jasmine, sans oublier les éléments qui me poussaient à conclure qu'elle avait bien été enlevée. J'ajoutai également ce que j'avais appris au sujet du dénommé Aeson.

— J'en ai entendu parler, me confia Roland.

— Que sais-tu de lui ?

— Pas grand-chose. Je ne l'ai jamais rencontré et nous ne nous sommes jamais battus l'un contre l'autre. Mais il est puissant. Ça, je le sais.

— De mieux en mieux...

Roland me dévisagea attentivement avant de demander :

— Tu envisages de dire oui ?

En soutenant son regard, je répondis :

— Peut-être.

— C'est une mauvaise idée, Eugénie. Une très mauvaise idée.

Il avait dit ça d'un ton chargé d'appréhension qui me surprit. Je ne l'avais jamais vu reculer devant aucun danger, surtout quand il s'agissait de venir en aide à un innocent.

— Elle n'est encore qu'une gamine, Roland...

— Je sais. Et nous savons tous les deux que des types des noblaillons repartent chaque année chez eux avec des humaines dont la plupart ne sont jamais retrouvées. Le danger est trop grand. C'est ainsi...

Je sentais la colère monter en moi. Curieux qu'il suffise que quelqu'un vous déconseille de faire quelque chose pour vous donner irrésistiblement envie de le faire quand même.

— Eh bien, en voilà au moins une que nous pourrions retrouver : nous savons où elle se trouve.

Roland se frotta les yeux un instant, m'offrant ainsi un bref aperçu des tatouages qu'il portait aux bras. Les miens représentent des déesses antiques ; les siens combinent tourbillons, croix et poissons. Il possède son propre panthéon de dieux à qui faire appel ; ou plus exactement, dans son cas, un panthéon peuplé d'un seul Dieu. Chacun de nous invoque la divinité différemment.

— Il ne s'agit pas là d'un simple aller-retour, me prévint-il. Tu vas te retrouver en plein cœur de leur société. Tu ne t'es jamais

aventurée aussi profondément chez eux. Tu ne sais pas ce que c'est.

— Parce que toi tu sais ? répliquai-je d'un ton caustique.

En l'absence de réponse, j'écarquillai les yeux sous l'effet de la surprise.

— Quand ? demandai-je.

D'un geste de la main, il balaya la question.

— Aucune importance ! Ce qui compte, c'est que si tu t'aventures là-bas sous ta forme corporelle, tu risques de te retrouver prisonnière ou tuée. Je ne te laisserai pas faire ça.

— Tu ne me *laisseras* pas ? répétai-je en ricanant. Allons... Tu ne peux plus me consigner dans ma chambre. En plus, je suis allée là-bas des tas de fois.

— Sous forme spirituelle. En chair et en os, tu n'as pas dû passer plus de dix minutes en tout dans l'Outremonde. (Roland afficha une expression de vieux sage et secoua la tête d'un air condescendant qui me porta sur les nerfs.) Les jeunes..., reprit-il affectueusement. Vous ne vous rendez jamais compte du danger.

— Et les vieux ont du mal à prendre conscience qu'il est temps pour eux de se mettre sur la touche pour laisser les plus jeunes et les plus forts faire leur boulot !

Ces paroles m'avaient échappé. Je me sentais minable désormais. Roland, lui, soutenait tranquillement mon regard.

— Tu penses être plus forte que moi, maintenant ? s'enquit-il d'un ton égal.

Je n'hésitai pas une seconde.

— Nous savons tous les deux que je le suis.

— D'accord, reconnut-il. Mais cela ne te donne pas le droit d'aller te faire tuer pour une fille que tu ne connais même pas.

Incapable d'en croire mes oreilles, je le dévisageai avec surprise. Nous n'étions pas exactement en train de nous disputer, mais une telle attitude de sa part me semblait bizarre. Il a épousé ma mère alors que j'avais trois ans et m'a adoptée peu de temps après. Le lien père-fille est profondément enraciné en chacun de nous. Chez moi, il oblitère toute nostalgie pour un père biologique que je n'ai jamais connu. Maman ne parle quasiment jamais de lui. Je sais qu'ils ont vécu tous les deux une sorte de romance torride, mais, au final, il n'a pas voulu rester dans les parages ni pour elle ni pour moi.

Roland, lui, ferait n'importe quoi pour moi et pour me tenir à l'écart de tout danger. Sauf quand il s'agit de mon job. Lorsqu'il s'est rendu compte que j'étais douée pour passer d'un monde à l'autre et bannir les esprits de celui-ci, il a commencé à m'entraîner. Ma mère l'avait détesté à cause de ça. Tous les deux, ils forment le couple le plus aimant qui soit, mais la décision de Roland a failli les séparer. Ils ont fini par rester ensemble, mais ma mère ne s'est jamais faite à mon

métier. Mon beau-père estime cependant que suivre ma vocation est un devoir pour moi, et même que c'est mon destin. Je ne suis pas comme ces idiots, dans les films, qui deviennent dingues parce qu'ils sont capables de « voir des gens morts ». J'aurais pu ne pas utiliser mes dons. Mais Roland considère que c'est un péché, bien plus qu'un gâchis, de ne pas tenir compte de l'appel que l'on ressent, surtout lorsque cela peut causer de la souffrance à autrui. Aussi s'est-il efforcé de me traiter objectivement, comme n'importe quel autre apprenti, mettant de côté ses sentiments personnels à mon égard.

Pourtant, pour une raison qui m'échappait, il voulait à présent m'empêcher de faire mon boulot. Étrange... J'étais venue le voir pour discuter stratégie, et je me retrouvais à devoir me justifier.

Je changeai brusquement de sujet pour lui raconter ce qui s'était passé avec le Kèr qui connaissait mon nom. D'un regard sévère, il me fit comprendre que nous n'en avions pas fini de discuter de Jasmine. La voiture de ma mère, en s'engageant dans l'allée, vint me donner l'avantage au premier round. Dans un soupir, il me répondit de ne pas m'en faire à propos de mon nom. Cela arrivait parfois. Lui aussi avait vu sa véritable identité divulguée dans l'Outremonde sans qu'il n'en résulte rien de grave.

Ma mère fit son entrée dans la cuisine, ce qui suffit à clore toute discussion technique entre chamans. Son visage – si semblable au mien, de sa forme générale jusqu'aux pommettes hautes –, s'illumina d'un sourire aussi chaleureux que celui de Roland. Le sien, pourtant, était teinté d'autre chose : une sorte de perpétuelle inquiétude à mon sujet. Il m'arrive de penser que c'est simplement dû au métier que j'ai choisi. Mais en réalité, c'est depuis que je suis toute petite qu'elle s'en fait pour moi, comme si la crainte que je puisse disparaître d'un instant à l'autre ne la quittait pas. Peut-être, après tout, ne s'agit-il que d'une de ces peurs irrationnelles que connaissent toutes les mères.

Posant sur le comptoir un gros sac en kraft, elle entreprit de vider les provisions qui s'y trouvaient. Elle savait ce que je faisais là – et je savais qu'elle savait –, mais elle préféra passer outre.

— Tu restes dîner avec nous ? me demanda-t-elle. J'ai l'impression que tu as perdu du poids.

— Juste une impression, intervint Roland.

— Elle n'a que la peau sur les os ! Dommage que je ne puisse en dire autant...

Sa coquetterie me fit sourire. Physiquement, ma mère est canon.

— Tu as besoin de manger davantage, insista-t-elle.

— Mais je mange ! protestai-je. Au moins trois Milky Way par jour... On ne peut pas dire que je m'affame. (Je me levai pour la rejoindre et lui décochai un petit coup de poing dans le bras.) Surveille-toi un peu, tu deviens mère poule. Les mères professionnelles

et avisées ne sont pas censées être comme ça.

— En tant que psychothérapeute, répliqua-t-elle en me considérant gravement, je me dois d'être deux fois plus maternelle.

Finalement, je restai pour le dîner. Tim est bon cuisinier, mais rien ne vaudra jamais la nourriture préparée par ma mère. En mangeant, nous évoquâmes leurs vacances dans l'Idaho. Pas une fois il ne fut question ni de Jasmine ni du Kèr.

À mon retour chez moi, je trouvai Tim en train de se préparer à sortir en compagnie d'un gang de greluches gloussantes. En grand appareil pseudo-indien, il avait revêtu sa veste en daim et passé sur son front son bandeau tissé de fines perles colorées.

— Je te salue, sœur Eugénie... (Ce disant, il dressa la main devant lui, paume vers moi, comme une caricature d'Indien de vieux western.) Te joindras-tu à nous ? Il y a ce soir à Davidson Park un concert où nous allons communier avec le Grand Esprit pour le retour du printemps tout en laissant le rythme sacré de la musique transporter nos âmes.

— Non, merci..., dis-je en passant devant lui pour gagner ma chambre.

Un instant plus tard, il m'y rejoignit, sans son fan-club.

— Allez..., insista-t-il. On va faire la fête ! On a même une glacière pleine de bières et tout...

— Désolée, Tim. Je n'ai pas très envie de jouer les squaws ce soir.

— C'est un terme péjoratif.

— Je le sais très bien. Mais la troupe de blondasses peroxydées qui t'attend ne mérite pas mieux. (Avec un regard en biais, j'ajoutai :) Si tu comptes ramener l'une d'elles ici ce soir, ce n'est même pas la peine d'y penser.

— Ouais, ça va... je connais les règles. (Avec humeur, il alla se jeter dans mon fauteuil en osier avant de demander :) Alors qu'est-ce que tu comptes faire à la place ? Du shopping sur Internet ? Un puzzle ?

J'avais bien en tête ces deux choses-là, mais il était hors de question pour moi de le lui avouer.

— J'ai des trucs à faire, répondis-je simplement.

— Bordel ! maugréa Tim. Tu veux te transformer en ermite ? J'en viens presque à regretter Dean. C'était un sale con, mais au moins il t'obligeait à sortir de la maison.

À ces mots, je dus faire une drôle de tronche. Dean est mon dernier petit ami en date. Nous avons rompu six mois plus tôt. La rupture a été assez inattendue, pour moi comme pour lui. Je n'avais pas prévu de le trouver un jour en train de baiser l'employée de son agence immobilière. Il n'avait pas prévu de se faire choper. Je sais à

présent que je me porte mieux sans lui qu'avec lui, mais au fond de moi, une petite voix coriace n'arrête pas de se demander pour quelle raison j'ai cessé de le brancher. Pas assez sexy ? Pas assez gentille ? Pas assez bonne au lit ?

— Il y a dans l'existence des choses bien pires que rester seule, murmurai-je. Dean en fait partie.

Une des filles, lassée d'attendre, appela depuis la salle de séjour :

— Timothy ? Tu viens ?

— Un petit moment, Douce Fleur ! cria-t-il en réponse. (Puis, reportant son attention sur moi :) Tu tiens vraiment à rester dans ton trou ? Ce n'est pas sain de se tenir autant à l'écart des gens.

— T'inquiète pas pour moi. Va butiner tes fleurs.

Tim s'en alla en haussant les épaules. Une fois seule, j'allai me préparer un sandwich et l'avalai devant mon ordinateur, en faisant du shopping sur Internet. Exactement comme il l'avait prédit. Je poursuivis la soirée avec un puzzle reproduisant un dessin de M.-C. Escher. Un peu plus dur que le chaton...

Je n'en étais qu'à la moitié lorsque je me surpris à regarder les pièces sans les voir. Le conseil de Roland, ferme et sans ambages, tournait en boucle sous mon crâne. *Laisser tomber Jasmine Delaney*. Tout ce qu'il m'avait dit était vrai. Refuser ce contrat était la chose la plus sensée à faire ; la moins dangereuse, aussi. Je savais que j'aurais dû l'écouter. Et pourtant... Pourtant, dans un coin de ma tête, je ne pouvais effacer le jeune et frais minois souriant que Wil m'avait mis sous les yeux. D'un revers de main rageur, je mis de côté plusieurs pièces du puzzle. Ce job supportait mal les décisions morales en demi-teintes. Tout y était toujours noir ou blanc : trouver les méchants, les tuer ou les bannir, rentrer chez soi vivante à la fin de la journée.

D'un bond, je me mis debout. Soudain, je n'avais plus du tout envie de rester seule à ruminer. Je voulais être avec des gens. Plus exactement, je ne voulais pas leur parler, mais simplement me frotter à eux, perdue dans la foule. J'avais besoin de voir mes semblables : des êtres vivants, chauds, de chair et de sang, et non des esprits désincarnés ou des noblaillons shootés à la magie. J'avais besoin de me rappeler de quel côté de la barrière je me trouvais. Plus important encore : je voulais oublier Jasmine Delaney. Au moins pour cette nuit.

Rapidement, j'enfilai le jean, le soutien-gorge et le chemisier qui me tombèrent sous la main. Mes anneaux et mes bracelets ne me quittaient jamais. J'ajoutai autour de mon cou un collier en pierre de lune qui descendait très bas dans l'encolure en V du chemisier. Mes cheveux longs, je les brossai pour les rassembler en une queue-de-cheval haut perchée sur la nuque, laissant délibérément flotter quelques mèches. Une touche de rouge à lèvres et je fus prête à partir. Prête à me perdre. Prête à oublier.

Chapitre 3

Cela faisait presque une heure que je surveillais l'assistance, aussi le repérai-je aussitôt qu'il fit son entrée. Difficile de passer à côté. Les coups d'œil insistants de plusieurs autres femmes, dans le bar, prouvaient que je n'étais pas la seule à l'avoir remarqué.

Il était grand, large d'épaules et joliment musclé, mais sans être un dingue de la gonflette, façon Schwarzenegger. Vêtu d'un chino kaki et d'un tee-shirt bleu marine, il avait glissé derrière ses oreilles ses cheveux noirs mi-longs qui lui frôlaient le menton. Il avait de grands yeux sombres, dans un visage délicatement ciselé, et une peau dorée au bronzage parfait. Je subodorais qu'un judicieux mélange ethnique était à l'œuvre ici. J'ignorais les détails du cocktail génétique, mais il était efficace. Bigrement efficace...

— La place est libre ?

D'un regard, il désigna le tabouret voisin du mien ; le seul siège vide de tout le bar.

J'acquiesçai d'un signe de tête et il s'y assit sans rien ajouter. Je dus attendre qu'il commande une margarita pour entendre de nouveau le son de sa voix. Ensuite, il parut se contenter d'observer la clientèle, tout comme moi. Il fallait reconnaître que c'était l'endroit rêvé pour cela. *L'Alejandro's*, situé non loin d'un hôtel de milieu de gamme, constituait le point de ralliement d'habitues et de touristes couvrant tout l'éventail des origines sociales. Les écrans de télé diffusaient des retransmissions sportives ou des programmes d'information, selon l'humeur du barman. À l'autre bout de la salle, un coin « Trivia Machine[3] ». La musique (parfois en live, mais pas ce soir-là) rendait nécessaire le sous-titrage sur les écrans, et les danseurs se pressaient sur une petite piste entre les tables.

On y trouvait l'humanité dans ce qu'elle a de meilleur : un tourbillon de vie, d'alcool, d'amusement insouciant et de mauvais baratins de drague. J'adore venir là quand je veux être seule sans l'être vraiment. Mais je n'aime pas que des mecs bourrés viennent me casser les pieds. Un des avantages d'avoir Grand Beau Et Ténébreux à côté de moi, je ne tardais pas à le découvrir, c'était qu'aucun loser n'osait plus m'approcher.

Pourtant, qu'il n'en décroche pas une lui non plus finit par me

lasser. J'aurais aimé qu'il me parle, même si je n'avais pas la moindre idée de ce que j'aurais pu répondre. Aux coups d'œil en biais qu'il ne cessait de me jeter, il devait en avoir autant à mon service, mais je n'en étais pas sûre. En buvant du bout des lèvres ma Corona, je sentais monter entre nous une certaine tension, chacun des deux attendant que l'autre fasse le premier pas.

Ce fut lui, finalement, qui s'y colla.

— Tu es appétissante.

Pas l'ouverture à laquelle je m'étais attendue...

— Pardon ?

— Ton parfum. On dirait... violettes et sucre. Un peu de vanille, aussi. Bizarre d'imaginer que les violettes puissent être comestibles, non ?

— Pas aussi bizarre qu'un type qui sait reconnaître l'odeur des violettes.

Plus étrange encore était le fait qu'il soit toujours capable de sentir mon parfum. Cela devait faire une dizaine d'heures que je l'avais utilisé. Qui plus est, le mélange de sueur et de fumée de clope ambiant aurait dû anesthésier le flair de quiconque se trouvait là.

Il me décocha un sourire en coin assorti d'un regard embrumé qui fit s'emballer mon pouls.

— Ça sert de connaître les fleurs, dit-il. Ça facilite les choses quand il faut en envoyer. Et ça impressionne les femmes.

Après lui avoir jeté un coup d'œil, je fis tourner ma bière dans la bouteille et demandai :

— Serais-tu en train d'essayer de m'impressionner ?

Haussant les épaules, il répondit :

— Juste en train d'essayer d'engager la conversation.

Je pris le temps de peser le pour et le contre. Avais-je envie de jouer à ce petit jeu-là ? Le pouvais-je vraiment ?

— Qu'est-ce qu'il y a ? s'enquit-il, intrigué par mon mince sourire.

— Rien d'important. Je réfléchissais aux fleurs. Et aux tentatives de séduction. N'est-ce pas bizarre d'offrir des organes sexuels de végétaux pour montrer à l'autre qu'il vous attire ? Si on y réfléchit bien, c'est une drôle de démonstration d'affection...

Ses yeux sombres pétillèrent, comme s'il tombait à l'improviste sur une délicieuse surprise, et il répliqua :

— Est-il moins étrange d'offrir du chocolat, qui est censé être un aphrodisiaque ? Ou du vin, cette boisson « romantique » qui n'a pas son pareil pour lever les inhibitions ?

— Mmmm... C'est un peu comme si les gens voulaient se montrer directs et subtils à la fois. Incapables d'y aller franco en disant : « Hé ! Tu me bottes... Si on couchait ensemble ? », ils se

rabattent en offrant des sexes de plantes et des aphrodisiaques.

Je bus une gorgée à la bouteille, posai mon coude sur le comptoir et mon menton dans ma main. Puis, à ma grande surprise, je m'entendis ajouter :

— Je veux dire... Je n'ai pas de problème particulier avec les mecs, la drague ou le sexe. Mais parfois, tous ces petits jeux de séduction me fatiguent.

— Comment ça ?

— Tout est masques, trucs, postures : aucune honnêteté là-dedans. Les gens sont incapables d'exprimer franchement leur attirance. Il faut se farcir des baratins stupides ou des cadeaux pas si subtils que ça. Moi, je ne sais pas trop jouer à ces jeux-là. Il y a un tel tabou social autour de tout ça... C'est comme si on nous disait que la franchise ne valait rien.

— C'est vrai que ça peut être un peu lourd, parfois..., reconnut-il. Mais n'oublie pas la peur de l'échec. Je pense qu'elle doit contribuer à renforcer le phénomène. Personne n'aime se faire jeter.

— Ouais, peut-être... Pourtant, se prendre un râteau n'est pas ce qu'il y a de pire au monde. Et ne serait-ce pas un moindre mal qu'une soirée entière, voire – Dieu m'en préserve ! – des semaines à draguer ? Nous ferions mieux d'afficher ouvertement nos sentiments et nos intentions. Si l'autre dit : « Casse-toi ! », où est le problème ? On se barre, et voilà tout.

Soudain, je me mis à examiner ma canette d'un œil méfiant.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? s'inquiéta-t-il.

— Je me demandais juste si je ne serais pas déjà pompette... C'est ma première bière, et je me mets à délirer. D'habitude, je ne suis pas un tel moulin à paroles.

Cela le fit rire.

— Je ne pense pas que tu délires. En fait, je suis d'accord avec toi.

— C'est vrai ?

Il acquiesça d'un signe de tête et, tout en pesant sa réponse, il prit un air rusé qui le rendit encore plus sexy.

— Je suis d'accord, reprit-il enfin, mais je pense que la plupart des gens préfèrent leurs petits jeux à l'honnêteté. Ils ont besoin de croire à leurs jolis mensonges.

D'un trait, je vidai le reste de ma Corona.

— Pas moi ! décrétais-je. Tu peux être honnête avec moi quand tu veux.

— Tu le penses vraiment ?

— Oui.

Je reposai la bouteille et l'observai. Il me dévisageait intensément. Ses yeux s'étaient embrumés, de nouveau, emplis de

ténèbres, de sexe, et de fièvre. Je me fis avoir par ce regard, surprise de sentir réagir en moi, au-dessous de la ceinture, quelques terminaisons nerveuses que je pensais endormies.

— D'accord..., dit-il, penché légèrement vers moi. Soyons honnêtes ! J'étais très content quand j'ai vu ce siège libre à côté de toi. Je pense que tu es magnifique. Je pense que laisser voir ton soutien-gorge sous ton chemisier est diablement sexy. J'aime la forme de ton cou et ces mèches folles qui le caressent. Je pense que tu es drôle, et intelligente aussi. Au bout de cinq minutes, je sais déjà que tu n'aimes pas qu'on te fasse perdre ton temps, et ça aussi, ça me plaît. C'est plutôt sympa de te faire la causette, et j'imagine que ça doit l'être tout autant de coucher avec toi.

Sur ce, il s'adossa de nouveau à son siège.

— Waouh ! m'exclamai-je. (Du coin de l'œil, je vis que sans le vouloir j'avais enfilé un chemisier blanc au-dessus d'un soutien-gorge noir. Oups !) Pour de l'honnêteté, c'est de l'honnêteté...

— Je dois me casser maintenant ?

Je jouai un instant avec le goulot de la bouteille et pris une ample inspiration pour lui répondre :

— Non, pas encore.

En me souriant, il nous fit servir une deuxième tournée.

Des présentations en bonne et due forme semblaient une suite logique. Quand son tour arriva, il me dit qu'il s'appelait Kiyo.

— Kiyo..., répétai-je. Mignon.

Il observa ma réaction, et un moment plus tard, je vis un sourire flotter sur ses lèvres (qu'il avait réellement jolies, elles aussi).

— Tu essaies de deviner, dit-il.

— Deviner quoi ?

— Ce que je suis. Race. Groupe ethnique. Tout ça, quoi.

— Bien sûr que non ! protestai-je, même si c'était exactement ce que j'avais été en train de faire.

— Ma mère est japonaise, et mon père, latino. Kiyo est le diminutif de Kiyotaka.

Je l'observai attentivement. Je comprenais mieux, à présent, les grands yeux sombres et la peau mate. Les gènes humains sont formidables. J'aime la façon dont ils se combinent.

C'est également très cool de connaître ses ancêtres. Quant à moi, je sais que ceux de ma mère, il faut les chercher du côté de la Grèce et du pays de Galles. Ceux de mon fantôme de père, eh bien... j'ignore tout d'eux comme j'ignore tout de lui. En fait, je ressemble beaucoup à la bâtarde que le Kèr m'avait accusée d'être la veille.

Je me rendis alors compte que cela faisait trop longtemps que je regardais Kiyo fixement.

— J'aime le résultat, dis-je enfin, ce qui le fit rire encore.

Il me demanda ce que je faisais dans la vie. Je lui dis que je travaillais dans le web design. Ce n'était pas entièrement un mensonge. J'ai choisi cette filière, à la fac, où j'avais également étudié le français. L'un comme l'autre se sont révélés totalement inutiles dans mon job, même si Lara assurait qu'un site web aurait boosté nos affaires. Il ne nous fallait compter, pour l'instant, que sur le bouche-à-oreille.

Lorsqu'il m'annonça qu'il était vétérinaire, je lui dis :

— Non. Je ne te crois pas.

Je le vis écarquiller les yeux et il s'étonna :

— Pourquoi dis-tu ça ?

— Parce que... parce que ça ne te va pas. Je ne te vois pas du tout là-dedans.

Et je ne me voyais pas, le lendemain, annoncer à Lara : « J'étais dans un bar, la nuit dernière, et je suis tombée sur ce vétérinaire tellement sexy... ». Non, décidément, il n'avait pas le physique de l'emploi. Wil Delaney aurait fait un parfait vétérinaire, mais pas lui.

— C'est pourtant la vérité vraie, assura Kiyo en faisant tourner sa margarita dans son verre. J'apporte même du boulot à la maison : j'ai cinq chats et deux chiens.

— Dieu tout puissant !

— Hé ! Ce n'est pas ma faute si j'aime les animaux... L'honnêteté : tu te rappelles ? Les animaux ne mentent pas sur leurs humeurs. Ils veulent manger, se battre et se reproduire. S'ils t'aiment, ils te le montrent. Ils ne jouent pas la comédie. Sauf peut-être les chats. Ils peuvent se montrer rusés, parfois.

— Ah oui ? Et comment tu les as appelés, tous ces matous ?

— Mort, Famine, Peste, Guerre. Et M. Moustache.

— Tu leur as donné les noms des cavaliers de l'Apo... Attends un peu : pourquoi *M. Moustache* ?

— Eh bien... que je sache, il n'y a que quatre cavaliers.

Ensuite, nous parlâmes un bon moment de ce qui nous passait par la tête. Sujets sérieux, ou pas du tout. Il me dit qu'il était de passage et qu'il habitait Phoenix. Je fus déçue d'apprendre que ce n'était pas un type du coin. Nous discutâmes aussi des gens qui nous entouraient, de nos jobs, de nos vies, du monde, de l'univers, etc. Et ce faisant, je me demandais comment un tel miracle était possible. N'ai-je pas remarqué à quel point j'ai tendance à vivre en dehors de la société ? Pourtant, j'étais là, dans ce bar, à parler à un gars que je venais de rencontrer comme si je le connaissais depuis des années. Je m'étonnais de toutes ces paroles qui sortaient sans difficulté d'entre mes lèvres. Quant à mon langage corporel, je ne le reconnaissais pas non plus : pour lui parler, je me penchais vers lui et nos cuisses se touchaient. Il ne portait ni parfum, ni après-rasage. Il sentait

simplement ce qu'il était : ténèbres, sexe et fièvre. Avec une pincée de promesses. Des promesses qui susurraient : *Oh, bébé ! Je te donnerai tout ce dont tu as toujours rêvé si seulement tu m'en laisses l'occasion...*

À un moment donné, je me penchai sur le bar pour y poser une canette vide. Ce faisant, je sentis Kiyo effleurer de ses doigts le bas de mon dos que mon chemisier, en se relevant, venait de dénuder. Parcourue par une décharge électrique, je frémis à cet innocent contact.

— Autre démonstration d'honnêteté..., dit-il d'une voix grave. J'aime ce tatouage. Beaucoup. Encore des violettes ?

J'acquiesçai d'un signe de tête et m'adosai de nouveau à mon siège, mais il ne retira pas sa main. Ce tatouage, qui occupe toute la largeur de ma chute de reins, représente une frise de violettes avec leur feuillage. Plus large au centre, le motif va en s'amincissant de chaque côté, presque jusqu'à mes hanches.

— Les violettes sont en quelque sorte devenues mon emblème, expliquai-je. À cause de mes yeux.

Il se pencha pour les examiner, et je faillis m'arrêter de respirer tant nos lèvres étaient proches.

— Waouh ! s'exclama-t-il. Tu as raison. Jamais vu d'yeux de cette couleur-là.

— J'en ai trois autres.

— Trois autres yeux ?

— Trois autres tatouages !

— Où sont-ils ? s'enquit-il, manifestement intéressé.

— Cachés par mon chemisier. (J'hésitai un instant avant d'ajouter :) Tu t'y connais un peu, en mythologie grecque ?

Il opina de la tête. Un homme cultivé, donc. De quoi se pâmer...

La main posée sur la manche de mon bras droit, je lui expliquai :

— Celui-ci représente un serpent enroulé autour de mon bras, en l'honneur d'Hécate, déesse de la magie et de la lune.

Hécate est également gardienne des carrefours entre les mondes (ce que je me gardai bien d'ajouter). C'est elle qui régit les passages vers l'Outremonde et au-delà. Ce tatouage est mon lien privilégié avec elle, afin de pouvoir passer facilement d'un monde à l'autre et faire appel à elle en cas de besoin.

Posant la main droite sur l'autre bras, j'ajoutai :

— Celui-ci est un papillon dont les ailes ouvertes entourent mon bras et se rejoignent. Il est à moitié noir, à moitié blanc.

— Psyché ? suggéra-t-il.

— Belle tentative... (Il se révélait réellement cultivé. La déesse Psyché représente l'âme, que le papillon symbolise dans les mythes.) Mais ce papillon-là est en l'honneur de Perséphone.

— Mi-noir, mi-blanc..., commenta Kiyo en hochant la tête. Elle

vit la moitié du temps dans ce monde, et l'autre dans le monde souterrain.

Une bonne définition de ma propre vie... Perséphone guide le passage dans le monde des morts. Je n'ai rien à y faire personnellement, mais je l'invoque pour y expédier ceux dont je dois me débarrasser.

— Elle est la déesse de la lune noire, ajoutai-je. Et là derrière... (Je tendis le bras dans mon dos pour toucher la naissance de ma nuque.) J'en ai un troisième qui représente une lune ronde dans laquelle s'inscrit un visage stylisé : Séléné, déesse de la pleine lune.

Les yeux sombres de Kiyo témoignaient d'un intérêt soutenu.

— Pourquoi ne pas avoir choisi une des déesses de la lune plus connues ? s'étonna-t-il. Diane, par exemple ?

Je méditai ma réponse. De bien des manières, Diane aurait rempli le même office. Tout comme Séléné, elle est suffisamment liée au monde des hommes pour m'y retenir lorsque j'en ai besoin.

— Les autres sont trop... solitaires, répondis-je enfin. Même Perséphone, pourtant théoriquement mariée. Diane est vierge : elle est seule également. Mais Séléné, même si elle n'est plus très en vogue de nos jours, était une déesse plus sociale, et qui plus est liée au sexe. Elle s'ouvrait aux autres et aux expériences nouvelles. Voilà pourquoi je l'ai choisie. Je me disais qu'il n'était pas très sain de tatouer sur mon corps l'image de trois déesses solitaires.

— Et toi ? Es-tu seule, Eugénie ?

Sa voix était un velours qui caressait ma peau et j'aurais pu me noyer dans ses yeux. On aurait dit du chocolat... *Et le chocolat est un aphrodisiaque.*

— Ne sommes-nous pas toujours seuls ? répliquai-je avec un sourire rusé.

— Oui. Je pense qu'en définitive, nous le sommes tous, quoi que puissent en dire les chansons et les histoires qui finissent bien. Le tout est de savoir choisir en compagnie de qui rester seul...

— Sais-tu que c'est pour ça que je suis venue ici ce soir ? Pour rester seule au milieu d'autres gens. Rien de mieux que la foule pour s'isoler... On s'y sent caché. En sécurité.

Kiyo reporta son attention sur la marée humaine et bruyante qui nous entourait. Les gens formaient comme un mur autour de nous, présents sans l'être vraiment.

— Oui, reconnut-il. Je suppose que tu as raison.

— C'est également pour ça que tu es là ?

Son regard revint se river à moi, un peu moins ardent et plus pensif que précédemment.

— Je ne sais pas. Je n'en suis pas sûr, mais... je crois que je suis là pour toi.

Faute de trouver la réplique à cela, je me remis à jouer avec ma bouteille. Le barman vint me demander si j'en voulais une autre. Je refusai d'un signe de tête.

— Tu veux danser ? demanda Kiyô en me touchant l'épaule.

J'étais à peu près certaine de n'avoir plus dansé depuis le lycée, mais je me sentis étrangement poussée à accepter. Nous nous fondîmes au milieu d'un groupe de très mauvais danseurs. La plupart se contentaient de se trémousser plus ou moins en rythme sur un morceau rapide au beat bétonné que je n'avais jamais entendu. Kiyô et moi ne faisons pas beaucoup mieux, mais lorsqu'une chanson moins nerveuse arriva, il m'arrima à lui et nous dansâmes aussi collés l'un à l'autre que deux humains peuvent l'être. Enfin... presque.

Je ne gardais aucun souvenir qu'il me soit déjà arrivé quoi que ce soit de semblable avec un homme à la première rencontre. Je veux dire... désirer à ce point quelqu'un pour ce qu'il est, et non parce qu'il est disponible et qu'il passe par là. Son corps épousait le mien de manière parfaite. Ma chair traîtresse ne cessait de trouver des subterfuges pour se coller à la sienne. Je me le représentai déjà nu, imaginant ce que cela donnerait de sentir son corps bouger contre moi et en moi. Qu'est-ce qui m'arrivait ? Les images semblaient si troublantes, si réalistes que c'était un miracle qu'elles ne s'affichent pas sur ma figure.

Aussi ne me formalisai-je pas lorsque je le sentis remonter sa main le long de mon dos et la poser contre ma nuque, abaissant ses lèvres à la rencontre des miennes pour m'embrasser. Rien à voir avec un baiser de flirt timide... Pas d'exploration prudente, ici, mais un patin de première magnitude, sérieux et décidé, du genre à promettre : *Je veux consumer chaque parcelle de ton corps et t'entendre crier mon nom*. Jamais encore je ne m'étais donnée ainsi en spectacle en public, mais c'était bien le cadet de mes soucis tandis que ce baiser nous consumait tous deux, et que nous explorions mutuellement les contours de nos langues et de nos lèvres.

Pourtant, lorsque Kiyô vint poser son autre main en coupe sur un de mes seins, cela finit par me surprendre.

— Hé ! protestai-je en m'écartant légèrement. Il y a du monde, autour !

Un instant plus tard, ma réaction m'amusa. J'étais moins gênée par ce qu'il était en train de faire que par le risque qu'on puisse nous voir.

Kiyô m'embrassa dans le cou, juste sous l'oreille. Quand il se mit à parler, ses paroles réchauffèrent ma peau.

— Les gens ne nous remarqueront que si tu en fais tout un plat...

Je le laissai m'embrasser de nouveau, et je cessai de m'insurger : visiblement, il n'avait pas renoncé à épouser la courbe de mon sein de

sa main et à titiller mon mamelon jusqu'à le faire durcir sous le tissu. De son autre main, il descendit prendre possession de mes fesses et me pressa tout contre lui, ne me laissant plus rien ignorer de ce qui se trouvait sous son jean. Soudain, le fait que tout ceci se déroulait en public rendait la chose nettement plus excitante.

En poussant un petit soupir tremblant, je mis de nouveau fin au baiser. Mais cette fois, ma pudeur n'y était pour rien. C'était mon désir – soudain très urgent et impossible à ne pas prendre en compte – qui m'y poussait.

— Tu habites à côté ? demandai-je, désignant d'un coup de menton la direction dans laquelle se trouvait l'hôtel voisin du bar.

— Non, répondit-il. Plus loin, au *Monteblanca*.

Je ne cherchai pas à dissimuler ma surprise. Cela se trouvait non loin de chez moi, dans les contreforts des Santa Catalina.

— C'est un hôtel de luxe, commentai-je. Plutôt du genre huppé et pas pour les fauchés. Ça gagne bien sa vie, un vétérinaire...

Il sourit et effleura ma joue du bout des lèvres.

— Tu veux visiter ? demanda-t-il.

— Et comment ! lui répondis-je.

Chapitre 4

Nous nous jetâmes l'un sur l'autre avant même d'avoir atteint sa chambre. Si notre prestation sur la piste de danse avait été osée, notre corps à corps dans l'ascenseur aurait pu être classé X. Heureusement, personne n'eut l'idée d'y monter avec nous, ce qui valait sans doute mieux étant donné que nous parvînmes à demi nus chez lui.

Durant tout ce temps, une petite voix raisonnable n'avait cessé de murmurer au fond de mon crâne : *tu n'es pas du style à faire ce genre de choses*. Et pourtant, je les faisais, de ma propre volonté et avec quel enthousiasme !

Sa piaule était assez jolie, ce qui n'avait rien d'étonnant vu la classe de l'établissement. Un lit colossal, baigné par la lumière de la lune, occupait la place d'honneur. Derrière, une grande baie coulissante donnait sur un balcon qui surplombait le désert. Je n'eus pas le temps d'admirer la vue, car Kiyo me poussa sans attendre sur le lit, en m'ôtant mon chemisier dans le même mouvement. J'avais déjà bien contribué à le débarrasser de son pantalon dans la cabine d'ascenseur, aussi avais-je un peu d'avance sur lui à ce petit jeu-là.

Lorsque nous fûmes nus tous les deux, je le vis s'asseoir sur le lit et farfouiller dans le sac en plastique abandonné sur le sol. Nous avions fait une halte en chemin – pas très romantique, mais indispensable – pour acheter des capotes. Je prenais la pilule, mais même dans le feu de la passion, je n'étais pas assez folle pour baiser sans protection avec un quasi-étranger, aussi charmant pût-il être. Impatient, Kiyo déchira la boîte, éparpillant les petits sachets sur le sol. Il en ramassa un, l'ouvrit, et je l'aidai à enfiler le préservatif.

Sa réaction au contact de mes doigts me fit sourire autant que la couleur de la capote : un bel écarlate profond. Après en avoir terminé, je l'admirai un long moment. Tout était perfection chez lui : sa silhouette, ses muscles sculptés, l'épiderme hâlé. Dans la chiche lumière ambiante, ses yeux sombres, intraitables, ressemblaient à deux puits de ténèbres n'attendant qu'une occasion pour m'engloutir. Il émanait de lui quelque chose d'essentiel, de sauvage. D'abord, il ne fit que m'admirer avec une intensité comparable à la mienne. Puis, il roula sur le lit avec moi, couvrant mon corps sous le sien.

Tout ce qu'il fit, pour commencer, ce fut m'embrasser. Partout. Il

goûta mes lèvres, encore une fois, puis mon cou, en suivant son contour du bout de la langue. Mes seins, ensuite, monopolisèrent longuement son attention. Il est vrai qu'en règle générale les seins fascinent la plupart des mecs. Il les tint entre ses mains en les embrassant, mordillant les pointes durcies tout en gardant les yeux rivés aux miens. Moi, j'avais l'impression que des ruisseaux de feu coulaient sous ma peau, comme si ses caresses étaient déjà devenues une drogue dont mon corps avait besoin pour survivre.

Quand son visage disparut entre mes jambes, ce ne fut que pour s'y frotter contre ma peau hypersensible à cet endroit et donner un coup de langue dans le pli de l'aine. Il inspira à fond, le nez collé à moi, comme s'il avait besoin de s'emplir de mon odeur.

Puis, il se redressa, de manière que son corps me couvre de nouveau et que nos visages se rencontrent. Mon propre corps était à l'agonie. Pourquoi n'expédiait-il pas les choses, vite fait bien fait ? Je ne sais quelle expression je devais arborer, mais cela fit sourire Kiyo, d'un sourire animal et entendu.

— Il n'y a rien au monde, dit-il d'une voix douce et brûlante à la fois, qui ressemble au parfum d'une femme sur le point de se laisser prendre.

— « Prendre » ? protestai-je en riant. Tu t'imagines que je suis ta chose ?

— Eugenie... Nous sommes tous la chose de l'autre, durant l'amour.

Sur ce, je le sentis se glisser en moi. Doucement tout d'abord, comme s'il me prenait par surprise et qu'il lui fallait se frayer un chemin précautionneusement, puis d'un coup de reins qui l'amena au fond de moi. J'avais imaginé que son érection aurait pu souffrir de son escapade le long de mon corps, mais si c'était possible, son sexe semblait plus dur et volumineux encore qu'au moment où j'avais enfilé le préservatif. Il commença à aller et venir, sur un rythme et avec une force qui auraient fait crier grâce à n'importe quel homme au bout de trente secondes. Pourtant, j'avais l'intuition que ce ne serait pas le cas en ce qui le concernait.

Et ce ne le fut pas.

Je plongeai mes ongles dans son dos. Arc-boutée sur le lit, j'aurais voulu qu'il aille plus loin encore. Je me sentais déjà presque douloureusement distendue, mais c'était une agréable douleur ; le genre de douleur qui copine avec le plaisir, les rendant indissociables. Kiyo me pénétrait en longues et vigoureuses poussées, sans cesser de guetter sur mon visage mes réactions à chaque mouvement et changement de position. Lorsqu'il atteignit un point plus sensible et qu'un râle plus retentissant s'échappa de mes lèvres entrouvertes, il redoubla d'efforts. Mes cris redoublèrent aussi. Il amena ses mains à

hauteur de mes poignets pour les immobiliser et empêcher mon corps déchaîné de trop bouger. Celui qui avait morflé dans le combat contre le Kèr me lança un peu, mais la douleur s'effaça devant la sensation, au creux de mon ventre, d'un feu liquide qui ne demandait qu'à se répandre dans tout mon être. Du reste, je n'étais pas des plus attentionnées moi non plus. Libérant mes mains, je plantai de nouveau mes ongles dans son dos pour le griffer... presque jusqu'au sang, comme je m'en aperçus soudain. Cela ne suffit pas pour autant à me calmer. Plongeant mes ongles plus profondément encore, je le griffai de plus belle jusqu'à ce qu'il m'en empêche en ressaisissant mes poignets pour les immobiliser sur le matelas. Jamais je n'avais connu de partie de jambes en l'air aussi déchaînée ; et sans doute jamais de meilleure non plus.

— Ne ferme pas les yeux ! m'ordonna-t-il.

Je ne m'étais même pas rendu compte que je l'avais fait. La vision semblait un sens superflu, à cet instant, en comparaison de tout ce que je ressentais.

— Regarde-moi..., murmura-t-il. Regarde-moi !

Nos regards se verrouillèrent tandis qu'explosait finalement en moi la pression qui s'y était accumulée. Mon corps tremblant se cabra, mes cris se muèrent en une longue plainte, seuls moyens pour moi d'extérioriser les sensations qui m'envahissaient. On aurait pu croire qu'à partir de là Kiyo lèverait le pied, mais non. Sans me lâcher, il conserva la même cadence acharnée, ce qui tout de suite après l'orgasme était presque trop pour moi. Sur son visage, je lisais que mes réactions l'excitaient et l'encourageaient à poursuivre. À cette minute, j'étais sa chose, tout comme il m'avait promis que je le serais.

Il n'en fallut pas davantage pour que ma nature combative reprenne instantanément le dessus. Je décidai que je n'avais plus envie de lui appartenir. Domination et puissance constituaient les maîtres mots de ma vie professionnelle, il devait en aller de même de ma vie sexuelle. Je fis glisser mes mains de son dos pour remonter le long de ses bras, jusqu'à ses épaules. J'inversai les rôles et fis rouler Kiyo sous moi. Mes jambes, serrées autour de ses hanches, n'avaient aucun mal à le maintenir allongé. Un étonnement ravi joua sur ses traits. Sans doute ne s'était-il pas attendu que je sois si forte. Il fit une tentative pour se libérer, que je matai sans difficulté. Je dus faire usage de plus de violence que j'en avais eu l'intention, mais cela non plus ne parut pas lui déplaire. En fait, cela parut l'exciter.

— Te soumets-tu à moi ? demandai-je, les mains posées à plat sur sa poitrine.

Il sourit.

— Bien sûr !

J'empoignai son sexe pour le guider de nouveau en moi,

récupérant avec jubilation le contrôle de la situation. Je me mis en mouvement au-dessus de lui, la tête penchée pour observer la pénétration. Mes cheveux, depuis longtemps libérés de ma queue-de-cheval, lui caressaient le torse. J'ai les cheveux couleur cannelle, d'un brun fauve pas assez roux pour être auburn et trop foncé pour être blond vénitien. Étant donné le manque de lumière, toutefois, ils n'étaient plus qu'un voile sombre entre nous. Kiyo les repoussa sur le côté et posa les mains en coupe sous mes seins pour les sentir bouger tandis que je le chevauchais. Je levai les yeux pour observer ses réactions à travers le voile de mes cheveux, à présent que j'étais aux commandes. C'était fantastique ! Sans le quitter du regard, pour ajuster mes mouvements aux siens, je roulai des hanches de plus en plus vite, de plus en plus fort. Je voulais désespérément le voir jouir, observer son visage lorsqu'il perdrait tout contrôle de lui-même.

Je sus que cela ne tarderait plus en le voyant lâcher mes seins et empoigner mes hanches. Il enfonçait ses doigts dans ma chair, comme les miens l'avaient fait dans la sienne. Kiyo soutenait mon regard, nullement gêné que je puisse le voir jouir. J'accélérai encore le tempo, le chevauchant sans merci, et enfin se fit entendre un doux gémissement d'extase. Sans me quitter des yeux, il porta ses mains à mes épaules, et tandis que son corps se vidait en moi, il laissa ses ongles me griffer longuement le dos.

La douleur me fit crier de surprise. Pour faire de tels dégâts, il devait avoir des griffes au bout des doigts... Je ne l'avais pas épargné moi non plus, mais rien à voir avec ce qu'il venait de m'infliger. Lorsqu'il eut repris ses esprits et que ses râles de jouissance eurent cessé, il parut se rendre compte de ce qu'il avait fait.

— Oh, mon Dieu ! s'exclama-t-il, le souffle court. Je... je suis désolé...

Il m'attira contre lui et m'enlaça, prenant garde à ne pas toucher la blessure. Je laissai ma joue reposer contre sa poitrine couverte d'un voile de sueur.

— Je t'ai fait mal ? s'enquit-il.

J'ignorais à quelle partie de nos ébats il faisait référence – probablement à son coup de griffes final – mais cela n'avait plus aucune importance pour moi.

— Non, mentis-je. Bien sûr que non.

Lorsque nous eûmes tous deux suffisamment récupéré, un nouveau détour par le sac en plastique nous permit de déboucher la bouteille de vin bon marché que nous avions achetée en même temps que les capotes. Sur le coup, cela nous avait paru très drôle, après notre digression sur les petits cadeaux qui entretiennent le désir. Nus et assis en tailleur sur le lit, nous le dégustâmes dans des verres qui se trouvaient dans la chambre. Notre discussion reprit son cours, et

même si elle fut moins nourrie que dans le bar, elle se révéla tout aussi agréable. Difficile de battre des records d'éloquence après l'expérience... animale que nous venions de partager.

Je me rendis à la salle de bains et commençai par examiner dans le miroir les dégâts infligés à mon dos. Mes tatouages n'étaient pas atteints, mais la peau était lacérée jusqu'au sang. Avec une serviette mouillée, je fis de mon mieux pour nettoyer la plaie, puis enfilai un des peignoirs pendus derrière la porte. À mon retour, je trouvai Kiyo toujours assis sur le lit, qui me dévisageait. Mais au lieu de le rejoindre, je pris mon verre et sortis sur le balcon.

La nuit était magnifique. Les cactus et autres plantes du désert se découpaient en ombres chinoises, dans un paysage éclairé seulement par une pleine lune argentée. Séléné était de sortie, ce soir-là. J'aimais m'imaginer que c'était en mon honneur. Des étoiles cristallines cloutaient les ténèbres. Une nuit parfaite pour observer la voûte céleste. Il m'arrive de le faire, avec le télescope que j'ai chez moi.

Sauf que le temps était en train de changer. Cela me surprit, étant donné qu'il était resté au beau fixe toute la journée. À cette époque de l'année, il est rare que la pluie tombe. De lourds nuages noirs s'assemblaient pourtant rapidement, voilant le ciel étoilé. Je vis des éclairs zébrer l'horizon d'où accouraient les nuages. Le vent commença à souffler en rafales, avec la régularité d'une respiration. L'air saturé de chaleur paraissait vivant. Il se chargeait peu à peu de tension et d'électricité. Le grain qui se levait n'aurait rien de lugubre ni d'hostile ; ce serait plutôt le genre de phénomène époustouflant qui laisse l'homme abasourdi, craintif et émerveillé devant la puissance terrifiante de la vie et de la nature.

Je me sentais moi aussi bien vivante, à cette minute ; instable et sauvage comme la tempête qui se levait. J'étais à peu près sûre de ne m'être jamais livrée à quiconque aussi totalement que je venais de le faire avec Kiyo. Je m'étais laissé aller, ce que je trouvais à la fois inquiétant et excitant.

Je l'entendis me rejoindre sur le balcon quelques minutes plus tard. Il m'enlaça. La poitrine pressée contre mon dos, il posa le menton sur mon épaule. Tout était tranquille, autour de nous. Nous nous trouvions loin de l'autoroute et personne ne semblait éveillé. Seuls se faisaient entendre le bruit du vent qui nous fouettait et les grondements du tonnerre à l'horizon.

Kiyo fit glisser ses mains jusqu'à ma taille. Il défit la ceinture du peignoir et tira dessus jusqu'à ce qu'il tombe à mes pieds, me laissant nue face aux éléments. Gênée, je m'apprêtais à me tourner vers lui, mais il m'en empêcha.

— Il n'y a personne, susurra-t-il en promenant ses doigts sur mon corps. (Après avoir caressé mes seins, il poursuivit son

exploration plus bas en ajoutant :) Même s'il y avait quelqu'un, il n'y a rien en toi dont tu puisses avoir honte. Tu es magnifique, Eugénie ! Si incroyablement magnifique...

Kiyo enfouit son visage au creux de mon épaule et m'embrassa. Je me laissai aller contre lui. Il insinua ses mains entre mes jambes. Il fit pénétrer ses doigts en moi tandis que le vent caressait mon corps. Je laissai échapper un gémissement de plaisir. Il s'écarta de moi. Un instant plus tard, j'entendis le bruissement d'un emballage déchiré. Avant de sortir sur le balcon, il avait pris soin de se munir d'une capote... Le présomptueux salaud !

L'enfiler ne lui prit que quelques secondes. Sitôt après, il agrippa de nouveau mes hanches. Fermement, il me pencha de manière que, les mains sur la rambarde, je me retrouve pliée en deux devant lui. Je le sentis se positionner. Puis, de nouveau, il fut en moi, plus dur et conquérant que jamais. Notre premier round m'avait laissée presque endolorie, mais lorsqu'il commença à se mouvoir, je finis par mouiller. Et une fois encore la ligne ténue entre la douleur et le plaisir s'estompa.

Cela semblait dingue de baiser ainsi en plein air, mais c'était le genre de dinguerie qui faisait du bien. Kiyo avait apparemment un faible pour l'exhibitionnisme, mais il n'y avait personne pour nous voir ; il n'y avait que nous, le désert et la tempête.

Je m'étais imaginé que je ne pourrais plus jouir cette nuit-là, mais il me prouva que j'avais tort alors que tombaient les premières gouttes d'une pluie tiède. Il n'y avait plus aucun délai entre le tonnerre et les éclairs qui frappaient autour de nous ; l'orage avait fini par nous rejoindre et sa propre jouissance s'abattait sur terre dans un fracas d'enfer. Cela n'empêchait nullement Kiyo de poursuivre sur sa lancée, indifférent aux intempéries, concentré uniquement sur ce qui se passait entre nous. Il pleuvait des cordes lorsque je le sentis enfin se raidir derrière moi. Il jouit en donnant quelques derniers vigoureux coups de reins et se retira.

Ensuite, il me fit pivoter entre ses bras et me serra contre lui. J'entendais son cœur battre contre mon oreille. Dans sa poitrine, il faisait presque autant de raffut que le tonnerre autour de nous. Le désert apparaissait et se fondait dans la nuit au rythme des éclairs. La pluie menaçait de nous noyer.

Nous ne le remarquions ni l'un ni l'autre.

Je m'endormis assez rapidement après cela, blottie dans les bras de Kiyo, sous les couvertures, une fois que nous nous fûmes séchés. Pas d'insomnie au programme pour moi...

Pourtant, je m'éveillai une ou deux heures plus tard, sans savoir ce qui m'avait tirée du sommeil. Je ne tardai pas à le découvrir. Kiyo avait posé sa main sur ma bouche, si fort qu'il m'était presque

impossible de respirer. L'orage avait cessé. Tout était silencieux dans la chambre plongée dans le noir.

Alors que je commençai à m'agiter, sa bouche vint se coller à mon oreille.

— Chut ! m'intima-t-il tout bas. Il y a quelque chose ici !

Je hochai la tête pour lui signifier que j'avais capté le message. Un moment plus tard, il ôta sa main. Nous nous tenions tous deux parfaitement immobiles. L'oreille aux aguets, je songeai aux mots qu'il avait employés. « Quelque chose », avait-il dit ; pas « quelqu'un ».

Je me sentis frissonner de la tête aux pieds, autant au sens propre que de manière figurée. Je levai les yeux vers la tête de lit en fer forgé, que contemplait Kiyo, et découvris le givre qui s'y accrochait comme une fine dentelle blanche. Notre souffle provoquait des panaches de buée. La chair de poule hérissait ma peau nue.

En périphérie de mon champ de vision, je vis une forme se mouvoir, brillante dans le clair de lune revenu. Je n'eus pas besoin d'en voir plus pour savoir à quoi nous avions affaire : un élémentaire de glace. Autrement dit, une créature vaguement anthropomorphique constituée d'un conglomérat de blocs de glace aigus et scintillants.

Techniquement, en fait, il s'agissait tout simplement d'un noblaillon. Certains d'entre eux sont incapables de passer physiquement dans notre monde, tout comme certains chamans ne peuvent se rendre en chair et en os dans le leur. Ceux qui n'ont pas les pouvoirs nécessaires pour voyager ici-bas dans leur enveloppe corporelle, mais ne souhaitent pas le faire sous forme spirituelle, se résignent à adopter une forme imparfaite ; autrement dit, une forme élémentaire.

Naturellement, cela signifie que tout noblaillon contraint de se manifester sous cette forme n'a aucune chance de l'emporter contre moi. Je botte les fesses à un élémentaire les doigts dans le nez. Enfin... avec les outils adéquats, bien sûr.

Pour l'heure, je ne disposais – à part ma force physique – que de mes bijoux, bien plus défensifs qu'offensifs, en fait. J'avais laissé toutes mes autres armes à la maison, sauf ma baguette, qui se trouvait dans mon sac. Malheureusement, ledit sac gisait sur le sol près de la porte. À notre arrivée, tout occupés que nous étions à nous arracher nos vêtements l'un à l'autre, je l'avais laissé tomber derrière moi.

Un cas de conscience, vraiment... J'allais cependant devoir me décider, car l'élémentaire venait de repérer que nous ne dormions plus. Un sourire glacial – je ne plaisante pas – barrait son visage.

Et merde ! J'allais devoir foncer vers la porte, en espérant être plus rapide que lui. Je m'apprêtais à lancer à Kiyo de rester où il était quand je le vis bondir du lit et percuter brutalement l'élémentaire d'un coup de pied au plexus.

Celui-ci partit en arrière et heurta violemment le mur. J'eus du mal à en croire mes yeux. J'avais à peine pu voir Kiyo s'envoler. Un instant, il était allongé près de moi, et l'instant d'après il fonçait sur l'élémentaire... Et de quelle manière ! Moi qui suis plus forte que la moyenne, je n'aurais pu lui infliger un coup pareil. Et je connais peu de gens capables de le faire. Avec une telle créature, c'est ma volonté ou mes armes qui faisaient la différence, au final, pas mon corps. Comment Kiyo avait-il fait ça ? Je restai un moment à le dévisager, incrédule, avant de prendre conscience que j'étais en train de laisser filer ma chance.

Je bondis du lit, en évitant Kiyo qui tentait de me retenir.

— Non, Eugenie ! Tiens-toi à l'écart...

J'avais atteint la porte, mais l'élémentaire m'avait suivie. Ses yeux ne me quittaient plus. Savoir que c'était moi qui l'avais attiré, mettant Kiyo en danger, me rendait malade. Le bonhomme de glace émit un rire grêle en me voyant renverser précipitamment le contenu de mon sac sur le sol.

— Il a raison, Eugenie Markham ! lança-t-il en faisant un pas vers moi. Tiens-toi à l'écart, petit cygne...

Je cherchais désespérément ma baguette. D'où venait toute cette merde qui encombrait mon sac ?

— Comment connais-tu mon nom ? demandai-je, espérant le distraire.

Les noblaillons, sous quelque incarnation que ce soit, adorent s'écouter parler.

— Tout le monde connaît ton nom, répondit-il. Et tout le monde a envie de toi. (Je n'aurais jamais imaginé qu'un morceau de glace puisse un jour se montrer lascif, mais celui-ci réussit cet exploit. Je frissonnai, sans que la température ambiante en soit la cause.) Mais je vois qu'un autre a déjà goûté à tes charmes, reprit-il. Peu m'importe. Ça ne me dérange pas de passer derrière lui, tout comme je suis sûr que je ne serai pas le dernier à écarter ces jolies cuisses...

La chose était tellement obnubilée par moi et ce qu'elle souhaitait me faire qu'elle avait oublié la présence de Kiyo. Quant à lui, il avait profité de notre échange pour passer la pièce au crible. Du coin de l'œil, je l'avais vu jeter son dévolu sur une lourde lampe au pied en fer forgé. Ses yeux, presque effrayants de férocité, brillaient d'une lueur dangereuse. Profitant de la distraction de l'élémentaire, il bondit sur la lampe – à une vitesse effarante, de nouveau – et la projeta sur lui avec une force surhumaine.

Sous le choc, un gros morceau de glace se détacha du corps de la créature qui poussa un rugissement de douleur. Le fer, comme l'acier, inflige de graves blessures aux noblaillons, quel que soit le monde dans lequel ils évoluent. Je me demandai si Kiyo, en choisissant ce

projectile, l'avait su. L'élémentaire avait bondi sur lui. Ils roulèrent longuement sur le sol, chacun s'efforçant d'avoir le dessus. Kiyo se battait comme un sauvage. Chaque fois que ses coups faisaient mouche, le monstre gémissait.

J'avais ma baguette en main, désormais. Je me dirigeai vers eux et la brandis devant moi pour en faire une extension parfaite de mon bras. Encore sous l'emprise de l'alcool et fatiguée comme je l'étais, je savais n'avoir pas la force suffisante pour éliminer l'élémentaire. Mais je pouvais à coup sûr le réexpédier dans l'Outremonde.

L'air commença à vibrer autour de moi. Je perçus de nouveau une odeur d'ozone. Comprenant ce que je mijotais, l'élémentaire lâcha Kiyo et se précipita sur moi pour m'en empêcher. Mais celui-ci ne l'entendit pas de cette oreille et fondit de nouveau sur sa proie, son pied entrant en contact brutal avec son dos cette fois. La créature affaiblie tomba à genoux.

En temps ordinaire, je n'ai besoin que de moi-même pour mener à bien un bannissement. Mais à cet instant, un chouïa d'aide divine n'était pas de refus.

— Par la grâce d'Hécate, je te bannis de ce monde. Au nom d'Hécate, retourne dans ton royaume ! (L'élémentaire hurla de fureur, mais il était déjà en train de se dissoudre.) Espèce d'enfoiré..., ajoutai-je. Barre-toi et ne reviens jamais ! DEHORS !

L'élémentaire disparut dans une explosion de glace, dont quelques éclats m'atteignirent et me fendirent la peau. Un œil extérieur aurait pu croire qu'il avait été détruit, mais je savais n'avoir pulvérisé que sa manifestation élémentaire en ce monde. Celui qui l'avait animée n'avait fait que regagner son propre corps.

J'entendais le sang battre à mes oreilles. L'adrénaline coulait à flots dans mes veines. Une autre créature venue de l'Outremonde m'avait appelée par mon nom. Et comme le Kèr avant elle, elle s'était montrée empressée de me connaître... au sens biblique du terme. Beurk !

D'autres sujets de préoccupation plus urgents requéraient pourtant mon attention. Lentement, je me retournai pour faire face à Kiyo, qui m'observait avec une égale prudence, surveillant ma réaction autant que la baguette chargée que j'avais en main.

Kiyo.

Kiyo si sombre, si sexy, qui m'avait draguée dans un bar et venait de m'offrir la meilleure baise de toute ma vie.

Ce même Kiyo qui, à l'instant, venait de se battre contre un élémentaire avec davantage de puissance et de rapidité qu'aucun être humain, y compris moi-même. Il savait à quoi s'en tenir à son sujet. Il en avait déjà vu. Tout comme il savait à quoi rimait ma baguette et mes incantations.

Ce qui, jusqu'alors, avait été à mes yeux une rencontre passionnée eut soudain des airs de compromission merdique. La peur me glaça l'échine tandis que nous nous dévisagions sans savoir que faire ni l'un ni l'autre. J'avais les mots sur la langue, mais ce fut lui qui se décida à les prononcer.

— Qu'es-tu, au juste ?

Chapitre 5

En d'autres circonstances, notre confrontation dans le plus simple appareil m'aurait sans doute parue hilarante. Mais les faits n'avaient rien d'ordinaire et même mon bizarre sens de l'humour a ses limites.

— Moi ? m'étonnai-je. Parlons plutôt de toi ! Tu n'es pas vétérinaire. Les vétérinaires vaccinent les chiens contre la rage. Ils ne cherchent pas la baston à des élémentaires.

Kiyo soutint mon regard sans ciller.

— Et les web designers, répliqua-t-il, ne bannissent pas des élémentaires dans l'Outremonde.

— Ah oui ? J'avoue... il m'arrive parfois de bosser au noir.

L'ombre à peine discernable d'un sourire flotta sur ses lèvres. Il se détendit un peu, trouva son pantalon et le passa. Pas moi. Je demeurai où j'étais, comme j'étais, en alerte et prête au combat. Je m'efforçai également désespérément de penser à lui comme à une menace potentielle, pas comme à un type avec qui je venais de coucher. Parce que si je pensais à ça, j'allais faiblir, ou pire encore, devoir admettre que je venais de laisser une créature de l'Outremonde me...

Vêtu de son pantalon, il s'approcha de moi et suggéra :

— Parlons un peu de...

— Non ! Reste où tu es !

Si j'avais pu brandir la baguette comme un flingue, je l'aurais fait.

— Que comptes-tu faire ? demanda-t-il. Tu ne peux pas m'expulser, moi aussi. Ça ne marcherait pas.

Cela me fit hésiter et réfléchir. Il paraissait tellement humain... Il avait tout d'un humain ! Je n'avais rien senti en lui qui trahissait les noblaillons, mais sa vitesse et sa force étaient bien surhumaines. Sans parler de son exceptionnelle vigueur. Cela, déjà, aurait dû me mettre la puce à l'oreille.

— Pourquoi m'as-tu amenée ici ? insistai-je. Que me veux-tu ?

— Cela me semble évident, répondit-il en arquant les sourcils. Je voulais coucher avec toi.

— Des clous ! Il doit y avoir autre chose. Que se passe-t-il ?

Qu'essaies-tu d'obtenir de moi ? (Mon flegme flanchait à vitesse grand V.) Quelqu'un t'a envoyé ?

— Écoute, Eugénie... Pose cette baguette. Nous allons parler et finir par nous entendre.

— Il paraît que tu ne peux pas être banni, lui rappelai-je. Pourquoi la baguette te fait-elle peur, dans ce cas ? Peut-être que l'Outremonde n'est pas une menace pour toi. Mais que dirais-tu de l'Inframonde ?

Il ne me répondit pas. J'envoyai la gomme dans la baguette. L'air commença à crépiter autour de moi. Une expression de frayeur tordit le visage de Kiyo. Ainsi, je lui faisais peur... C'était tout ce que j'avais besoin de savoir. Alors que les paroles pour me débarrasser de lui étaient déjà sur mes lèvres, il bondit avec cette rapidité dont j'avais déjà pu admirer les effets. Le dos à la porte-fenêtre, il l'ouvrit rapidement et courut sauter par-dessus la rambarde du balcon.

Un cri m'échappa. Je jetai ma baguette et me ruai dehors, scrutant le sol trois étages plus bas. Impossible qu'il ait pu survivre à une telle chute sans bobo...

Pourtant, je ne trouvai pas la moindre trace de lui. Je perçus quelques battements d'ailes, dans les hauteurs de l'immeuble. Derrière le coin du bâtiment, je vis des phares clignoter. Un coyote hurla, loin dans le désert. Un chat se faufila dans la nuit. Il y avait de la vie, là dehors, mais pas celle que je cherchais. À force de contorsions, je parvins à me pencher sur le côté du balcon pour m'assurer qu'il ne se cachait pas dessous, comme dans les films. Rien. Nada.

Je laissai mon regard errer sur le désert, me demandant ce qui lui était arrivé. Il était possible qu'il ait pu « sauter » – au sens figuré – directement dans l'Outremonde. Mais il lui aurait fallu être un noblaillon doté de grands pouvoirs pour le faire sans avoir à proximité un point de passage. D'un autre côté, qu'il dispose de pouvoirs exceptionnels pouvait expliquer qu'il soit arrivé à maintenir une apparence parfaitement humaine dans ce monde-ci. Je supposais qu'il était possible qu'un noblaillon aussi doué puisse se faire passer pour un homme. Mais je n'en avais jamais rencontré d'aussi fort que cela.

De retour à l'intérieur, je m'assis sur le lit et croisai les jambes, les bras serrés contre moi. La glace résiduelle laissée par l'élémentaire avait fondu en flaques sur le sol. Les draps sentaient encore l'amour et l'odeur de Kiyo s'y attardait. Je dus ravalier la nausée qui montait en moi et fermer les paupières. Bon sang ! Qu'avais-je fait ? Est-ce que je venais de baiser avec un monstre ? Avais-je couché avec un de ceux que je faisais métier de traquer, de tuer, de haïr ? Kiyo m'avait promis la plus complète honnêteté et toute notre rencontre reposait sur un mensonge. Au moins, je n'avais pas commis l'erreur de ne pas me protéger.

Le pire, dans cette histoire, c'était que j'avais fini par l'apprécier. Et même un peu plus, peut-être... Depuis quand cela ne m'était-il pas arrivé ? Il semblait que Dean et moi étions sortis et avions couché ensemble uniquement parce que nous n'avions l'un et l'autre rien de mieux à faire. Avec Kiyo, j'avais senti un lien s'établir. La mayonnaise avait pris. Sa trahison me blessait, mais je n'étais pas prête à l'admettre.

Plongée dans mes pensées, j'ouvris les yeux. La plupart de ceux qui composent les noblaillons sont trop réfractaires à toute technologie pour évoluer sans se trahir dans le monde des hommes. Pourtant, il m'avait semblé, quant à lui, s'y trouver comme un poisson dans l'eau. Il avait une voiture, qu'il avait laissée sur le parking du bar quand nous avions pris la mienne pour regagner son hôtel. Il possédait également un portefeuille garni de billets, avec lesquels il avait payé les consommations et les capotes. Et s'il avait pu se louer une chambre, cela signifiait qu'il devait avoir une carte de crédit, qu'il est toujours possible de suivre à la trace. Cela pouvait m'aider à le pister, s'il menait une vie parallèle dans notre monde.

Décrochant le téléphone, j'enfonçai la touche d'appel de la réception.

— Bonjour, M. Marquez..., répondit une aimable voix d'hôtesse.

Kiyo Marquez. C'était un début.

— Hum ! Mme Marquez à l'appareil. Je me demandais si vous pouviez me dire... mon mari vous a-t-il déjà réglé la chambre ?

Une pause, pendant qu'elle vérifiait.

— Oui. Il l'a fait à l'arrivée. Il a même laissé une autorisation de prélèvement complémentaire en caution.

— Pouvez-vous m'indiquer le numéro de la carte qu'il a utilisée ?

Autre pause, plus longue cette fois.

— Désolée, je ne peux confier cette information qu'au détenteur de la carte. Si vous pouvez me passer votre mari, je le lui dirai.

— Oh... je ne veux pas le déranger, il est sous la douche. Je voulais juste m'assurer que nous utilisons le bon compte.

— Eh bien... je peux seulement vous dire que c'est une Visa dont le numéro se termine par 3011.

Je soupirai. Cela ne me servirait pas à grand-chose, mais je doutais de pouvoir obtenir plus de cette femme.

— OK, merci.

— Y a-t-il autre chose que je puisse faire pour vous ?

— Oui. Vous pouvez me passer le service d'étage ?

Je commandai un p'tit déj' sur le compte de Kiyo et me douchai en attendant qu'on me l'apporte. J'avais besoin d'éliminer la sueur et l'odeur de son corps sur le mien. Quand la nourriture arriva, je me mis

à fouiller la piaule à la recherche de quelque indice que ce soit, en dévorant un toast à belles dents. Le portefeuille, que Kiyo gardait dans son pantalon, était passé par la fenêtre avec lui. Au cas où il aurait planqué quelque chose, je pris soin d'explorer chaque tiroir et chaque recoin. À part les vêtements abandonnés sur le sol, il n'y avait aucune autre possession personnelle dans la chambre.

Le soleil était haut sur l'horizon quand je quittai enfin l'hôtel. De retour chez moi, j'appelai Lara pour lui confier les informations dont je disposais. Je lui demandai de me trouver toutes les corrélations possibles entre le nom de Kiyo, la ville de Phoenix et les vétérinaires. Lara excelle dans ce genre de tâches, mais je savais qu'il lui faudrait quelques jours pour que ses recherches aboutissent. Heureusement pour moi, un job de traqueur-exorciste d'esprits en tous genres est un bon moyen pour tromper la frustration due à l'attente.

Mon premier job, après l'incident impliquant Kiyo, fut d'extirper un Marid[4] de la salle de bains d'un de mes clients. De la famille des djinns – ou génies, en langage courant –, les Marids sont liés à l'élément liquide. Tout comme les Kères (et consorts), ils ont tendance à squatter un objet de leur choix. Seulement, aux lampes et autres bouteilles, ils préfèrent les endroits humides : un tuyau d'écoulement, par exemple.

Agacée d'être dérangée pour une tâche aussi idiote, je traçai rapidement mon cercle dans la vaste salle de bains carrelée en noir et délogeai le Marid de son tuyau à l'aide de ma baguette. Le djinn en question s'avéra être de sexe féminin. Elle se matérialisa devant moi, humaine en apparence, à l'exception de sa chair livide et de ses cheveux bleus ondulés. Une robe en soie lui collait à la peau.

Je la vis se raidir, prête à faire usage de ses pouvoirs sur moi. Puis, elle y regarda à deux fois et m'examina de la tête aux pieds. Une drôle d'expression passa sur son visage, qui l'instant d'après s'illumina d'un sourire de bonimenteur. Elle se fendit d'une révérence avant de me demander avec une déférence grandiloquente :

— Milady... Comment puis-je vous servir ?

— Tu ne le peux pas ! répliquai-je, ma baguette brandie.

Le sourire demeura, mais légèrement plus tendu.

— Mais bien sûr que si ! protesta-t-elle. Je possède la faculté de faire apparaître toutes sortes de richesses et de merveilles. Je peux rendre vos rêves...

— Arrête ! Je ne suis pas cliente.

Les djinns aptes à exaucer tous les souhaits dans les mythes, ne sont pas entièrement des vues de l'esprit. Sans être toute-puissante, elle était sans doute capable de sortir des lapins de son chapeau. Face au danger, la réaction naturelle de ce type de créature consiste à chercher à marchander. Hélas pour ceux qui se laissent tenter, les

vœux « exaucés » correspondent rarement à ce qu'ils en attendaient.

Avec nervosité, la Marid recula en direction du mur, mais buta rapidement contre le cercle. D'un regard affolé, elle constata qu'elle était piégée. Le sourire faux disparut de son visage, remplacé par une trouille véritable.

— Il n'est sans doute pas nécessaire d'avoir recours à la violence, plaïda-t-elle, les yeux écarquillés. Je vous en prie !

Je la dévisageai. Les créatures de l'Outremonde réclament rarement ma clémence. J'hésitai un instant, puis l'humeur noire dans laquelle m'avait plongée la trahison de Kiyo reprit le dessus. Par le canal de ma baguette, je fis transiter la puissance de ma volonté, prête à faire franchir à cette créature le portail entre les mondes.

La Marid sentit mon pouvoir se diffuser autour de moi. Comprenant que son marchandage et ses suppliques ne me feraient pas céder, elle ne songea plus qu'à se défendre. Sa propre magie emplît le cercle. Elle se manifesta sous forme d'une humidité en suspension dans l'air, qui me fit penser à une brume. Je ne ressens habituellement pas les effets de la magie de cette façon. Le plus souvent, ces manifestations de l'Outremonde m'atteignent sous forme de pressions ou de picotements, pas de manière aussi tangible.

Elle perçut ma surprise. Une lueur d'espoir fit briller ses yeux.

— Vous voyez ? reprit-elle. Vous n'avez aucune raison de me détruire. Le même ira toujours au même...

« *Le même* » ? Mon désarroi ne m'empêcha pas de tirer parti de sa distraction. Ses pouvoirs avaient beau être amoindris dans notre plan de réalité, je ne tenais pas à m'y confronter bille en tête. Plus facile d'en finir avec elle ainsi.

Un instant plus tard, j'avais réalisé ma connexion avec l'Inframonde. En constatant que je m'étais servie de ma baguette pour la piéger, elle devint plus pâle encore et me supplia de l'épargner. Les dents serrées, je songeai à la manière dont Kiyo m'avait utilisée, ce qui attisa ma colère. Pas de quartier pour les créatures de l'Outremonde !

Et pourtant... Les yeux rivés aux siens, je me rappelai la sensation inhabituelle de brume que j'avais ressentie au contact de sa magie. « *Le même ira toujours au même.* » Je n'avais aucune idée de ce qu'elle voulait dire par là, mais ça m'avait frappée. À la toute dernière seconde, je décidai de l'épargner – façon de parler – malgré tout. Je ne pouvais la laisser demeurer dans ce monde. Alors, pour m'en débarrasser, je changeai d'objectif et lui fis rejoindre intégralement l'Outremonde au lieu de lui infliger un trépas instantané en l'expédiant au royaume des morts.

Quand tout fut terminé, je contemplai la salle de bains déserte en me demandant ce qui m'était passé par la tête.

— Tu te laisses aller..., marmonnai-je.

Lara y mit le temps, mais elle finit par trouver des informations à propos de Kiyo quelques jours plus tard, alors que je m'étais décidée à aller trouver Roland pour lui annoncer ma décision de me porter au secours de Jasmine. Ce qu'il s'était passé dans cette chambre d'hôtel avec Kiyo et l'élémentaire avait fini par me convaincre que je ne pouvais abandonner cette pauvre fille à son sort. Roland n'allait pas aimer ça, mais il ne pourrait me faire changer d'avis ; plus maintenant. Cela faisait un certain temps, déjà, que mes pouvoirs avaient surpassé les siens. J'avais également l'intention de l'interroger sur mon statut nouvellement découvert de meilleur coup de l'année dans l'Outremonde.

Au moins, depuis ma rencontre avec Kiyo, il n'y avait pas eu d'autres attaques dirigées spécifiquement contre moi. Wil avait laissé un million de messages à Lara, qui avait pour instruction de temporiser. Je n'avais eu à effectuer qu'une poignée de jobs sans importance : un bannissement et deux exorcismes. J'aurais presque pu dire que c'était une petite semaine. Il ne se passait pas grand-chose pour m'aider à tuer le temps.

Les griffures dans mon dos ne passaient pas non plus. Les croûtes de sang séché avaient un peu disparu, mais les marques ne s'estompaient pas du tout. Même si elles n'étaient pas douloureuses, elles demeuraient rouges et enflammées. Chaque matin en me levant, j'examinais mon dos en espérant ne plus les voir. Je les y retrouvais toujours.

Je nourrissais l'espoir secret que si ces marques venaient à disparaître, mes sentiments pour Kiyo le feraient aussi. Je ne pouvais m'empêcher de penser à lui. J'avais passé mes journées à pester et fulminer contre lui. La nuit, des rêves érotiques troublaient mon sommeil et me réveillaient fébrile et agitée. J'ignorais ce qui clochait chez moi. Cela ne m'était jamais arrivé d'être obsédée à ce point, surtout par un mec qui symbolisait tout ce contre quoi je luttais.

— J'ai fini par débusquer un Kiyo Marquez dans une clinique vétérinaire de Phœnix, m'expliqua Lara tandis que je roulais vers la maison de ma mère. J'ai dû me démener au téléphone. Ils m'ont expliqué que ce type ne bosse pas à plein-temps chez eux et qu'il est en vacances pour les quinze jours à venir. Je n'ai rien pu trouver d'autre. Son adresse et son téléphone ne sont disponibles nulle part.

Je la remerciai et méditai cet élément nouveau. Ainsi, Kiyo ne m'avait pas totalement menti. Il avait bien un job on ne peut plus humain, mais cela ne cadrerait pas avec ce que j'avais observé ou ce que je savais de lui.

À mon arrivée chez elle, je vis ma mère pliée en deux dans son jardin, ce qui me permit de me glisser à l'intérieur sans qu'elle me

voie, pour parler en privé à Roland. Je le trouvai dans la cuisine, presque à la même place que la fois précédente.

Lorsque nous eûmes échangé nos salutations, je décidai d'aller à l'essentiel, mais de garder Jasmine pour la fin.

— Ils sont de plus en plus nombreux à m'appeler par mon véritable nom. J'en ai déjà combattu deux qui savaient qu'Odile n'est qu'un pseudo, et j'ai entendu parler d'un autre qui connaît ma véritable identité également.

— Ces attaques étaient donc dirigées spécifiquement contre toi ? Comme s'il s'agissait de vengeance ?

— Une l'était. L'autre s'est produite dans le cadre d'un job. Pourquoi font-ils ça ? Ils s'en sont pris également à toi, quand ton identité a fini par transparaître ?

— Un peu. C'est embêtant, mais ce n'est pas la fin du monde.

— La chose la plus étrange, c'est que...

— Oui ? m'encouragea-t-il.

— Eh bien... on dirait qu'en quelque sorte je ne les laisse pas indifférents.

Il arqua un sourcil.

— Tu veux dire... sexuellement ?

— Ouais.

Roland a indéniablement accompli toutes sortes de choses sexuelles au cours de son existence – la plupart avec ma mère, Dieu me vienne en aide ! –, mais la figure paternelle qu'il représente à mes yeux m'empêche de me sentir tout à fait à l'aise pour discuter de ce genre de choses avec lui.

— Tu sais que les humaines les excitent beaucoup, m'expliqua-t-il. S'ils se mettent en tête de te violer... cela pourrait être pour se venger de toi tout en joignant l'utile à l'agréable.

— Super..., maugréai-je. Je préférerais qu'ils se contentent de me tabasser à mort.

— Ne plaisante pas avec ça ! m'ordonna-t-il. Si ton nom vient d'être découvert, j'imagine que le sujet doit faire la une chez eux, mais l'engouement finira par retomber. Il te faut juste être un peu patiente. Surveille tes arrières et ne relâche pas ta garde. Mais je suppose que c'est déjà le cas. Fais ce que tu as à faire. Garde l'esprit clair. Reste armée tout le temps. Ne bois pas. (Avec un regard sévère, il conclut :) Et tiens-toi à l'écart du peyotl !

Je roulai des yeux effarés.

— Arrête..., protestai-je. Ça fait des années que je n'y ai pas touché !

Roland haussa les épaules avant d'ajouter :

— Tu as autre chose à déballer. Je le vois dans tes yeux.

— Eh bien... en parlant de surveiller mes arrières...

Je me levai de ma chaise et déboutonnai les premiers boutons de la chemise que je portais au-dessus de mon débardeur à bretelles. Repoussant mes cheveux, je me tournai pour qu'il puisse observer mon dos nu.

En apercevant les griffures, il poussa un grognement sourd.

— Ça paraît vilain..., commenta-t-il. Tu t'es battue aujourd'hui ?

— Ça date de quelques jours. Et ça ne guérit pas.

— Ça fait mal ?

— Non.

— Qui t'a fait ça ?

— Je ne suis pas sûre. Il paraissait humain, mais... Je ne sais pas.

Laissant retomber mes cheveux, je me retournai vers lui pour rajuster ma chemise. Roland paraissait perplexe.

— Comment a-t-il fait pour t'atteindre à cet endroit et sous cet angle ? finit-il par demander. Vous étiez en train de lutter ?

— Euh... ça n'a pas vraiment d'importance, répondis-je en hâte. As-tu déjà vu quelque chose qui ressemble à ça ?

— Pas vraiment, non. Mais j'en ai vu suffisamment pour penser que ce n'est pas encore trop inquiétant. Si celui qui t'a fait ça a usé de magie pour t'infliger cette blessure, elle pourrait mettre du temps à cicatriser.

Cela ne m'aidait pas vraiment à me sentir mieux, mais je n'étais pas partante pour tout lui dire de ma rencontre avec Kiyo.

Après avoir pris une ample inspiration, j'ajoutai :

— J'ai une dernière chose à te dire.

— Je suis au courant. Tu vas te lancer à la recherche de cette fille.

Au temps pour mon coup de théâtre...

— Comment le sais-tu ? m'étonnai-je.

— Je le sais parce que je te connais, Eugénie. Tu es butée, imprudente et affligée d'un naïf sens de l'honneur. Exactement comme moi.

Je ne savais pas si je devais le prendre ou non pour un compliment.

— Dans ce cas, renchéris-je, tu me comprends.

Roland secoua la tête.

— Cela n'en reste pas moins dangereux, protesta-t-il. Et stupide. Tu iras là-bas en chair et en os, et...

— Et quoi ?

Nous redressâmes tous deux la tête, comme des gamins coupables pris en faute. Ma mère se tenait au seuil de la pièce, coiffée d'un chapeau à large bord et affublée de gants de jardin terreux, attributs de son passe-temps préféré. Je parviens à faire vivoter

quelques plantes dans le champ de rocaille qui me sert de jardin, mais ma mère, elle, entretient une véritable oasis. Figée dans l'encadrement de la porte, elle nous fusillait du regard, ses cheveux grisonnants cascasant le long de son dos. La couleur des siens ne possède pas cette nuance rougeâtre des miens, et ses yeux sont simplement bleus, pas violets. Autrement, tout le monde dit que nous nous ressemblons. Je me demande si je vieillirai comme elle. Je l'espère, même si je ferai sûrement disparaître toute trace de gris de ma chevelure.

— Qu'as-tu l'intention de faire, Eugenie ? me demanda-t-elle d'un ton égal.

— Rien, M'man. Juste une éventualité.

— Il était question à l'instant que tu ailles « là-bas ». Je sais ce que ça signifie.

— M'man..., protestai-je.

— Dee..., renchérit Roland.

Elle leva une main pour nous arrêter.

— Ne commencez pas ! nous prévint-elle. Je ne veux rien entendre de tout ça. Sais-tu à quel point je m'en fais déjà pour toi *dans ce monde-ci*, Eugenie ? Et maintenant il faudrait que tu ailles également *chez eux* ? Quant à toi...

Elle s'était tournée vers Roland. Ses yeux lançaient des éclairs quand elle poursuivit :

— J'ai passé vingt ans à m'en faire pour toi. Je suis restée éveillée dans mon lit, à craindre que chaque nuit soit celle où tu ne rentrerais pas. J'ai remercié Dieu le jour où tu as pris ta retraite. Et à présent, tu encourages ta fille à...

— Hé, doucement ! l'interrompis-je. Il n'a pas besoin de m'encourager à faire quoi que ce soit. Si tu dois t'en prendre à quelqu'un, je suis là. Il n'a rien à voir là-dedans.

Roland se tourna vers moi.

— Eugenie..., dit-il. Si tu insistes pour y aller, alors je dois...

Je ne le laissai pas finir sa phrase.

— Maman a raison : tu as fait ta part. Ce combat-là est pour moi.

Ma mère profita de l'occasion pour se rappeler à moi.

— Ce n'est pas ton combat non plus ! protesta-t-elle. Pourquoi ne pas te contenter de les maintenir à distance ? Pourquoi aller les provoquer chez eux ?

Je le lui expliquai en détail. Son visage fier demeura de marbre tout le temps qu'elle m'écouta, mais ses yeux la trahirent. La gravité de la situation ne lui échappait pas, même si elle s'obstina à le nier.

— Tu ne vaux pas mieux que lui ! conclut-elle. Trop bonne pour ton propre bien. (Soudain, elle faisait plus que son âge. Repassant en mode psy, elle ajouta :) Dis-moi... tu ne serais pas en train de

compenser un certain manque d'attention dans ton enfance ?

— Maman..., protestai-je. Elle a quatorze ans ! Enfin : quinze, maintenant. Si c'était une fille du voisinage, tu serais d'accord avec toutes les mesures prises pour la retrouver.

— Pas si ces mesures doivent te mettre en danger, toi et toi seule !

— Je n'ai personne pour m'accompagner.

— Sauf moi ! intervint Roland.

— Non ! lui répondîmes-nous de concert.

Reportant son attention sur moi, elle se décida à utiliser l'arme suprême de toutes les mères depuis l'aube de l'humanité.

— Tu es mon unique enfant. Mon bébé. Si quelque chose devait t'arriver...

La parade à cela, je l'avais déjà.

— Jasmine aussi était le bébé de quelqu'un, même si sa mère n'est plus là. En fait, qu'elle ne soit plus là ne fait que rendre sa situation plus désespérée encore. Elle a perdu ses parents. Elle n'a plus personne. Et maintenant, la voilà prise au piège, retenue en otage par un trou du cul qui trouve cool de kidnapper et de violer des gamines !

Ma mère vacilla comme si je l'avais giflée et considéra Roland. Ils échangèrent un de ces regards que seuls les couples qui vivent ensemble depuis toujours peuvent partager. Je ne sus ce qu'ils lurent dans les yeux l'un de l'autre, mais elle détourna finalement la tête.

— Quand... tu l'auras retrouvée, amène-la-moi..., dit-elle d'un ton résigné. Peu importe de qui elle aura été victime. Elle aura besoin du même genre de thérapie que n'importe quelle autre femme violée.

Je savais qu'il lui arrivait souvent de traiter ce genre de cas, mais je n'aurais jamais imaginé qu'elle puisse venir un jour en aide aux victimes des noblaillons. Pour quelqu'un qui niait l'existence de l'Outremonde, c'était vraiment très généreux.

— M'man..., murmurai-je.

Elle secoua violemment la tête pour me faire taire.

— Je ne veux rien savoir de tout ça tant que ce ne sera pas fini ! s'insurgea-t-elle. Je ne le supporterai pas.

Nous laissant à nos affaires, elle retourna à la paix de son jardin.

— Elle s'en remettra, affirma Roland au terme d'un long silence. Elle s'en remet toujours.

Forcé à présent d'accepter de me voir partir, il commença à m'abreuver d'autant d'informations et de conseils techniques que possible. J'en eus rapidement la tête qui tournait.

À un moment donné, quand j'eus pour la troisième fois refusé qu'il m'accompagne, il lança :

— Je suppose que tu ne te priveras pas du concours de tes *autres* aides !

Le ton de sa voix indiquait clairement le peu de cas qu'il faisait de « mes autres aides ». Pourtant, il ne pouvait en nier les avantages.

— Tu sais bien qu'ils représentent un atout, lui fis-je remarquer.

— Ce qui est aussi le cas d'une grenade. Jusqu'à ce qu'elle t'explose dans la main.

— C'est toujours mieux que rien.

Il fit la grimace, mais n'en dit pas plus, préférant discuter logistique avec moi : où, quand et avec quelles armes traverser pour plus de sécurité. Nous décidâmes qu'il valait mieux attendre que la lune soit en phase ascendante, afin de m'assurer une meilleure connexion avec Hécate. Elle qui gouverne les passages, en particulier vers l'Outremonde, pouvait s'avérer utile en cas de retraite précipitée. Justement, elle devait montrer son plus joli croissant environ quatre jours plus tard.

Je quittai leur maison sans avoir revu ma mère. J'espérais qu'elle ne passerait pas son chagrin sur Roland. Cela ne doit pas être facile d'aimer quelqu'un dont le métier consiste à se mettre en danger tous les jours. Je décidai que si je devais un jour me marier, je choisirais quelqu'un qui aurait un job normal lui permettant de rentrer à la maison chaque jour à une heure décente. Un électricien par exemple. Ou un architecte.

Voire un vétérinaire.

Aïe !

En grimant dans ma voiture pour rentrer chez moi, je vis une chose des plus étranges. Un renard roux semblait m'observer depuis une rangée d'arbres longeant la bordure la plus éloignée de la propriété de mes parents. Sa couleur était plus étonnante encore que son bizarre intérêt pour moi. Au sud de l'Arizona, on est plus habitué à voir des renards gris, ou la dégaine étrange de ces petits renards du désert. En plongeant au fond des yeux couleur fauve de celui-ci, je frissonnai. Il se passait trop de choses étranges autour de moi dernièrement, pour que je me sente tout à fait à l'aise face à un renard indiscret, aussi magnifique soit-il.

Une fois chez moi, je décidai que le moment était venu de solliciter « mes autres aides ». En ce domaine, Roland et moi n'empruntons plus les mêmes chemins. Il a été mon mentor et possède des années d'expérience de plus que moi, mais nous savons tous deux qu'avec le temps j'ai fini par le surpasser. Jamais il n'aurait pu faire ce que je m'apprêtais à faire. S'il en avait été capable, sans doute aurait-il compris pourquoi je m'en remettais à ce genre d'assistance.

Je fermai la porte de ma chambre et tirai volets et rideaux. Dans le noir, j'allumai une chandelle pour toute source de lumière. J'étais assez forte pour procéder à une invocation sans le soutien de ces trucs de théâtre, tout comme j'étais capable d'effectuer un bannissement

sans aide divine, mais je n'étais pas décidée à me priver de quelque rab de puissance que ce soit ce jour-là.

Sortant ma baguette, je touchai le quartz laiteux qui y était serti et fortifiai ma connexion avec le monde des esprits. Puis, je fermai les yeux et me concentrai sur celui dont je souhaitais la présence en prononçant les mots appropriés. Il m'arrive souvent d'improviser dans la déclamation des formules de bannissement – d'où mon usage fréquent de noms d'oiseaux – mais cela importe peu du moment que mon intention reste claire. Mais pour une invocation telle que celle que j'étais en train de réaliser, il me fallait respecter le protocole à la lettre. Pour l'essentiel, il s'agissait pour moi de rappeler les termes d'un contrat. Et comme le sait tout bon avocat, en la matière ce sont les détails qui comptent.

La température chuta brutalement dans la pièce dès que j'eus achevé l'incantation. Il faisait froid, mais pas de la même façon que lorsque l'élémentaire avait fait intrusion dans la chambre d'hôtel. Je sentis une sorte de pression tourbillonner autour de moi et sus ainsi que je n'étais plus seule. Je fouillai ma chambre du regard et trouvai dans son coin habituel la forme noire que j'y cherchais, plus sombre dans l'obscurité. Deux yeux rouges m'épiaient dans les ténèbres.

— Je suis là, Maîtresse.

Chapitre 6

Je rallumai la lumière.

— Hé, Volusian ! Comment va ?

Il s'avança, ébloui et clignant des paupières pour résister à la trop vive clarté, comme j'avais su qu'il le ferait. Plus petit que moi, il était très solide et de forme humanoïde, ce qui témoignait de ses énormes pouvoirs. Sa peau était noire, satinée, presque brillante. Ses petits yeux rouges me mettaient toujours un peu à cran et ses oreilles étaient légèrement pointues.

— Je vais comme d'habitude, Maîtresse.

— Tu sais, tu ne me demandes jamais comment je vais... C'est vexant.

Il répondit à mon sourire indolent par une grimace de souffrance résignée et grogna :

— C'est parce que vous allez toujours bien. Vous sentez la vie, le sang et le sexe. Sans oublier les violettes. Vous m'êtes un douloureux et constant rappel de toutes ces choses qui furent un jour à moi et ne le seront plus jamais.

Après avoir marqué une pause, il ajouta d'un air pensif :

— En fait, l'odeur de sexe est plus marquée que d'habitude. Ma maîtresse aurait-elle été... occupée ?

— Je rêve, ou tu viens de faire une blague ?

J'avais répliqué ainsi en partie pour détourner la conversation, mais également pour continuer à le titiller. Volusian doit être aussi damné qu'une âme puisse l'être. J'ignore ce qu'il a fait de son vivant pour mériter ça, mais il avait dû suffisamment incarné le mal pour que quelqu'un le maudisse en l'empêchant de rejoindre le royaume des morts. Son âme ne connaîtrait jamais le repos. Ainsi a-t-il hanté ce monde-ci et l'Outremonde jusqu'à ce que je le découvre en train de tourmenter une famille de banlieusards.

Il est si puissant – tout comme l'est la malédiction qui le frappait – que je n'avais quant à moi pas été assez forte pour m'en débarrasser en le détruisant. Au mieux, j'aurais pu le bannir dans l'Outremonde, sans aucune garantie qu'il ne reviendrait pas hanter ce monde-ci quand bon lui semblerait. Alors, j'ai opté pour la moins mauvaise solution possible en le réduisant en esclavage. Il resterait lié à moi

jusqu'à ce que je le libère ou que je perde tout contrôle sur lui. Tant que je n'ai pas besoin de ses services, je le cantonne généralement dans l'Outremonde. Le taquiner est un moyen pour moi de renforcer ma domination en niant toute inquiétude à son sujet. Face à lui, je ne peux me permettre le moindre aveu de faiblesse. Il a indiqué clairement à de nombreuses reprises quelle mort horrible il me ferait subir si jamais il recouvrait sa liberté.

Il se contenta de me dévisager et ne répondit pas à ma dernière remarque. Seules les questions directes de ma part le mettaient dans l'obligation de me donner une réponse.

— J'ai besoin de ton avis, repris-je.

— Ma maîtresse commande et j'obéis.

La réplique semblait servile à souhait, mais il y avait une implication masquée dans le ton de sa voix. Une nuance du style : « jusqu'à ce que je puisse lui serrer le kiki... »

— Je vais devoir bientôt me rendre dans l'Outremonde, expliquai-je. Physiquement.

Cela parut presque le surprendre. Presque seulement.

— Ma maîtresse est folle.

— Merci. Je dois retrouver une jeune humaine qu'un pervers de chez vous a enlevée.

Il rectifia :

— Ma maîtresse est brave et folle.

— C'est un certain Aeson qui a fait le coup. Tu vois qui c'est ?

— Il est roi de Terre-d'Aulne. Puissant. Très puissant.

— Plus que moi ?

Volusian garda un moment le silence et resta pensif avant de me répondre.

— Vos pouvoirs ne diminuent pas dans l'Outremonde, comme c'est le cas pour certains humains. Même ainsi, il sera quant à lui au summum de sa puissance. Ce sera une bataille serrée. Si vous deviez vous affronter dans ce monde-ci, il n'y aurait pas de problème : il serait plus faible que vous, et de loin.

— Je ne pense pas pouvoir arranger ça. Qu'en est-il de vous autres ? J'envisage de vous emmener. Cela pourrait m'aider ?

— J'avais peur que ma maîtresse dise cela... Oui, naturellement, cela vous aiderait. Vous savez que mes liens me poussent à vous protéger, quelle que soit la colère que cela m'inspire.

— Oh ! Ne sois pas si grognon. Considère ça comme un petit job de garde du corps...

— Ne vous y trompez pas, Maîtresse. Même si je vous protège pour le moment, aussitôt que vous m'en donnerez l'occasion j'arracherai la chair de votre corps et séparerai vos os. Je ferai en sorte de vous faire souffrir si gravement que vous me supplierez de vous

achever. Pourtant, même si je vous accorde cette faveur, votre âme n'y trouvera aucun soulagement, car je la torturerai pour l'éternité.

Il avait parlé d'une voix égale, comme s'il s'agissait pour lui d'énoncer un fait et non de me menacer des pires souffrances. Honnêtement, après une semaine de propositions malhonnêtes, ses menaces de mort me paraissaient un rafraîchissant retour à la normalité.

— Il me tarde d'y être, Volusian ! (En étouffant un bâillement sous ma main, je m'assis au bord de mon lit et demandai :) Rien d'autre de constructif à proposer ? Pour ce qui est de la jeune fille enlevée, je veux dire...

— Je crains que ma maîtresse soit trop... ancrée dans ses résolutions pour tenir compte de mes avis, mais il vous serait possible de chercher des alliances.

— Auprès de qui ? Personne ne pourrait m'aider.

— Certes, admit-il. Dans ce monde-ci...

Je ne compris pas tout de suite où il voulait en venir.

— Non ! m'exclamai-je enfin. Pas question... Jamais je ne demanderai l'aide des noblaillons. En supposant d'ailleurs qu'on soit prêt à me l'accorder.

— À votre place, je n'en serais pas si sûre, Maîtresse.

La réputation de mesquinerie et de malhonnêteté des noblaillons n'était plus à faire. Ses membres ne s'intéressent qu'à eux-mêmes. Il était impensable que je puisse faire appel à l'un d'eux ; et plus impensable encore que je puisse lui accorder ma confiance.

Volusian ne me quittait pas des yeux. Quand il vit que je ne relèverais pas sa remarque, il ajouta :

— C'est bien ce que je pensais. Ma maîtresse n'écoute que ce qu'elle veut bien entendre. Elle est trop têtue.

— Certainement pas ! Je reste toujours ouverte aux avis constructifs.

— Puisque vous le dites...

Il accomplissait l'exploit de me dévisager avec la plus parfaite innocence, tout en ayant l'air, mine de rien, de me traiter d'hypocrite.

— D'accord ! lançai-je d'un ton impatient. Je t'écoute.

— Il existe un autre monarque – Dorian, Roi de Chêne – qui pourrait vous aider. Lui et Aeson se détestent ; de manière policée, bien sûr, en sauvegardant les apparences de la diplomatie.

— Rien de surprenant à ça. L'étonnant, c'est qu'ils ne se sont pas déjà étripés. En quoi cela peut-il m'aider ?

— Je pense que Dorian serait ravi de voir mourir Aeson. Surtout s'il n'a pas à se charger de le tuer lui-même. Pour vous y aider, il pourrait vous offrir une assistance non négligeable.

— « Pourrait » me semble être ici le mot-clé... Qu'est-ce que tu

suggères ? Que j'aille frapper à sa porte pour lui demander son aide ?

Volusian inclina la tête en guise de réponse.

— Ai-je supprimé certains de ses sujets ? demandai-je.

— Certainement.

— Dans ce cas, je pense qu'il « pourrait » me tuer dès l'instant où je poserais le pied dans son foutu royaume. J'ai du mal à imaginer qu'un noblaillon puisse être enclin à ouvrir sa porte à son pire ennemi.

Aucune fanfaronnade, là-dedans. J'énonçai juste un fait, comme Volusian lorsqu'il explique à quelle sauce il voulait me manger. Je connais ma valeur et la réputation qu'elle me vaut dans l'Outremonde. Non pas qu'on puisse me tenir pour responsable d'un génocide à moi toute seule, mais j'avais bien davantage de croix à mon tableau de chasse que la plupart des chamans.

— Dorian fait preuve... d'un curieux sens de l'humour, reprit Volusian. Cela pourrait l'amuser d'accueillir dans son château un ennemi de choix tel que vous. Nul doute qu'il apprécierait la sensation que provoquerait votre présence à sa cour.

— Tu veux dire qu'il se servirait de moi pour s'amuser un peu avant de me tuer.

J'avais du mal à croire que Volusian puisse me proposer un plan pareil. Il me haïssait, certes, mais il me connaissait également très bien. Si je ne l'avais pas à ce point tenu par les couilles, j'aurais pu imaginer qu'il cherchait à me doubler. Je sais pourtant que ses liens le poussent à me donner systématiquement son avis le plus avisé si je le lui demande.

— Si Dorian vous offre son hospitalité, expliqua-t-il, il est tenu par l'honneur d'assurer votre sécurité.

— Depuis quand les noblaillons tiennent-ils parole et ont-ils le sens de l'honneur ?

— Puis-je parler sans détour ? demanda-t-il non sans une certaine prudence.

— Pour changer, tu veux dire ?

— Votre haine des noblaillons vous aveugle sur la véritable nature de ceux qui les composent. Elle vous empêche aussi de prendre en considération le seul conseil qui pourrait vous permettre de sortir de cette folie vivante. Notez bien que je ne viendrai pas me plaindre si vous vous faites réduire en pièces par les gens d'Aeson. Mais que vous soyez disposée à y croire ou non, un noblaillon est prêt à jouer sa vie sur sa parole. Ils tiennent leurs promesses bien mieux que les humains.

Je ne pouvais honnêtement y croire. J'avais bien besoin d'aide dans cette affaire, mais le jeu n'en valait pas la chandelle. Je ne pactiserais pas avec le diable.

— Non, assurai-je d'une voix ferme. Je ne le ferai pas.

Volusian accueillit ma réponse avec un bref haussement

d'épaules.

— Comme ma maîtresse voudra. Cela ne fait aucune différence pour moi que vous choisissiez de précipiter l'échéance de votre mort. Après tout, je ne peux mourir, moi.

Je le dévisageai, exaspérée, mais il soutint mon regard sans ciller. Secouant la tête, je me levai pour me lancer dans d'autres invocations.

— OK ! conclus-je. Puisque c'est ainsi, je vais faire appel au reste du gang.

Volusian hésita un bref instant avant de demander :

— Puis-je poser une question à ma maîtresse, d'abord ?

Je me retournai vers lui sans chercher à cacher ma surprise. Il se fait habituellement une règle de ne parler que s'il ne peut pas faire autrement. Il se contente de répondre aux questions que je lui pose et ne part jamais à la pêche aux infos. Son attitude était une grande première. Waouh ! Décidément, quelle semaine de tous les bouleversements c'était...

— Bien sûr, répondis-je. Vas-y.

— Vous ne me faites pas confiance.

— Ce n'est pas une question, mais tu as raison, je ne te fais pas confiance.

— Pourtant... c'est mon avis que vous avez recueilli en premier, avant de faire appel aux autres. Pourquoi ?

C'était une bonne question. Je m'apprêtais à convoquer deux autres de mes esprits-servants. Je ne leur fais pas plus confiance, mais ils ont davantage de raisons que Volusian de se montrer loyaux. Ils n'ont pas pour habitude de me dépeindre ma mort sous un jour des plus réalistes.

— Parce que quoi que tu puisses être par ailleurs, répondis-je, tu es plus intelligent qu'eux.

J'aurais pu développer, mais je ne le fis pas. Il n'y avait pas à en dire plus.

Volusian médita un instant ma réponse et conclut :

— En cela, ma maîtresse se montre moins bête qu'elle l'est habituellement.

C'était sans doute ce qu'il pouvait faire de mieux pour me remercier de lui avoir fait un compliment, ou pour m'en faire un lui-même.

Je repris ma baguette en main pour faire venir les deux autres esprits, sans me donner la peine de faire le noir ou d'allumer une bougie cette fois. Ceux-là étaient d'autant plus faciles à invoquer que j'avais simplement à requérir – et non à ordonner – la présence de l'un des deux.

Les sensations de froid et de pression se firent de nouveau sentir

contre ma peau. Deux autres formes se matérialisèrent. Les bras croisés, Volusian recula d'un pas, sans paraître le moins du monde impressionné. Les deux nouveaux venus examinèrent la pièce et notèrent que j'avais rassemblé tout le monde. En ma présence, ils ne font pas mine de se connaître, tous les trois, mais je me demande depuis toujours s'il ne leur arrive pas de se retrouver dans l'Outremonde, autour d'un café, en dehors des heures de service. Un peu comme ces collègues de bureau qui se foutent de la gueule du patron durant les pauses...

Sans cesser de sembler maîtriser la situation avec une apparente indifférence, j'ouvris un Milky Way et revins m'asseoir sur mon lit. Tout en le croquant, adossée au mur, j'observai mon équipe.

Moins puissante que Volusian, Nandi a, dans notre monde, une apparence plus éthérée. Elle y apparaît telle une silhouette opalescente et translucide, de forme vaguement féminine. Des siècles plus tôt, elle a été une femme zouloue accusée de sorcellerie par les siens. Ils l'ont tuée avant de la condamner, comme Volusian, à ne jamais trouver la paix éternelle. Mais contrairement à lui, il est en mon pouvoir de briser la malédiction pour l'expédier au royaume des morts. Je l'ai rencontrée alors qu'elle hantait ce monde, plus effrayante que dangereuse, et l'ai attachée à mon service en échange d'une promesse de la délivrer. Je lui ai réclamé trois années de loyauté, dont elle a déjà accompli un tiers. Au terme des deux ans qui restent, je suis décidée à la libérer en lui accordant le trépas. Alors que Volusian se montre en permanence maussade et sarcastique, Nandi, elle, est toujours triste. Une véritable caricature d'âme damnée, déprimante au possible.

Rien à voir avec Finn... Des trois, lui seul semble satisfait d'être là. Lui non plus n'est pas assez puissant pour se montrer sous une apparence solide. Il apparaissait dans ce plan de réalité comme une petite chose scintillante, à peine présente, un peu comme la vision qu'ont les humains des lutins de l'univers de Disney. Finn n'est pas en mon pouvoir. Il a commencé à traîner autour de moi parce qu'il me trouvait distrayante. Ainsi apparaissait-il de temps à autre. Il me suivait quand l'envie lui en prenait et se montrait quand je l'appelais. J'avais le pouvoir de l'attacher à mon service, comme les deux autres, mais tout comme je déteste tout ce qui touche à l'Outremonde, je n'aime pas me résoudre à de telles extrémités si ce n'est pas nécessaire. Je ne fais pas entièrement confiance aux bonnes volontés qui se manifestent si spontanément, mais il ne m'a encore jamais donné l'occasion de douter le lui. En fait, il s'est même montré fort utile, à l'occasion. Je ne sais pas quelle était son histoire ni s'il est lui aussi un esprit sans repos, mais je ne lui ai jamais posé de questions.

Il alla jucher son petit corps scintillant sur ma commode et

s'exclama :

— Hé, Odile ! Quoi d'neuf ? Pourquoi tu sens l'amour, comme ça ? Tu t'en es payé une bonne tranche ? On est tous là... Waouh ! C'est l'A.G. ?

Par une exposition intensive à la télé et aux réalités de notre monde, il avait acquis une meilleure maîtrise de notre argot que les deux autres.

Je décidai de ne pas tenir compte de ses questions.

— Salut, Finn ! Salut, Nandi ! (L'esprit féminin hocha à peine la tête pour me répondre. Comme s'il s'agissait pour moi d'animer une réunion de travail, je poursuivis d'une voix pleine d'entrain :) Je suis sûre que vous vous demandez tous pourquoi je vous ai convoqués aujourd'hui. (Aucun des trois n'ayant l'air de trouver ça drôle, j'enchaînai :) Eh bien, préparez-vous, car je vais vous rendre une petite visite. En chair et en os : la totale !

Nandi ne manifesta pas la moindre réaction. Finn se mit à trépigner d'excitation.

— Sans déc' ? Vraiment ? Quand ? Maintenant ?

Ça faisait plaisir de se savoir appréciée par quelqu'un... Je les briefai en leur racontant toute l'histoire. Adossé au mur, Volusian me fit savoir par son attitude à quel point c'était une totale perte de temps pour lui d'entendre de nouveau tout cela.

L'enthousiasme de Finn s'était quelque peu éteint.

— Oh ! Eh bien..., dit-il. C'est gonflé, mais également un peu...

— ... idiot, conclut Nandi de sa lugubre et habituelle voix monocorde. Tout cela n'apportera que désespoir. Un noir, un amer désespoir ! Vous vous ferez tuer, et je ne connaîtrai jamais la paix. Ma souffrance sera éternelle.

— Je n'aurais jamais imaginé que vous seriez un jour tous deux d'accord avec Volusian, grommelai-je.

Finn haussa les épaules.

— La cause est juste, sérieux ! s'exclama-t-il. Mais tu ne peux pas forcer les portes du château d'Aeson et repartir avec la fille. Je ne dis pas que tu n'en es pas capable, note bien, mais il te faut un plan. Ouais. Un plan d'enfer : voilà ce qu'il te faut. Alors ? Quel est ton plan ?

— Hum ! Eh bien..., répondis-je. « Forcer les portes du château d'Aeson et repartir avec la fille. »

Volusian soupira bruyamment. Difficile d'en être sûre, avec lui, mais il me sembla le voir rouler des yeux effarés.

— Hé ! protestai-je en lui jetant un regard noir de colère. Mon plan est déjà mieux que le tien ! Explique-le au reste de tes petits camarades, pour voir...

Il s'exécuta.

Quand il eut terminé, Finn approuva :

— Ah ! En voilà, un bon plan...

J'en levai les bras au ciel.

— Non, ce n'en est pas un ! m'emportai-je. C'est un plan merdique, au contraire ! Jamais je ne demanderai de l'aide à quelqu'un des noblaillons !

— Le roi Dorian pourrait vous aider, reconnut Nandi. Même si son aide ne constituerait qu'un bref espoir qui rendrait notre défaite finale plus tragique encore...

— Épargne-nous tes jérémiades, Nandi ! (J'en venais à regretter qu'il n'existe pas de Prozac pour les fantômes.) De toute façon, tout cela est très discutable. Nous irons tout droit au château d'Aeson. La discussion est close !

Je leur indiquai le lieu et l'heure de notre rendez-vous, leur ordonnant le silence sur toute l'affaire. J'avais des doutes concernant Finn, mais je ne pouvais que lui faire une confiance aveugle pour qu'il ne laisse pas sortir la nouvelle de son chapeau. À présent qu'il semblait un peu rassuré sur mon sort, mon idée paraissait l'emballer.

— J'ai une dernière question à vous poser, conclus-je avant de les laisser filer. Au cours de cette dernière semaine, trois citoyens de l'Outremonde m'ont appelée par mon véritable nom. Que se passe-t-il ? Combien sont-ils à savoir qui je suis ?

Aucun des trois esprits ne me répondit sur-le-champ. Finalement, comme s'il ne comprenait pas comment je pouvais poser une question pareille, Finn se décida à marmonner :

— Eh bien... à peu près tout le monde. Enfin, tous ceux qui comptent. Ça doit faire une quinzaine que le sujet est sur toutes les lèvres. « Odile Cygne Noir s'appelle Eugénie Markham... Eugénie est Odile... »

Je le dévisageai, incrédule.

— On ne parle que de ça ?

Dans un bel ensemble, les trois esprits acquiescèrent d'un signe de tête.

— Et aucun de vous – je dis bien : *aucun de vous* ! – n'a jugé bon de m'en informer ?

Nouveau silence. Nandi, contrainte à répondre à toute question directe, murmura enfin :

— Maîtresse... Vous ne nous avez rien demandé.

— Oui ! approuva sèchement Volusian. Si vous nous aviez invoqués pour nous demander : « Mon véritable nom est-il connu dans l'Outremonde ? », nous vous aurions répondu volontiers.

— Petit futé...

— Merci, Maîtresse.

— Ce n'était pas un compliment ! (Je passai la main dans mes

cheveux avant d'ajouter :) Que s'est-il passé ?

— Quelqu'un a peut-être fini par deviner ? suggéra Finn.

Volusian le crucifia d'un regard noir.

— Ne te fais pas plus bête que tu l'es déjà ! (Puis, se tournant vers moi :) Toutes les créatures qui débarquent en ce monde n'y viennent pas forcément pour se battre avec vous. Certaines peuvent être là pour espionner. Pour quelqu'un de discret, découvrir votre véritable identité n'est pas si difficile.

— Qu'est-ce qui se dit sur mon compte ? demandai-je. Veulent-ils tous essayer de me tuer ?

— Certains seulement, répondit Finn. Mais la plupart sont faibles. Tu pourrais leur mettre la pâtée.

— Hélas..., ajouta Volusian.

Splendide ! Le coup était rude. Dans un coin de ma tête, j'avais continué à espérer que seul un petit nombre de noblaillons était au courant. À présent, il semblait bien que mon identité constituait le potin du mois dans l'Outremonde... Je me demandai si je ne devrais pas trouver une sorcière, dans les environs, pour poser des charmes protecteurs autour de chez moi. J'avais aussi la possibilité d'assigner à mes esprits-servants une garde permanente, mais il me semblait douteux que ma patience, déjà soumise à rude épreuve, puisse résister longtemps à des doses massives de leur présence...

— D'accord ! dis-je pour lever la séance. Tirez-vous ! Et n'oubliez pas de vous pointer à notre rendez-vous. Oh ! Et si par hasard l'un d'entre vous entendait quelque chose d'intéressant à propos d'Aeson et de Jasmine, venez me le dire. Sans attendre que je vous le demande...

Ces derniers mots s'étaient achevés dans un grondement sourd.

Finn disparut instantanément. Nandi et Volusian demeurèrent là, à m'observer, dans l'expectative.

Un soupir m'échappa.

— Par la chair et par l'esprit ! lançai-je d'un ton las. Je vous relève de votre service jusqu'à mon prochain appel. Regagnez votre monde en paix et ne revenez qu'à mon invocation.

Les esprits se fondirent dans le vide, me laissant à ma solitude.

Chapitre 7

Je n'en crus pas mes oreilles lorsque Wil m'annonça qu'il voulait m'accompagner. Pourquoi, d'un coup, tout le monde semblait-il si pressé de s'embarquer pour ce qui serait sûrement le voyage le plus dangereux de toute une vie ? J'aurais bien aimé, moi, pouvoir passer mon tour...

— Non ! lui répondis-je. Tu vas te faire tuer.

Voilà que je me mettais à parler comme Roland, à présent.

— Vous disiez que je n'aurais pas besoin d'y aller en chair et en os, insista-t-il. Que seul mon esprit ferait le voyage.

— Peu importe. Ton esprit, c'est encore toi. Il demeure attaché à ton corps. Quelqu'un l'endommage suffisamment dans l'autre monde, et ta carcasse se retrouve grillée aussi !

Il parut s'en moquer, ce que je trouvai plutôt marrant de la part d'un gars qui semblait avoir peur de tout le reste. En désespoir de cause, il argumenta que Jasmine pourrait être effrayée et traumatisée. Il affirmait que le découvrir parmi une autre bande d'étrangers venus l'enlever pourrait la tranquilliser, et il n'avait pas tort. Je dus cependant le prévenir qu'il ne serait dans l'Outremonde qu'une ombre offrant peu de ressemblance avec son moi terrestre et que sa sœur pourrait ne pas le reconnaître. Ayant assimilé cela, il demeura ferme dans sa résolution. Je décidai pour ma part que s'il voulait se faire tuer, c'était son problème. Tant qu'il ne causait pas ma perte par la même occasion...

Je m'assurai également qu'il me paie avant notre départ. Autant ne pas prendre de risques.

Lorsque la nuit choisie arriva, j'emmenai Tim. Puisque Wil serait incapable de se rendre physiquement dans l'Outre-monde, nous avions besoin de quelqu'un pour veiller sur son corps. Tim le prit comme une chouette veillée au clair de lune dans un camp de vacances et décida d'emporter une tente, un tambour et tout le toutim. Je ne manquai pas de le traiter d'imbécile, mais il avait son plan pour faire passer ultérieurement auprès de ses groupies cette nuit en plein désert comme une cérémonie initiatique. Vu comme il envisageait la chose, ce ne serait qu'un demi-mensonge. J'aurais pu faire appel à Roland et m'épargner tout ce cinéma, mais je ne lui faisais pas confiance pour ne

pas se faufiler derrière moi. Tim devrait donc faire l'affaire.

Après avoir quitté la ville, nous roulâmes sur des routes sinueuses qui serpentaient en plein désert. Wil nous attendait dans un coin isolé, loin des aires d'accès les plus fréquentées. La nuit était magnifique. Les étoiles et la lune semblaient épinglées sur le ciel nocturne. Les cactus saguaros avaient l'air de monter la garde. Il existe d'autres points de passage que j'aurais pu utiliser. J'avais choisi celui-ci à cause de sa tranquillité et parce qu'il était l'un des plus perméables. Je voulais minimiser le coût en énergie de la traversée, et ce d'autant plus qu'il me fallait accrocher Tim à mes basques.

Déjà, j'eus le plus grand mal à le faire entrer en transe.

— Et merde ! m'emportai-je en le fusillant du regard dans la demi-pénombre. Tu as bu combien de cafés, aujourd'hui ?

Il n'en buvait sans doute pas : trop d'agents cancérigènes, ou de trucs comme ça.

— Désolé. (Il fit un effort pour se concentrer et ajouta :) Je suis tellement inquiet pour elle...

Il était allongé sur une couverture, près de notre petit feu de camp. Une odeur de sauge grillée flottait dans l'air. Tim se tenait en arrière, près de la tente, avec son iPod, assez futé pour me laisser tranquillement faire mon job. Vu l'état d'excitation dans lequel se trouvait mon client, j'en venais à penser que seul le Valium pourrait le calmer.

— Il y a des coyotes, dans le coin ? s'enquit-il. On dit que certains s'en prennent aux humains, feu de camp ou pas. Ils peuvent être porteurs de la rage. Et les serpents...

— Wil ! Tu es en train de nous faire perdre du temps. Si tu n'arrives pas à te calmer rapidement, je pars sans toi !

Déjà, le croissant de lune était au zénith. Je ne tenais pas à partir trop longtemps après qu'il aurait entamé sa descente dans le ciel. À bout de ressources, je sortis mon pendule et le suspendis devant le visage de Wil. Je ne pratique pas couramment l'hypnose, mais il m'est arrivé dans le passé d'obtenir de bons résultats avec des clients désireux de bénéficier d'un recouvrement d'âme[5]. Espérant qu'il en irait de même avec Wil, je commençai à lui faire franchir un à un tous les stades menant à l'inconscience.

Cela finit par marcher. Ou peut-être ma menace de ne pas l'emmener y suffit-elle. Enfin, je le vis sombrer dans un sommeil éveillé : l'état idéal pour que son âme accepte de se séparer de son corps. Je sortis ma baguette et fis le nécessaire pour attacher son esprit à moi à la manière d'une électricité statique, invisible mais bien présente. Puis, lâchant la bride à ma propre conscience, je laissai mon esprit s'épandre pour atteindre les limites de ce monde, les repoussant autant qu'il m'était possible dans l'Outremonde. Ce faisant, je

m'appliquai à rester consciente de mon corps, concentrée sur la nécessité de l'embarquer avec moi dans son intégralité. Contrairement à d'autres, mes pouvoirs sont suffisamment étendus pour que je puisse transiter sans avoir à me séparer de mes objets personnels : armes, vêtements.

D'abord, il ne se passa rien en apparence. Puis, le paysage se mit à onduler, un peu comme si nous nous retrouvions prisonniers d'une brume de chaleur. Mes sens se brouillèrent. Je perdis tout sens de l'orientation. Enfin, mon environnement se matérialisa de nouveau autour de moi. À bout de souffle, je me sentis le jouet d'un atroce vertige, dont les effets s'estompèrent rapidement. Je suis assez douée pour passer d'un monde à l'autre...

— Oh, mon Dieu ! s'exclama à côté de moi une voix qui ressemblait vaguement à celle de Wil.

D'un coup d'œil sur le côté, je découvris son apparence outremondienne. Pas même assez puissant pour se projeter sous forme d'un élémentaire, il apparaissait à mes côtés comme n'importe quel esprit l'aurait fait dans notre monde : une vague forme translucide, un peu brumeuse.

— Vous l'avez fait ! s'exclama-t-il. Vous nous avez fait passer de l'autre côté !

— Hé ! répliquai-je fièrement. Je ne vis que pour servir.

— En fait, intervint une voix, c'est plutôt notre job, Maîtresse...

Je me retournai en m'efforçant de dissimuler ma surprise. Mes esprits-servants se tenaient devant moi, mais pas tels que je les connaissais dans leur incarnation terrestre. Dans ce monde-ci – l'Outremonde –, ils avaient l'air nettement plus tangibles, étant donné qu'ils apparaissaient sous leur forme naturelle et non sous forme de projection.

Nandi, grande et raide, était une femme noire à qui j'aurais donné entre quarante et cinquante ans. Son visage magnifique, aux traits durs et anguleux, avait quelque chose de la royale beauté d'un aigle. Encadré de vagues de cheveux gris fer, il semblait aussi morne et dépourvu de toute expression que celui de son avatar spirituel.

Quant à Finn, je me serais attendue à le découvrir plus petit et physiquement semblable à un lutin. Bien au contraire, il me parut presque aussi grand que moi. Ses cheveux brillants, couleur de soleil, pointaient en tous sens. Un semis de taches de rousseur couvrait son visage, et le sourire qu'il m'adressait semblait un reflet de l'amusement perpétuel qu'il témoignait lorsque nous nous retrouvions dans mon plan de réalité.

Volusian, lui, gardait la même apparence.

Je ne savais pas trop quoi leur dire. Les découvrir ainsi était un peu surprenant. Ils me regardaient en silence, attendant mes ordres. Je

m'éclaircis la voix en m'efforçant d'adopter une attitude hautaine.

— Bien ! lançai-je. Allons-y. Qui connaît le chemin pour aller chez ce type ?

Il s'avéra qu'ils le connaissaient tous les trois. Nous nous trouvions à un carrefour semblable à celui que nous venions de quitter dans notre monde. Dans le soir tombant, le paysage alentour était superbe et plaisant, dans un autre style que celui des environs de Tucson. Il faisait chaud. L'air embaumait. Des cerisiers couverts de fleurs bordaient les routes, semant des pétales blancs et roses sur le sol chaque fois que le vent faisait bruire leur ramure.

— Nous nous trouvons en Terre-d'Alisier, Maîtresse..., expliqua Nandi d'une voix monocorde. En suivant cette route, nous finirons par arriver dans la région de Terre-d'Aulne où vit le roi Aeson.

— Quoi ? m'exclamai-je en observant la chaussée. Pas de pavage de briques jaunes[6] ?

La plaisanterie passa au-dessus de la tête de Nandi. Imperturbable, elle répondit :

— Non. Rien que de la terre battue. Le voyage sera long et devra se faire à pied. Nul doute que vous le trouverez lassant et épuisant.

— Merci de ton soutien.

Elle me jeta un coup d'œil incrédule et protesta :

— Mais... ce n'était pas un soutien, Maîtresse.

Nous nous mîmes en route et je compris au bout de cinq minutes qu'il ne servait à rien de chercher à faire la conversation. Je me concentrai plutôt sur mon environnement, comme tout guerrier digne de ce nom. Il m'était déjà arrivé de me rendre en chair et en os dans l'Outremonde, mais je ne m'y étais jamais attardée. La plupart de ces balades avaient eu pour but de poursuivre un esprit récalcitrant. Je m'étais toujours contentée d'une rapide incursion pour faire mon job avant de rentrer.

Alors qu'ils vivaient dans un monde d'une telle beauté, il me paraissait incroyable que ses habitants n'aient de cesse que de venir se faufiler dans le mien. Les oiseaux chantaient leur adieu au soleil couchant. Les paysages que nous traversions étaient magnifiques et resplendissaient d'exquises couleurs. On aurait dit un tableau de Thomas Kinkade[7] devenu réalité ; sauf que l'ensemble, à trop forcer sur le Technicolor, paraissait parfaitement irréel.

Mais c'était la magie qui dominait. Une magie puissante. Elle imprégnait l'air ambiant, chaque fleur, le moindre brin d'herbe. Elle me hérissait le poil. Je n'aime pas la magie. Pas cette magie-là, en tout cas, qui émane des organismes vivants, ce qui est le propre des noblaillons. Les humains ne disposent en eux d'aucune magie. Nous nous débrouillons pour l'extraire autour de nous, grâce à nos instruments et à nos charmes. La magie n'est pas innée en l'homme. La

sentir avec tant de force autour de moi me mettait les nerfs en pelote et m'oppressait.

Soudain, nous traversâmes une frontière invisible. Sans transition, un vent glacial vint me mordre la peau. Des plaques de neige émaillaient les bas-côtés – laissant la chaussée miraculeusement vierge – et des stalactites de glace pendaient aux branches des arbres telles des décors de Noël.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? m'exclamai-je.

— Nous sommes entrés en Terre-de-Saule, répondit Finn. C'est l'hiver. Enfin... ici, je veux dire.

Je jetai un coup d'œil par-dessus mon épaule. Un paysage blanc, glacé, s'étendait à perte de vue. Aucun cerisier à l'horizon.

— Doit-on vraiment passer par là ? demandai-je en serrant les bras contre moi. Ça pèle !

— Vous êtes la seule à avoir froid, Maîtresse..., fit remarquer Volusian.

— Ouais ! renchérit Wil gaiement. Je ne sens rien du tout. Trop cool ! Je parie que ces boots ne vous éviteront pas l'hypothermie...

Je haussai les épaules. Foutus esprits... Stupides, tous autant qu'ils sont, vivants ou non !

— C'est encore loin d'ici ? demandai-je.

— Ça le sera d'autant plus si nous faisons du surplace, répondit Volusian.

Je poussai un soupir et me remis en route, serrant les pans de mon manteau autour de moi. J'avais gardé celui que je porte habituellement, en moleskine vert olive, qui m'arrive aux genoux et qui m'est bien utile pour dissimuler mon arsenal. À Tucson, il avait paru trop chaud, alors qu'ici il se révélait ridiculement léger. En claquant des dents, je suivis les esprits, concentrée sur la nécessité d'avancer d'un pas après l'autre.

Il ne nous fallut pas longtemps pour traverser une autre frontière invisible. Un mur d'humidité s'abattit sur moi. On se serait cru dans mon sauna... Des vagues de chaleur tourbillonnaient autour de nous. Cette fois, je dus ôter mon manteau. Dans la lumière du crépuscule, des feuilles d'un vert sombre frissonnaient et des cigales chantaient dans les branches. Les fleurs, ici, n'avaient rien à voir avec celles, plus délicates, de Terre-d'Alisier. Leurs couleurs étaient plus riches, plus profondes, et leur parfum plus entêtant. Mes esprits-servants m'informèrent que nous venions d'entrer en Terre-d'Aulne. Je fus ravie de l'apprendre, heureuse de constater qu'en ce royaume ce n'était pas l'hiver et que nous approchions du but.

Sauf que nous retrouvâmes bientôt les vallées de Terre-d'Alisier, roses de vergers en fleurs...

— C'est quoi, ce plan ? lançai-je. On tourne en rond ?

— Non, Maîtresse, répondit Nandi. Nous sommes en route pour le château du roi Aeson.

— Mais..., protestai-je. Il n'y a pas une seconde, nous étions en Terre-d'Aulne. On s'est forcément paumés...

— C'est le chemin le plus court, intervint Volusian. À moins que vous souhaitiez mettre des jours et des jours pour y arriver. (D'un signe de tête, il désigna l'avatar éthéré de Wil et ajouta :) Le corps de votre ami ne survivrait pas si longtemps.

— Cela n'a aucun sens !

— L'Outremonde ne ressemble pas au tien, m'expliqua Finn. Difficile à piger quand on ne fait qu'y passer. Dans ton enveloppe corporelle, c'est plus flagrant. Les terres se replient sur elles-mêmes. Parfois, ce qui peut sembler le chemin le plus long est en fait le plus court. Et *vice versa*. On doit couper par là pour arriver chez Aeson au plus vite. C'est bizarre, mais c'est comme ça.

— Ça m'a tout l'air d'un trou de ver..., murmurai-je en me remettant en marche.

— Les vers ne voyagent pas ainsi, fit remarquer Nandi.

Je fis de mon mieux pour expliquer ce qu'est un trou de ver, selon certains physiciens qui ont émis l'hypothèse que l'univers se replie sur lui-même, et qu'en passant en ligne droite à travers ces replis, il est possible d'aller plus vite d'un point à un autre qu'au ras des pâquerettes. Dès que j'eus prononcé le mot « physicien », cependant, je laissai tomber, comprenant que je menais une bataille perdue d'avance.

Nous entrâmes peu après en Terre-de-Chêne. La lumière du soleil couchant magnifiait un paysage à couper le souffle, couvert d'arbres orangés et traversé de feuilles éparpillées au vent. Ici, c'était apparemment l'automne. J'aurais juré pouvoir sentir dans l'air l'odeur du feu de bois et du cidre à peine pressé. Mais il y eut autre chose pour attirer mon attention.

— Hé ! (Je fis halte et scrutai l'orée d'un bois. Je venais de voir s'y glisser une forme orange effilée, sa queue touffue tachée de blanc au sommet battant l'air.) Encore ce renard ? Je n'ai pas rêvé...

— Quel renard ? s'étonna Finn. Je ne vois rien.

— Moi non plus, ajouta Wil.

— Ma maîtresse a fini par basculer dans la folie..., gémit Nandi dans un soupir.

Volusian, lui, marmonna entre ses dents :

— Ça fait longtemps.

— J'ai vu un renard, dans mon monde, qui semblait me surveiller..., expliquai-je en décidant de ne pas faire attention à lui. Et ici, voilà que j'en trouve un autre.

— L'Outremonde est peuplé d'animaux, tout comme le tien, fit

valoir Finn. C'est sans doute une coïncidence.

— Et si ce n'en était pas une ?

— Eh bien... Ce pourrait être un esprit-renard. Il t'a semblé grand ? Parfois, ils...

Volusian poussa un cri d'alarme juste avant que les cavaliers déboulent entre les arbres. Je dégainai mon flingue et mon athamé en un éclair, tirant sans hésiter sur le premier assaillant. Ils étaient douze, hommes et femmes ; certains en armures, d'autres non. Dans leurs costumes, ils avaient l'air de sortir d'une rave-party sur le thème du *Seigneur des Anneaux*. Tous montaient à cheval. Ambiance médiévale garantie...

L'homme que j'avais visé poussa un cri. Les balles en argent ne font pas bon ménage avec la chair de ceux des noblaillons... Malheureusement, il avait bougé au dernier moment et je ne l'avais atteint qu'au bras. Du coin de l'œil, je vis un halo de lumière bleue nimer Volusian. Je ne pouvais qu'espérer qu'il combatte à mes côtés. L'un des cavaliers fonça sur moi, brandissant une épée en cuivre saturée de magie. Le fer, symbole de technologie, para les assauts du métal qu'il avait supplanté. Mais au final, la magie se révéla la plus forte. L'épée en cuivre en était trop imprégnée, et celui qui la maniait le faisait avec trop de force brute.

Il me fit battre en retraite. J'allai buter dans un autre assaillant que l'un de mes esprits-servants devait avoir désarçonné. D'un souple rétablissement, je retrouvai mon équilibre et lui décochai un coup d'athamé. Un flot de sang détrempe sa chemise. D'un coup de poing, je le fis vaciller, avant de le mettre à terre d'un nouveau coup de lame.

Une cavalière fonçait sur moi. Je fis feu sur elle. La balle, qui la cueillit en pleine poitrine, lui fit faire un bond en arrière. Sous le tissu déchiré de sa tunique, je vis une cuirasse et me demandai dans quelle mesure elle avait pu atténuer la blessure. Je m'apprêtais à viser quelqu'un d'autre lorsque j'entendis une retentissante voix féminine m'interpeller.

— Arrête, humaine ! À moins que tu veuilles la mort de ton ami.

Relevant la tête, je découvris une grande femme aux longs cheveux noirs partagés en deux tresses. D'un coup de menton, elle me désigna un jeune homme qui tendait gracieusement le bras devant lui. Au-dessus de la paume de sa main ouverte flottait l'esprit de Wil... Une lueur dorée d'aspect menaçant l'entourait, lui conférant l'apparence d'un insecte emprisonné dans de l'ambre. J'ignorais complètement quel genre de magie pouvait être à l'œuvre, mais je savais qu'il était prisonnier, et dans de sales draps...

Bordel ! C'était exactement pour ça que j'avais d'abord refusé de l'emmener. Finalement, il s'était quand même débrouillé pour nous mettre tous deux en danger de mort.

Rapidement, j'observai les alentours. Sept des cavaliers gisaient à terre, blessés, inconscients ou peut-être morts. *Pas mal, pour nous quatre...*, me réjouis-je. Mon flingue toujours verrouillé à ma cible, j'estimai nos chances de nous débarrasser des cinq autres.

Comme si elle avait pu lire mes pensées, la guerrière aux tresses noires me gratifia d'un mince sourire.

— Vous pourriez le tuer, reconnut-elle, mais votre ami serait mort avant que vous ayez pu reprendre votre souffle. Et vous le suivriez de près.

— Et alors ? répliquai-je crânement. De toute façon, vous nous tuerez quand même tous les deux. Comme ça, j'aurai de la compagnie dans l'autre monde.

Une autre voix – d'homme celle-ci – s'éleva :

— Personne ne vous enverra dans l'autre monde ! Du moins pour l'instant.

L'un des cavaliers tombés de selle se redressa. Il devait avoir été combattu par un de mes esprits-servants, car je ne le reconnus pas. Pourtant, un je-ne-sais-quoi en lui me parut étrangement familier. Ses cheveux, d'un blond très pâle, presque blanc, lui arrivaient aux épaules. Ses yeux, d'un bleu de glace, m'étudiaient attentivement.

Il s'approcha lentement, un sourire rusé s'élargissant sur ses lèvres à chaque pas. Je ne savais pas qui il était, mais j'essayai de déterminer quel avantage je pouvais gagner ou perdre en braquant le canon de mon arme plutôt sur lui. Constituait-il la plus grande menace pour moi ? Lorsqu'il ne fut plus qu'à quelques pas, son visage s'illumina et je le vis se mettre à rire à gorge déployée.

— Je n'y crois pas..., s'écria-t-il. Je n'y crois pas ! La souris est venue se jeter directement dans la gueule du chat. Incroyable !

La femme aux tresses noires l'observait d'un œil irrité.

— Rurik ! lança-t-elle. Qu'est-ce que tu déblatères, encore ?

L'autre n'en pouvait plus de joie.

— Sais-tu seulement qui c'est ? lui demanda-t-il. Odile Cygne Noir, en personne ! Eugénie Markham, sur nos terres, au pas de notre porte ! (L'usage de mon patronyme me fit tiquer, même si cela aurait dû commencer à ne plus me surprendre.) Par tous les dieux, si je m'attendais à ça ! Je l'ai combattue, pas plus tard que la semaine dernière, et la voilà qui vient d'elle-même s'offrir à moi sur un plateau.

— Si tu t'attends que j'enfourne mon flingue au fond de ta gorge, répliquai-je, alors oui, je suppose que tu peux te réjouir. (Après l'avoir toisé de la tête aux pieds, je sus enfin à quoi m'en tenir.) C'était donc toi, l'élémentaire de glace de l'hôtel !

Il s'inclina en une parodie de salut, avant d'ajouter :

— Et maintenant, je vais pouvoir finir ce que j'ai commencé.

Avec joie, même ! La vision de ton corps nu a hanté mes rêves plus d'une nuit...

— Ah ouais ? La seule chose dont je me souviens de toi, c'est combien ce fut facile de te botter le cul !

Cela le fit sourire.

— N'aie crainte, susurra-t-il. Tu te rappelleras bien d'autres choses quand j'en aurai fini avec toi !

Derrière lui, quelques-uns des autres hommes présents me considéraient d'un œil soudain plus intéressé. Sous mon assurance de façade, je me sentis frémir.

En le coiffant d'un regard dégoûté, la femme aux cheveux noirs lança à Rurik :

— Si tu penses que je vais te laisser te livrer à tes... perversions ici, tu te trompes. Tu es aussi mauvais qu'eux !

— Arrête de jouer les saintes-nitouches, Shaya ! railla-t-il. Tu sais qui elle est...

— Cela n'a aucune importance ! Tu pourras l'avoir plus tard si le roi en décide ainsi, mais tu ne feras rien tant que nous sommes en patrouille : *ma* patrouille.

Je ne pouvais tout à fait y voir un exemple de solidarité féminine, mais c'était mieux que rien. J'étais venue ici en redoutant d'être victime d'une mort affreuse, pas d'une tournante entre noblaillons... Wil pouvait être considéré comme perdu si je me décidais à flinguer l'un de ces obsédés, mais mes esprits-servants pourraient infliger de gros dommages à ceux qui restaient debout. Je me raidis, prête à tirer.

— Stop ! cria soudain Volusian en s'avançant. Ne la touchez pas.

— Nous n'avons pas d'ordres à recevoir de toi ! répliqua Shaya.

— Certes, reconnut-il, imperturbable, mais vous recevez vos ordres de votre roi, et ma maîtresse est en lien avec lui.

Je vis les hommes se figer. Et je les imitai. Moi, en lien avec leur roi ? Je me rappelai alors que nous nous trouvions en Terre-de-Chêne, royaume de Dorian, que Volusian avait à l'origine voulu me faire rencontrer. Soudain, j'en vins à me demander si la route biscornue que nous avions empruntée n'était pas de sa part un stratagème pour arriver à ses fins malgré tout. Si oui, ce guet-apens faisait-il partie de son plan ?

Shaya me dévisageait froidement.

— Mensonge ! intervint-elle. Notre roi n'a rien à voir avec elle.

Certains de ses hommes ne paraissaient pas être du même avis. J'en profitai pour sauter sur l'occasion en donnant du poids aux insinuations de Volusian.

— En êtes-vous bien sûre ? (Je souriais, feignant la même assurance que celle avec laquelle je maintenais mes esprits-servants

sous contrôle, même si mon cœur battait dans ma poitrine à coups redoublés. Trop d'yeux étaient braqués sur moi. J'avais l'impression de tenir meeting...) Je suis venue de loin pour le rencontrer, repris-je. Comment croyez-vous qu'il réagira quand il saura que vous m'avez tuée avant que j'aie pu lui délivrer mon message ?

— Vous n'avez qu'à me le confier ! rétorqua-t-elle avec impatience.

— Je ne parlerai qu'à lui. Seul à seul. Je ne pense pas qu'il apprécierait de savoir que vous avez eu à sa place la primeur de mes confidences. Ni d'en être totalement privé si vous me tuez.

— Nous n'allons pas te tuer ! assura Rurik avec entrain. Il y a tant d'autres choses que nous pourrions te faire... avant de te mener au roi.

Volusian posa sur lui ses yeux rouges et dit :

— Vous pensez que Dorian aimera savoir que vous êtes passés avant lui ? Le roi est connu pour avoir des préférences... exclusives.

En d'autres circonstances, je lui aurais fichu une raclée. De quel côté était-il, en réalité ? Je me rendis compte aussitôt que c'était une question stupide. Volusian jouait perso, comme toujours.

Tous les noblaillons en restèrent sur le cul. Ils avaient tous l'air d'avoir des envies de meurtre, que l'une des femmes parut pressée de mettre à exécution.

— Ils ont tué les nôtres ! lança-t-elle, vindicative. Cela ne peut pas rester impuni.

L'une des cavalières sortit du rang et annonça :

— En fait, non... Ils sont toujours en vie. Certains, plus pour très longtemps, mais si nous arrivons à les amener à un guérisseur rapidement, ils vivront.

Tous vivants ? Au temps pour l'efficacité de mon équipe... Je savais que, sur son propre terrain, les noblaillons se montrent plus résistants, mais je ne m'étais pas attendue à ça. Cela augurait mal de notre vaillante prise d'assaut d'Aeson et de ses gens dans leur repaire. *La prochaine fois, me promis-je, je viserai la tête. Et on verra bien, alors, s'ils en réchapperont.*

— Alors, tuons l'humain le plus faible ! suggéra un troisième. Pour nous détendre. Nous pourrions toujours ensuite l'emmener, *elle*, devant le roi.

— Dorian compte m'offrir son hospitalité..., leur annonçai-je, au culot. Ainsi qu'à toute ma troupe. Il sera furieux si vous tuez l'un de nous. Je ferai un esclandre.

Naturellement, je mentais. Shaya parut s'en douter.

— Tu sembles très sûre de toi, Odile, mais tu ne m'as pas convaincue.

Celle qui avait recensé les blessés croisa les bras et s'impatiente :

— Il nous faut trouver un guérisseur sans tarder. Nous devons aller chercher de l'aide maintenant.

Shaya y réfléchit un instant, avant d'acquiescer d'un bref hochement de tête. Elle désigna un groupe pour rester auprès des blessés, et un autre pour nous escorter au château. Mais pour commencer, elle ordonna que l'on me désarme. Rurik s'en fit un plaisir, en me palpant au passage bien plus que nécessaire. Il me dépouilla de mes athamés – en les attrapant par la poignée, naturellement – et de ma baguette. Mais lorsqu'il posa ses doigts sur la crosse de mon Glock, son visage parut secoué par une décharge électrique et il battit en retraite.

— Bon sang ! s'exclama-t-il en se massant la main. C'est... Je ne sais pas ce que c'est, mais ça ne paraît pas... normal.

Sa réaction me fit sourire doucement. *Oh, mon Dieu !* songeai-je. *Merci, pour les polymères...* Pas aussi efficaces que le fer, mais presque.

Les yeux de Shaya lançaient des éclairs.

— Que quelqu'un lui enlève cette... chose !

Personne ne bougea.

— D'accord..., reprit-elle. Alors, qu'un des esprits s'en charge.

Mes esprits-servants n'esquissèrent pas un geste.

— Ils n'ont pas d'ordres à recevoir de vous, dis-je en la citant mot pour mot.

— Mais ils sont obligés de t'obéir ! renchérit-elle. Ordonne à l'un d'eux de le faire, ou je fais exécuter ton ami, quelle que puisse être la colère de mon roi.

Je la dévisageai, m'efforçant de déterminer si elle bluffait. Wil, soudain, émit un glapissement pitoyable tandis que l'aura dorée se contractait autour de lui. Et merde ! J'espérais que Volusian ne se fourrait pas le doigt dans l'œil, au sujet de Dorian.

— Nandi, dis-je simplement.

Elle me rejoignit et prit mon arme. L'un des cavaliers ouvrit une cape devant elle afin qu'elle puisse l'y envelopper. Ce ne fut que lorsque le tout ressembla à un bébé emmaillotté qu'il accepta de s'en saisir.

Quant à moi, je fus juchée sur la monture de Rurik pour le retour au château. Les esprits, eux, n'avaient pas besoin d'un tel moyen de transport.

Rurik dut passer les bras autour de moi pour prendre les rênes, mais toucher mes seins au passage n'était pas, selon moi, d'une nécessité absolue.

— Je ne voudrais pas que tu tombes ! commenta-t-il en me serrant fort contre lui.

Pour son information, je lui annonçai calmement :

— À la première occasion, je te coupe les couilles.

— Ah ! se réjouit-il en ordonnant à sa monture de se mettre en route. J'ai hâte que tu fasses la connaissance du roi. Il va t'aimer...

Chapitre 8

L'endroit ressemblait à un mélange entre le château de la Belle au bois dormant et une cathédrale gothique. Des tours, noires silhouettes dans le soir tombant, se dressaient fièrement jusqu'à d'impossibles hauteurs. Le manque de lumière ne me permit pas d'en être sûre, mais il me sembla que de nombreuses fenêtres étaient ornées de vitraux. Je me dis qu'en plein jour le spectacle devait être somptueux. Et bien sûr : pour compléter le tableau, un écrin de forêts de ce beau jaune orangé qui dominait ici. Volusian m'avait expliqué que les saisons, dans les royaumes de l'Outremonde, étaient réglées sur les humeurs de leurs monarques et pouvaient durer fort longtemps. L'endroit avait beau être superbe, je m'imaginais mal vivre dans un pays plongé dans un éternel automne. Je sais que certains disent que l'Arizona connaît un perpétuel été, mais ce sont ceux qui n'y habitent pas qui le prétendent ; le passage des saisons à beau y paraître subtil, il n'en existe pas moins.

Lorsque Rurik nous guida dans un dédale de halls et de corridors éclairés par des torches, je dus me pincer pour ne pas me prendre pour l'héroïne d'un film historique bidon. Les gens que nous croisions nous jetaient des coups d'œil curieux avant de retourner vaquer à leurs occupations, quelles que celles-ci puissent être dans un château médiéval : baratter du beurre, fustiger quelque serf ; je n'en avais pas la moindre idée et je m'en foutais. Tout ce que je voulais, c'était me tirer de là vite fait.

— Attendez ici ! ordonna Rurik en nous plantant devant une large double porte en chêne. Je dois parler au roi avant de vous introduire dans la salle du trône.

Waouh ! Ça ne rigolait pas : une salle du trône pour de vrai... Il nous laissa aux bons soins d'une paire de gardes prudents qui se contentèrent de nous tenir à l'œil à distance.

— Volusian ? demandai-je doucement. C'est exprès que tu nous as fourrés dans ce pétrin ?

— Mon seul dessein, Maîtresse, consiste à vous garder en vie. Être ici augmente nettement vos chances de survie.

— Tu n'as pas répondu à ma question.

— Mais vous les augmenterez d'autant plus, ajouta-t-il sans tenir

compte de ma remarque, si vous parvenez à vous montrer aimable avec Dorian.

— Aimable ! Ses sbires viennent de nous attaquer et ont menacé de me violer...

Pour toute réponse, il se contenta d'un regard exaspéré.

De retour parmi nous, Rurik annonça avec emphase :

— Le roi vous accorde audience !

Sur ce, il ouvrit grandes les portes devant nous. Une sonnerie de trompette n'aurait pas été pour me surprendre.

La salle du trône ne ressemblait pas à ce à quoi je m'étais attendue. Comme dans les films, il y avait bien une estrade, couverte d'un dais, au centre de laquelle se trouvait un fauteuil imposant, mais il régnait dans le reste de la pièce le désordre le plus complet. Une large allée centrale restait dégagée – pour la danse ou les cortèges, peut-être –, séparant en deux ce qui ressemblait presque à une salle de restaurant ou à un salon de thé. Des divans, des chaises, des fauteuils entouraient des tables basses couvertes de gobelets, de carafes et de corbeilles de fruits. Hommes et femmes étaient tous vêtus à la mode gothique, façon Renaissance, qui avait la cote dans cet endroit. Ils se répandaient sur les sièges, les uns sur les autres. Tout en grignotant paresseusement leurs fruits, ils ne me quittaient pas des yeux. J'avais en tête l'image de Romains repus dînant allongés sur leurs couches.

Aux noblaillons, cependant, ne se résumait pas l'assistance. Esprits, lutins, trolls et spectres étaient également de la fête, de même qu'une brochette de créatures de l'Outremonde. En somme, un condensé des monstres issus de l'imaginaire humain, côtoyant le flot des créatures magiques réfugiées dans ce plan de réalité.

Je me demandais si un autre chaman s'était déjà aventuré aussi loin dans les rangs des noblaillons. Je gardais en tête les avertissements de Roland quant au danger que je courais à me risquer au cœur de leur société. Dommage que notre profession n'ait pas fait paraître ses annales, quelque chose comme le *Journal chamanique de traque et d'extermination des créatures de l'Outremonde*. J'aurais pu utiliser cette mission comme base d'un article édifiant pour faire partager mon expérience à mes chers collègues.

Le bruit de conversation ambiant se réduisit à presque rien. En se penchant les uns vers les autres, les noblaillons se murmuraient des choses à l'oreille sans me quitter des yeux. Sourires narquois et mines renfrognées se partageaient les visages. Sur le mien, j'affichai l'expression neutre que je réserve habituellement à la rencontre d'un nouveau client. Ce qui n'empêcha nullement mon cœur de piquer un sprint ni ma respiration de devenir oppressée.

Je m'avançai, flanquée d'un côté de Volusian et de l'autre de Rurik. Wil, Finn et Nandi nous suivaient.

— Que font tous ces gens ici ? murmurai-je en aparté à mon esprit-servant. Il donne une fête ?

— Dorian est un roi sociable, répondit-il. Il aime avoir du monde autour de lui, même si c'est pour pouvoir se moquer des autres. Il entretient une véritable cour et offre table ouverte à la noblesse.

Nous fîmes halte devant l'estrade. Un homme était assis sur le trône – Dorian, à n'en pas douter – et paraissait s'ennuyer ferme. Penché sur le côté, un bras appuyé sur l'accoudoir, il laissait sa tête reposer au creux de sa main. Ainsi installé, il devait avoir sur nous une vue plutôt... penchée. Les longs cheveux auburn qui encadraient son visage semblaient assortis à la couleur des arbres de son royaume. On y voyait jouer des reflets de toutes les teintes d'or et de rouge possibles et imaginables. On aurait pu le prendre pour la personnification de l'automne. Jamais je n'avais vu un rouquin aussi flamboyant avoir une peau si parfaite et un teint pareil : ivoire et uni, sans rougeurs ni taches de rousseur. Un manteau de velours vert forêt couvrait un pantalon noir assez quelconque et une ample chemise blanche boutonnée jusqu'au col. Il avait des traits délicats et des pommettes joliment modelées.

— À genoux devant le roi ! ordonna Rurik. Que cela devienne une habitude pour toi...

Je le gratifiai d'un regard méprisant qui le fit sourire.

— Attention..., me prévint-il. Je serais plus qu'heureux de t'y forcer.

— Bah ! Suffit..., lança Dorian de manière laconique. (Il ne changea pas de posture. Il ne semblait témoigner de l'intérêt pour notre échange qu'avec ses yeux.) Laisse-la tranquille, reprit-il. Si elle a passé l'heure qui vient de s'écouler en ta compagnie, elle a bien mérité un peu de répit. Va donc t'asseoir !

La suffisance de Rurik céda le pas à l'embarras. Après s'être incliné bien bas devant le trône, il s'éclipsa, ce qui nous laissa presque en tête à tête, le roi et moi. Il me sourit.

— Eh bien... approchez donc, m'encouragea-t-il. À défaut de vous voir à genoux devant moi, laissez-moi au moins observer le « terrible monstre » qu'on m'a ramené. Ils semblent tous terrorisés par vous. Je dois avouer que je n'y ai pas réellement cru, quand Rurik m'a raconté son histoire. Je me suis dit qu'il devait être retombé sous l'emprise des champignons.

Quelque part derrière moi, Shaya lança :

— Savez-vous combien de vos sujets cette humaine a tués ou bannis, Sire ? Tout à l'heure, elle a failli en ajouter trois de plus en l'espace d'une seule minute...

— Oui, oui..., répondit-il d'un ton las. Elle est terrifiante, je vois ça.

Dans l'expectative, Dorian me dévisageait.

Secouant négativement la tête, j'annonçai fermement :

— Je ne bougerai pas d'ici tant que vous ne nous aurez pas accordé l'hospitalité.

Cela le fit se redresser et sourire de plus belle.

— Avisée, avec ça ! s'exclama-t-il. Vous reconnaîtrez pourtant qu'il aurait été plus habile encore de réclamer mon hospitalité avant de passer le seuil de mon humble demeure. N'importe lequel des occupants de ce château aurait pu vous attaquer. (En haussant les épaules, il conclut :) Enfin... puisque nous en sommes là... Dites-moi, Eugénie... (Il s'interrompt, un sourcil arqué, et s'enquit :) Mais peut-être préférez-vous « Miss Markham » ?

Je n'y réfléchis qu'un instant.

— Je préfère « Odile ».

Son sourire vacilla.

— Ah ! Vous vous accrochez toujours à ça, n'est-ce pas ? Comme vous voudrez. Donc, *Odile*, dites-moi ce qui peut bien pousser l'ennemi le plus fameux et le plus redouté des Étincelants à venir jusque chez moi réclamer mon hospitalité ? Comme vous pouvez l'imaginer, c'est sans précédent.

J'avais du mal à faire abstraction de tous ces gens qui nous entouraient, aux aguets. *Ne fais pas attention à eux ! Ne fais pas attention à eux !* m'enjoignait une voix intérieure. *Concentre-toi sur Dorian pour l'instant.*

— Je n'ai pas envie de discuter de ça devant votre basse-cour, répondis-je. Je préférerais vous rencontrer en privé.

— Oh ! Oh ! s'écria-t-il, haussant la voix pour la galerie. Eh bien, eh bien... Odile souhaite me rencontrer *en privé* !

Je me sentis rougir et m'en voulus. Des rires nerveux s'élevèrent dans la pièce, qui gagnèrent en volume et en intensité lorsque le roi se joignit à l'hilarité générale. Je trouvai la chose intéressante. Je n'avais pas oublié les commentaires de Volusian au sujet de Dorian aussi bien que la frayeur des soldats à l'idée d'éveiller son courroux. Tous ces courtisans étaient manifestement des moutons, prêts à danser ou rire sur un geste de leur maître. Mais les moutons craignaient-ils les foucades de leurs bergers capricieux ? Et moi, devais-je les redouter également ?

Pour ne pas entrer dans son jeu, je me cantonnai dans un silence prudent. Penché vers l'avant à présent, il posa ses coudes sur ses genoux et son menton sur ses mains jointes.

— Si je vous offre l'hospitalité, reprit-il, vous devrez y mettre du vôtre et me rendre la pareille, en quelque sorte. Je veillerai à ce qu'il ne vous arrive rien le temps que vous resterez chez moi, mais en échange, vous devez me donner votre parole que vous ne vous en

prendrez à aucun de mes sujets sous mon toit.

Je me retournai vers Volusian et le fusillai du regard.

— Il n'avait pas été question de ça !

— Oh, par pitié ! s'écria-t-il, dans une de ses rarissimes manifestations d'impatience. À quoi vous attendiez-vous ? Acceptez, avant que votre mort imminente devienne plus imminente encore et me prive de la chance de vous tuer moi-même !

Je me retournai vers Dorian. Je détestais la tournure prise par les événements. Je n'aimais pas me retrouver dans un repaire des noblaillons et encore moins me mettre à la merci de l'un d'eux. Pourquoi m'étais-je fourrée dans cette galère, au fait ? Dans mon petit cinéma intérieur, je me représentai Jasmine Delaney tourmentée d'une manière identique à la cour du roi Aeson. Sauf qu'en ce qui la concernait, elle devait subir bien plus que des moqueries.

— J'accepte !

Dorian m'observa un instant en silence avant de hocher la tête et d'ajouter :

— Moi de même ! (Levant les yeux vers la foule de ses courtisans, il déclama :) J'accorde à Odile Cygne Noir mon hospitalité. Elle est à présent sous ma protection. Quiconque s'avisera de lever ne serait-ce qu'un doigt sur elle, se verra trancher les doigts des deux mains et devra les avaler !

Il avait proféré cette menace en manifestant à peu près autant d'entrain que Volusian aurait pu le faire.

Un murmure pas vraiment réjoui parcourut l'assemblée.

— Qu'est-ce qui l'empêche de trahir sa parole ? entendis-je quelqu'un marmonner.

Un autre lança à haute voix :

— Elle est capable de tous nous anéantir !

Dorian reporta son attention sur moi.

— Avez-vous la moindre idée de la créature de cauchemar que vous représentez aux yeux de tous, ici ? Les mères disent à leurs enfants qu'Odile Cygne Noir va venir les prendre, s'ils ne sont pas sages.

— Hé ! protestai-je. Ce n'est pas moi qui viens les chercher. Ils ne me voient venir que s'ils viennent d'abord eux-mêmes !

— La formulation est intéressante, dit-il en arquant un sourcil. Mais si c'est ce que vous préférez, libre à vous. J'ai toujours admiré les femmes qui savent ce qu'elles veulent au lit.

Je ne m'étais pas rendu compte à quel point nos expressions familières avaient pu déteindre sur les leurs. Apparemment, leur argot n'était pas très éloigné du nôtre.

— Quoi ? protestai-je. Mais ce n'est pas ce que...

Il me fit taire d'un geste de la main et reprit :

— Je vous ai accordé mon hospitalité. Montez me rejoindre, à présent. Je voudrais voir de plus près l'horreur qui hante nos ténèbres...

J'hésitai à lui donner satisfaction, autant par manque de confiance que par crainte de ses persiflages. Puis, j'entendis Volusian me murmurer à l'oreille :

— Il ne vous fera pas de mal, à présent qu'il vous a donné sa parole.

— Je ne sais pas si je peux lui faire confiance.

— Moi, je le sais..., assura-t-il avec calme et le plus grand sérieux. Et vous savez que je ne peux vous mentir.

Je me retournai vers Dorian et grimpai les marches de l'estrade. Lorsque je me retrouvai devant lui, je soutins son regard sans ciller.

— Regardez-moi ces yeux ! lança-t-il joyeusement. Des violettes dans la neige... Vous en avez l'odeur, aussi.

Derrière nous, j'entendis monter une nouvelle rumeur dans les rangs des courtisans.

— Qu'est-ce qui leur arrive, encore ? demandai-je, sachant qu'ils ne pouvaient m'entendre.

Une lueur malicieuse dansait dans ses yeux. Ils avaient la couleur brun doré des feuilles mortes tombant des arbres.

— Vous avez enfreint le protocole, m'expliqua-t-il. Ils s'attendaient que vous vous arrêtiez sur la dernière marche, au lieu de vous hisser au même niveau que moi. Le fait que je ne vous en punisse pas signifie que je vous traite en égale : comme une reine. Vous devriez être flattée.

Je croisai les bras et répondis :

— Je serai plus flattée encore quand nous pourrons avoir une discussion en privé.

Il fit claquer sa langue contre son palais et me dit d'un ton de reproche :

— Si impatiente... Si humaine... Vous avez sollicité mon hospitalité. Ne vous étonnez pas, à présent, que je m'acquitte de mes devoirs d'hôte. (Sur un geste de lui, des esprits-servants apparurent, porteurs de plats de nourriture. Pour une raison qui m'échappait, la scène me fit penser à la chanson *Hôtel California*.) Nous nous apprêtons à passer à table lorsque vous êtes arrivée, m'expliqua-t-il. Acceptez de dîner avec nous, ensuite je vous accorderai tous les « entretiens privés » que vous voudrez.

— Je ne suis pas idiote ! m'emportai-je. Dans ce plan de réalité, je ne dois rien avaler qui ne provienne de mon propre monde. Vous devez le savoir...

Toujours affalé comme un chat paresseux sur son trône, Dorian haussa les épaules.

— Vous ne savez pas ce que vous perdez. Dans ce cas, contentez-vous de nous tenir compagnie...

Il se leva gracieusement et m'offrit sa main. Voyant que je me contentais de la considérer froidement, il secoua la tête d'un air amusé et descendit simplement les marches à mes côtés, sans me toucher.

— Où est passé le reste de mon groupe ? demandai-je.

— Vos esprits-servants et votre ami humain sont en sécurité, je vous assure. Puisqu'ils ne peuvent prendre place à ma table, il a été veillé à ce qu'ils puissent bénéficier de leur propre confort, voilà tout.

Dorian me guida vers une table basse au plateau lustré, un peu plus large que les autres, mais entourée pareillement de sièges et de sofas recouverts de tissus somptueux, de brocarts colorés et de velours. Après s'être assis sur une petite causeuse, il tapota du plat de la main la place vacante.

— Me tiendrez-vous compagnie ?

Je ne pris pas la peine de répondre à son invitation, préférant m'asseoir sur un siège voisin... à une seule place. Ainsi, personne ne pourrait m'imposer sa présence. Nous fûmes bientôt rejoints par une dizaine de convives, au nombre desquels figuraient Rurik et Shaya. Celle-ci fit son rapport, expliquant à son roi que les soldats blessés lors de l'escarmouche avaient été soignés et se trouvaient en bonne voie de rétablissement.

M'en tenant à ma résolution, je ne touchai à aucune des victuailles qui nous furent servies en abondance. Je dois pourtant confesser que ce n'était pas l'envie qui m'en manquait... Tout avait l'air délicieux : poulardes de Cornouailles farcies, pain tout fumant sorti du four, desserts pour lesquels j'aurais pu tuer.

Mais je ne cédai pas à la tentation. L'une des principales règles à respecter dans un autre plan de réalité, c'est de ne jamais rien avaler qui ne provienne de son propre monde. Ceux qui ont été assez fous pour négliger cette élémentaire règle de prudence abondent dans nos histoires et légendes.

Les autres convives faisaient de leur mieux pour ne pas tenir compte de ma présence, mais Dorian semblait fasciné par moi. Pire encore, il s'était mis en tête de flirter. Au moins, il ne se montrait pas aussi lourdingue que les autres noblaillons qui s'y étaient essayés, mais je ne me laissai pas charmer (même s'il me fallait reconnaître qu'il pouvait se montrer charmant). Je répondais à ses avances en gardant un visage de marbre, ce qui paraissait le réjouir encore plus. Les autres femmes présentes lui offraient moins de résistance. Au moindre regard, à la moindre parole, elles fondaient de désir pour lui.

En fait, ils paraissaient nombreux, autour de nous, à fondre de désir. De manière on ne peut plus voyante... Pendant et après le dîner, j'en vis beaucoup – parfois des couples, mais pas toujours – qui se

caressaient ouvertement. Pour un peu, je me serais crue de retour sur mon bon vieux campus, à la fac... Il pouvait s'agir de simples baisers, ou d'une main qu'on laissait s'aventurer en haut d'une cuisse, mais aussi... de plus que cela. À l'autre bout de la pièce, je vis une femme chevaucher un homme assis et aller et venir au-dessus de lui avec conviction. J'étais quasiment sûre qu'il n'y avait rien pour les séparer sous les plis volumineux de sa jupe. À une table voisine, une autre femme était agenouillée devant un homme, fort occupée à le...

Je tournai précipitamment la tête pour en revenir à ce qui se passait à notre table. Je vis que Dorian ne m'avait pas quittée des yeux et qu'il n'avait sans doute rien raté de ma réaction. Répondant à une discrète invite de sa part, un beau brin de blonde vint se lover à côté de lui à la place que j'avais dédaignée. Une jambe passée sur son giron, elle l'enlaça et commença à lui embrasser le cou. Dorian laissa une de ses mains remonter le long de cette jambe offerte, relevant la jupe et exposant une douce plage de peau. Ensuite, il parut oublier sa blonde pour ne plus s'intéresser qu'à moi et à ses autres invités.

À l'exception du libertinage et de l'ambiance médiévale, cet endroit aurait presque pu paraître... normal. Les représentants des noblaillons avec lesquels je me collette dans mon monde sont des fouteurs de merde, toujours prêts à tromper les humains et à abuser de la magie. À côté, ceux qui étaient réunis autour de moi auraient pu faire figure de petits saints. Le folklore des noblaillons mis à part, ce banquet ressemblait à bien d'autres qui se tenaient chaque jour dans le monde des humains. Les gens se connaissaient et regardaient leurs amis avec affection. Ils discutaient amour, enfants, politique. Bien sûr, ils demeuraient étrangers et *différents* à mes yeux, mais pour un peu, j'en serais presque venue à les considérer comme des humains. Presque.

Désirant faire autre chose que rester assise à observer, je sortis de ma poche une des deux barres de Milky Way que j'avais apportées. C'était aussi par gourmandise que je m'y résignai : voir tous ces gens manger autour de moi m'avait donné faim. Dorian fut immédiatement intrigué et me demanda :

— Qu'est-ce donc que cela ?

— Un Milky Way, répondis-je en brandissant la barre devant moi. Une... friandise.

Je ne savais vraiment pas quoi ajouter. Je ne savais même pas ce qu'il y avait là-dedans. C'était du nougat, ce truc mousseux, à l'intérieur ? Je savais seulement que c'était délicieux.

Voyant qu'il observait la chose d'un œil intrigué, j'en brisai un morceau et le tendis à Dorian, qui l'accepta avec méfiance.

— Votre Majesté ! s'exclama l'un des hommes présents à table. Ne mangez pas ça ! Ce n'est pas prudent...

— Cela ne peut pas me faire grand mal, le rabroua Dorian avec agacement. Et n'essaie pas de me convaincre que c'est empoisonné, ou je laisserai de nouveau Bertha, la cuisinière, en prendre à son aise avec toi.

L'homme en resta subitement coi.

Dorian porta le morceau de Milky Way à sa bouche et le mâcha d'un air songeur. Voir son visage passer par un festival d'expressions fut assez hilarant. Il lui fallut un moment pour venir à bout de cette croustillante mélasse, le temps pour moi de l'imaginer avec délice aux prises avec un caramel au beurre salé.

— Amusant ! décréta-t-il lorsqu'il eut terminé. Qu'est-ce qu'il y a dedans ?

— Je n'en sais rien, répondis-je. Sans doute du caramel et du chocolat. Plus une brochette de trucs en tous genres transformés en tout autre chose.

Une des convives, aux cheveux bruns et frisés, me jeta un regard agressif avant de se lancer dans une diatribe enflammée.

— C'est typique de leur espèce ! Ils manipulent la nature et les éléments pour mettre au point leurs créations perverses jusqu'à ce qu'ils ne sachent plus ce qu'ils font. Ils constituent une offense au divin, semant derrière eux des monstruosité et des abominations qu'ils sont incapables de contrôler.

Une réplique cinglante me monta aux lèvres, mais je la ravalai. Volusian m'avait demandé d'être aimable. Étant donné leur comportement relativement civilisé durant ce dîner, je ne pouvais pas faire moins. Aussi fut-ce d'une voix posée que je répondis :

— Nos monstruosité accomplissent de grandes choses. Nous sommes capables de guérir des blessures et des maladies qui vous sont fatales. Nous avons la plomberie et l'électricité. Et des modes de transport qui font ressembler vos chevaux à des dinosaures.

— Des quoi ? s'étonna l'un des hommes.

— Laissez tomber ! Mauvais exemple...

Shaya secoua la tête et objecta :

— Nous obtenons bien des résultats semblables grâce à la magie.

— La magie n'a rien pu faire contre mon arme à feu, tout à l'heure.

— Mais ceux qui ont été blessés ont survécu. Il n'y a qu'une humaine, pour se vanter de ses capacités à semer la mort...

— Et vous avez plus de raisons que quiconque de vous en vanter, intervint Rurik. Aucun autre humain dans nos annales n'a éliminé autant des nôtres – Étincelants ou esprits – que vous.

Des regards noirs me cernaient tout autour de la table. Seul le visage de Dorian exprimait toujours une curiosité polie.

— La rumeur affirme que vous auriez même tué certains des

vôtres, fit-il remarquer. Cela ne vous empêche pas de dormir, d'avoir tant de sang sur les mains ?

Je m'adossai à mon siège, m'efforçant comme toujours de ne laisser aucune de mes émotions s'imprimer sur mon visage. Cela me tracasse parfois, mais je ne suis pas disposée à le leur confier. Je n'ai pas tué beaucoup d'humains – juste une poignée, promis... – et la plupart en état de légitime défense. Ils travaillaient pour les noblaillons ou d'autres créatures animées d'intentions coupables envers le genre humain. D'une certaine manière, cela justifie leur mort, mais je n'ai jamais pu me cacher que je prends une vie. Une vie humaine. Semblable à la mienne. La première fois que j'ai vu – par ma faute – s'éteindre l'étincelle vitale dans les yeux d'un homme, j'en ai fait des cauchemars pendant des semaines. Je n'en ai jamais parlé à Roland, ce n'est pas pour aller m'épancher dans l'oreille des noblaillons...

— À dire vrai, Dorian, je dors très bien, merci.

— On dit « Votre Majesté » ! me lança un gros type de l'autre côté de la table. Un peu de respect...

Dorian souriait. Les mines des autres s'allongèrent un peu plus.

— Les dieux puniront une meurtrière comme vous ! me prévint l'une des autres femmes.

— J'en doute, répliquai-je. Je n'ai assassiné personne. Je ne fais que défendre. Pour ce qui est de ces humains dont vous parliez, ceux que j'ai éliminés nuisaient à leur propre espèce en collaborant avec ceux des vôtres qui nous causent du tort. Ceux qui ne font que passer, je ne les tue pas. Je me contente de les renvoyer chez eux, c'est-à-dire chez vous. Je me dois de protéger mon monde, qui n'est pas le vôtre. Ce n'est pas un crime.

D'un geste sec de la main, Dorian congédia la blonde et se pencha sur son siège pour me parler de plus près.

— Mais vous savez que ce monde était aussi le nôtre autrefois...

— Oui. Et vos ancêtres l'ont quitté.

Les joues empourprées, Shaya me fusillait du regard.

— On nous a chassés ! s'emporta-t-elle.

Sans tenir compte de l'interruption, Dorian poursuivit :

— Vous ne nous avez pas laissé le choix. Autrefois, nous n'étions qu'un seul peuple. Puis, vos ancêtres se sont détournés des pouvoirs qu'ils avaient en eux au profit de ceux qu'ils pouvaient dompter en dehors d'eux-mêmes. Ils ont bâti. Ils ont domestiqué la nature. De leurs mains et grâce aux éléments, ils ont créé des choses qu'à nos yeux seule la magie pouvait créer. Certaines de ces choses ont même surpassé ce dont la magie est capable.

— Qu'est-ce qu'il y a de mal à cela ?

— À vous de me le dire, Odile... Cela valait-il le coup ? On ne

peut gagner sur les deux tableaux. La faculté de dompter la magie de l'univers annihile la magie qui est en soi. En conséquence, vos vies se sont raccourcies par rapport aux nôtres. Votre capacité d'émerveillement a disparu, sauf pour ce que peuvent prouver les faits et les nombres. Votre peuple n'aura bientôt plus pour seuls dieux que ses machines.

— Et malgré tout cela, renchérit Shaya amèrement, les humains continuent à croître et à se multiplier. Pourquoi n'ont-ils pas été maudits ? Pourquoi se reproduisent-ils aussi vite que chiens et chats alors que le nombre des nôtres décroît ? Ce sont eux, les abominations, pas nous !

— Leur courte vie, expliqua Dorian, leur besoin viscéral de créer avant de disparaître : voilà ce qui explique leur vitalité. Leur corps ne peut s'empêcher de vite se reproduire. Nous, nous ne ressentons pas cette urgence. (Un sourire entendu fleurit sur ses lèvres.) Du moins, nous la ressentons dans notre corps, mais pas dans notre subconscient, car notre âme sait que nous avons le temps.

— C'est une autre des merveilles de la médecine moderne, assurai-je. Nous pouvons aider les couples stériles à procréer.

Dorian fronça les sourcils, de nouveau plus intrigué qu'en colère.

— Racontez-nous ça...

J'hésitai un instant, regrettant soudain mon intervention. De manière aussi brève que possible, je leur expliquai l'insémination artificielle et la fécondation *in vitro*.

Même Dorian eut du mal à avaler ça.

Une des voisines de table de Shaya demanda, d'une voix qui n'était qu'un murmure effaré :

— C'est grâce à ça que vous êtes si nombreux ?

— Une infime minorité a recours à ces techniques. La plupart d'entre nous n'en ont pas besoin. En fait, je pense que nous faisons trop d'enfants.

En les découvrant tellement abasourdis, je me sentis un peu minable de leur avoir foutu le bourdon avec ça. Après tout, ne suis-je pas une grande avocate de la cause de la diversité culturelle ? Pourtant, cette conviction ancrée en moi ne s'étendait pas encore à ceux qui m'entouraient. Peut-être était-ce injuste, mais on m'a appris depuis que j'étais toute petite qu'ils ne sont pas humains. Même s'ils le paraissent un peu plus à mes yeux désormais, un seul dîner ne pouvait venir à bout de certitudes aussi ancrées.

Très pâle, Shaya secoua la tête.

— C'est donc ça qui nous a exilés loin de notre terre natale, dit-elle. Ce sont ces *choses* qui nous ont chassés du monde d'où nous venons pour nous forcer à nous réfugier dans celui des esprits et des âmes perdues... Nous avons été vaincus par des créatures dégénérées

qui se reproduisent facilement, et qui violent et pillent la terre en hommage à leurs dieux de métal.

— Écoutez..., rétorquai-je. Désolée de vous avoir chagrinés ainsi, mais c'est comme ça. C'est vous qui avez perdu ! Il vous fallait négocier. Vous vous êtes bien battus, je suppose. Vous figurez toujours dans bon nombre de nos contes de fées et dans nos mythes. *Mais vous avez quand même perdu !* C'est l'Histoire, qui veut ça. Il y a des guerres, et au final, qui perd ou qui gagne se révèle plus important que qui a raison ou qui a tort.

— Êtes-vous en train de nous dire que les vôtres se sont trompés ? s'enquit tranquillement Dorian.

— Non, répondis-je sans hésiter. Absolument pas !

— Vous êtes d'une loyauté absolue envers votre monde.

— Mais bien sûr ! Je suis humaine. Je n'ai pas le choix – surtout quand les vôtres ne font que créer des ennuis quand ils se rendent chez nous.

— Observez ceux qui emplissent cette pièce, me conseilla Dorian. À peine une vingtaine a déjà dû visiter votre monde. Et parmi ceux-là, une minorité a dû « créer des ennuis ». Il existe également des dégénérés dans vos rangs... Les prendriez-vous pour exemple afin d'affirmer que toute votre race est mauvaise ?

— Non, reconnus-je. Mais je dois quand même punir ceux qui le méritent. Écoutez... Je suis peut-être trop blasée vis-à-vis des vôtres, mais en n'ayant jamais rencontré que des déviants, difficile de ne pas porter de jugement.

Dorian scruta mon visage un long moment. Je ne pus rien déchiffrer sur le sien. Tous les autres me regardaient comme s'ils avaient été capables de m'exécuter illico si la parole donnée de leur souverain ne les avait pas retenus. Je me demandai si je l'avais foutu en rogne au point de lui faire regretter de m'avoir accordé l'hospitalité.

Soudain, son expression songeuse fit place à sa mine coutumière d'amusement perpétuel. Il se leva, faisant glisser son manteau derrière lui. Mes voisins de table s'empressèrent de l'imiter. Je pris mon temps pour me lever.

— Je vous remercie tous pour cette excellente soirée, mais je dois à présent vous quitter. (Il forçait sa voix, de manière qu'on l'entende au-delà de notre table. Le bruit des conversations cessa progressivement dans la salle.) Mon invitée est sans doute impatiente et pressée de partager mon intimité, aussi détesterais-je la décevoir.

La bande des lèche-cul se mit à rire grassement. Je me raidis, espérant m'éviter de rougir. Dorian me jeta un coup d'œil en biais tandis que nous quitions la salle du trône.

— Si je vous présentais ma main, dit-il, je suppose que vous ne

la saisiriez pas ?

— Des clous ! Je ne veux pas leur donner des idées.

— Oh ! Si ce n'est que ça... J'ai bien peur qu'ils s'en fassent déjà en voyant où je vous emmène.

— Où m'emmenez-vous ? demandai-je en le coiffant d'un regard noir.

— Eh bien... dans la plus privée des pièces de ce château. Ma chambre, naturellement.

Chapitre 9

— « Votre chambre » ? m'étonnai-je. Pour quoi faire ? Je veux dire... vous paraissez bien plus enclins, vous autres, à prendre votre pied en public.

D'un geste, Dorian m'indiqua de tourner dans une galerie menant à sa suite royale, ou à son aile réservée, ou à quoi que cela ait pu être.

— Rien que de très naturel à cela, répondit-il. Pourquoi se cacher ? En outre, c'est vraiment excitant de savoir que d'autres vous observent. Vous n'avez jamais essayé ?

— Désolée. Je ne suis pas exhibitionniste.

J'avais à peine prononcé ces mots que le souvenir de Kiyo vint me tourmenter. Nous nous étions plutôt donnés en spectacle, sur la piste de danse du bar, avant de baiser en plein air sur le balcon de l'hôtel. Nous n'avions pas attiré l'attention, mais cela aurait pu se produire. Rien que le fait d'y penser me procura un frisson... qui n'avait rien de désagréable.

Nous passâmes une autre double porte, gardée par deux sentinelles à l'extérieur. Ils portaient des armes, mais je savais que leurs pouvoirs magiques étaient plus à craindre.

Une fois que Dorian eut refermé derrière nous, je me retournai et examinai les lieux.

— Seigneur ! m'exclamai-je. En effet, pourquoi feriez-vous l'amour ailleurs alors que vous pouvez le faire ici...

— Je le fais ici, je le fais ailleurs. Franchement, peu m'importe. J'aime le changement.

La pièce donnait l'impression de s'étendre sur des kilomètres. Le mur le plus éloigné était presque entièrement composé de grandes baies. En plein jour, la vue devait y être époustouflante. Des peintures à l'énorme lit couvert d'une courteline en soie, toutes les teintes déclinaient les variantes du doré et du lie-de-vin. Les torches, sur le mur, ajoutaient une touche charmante et presque excentrique. Ouvrant sur un des côtés de la pièce, j'en aperçus une autre qui devait servir de salle de bains, à en juger d'après la gigantesque baignoire en marbre qui y trônait. À l'opposé, de l'autre côté de la chambre, se trouvait une sorte de salon. Dorian m'y conduisit et me désigna un

fauteuil tarabiscoté garni de coussins de velours.

— Un peu de vin ? demanda-t-il en saisissant une carafe sur une table basse.

— Vous connaissez déjà la réponse.

— Je suis sûr qu'un verre de vin ne pourrait vous faire de mal.

— Ouais, c'est ça. Perséphone était convaincue que quelques pépins de grenade ne lui feraient pas de mal non plus. À présent, elle règne sur l'Inframonde[8]...

Dorian se servit un verre et prit place dans un siège disposé un peu en biais face au mien.

— Serait-ce si terrible d'avoir à régner là-bas ?

— Je préfère laisser de côté cette question. Maintenant, écoutez-moi. Je voulais vous parler d'un type de chez vous, du nom d'Aeson. Il a kidnappé une humaine et...

Dorian m'interrompit d'un geste de la main.

— Nous parlerons affaires plus tard.

— Mais... j'ai besoin de la retrouver au plus vite, insistai-je. Et...

— Et je vais vous y aider. Je vous le promets. Mais vous n'êtes pas à une heure près. Tenez-moi un peu compagnie, et je vous raconterai une histoire.

— Une histoire... Vous plaisantez ?

— Ma chère Odile, je vous assure que je suis toujours sérieux. Enfin... non, en fait c'est un mensonge : la plupart du temps, je ne le suis pas. Mais à cet instant, il se trouve que je ne plaisante pas. Installez-vous confortablement et écoutez-moi.

Je soupirai, me coulai dans le siège et sortis de ma poche mon dernier Milky Way. Voyant qu'il lorgnait dessus, je brisai la barre en deux et lui en tendis une moitié. Hochant la tête pour me remercier, il dégusta la friandise avec son vin, scène si cocasse qu'elle faillit me faire sourire.

— À présent, dites-moi..., reprit-il ensuite. Avez-vous déjà entendu parler du Seigneur de l'Orage ?

— Non. Ce mec est réel, ou imaginaire ?

— On ne peut plus réel.

— Vous auriez donc ici un « Pays de l'Orage », ou quelque chose du genre ?

— Pas vraiment, non. Le Seigneur de l'Orage régnait sur de vastes territoires, mais son titre lui avait davantage été donné en hommage à ses talents, qui consistaient à contrôler les phénomènes météorologiques.

— Logique...

Un mince sourire aux lèvres, il ajouta :

— J'ai l'impression que vous ne vous rendez pas bien compte de l'importance de ce don.

— Pas vraiment, reconnus-je. En guise de pouvoirs magiques, chacun d'entre vous à son péché mignon, non ? Alors les tempêtes ou autre chose...

— Ah ! Vous n'y êtes pas du tout. Contrôler le temps, c'est se rendre maître des éléments : l'eau, l'air, le feu des éclairs. Le Seigneur de l'Orage, en pleine fureur, offrait un spectacle à la fois terrible et stupéfiant. Il était capable de faire tomber le ciel sur la tête de ses ennemis pour les châtier. Peu d'entre nous possèdent une telle puissance. Je n'ai jamais rencontré son pareil, et j'ai plus de deux cents ans. Même dans votre monde, ses pouvoirs n'étaient pas amoindris.

— Et vous ? demandai-je. Quel type de pouvoir possédez-vous ?

J'aurais sûrement été plus inspirée de lui poser la question avant de m'enfermer seule avec lui.

— J'ai la faculté de me rendre maître de tout ce qui vient du sol : terre, roches, magma.

— Pas mal pour le magma, mais le reste n'est pas très impressionnant. Désolée...

Ses yeux dorés scintillèrent quand il m'expliqua :

— J'ai le pouvoir de commander aux pierres de ce château, de le faire s'écrouler, et de transformer en quelques minutes cet endroit en un champ de ruines.

Je balayai la pièce du regard avant de reconnaître :

— Bon. D'accord. C'est assez impressionnant.

— Merci. En tout cas, avec de tels pouvoirs, le Seigneur de l'Orage entraînait forcément derrière lui nombre de partisans. En ces temps-là, nous étions plus divisés. Nos royaumes étaient plus nombreux et n'avaient pas la taille de ceux d'aujourd'hui. Chez nous, les divisions politiques et géographiques évoluent sans cesse. Le Seigneur de l'Orage a cherché à y remédier. Il a battu et fédéré sous sa bannière nombre des plus petits monarques. Son but ultime était d'unifier tous les Étincelants sous son règne. Et il a accompli d'étonnants progrès.

— Était-il un bon roi ?

En dépit de mes réticences, je me laissais prendre à son récit.

— Cela dépend de ce que vous entendez par « bon ». Il était un bon chef de guerre, sans aucun doute. Et il était impitoyable, ce qui constitue une condition déplaisante, mais indispensable pour régner. Cependant, puissant comme il l'était, il n'avait aucun scrupule à prendre aux autres ce qui lui faisait envie, que cela leur plaise ou non. Ceux qui attisaient sa colère mouraient inévitablement. S'il avait envie d'une terre, il la prenait. S'il avait envie d'une femme, il la prenait aussi. Certaines considéraient cela comme un honneur. Les autres, il les forçait.

Dorian marqua une pause et me considéra d'un air à la fois sérieux et compatissant avant de préciser :

— Certaines étaient humaines.

Cette précision me glaça.

— Un autre Aeson...

— Malheureusement, oui.

— « Malheureusement » ? m'étonnai-je. Vous êtes l'un des leurs. Vous devez avoir un faible pour les humaines, vous aussi.

— Bien entendu. C'est notre cas à tous, que nous soyons mâle ou femelle. Vous autres, humains, dégagez une odeur de musc et de sexe qui est une ode à la fertilité. Elle titille nos sens et réveille nos instincts les plus primaires, dont celui de nous reproduire. Ainsi, je comprends bien ce qui motivait le Seigneur de l'Orage et ce qui motive Aeson, mais... (Avec un haussement d'épaules, il conclut :) Je n'ai jamais couché avec une femme qui ne me désirait pas. Je n'ai jamais forcé personne. Pas même une humaine.

— Vous semblez être un cas à part.

— Non. Comme je vous l'expliquais tout à l'heure, seul un petit nombre d'entre nous empiètent sur les droits des humains. Il y a des violeurs dans vos rangs également. Mais ils sont eux aussi en nombre réduit.

Me redressant sur mon siège, j'appuyai ma tête contre le dossier.

— OK, dis-je finalement. Poursuivez votre histoire.

Cela le laissa un instant pantois, comme s'il ne pouvait croire que je lui avais concédé quelque chose. J'avais moi-même du mal à l'admettre.

— Très bien, reprit-il enfin. Les ambitions du Seigneur de l'Orage ont fini par déborder le cadre de ce monde-ci. Il a voulu conquérir le vôtre également.

— C'est impossible.

— Pas tant que ça. Le désir de retourner dans la mère patrie brûle en chacun de nous, et il est susceptible d'en pousser plus d'un à des actes extrêmes. Le Seigneur de l'Orage a rencontré un franc soutien, des armées se sont mobilisées, prêtes à traverser la frontière entre les mondes pour concrétiser son rêve. Il avait programmé une invasion massive pour la nuit de Samhain, Étincelants et esprits réunis.

— Que s'est-il passé ? Manifestement ça n'a pas marché.

Dorian s'était appuyé sur l'accoudoir de son fauteuil, le menton sur le poing, comme il l'avait fait sur son trône. Sa chevelure somptueuse pendait d'un seul côté, ruisseau de cuivre en fusion.

— Je vais vous le dire dans un petit moment, répondit-il. D'abord, j'aimerais connaître votre opinion sur tout ceci. Que pensez-vous de ce plan de conquête, à la lumière de vos nobles discours à

propos des vainqueurs et des vaincus qui doivent accepter leur sort ? Si nos forces avaient triomphé des vôtres en combat loyal, auriez-vous accepté si facilement la défaite ?

— Je déteste les hypothèses d'école ! (Pour toute réponse, je dus me contenter de son sourire.) D'accord, allons-y..., repris-je dans un soupir. Il faut s'entendre sur la notion d'acceptation. Si nos armées et nos infrastructures avaient été réduites à néant, j'imagine que j'aurais eu, d'une certaine manière, à l'admettre. Aurais-je pour autant aimé ça ? L'aurais-je accepté ? Sans doute que non. J'aurais sûrement continué le combat. En cherchant un moyen de changer les choses.

— Dans ce cas, peut-être comprendrez-vous mieux notre attitude vis-à-vis de vous et du monde dans lequel vous vivez ?

— Peut-être, mais... pourquoi vous accrocher ainsi à un si lointain passé ? Vous vivez ici dans un monde parfaitement agréable.

— Vous êtes en train de vous contredire.

— Eh bien... dans le scénario que vous évoquez, nous n'aurions pas eu de monde de rechange dans lequel nous installer. Nous aurions dû vivre soumis dans le nouveau monde que vous auriez conquis.

— Cela aurait-il fait une grande différence ?

Mes yeux se posèrent sur l'une des torches.

— Non, reconnus-je à mi-voix. Probablement pas. En fait, je ne sais pas. (Il me faisait entrer en empathie avec les noblaillons, et je n'aimais pas ça. Je me retournai vers lui et poursuivis :) Que s'est-il passé, ensuite ? Faudrait-il que je me lance sur les traces de ce Seigneur de l'Orage ?

— Non. Hélas, il est déjà mort. (Dorian me dévisagea un long moment en silence, pour une raison qui m'échappait, avant de conclure :) C'est Roland Markham qui l'a tué.

Je me raidis dans mon siège.

— Quoi ?

— Vous ne le saviez pas ?

— Non. Bien sûr que non. Je n'avais même jamais entendu parler de ce Seigneur de l'Orage avant ce soir.

Cette réponse laissa Dorian un instant songeur, mettant un terme momentanément à son habituelle jovialité.

— Voilà qui m'étonne assez, dit-il enfin. Avoir vaincu le Seigneur de l'Orage doit constituer le plus haut fait d'armes de la carrière de Roland Markham. Comment pouvez-vous ne pas être au courant ? N'est-il pas votre père ?

— Mon beau-père. Mais c'est lui qui m'a formée. (Je retournais l'information sous mon crâne.) Je ne vois pas pourquoi il ne m'en a pas parlé. Quand est-ce arrivé ?

— Oh... cela doit faire treize ans. Peut-être quatorze.

C'était à peu près à cette époque-là que Roland a commencé à

m'entraîner. Simple coïncidence ? La menace d'une invasion outremondienne l'a-t-elle décidé à aller à l'encontre des volontés de ma mère ?

En butte à mon silence, Dorian poursuivit :

— Vous ne serez pas surprise d'apprendre que Roland Markham possède lui aussi une sacrée réputation, par chez nous. Encore que certains soutiennent que vous l'avez surpassé par vos crimes.

— J'aimerais que vous cessiez de me dépeindre en mercenaire assoiffée de sang.

— Vous n'êtes pas la seule à souffrir de votre réputation.

— Ouais... Mais bon : la moitié du temps, je ne fais que renvoyer les vôtres ici.

— Vous avez tué assez d'Étincelants dans votre vie pour effrayer la plupart de mes invités ce soir.

— Peut-être, mais ce n'est pas pour cette raison que vous m'avez raconté cette histoire.

— C'est assez vrai. (Il se servit un autre verre de vin et enchaîna :) Vous êtes brave, Eugenie Markham. Brave, forte et magnifique. Mais votre vision et votre perspective sur le monde – sur les mondes – sont faussées. Vous ne nous comprenez pas. Nous ne nous conduisons pas comme nous le faisons sous l'influence d'une nature maléfique. Nos agissements répondent à certaines motivations.

— Il en va de même pour moi. Je ne tue pas par plaisir.

— Eh bien... j'en doutais un peu, mais je crois vous avoir comprise. Vous agissez comme vous le faites par loyauté envers votre espèce. Vous protégez les humains pour leur permettre d'avoir la meilleure vie possible.

— Et c'est ici que vous allez ajouter que vous faites rigoureusement la même chose.

Il se mit à rire longuement, d'un rire riche et mélodieux.

— Eh bien, Eugenie... Venons-nous réellement d'avoir un moment de complicité ?

— Vous avez cessé de m'appeler Odile, lui fis-je remarquer pour éluder sa question.

— Nous ne sommes plus en public. Cela n'a plus d'importance.

— Bref... (Je préférerais changer de sujet.) Lorsque votre Seigneur de l'Orage a rassemblé ses armées et ses partisans... en faisiez-vous partie ?

L'habituelle frivolité de Dorian s'estompa.

— Oui, reconnut-il. J'en étais. En fait, j'étais l'un de ses plus ardents partisans.

— Vous recommenceriez, si c'était à refaire ?

— Sans l'ombre d'une hésitation. Je donnerais n'importe quoi pour voir l'ambition du Seigneur de l'Orage se réaliser. Depuis sa

mort, prophéties et augures ont abondé, promettant à l'avenir d'autres occasions. Je porte attention à tout cela.

Voyant que je m'abstenais de répondre, il demanda :

— À quoi êtes-vous en train de penser ?

— J'essaie de décider si je dois revenir sur ma parole et vous tuer.

Instantanément, sa bonne humeur fut de retour.

— Savez-vous à quel point je suis heureux que vous soyez venue me voir ? Je ne me suis pas autant amusé depuis des années. Mais vous ne me tuerez pas. Pas ce soir, du moins. Et pas parce que votre parole vous en empêche.

Je le toisai de nouveau, un sourire s'affichant soudain sur mes lèvres.

— Ah oui ? dis-je. Et pourquoi en êtes-vous si sûr ?

— Parce que je vous ai dit exactement ce que je pense. Si je vous avais menti en affirmant que le monde des hommes ne m'intéresse pas et que les projets du Seigneur de l'Orage me laissaient indifférent, vous ne m'auriez pas cru. En vous disant la vérité, je m'assure de pouvoir rester en vie au moins cette nuit. Vous ne m'aimez peut-être pas, mais je pense que ma sincérité me vaut votre respect.

— Peut-être.

Sur ce, je retombai dans le silence. Dorian paraissait incapable de le supporter.

— À présent, insista-t-il, qu'êtes-vous encore en train de penser ?

— Que vous paraissiez presque humain.

Il se pencha vers moi, un peu trop pour que je me sente tout à fait à l'aise, et demanda :

— Dois-je me sentir flatté ou insulté ?

Je laissai un petit rire piteux m'échapper.

— Je n'en sais rien.

— Vous avez un très joli sourire.

— Hé ! protestai-je. Ne commencez pas avec ça ! Je me fiche de savoir à quel point vous êtes honnête ou combien je sens le musc.

Dorian se recula et s'adossa à son siège.

— Puisque vous le dites...

Quant à moi, j'avais toujours autant de mal à me faire à l'idée que nous avions échappé une invasion massive.

— Dites-moi..., repris-je. Votre attitude envers les projets du Seigneur de l'Orage est-elle courante, parmi les vôtres ? Est-elle partagée par d'autres ?

— Par certains oui, et par d'autres non. Maiwenn, Reine de Saule, pense qu'il était le diable incarné. Elle était persuadée que ses projets nous mèneraient à la ruine et ne se serait jamais jointe à lui. D'autres ont renoncé après la défaite du Seigneur de l'Orage. Puisque

lui ne pouvait le faire, disaient-ils, personne d'autre ne le pourrait. D'autres encore... portent toujours ce rêve en eux. À commencer par votre ami le roi Aeson.

Je poussai un soupir de soulagement.

— Enfin nous y voilà ! Vous êtes donc prêt à parler business ?

— S'il le faut... Alors ! Je crois comprendre que votre objectif consiste à tirer cette fille de ses griffes.

— Oui.

— Et comment comptez-vous vous y prendre ? Avec l'aide de vos esprits-servants et de cet humain ?

— Oui.

Ce fut au tour de Dorian de se cantonner dans le silence.

— Hé ! protestai-je. Je sais que ça a l'air un peu dingue, mais je n'ai pas le choix.

— Et c'est pour cette raison que vous êtes venue à moi.

J'acquiesçai d'un hochement de tête, et pour la première fois, la sagesse du plan de Volusian m'apparut. Si Dorian pouvait réellement flanquer ce château par terre par la seule force de sa volonté, il pouvait faire une recrue de choix dans notre commando.

— En dépit de mes propos édifiants sur ma volonté de protéger les miens, reprit-il, vous êtes donc convaincue que je pourrais me dresser contre Aeson.

— Volusian – un de mes esprits-servants – affirme que vous n'êtes pas les meilleurs amis du monde, tous les deux.

— Il a raison. Aeson est un de nos chefs les plus puissants, mais je n'aime pas sa façon de gouverner ni de se comporter envers ses soi-disant alliés. Ça ne veut pas dire pour autant que je peux me joindre à vous et m'opposer ouvertement à lui.

— Mais vous disiez tout à l'heure...

— Que je vous aiderai. Et je vais le faire. Mais je ne peux pas le faire en personne.

Si j'avais commencé à développer des sentiments amicaux à son égard, ils s'évaporerent illico. Ma voix se fit glaciale quand je lui lançai :

— OK ! Que proposez-vous ?

— J'ai ici un serviteur qui était autrefois l'un des hommes d'Aeson. Je l'enverrai avec vous pour vous servir de guide.

— En quoi pourrait-il m'être utile ? Mes esprits-servants connaissent déjà le chemin.

— Ils ignorent tout des passages dérobés. Lui, connaît la place sur le bout des doigts. Il pourra grandement vous aider à passer inaperçus. Je ne connais pas grand-chose de l'art de la stratégie chez les humains, mais j'imagine que, chez vous aussi, discrétion et subtilité amènent de meilleurs résultats que foncer droit dans le tas.

Surtout lorsque l'on est – comme vous l'êtes – surpassé en nombre.

Je me renfonçai dans mon siège en grommelant :

— Je suppose que oui.

— Voilà qu'elle boude ! plaisanta-t-il.

— Non, je ne boude pas.

— Cela ne me dérange pas. C'est charmant.

— Non, ça ne l'est pas.

Pinçant mon menton entre le pouce et l'index, il tourna mon visage vers lui.

— Si, ça l'est..., insista-t-il. Même si ça reste injustifié. M'auriez-vous aidé, fût-ce un tout petit peu, si j'avais effectué auprès de vous une démarche similaire ?

— Non.

Je n'avais même pas essayé de prétendre le contraire.

Dorian laissa retomber sa main, sans cesser de sourire.

— Que d'honnêteté entre nous, ce soir ! s'amusa-t-il. Bien... Je suppose qu'il ne me reste qu'à vous présenter Gawyn.

— Attendez !

Je me relevai, indécise. Tant de sincérité m'avait remis Kiyo en tête ; de même, sans doute, que les allusions sexuelles. Bon, d'accord : de toute façon, je n'avais pas besoin de ça. Dernièrement, tout me faisait penser à Kiyo.

— Vous avez une autre question ? s'étonna Dorian.

Je l'étudiai attentivement. Il faisait partie des noblaillons, mais quelque chose, dans notre brève rencontre, le rendait... un peu moins suspect sans être pour autant tout à fait digne de confiance. Réellement, il était ce qui pouvait se rapprocher le plus pour moi d'un allié dans la place.

— Oui, répondis-je. J'en ai une.

Je retirai ma veste et pivotai sur mes talons pour ne plus lui faire face. Je ne portais pas de débardeur décolleté dans le dos et je dus me défaire également de la chemise à manches longues que je portais dessous. Après un instant d'hésitation, je retirai le soutien-gorge également.

— Oh ! s'exclama-t-il. Je pense que je vais aimer cette question.

Le dos tourné vers lui, je croisai les bras contre mes seins et demandai :

— Vous voyez les griffures ?

— Naturellement.

— Savez-vous ce qu'elles sont ? Je pense qu'elles m'ont été faites par... je ne sais quoi qui venait de l'Outremonde.

Je l'entendis se lever et s'approcher de moi. Un instant plus tard, du bout des doigts, il effleura mes blessures, suivant leur tracé. Son contact se révéla léger et réellement attentif. Je n'aurais pas dû le

trouver érotique – pour un tas de raisons –, pourtant il le fut. Il fit lentement descendre ses doigts jusqu'au bas des griffures, puis les fit remonter avec la même lenteur.

— Je ne peux pas vous dire ce qui vous a fait ça, dit-il enfin. Mais je peux vous assurer que ces griffures vous ont été infligées en faisant appel à la magie. Si je devais émettre une hypothèse... ce serait celle que vous avez été marquée.

— « Marquée » ? Comment ça ?

— Je pense que ce – ou celui – qui vous a fait ça avait l'intention de vous pister. Tant que ces marques restent sur vous, ce – ou celui – qui les a faites peut vous retrouver.

Je frissonnai, et cela n'avait rien à voir avec le fait que j'étais torse nu ou que ses doigts étaient encore sur moi.

— Vous pouvez m'en débarrasser ? demandai-je.

— Non. Elles pourraient finir par s'estomper d'elles-mêmes, mais je ne peux vous dire quand. Qui les a faites ?

J'hésitai une seconde de trop à répondre.

— Un homme.

Dorian écarta les doigts, paume contre mon dos, avant de constater :

— J'aurais bien du mal à vous griffer ainsi de là où je me trouve. Il faudrait que nous soyons face à face et que je vous tienne dans mes bras.

Je ne répondis pas.

Contre ma peau, je sentis son souffle et compris qu'il riait tout bas ; et qu'il devait s'être rapproché de moi...

— Eh bien, eh bien..., susurra-t-il. Eugenie Markham, tueuse d'Étincelants, qu'avez-vous fait ?

— Je n'en sais rien.

Il laissa ses mains courir le long de mon dos, jusqu'à se poser sur mes hanches, avant d'ajouter :

— Cela vous ronge, n'est-ce pas, d'avoir laissé quelque chose que vous haïssez à ce point vous toucher ainsi ? Vous avez aimé ?

— C'est pas vos oignons ! Et vous n'êtes pas obligé de vous coller à moi. (Je fis volte-face, sans baisser les bras, et conclus en reculant d'un pas :) L'inspection est finie.

— Comme vous voudrez. Mais je ne suis pas sûr que vous ayez réellement envie qu'elle le soit.

— Je ne couche pas avec...

Je laissai ma phrase en suspens. Dorian l'acheva pour moi.

— ... les noblaillons ?

S'avançant d'un pas, il me rejoignit et posa ses mains sur mes bras, les serrant plus fort qu'il n'aurait dû le faire ; même s'il n'aurait en fait pas dû le faire du tout... J'aurais voulu le repousser, mais j'en

étais incapable. Bien plus grand que moi, il se courba légèrement pour que nos visages se retrouvent au même niveau. De près, il sentait la cannelle.

— Savez-vous, dit-il à voix basse, que malgré votre réputation, tout homme de ce château donnerait la lune pour être votre amant ? Partagez mon lit, cette nuit, et je vous amènerai moi-même chez Aeson pour combattre à vos côtés.

Je levai la tête pour le regarder au fond des yeux, à moitié tentée. J'avais bien besoin de son aide. Et il n'était pas repoussant. Mais je ne pouvais pas faire ça, même si ça paraissait sur le coup faisable et presque tentant. J'avais cédé à Kiyō sans savoir à qui j'avais affaire. J'étais incapable de m'offrir à un autre noblaillon en sachant exactement ce qu'il était. Cet instinct demeurerait fermement ancré en moi.

— Non. Ce ne sont pas les femmes qui manquent, à votre cour..., répondis-je d'un ton léger. Vous n'avez pas besoin de moi.

— Aucune d'elles ne serait capable d'enfanter comme vous. Votre corps porte la promesse de nombreux enfants.

— Ça m'étonnerait. Je suis sous pilule.

— Sous quoi ?

Je lui expliquai de quoi il s'agissait. Il ne se détourna pas de moi, mais dans ses yeux je lus clairement que ce n'était pas l'envie qui lui en manquait.

— Je ne comprendrai jamais les humains, dit-il après avoir lâché un long soupir. Vous avez la chance d'être féconds, et vous l'étouffez dans l'œuf...

— La surpopulation nous guette. Et je ne suis pas prête à avoir un enfant.

— Je ne comprendrai jamais les humains, répéta-t-il.

— Et moi qui pensais que nous avions fait des progrès dans notre compréhension mutuelle... Je crois que vous feriez mieux de me laisser partir, à présent.

— Mon offre tient toujours.

Les sourcils arqués, je lui demandai :

— Même sans grossesse à la clé ?

— Ne sous-estimez pas vos charmes nombreux. Je peux avoir envie de vous mettre dans mon lit pour d'autres raisons.

— Lesquelles ? Mis à part le fait que vous devez vouloir coucher avec tout ce qui n'est pas de votre sexe ?

Dorian promena son regard sur mon corps, avant de le remonter sur mon visage, me donnant ainsi l'impression que je dévoilais beaucoup mes seins.

— Je vous épargnerai les raisons les plus évidentes, dit-il. Honnêtement, la raison principale... est que je pensais pouvoir vous

convaincre, en une nuit, que tous les noblaillons ne sont pas des monstres. Vous avez encore un long chemin à parcourir, mais vous avez déjà été intime avec l'un de nous – ou quoi que ce soit venu de ce monde – et vous ne pouvez vous empêcher d'y penser. Et pas parce que vous avez détesté ça. En ajoutant cette expérience à celle que vous vivez ce soir, vous finirez par ne plus savoir où vous en êtes.

» Je voulais faire l'amour avec vous tant que vous auriez été sous le coup de cette indécision, tant que vous n'auriez plus su si je suis un dieu, un monstre, ou simplement un humain comme vous. Je voulais vous accompagner dans ces moments ultimes de vulnérabilité, lorsque votre désir aurait combattu votre instinct, lorsque chaque caresse, chaque contact avec mon corps aurait éveillé à la fois le plaisir et la peur en vous.

— « La peur » ? m'insurgeai-je. Seriez-vous en train de me menacer de viol, comme tant de vos semblables ces temps-ci ?

— Non. Je vous l'ai dit, jamais je ne prends une femme de force. Mais cela ne fait rien. Vous viendrez à moi de votre propre choix.

— Aucune chance.

— J'en vois beaucoup, au contraire ! Vous êtes d'une nature très conflictuelle, Eugenie. Même si vous ne vous en rendez pas compte, vous êtes attirée par des choses dont vous savez qu'elles ne le devraient pas. Vous aimez jouer avec le danger. Il vous excite. C'est la raison pour laquelle vous combattez si agressivement les créatures de l'Outremonde. C'est la raison pour laquelle vous êtes venue ici sauver cette fille, même si vous êtes consciente que c'est de la folie. Et c'est la raison pour laquelle vous me reviendrez. Vous ne pourrez vous en empêcher. Vous souhaitez atteindre cette limite, vous exposer au danger, voir jusqu'où vous pouvez aller. Vous vous protégez si farouchement de ce qui vous fait peur que l'idée de laisser tomber vos protections et de vous soumettre vous excite. Bien sûr, vous ne laisseriez personne que vous haïssez – par exemple Rurik – vous toucher. Mais moi ? Vous ne me haïssez pas ; pas tout à fait. Je suis pour vous le compromis idéal. Le moyen le plus parfait – et le plus sûr – d'obtenir ce dont vous avez envie.

— Vous êtes cinglé ! (Je me détournai de lui en le repoussant à pleines mains, sans me soucier qu'il puisse voir mes seins ou non.) Et vous vous excitez sur de bien merdiques dingeries.

— Pas plus dingues que vos propres désirs.

— Vous vous trompez. De toute façon, si je devais réellement baiser avec un noblaillon, ce ne serait pas avec l'un de ceux qui ne rêvent que d'envahir mon monde.

Dorian haussa les épaules et me regarda me rhabiller.

— C'est vous qui le dites. Êtes-vous toujours partante, pour l'offre d'assistance que je vous avais faite en premier lieu ?

J'hésitai un instant. Sa petite tirade sexuelle m'avait mis les nerfs à vif, même si je n'aurais su dire exactement pourquoi. En dépit de mes sentiments mitigés à son égard, j'avais toujours besoin de son aide. C'était devenu pour moi on ne peut plus clair.

— Oui, répondis-je. Je pourrais bien avoir besoin de votre serviteur.

— Alors, laissez-moi vous le présenter.

Chapitre 10

Selon mon estimation, nous devons avoir passé un peu plus de deux heures chez Dorian, et une petite heure pour parvenir chez lui. À ce train-là, nous ne serions pas rentrés dans notre monde avant l'aube. Si jamais nous y revenions.

Le serviteur de Dorian, Gawyn, avait l'air d'avoir dans les cent ans. Non, une seconde... Cent ans, c'est l'âge de l'enfance pour un noblaillon. D'accord ; il devait avoir dans les mille ans. En fait, je n'en savais rien. Il était juste vieux, quelconque et insignifiant. Ses cheveux gris lui arrivaient presque aux chevilles. Et dès que je le vis clopiner vers nous, je me dis que le trajet jusqu'au château d'Aeson allait nous prendre des heures, malgré l'assurance donnée par mes esprits que nous n'en étions pas très loin.

— Il paraît très très vieux..., murmurai-je en aparté à Dorian. Et un peu... en dehors du coup.

Gawyn était en train de dire à Wil qu'il avait de très belles jambes, en dépit du fait que sous sa forme de projection outremondienne il n'en avait pas. Je n'étais même pas sûre qu'il avait conscience d'avoir affaire à un homme.

— Son esprit sera aussi affûté qu'une lame quand vous parviendrez au château d'Aeson, m'assura mon hôte. Et pour que vous alliez plus vite, je vais vous donner des chevaux. Vous m'avez l'air d'être femme à pouvoir chevaucher remarquablement dans toutes sortes de situations...

Je ne relevai pas l'allusion, tout occupée que j'étais à me dire que je n'étais pas montée sur un cheval depuis des années (à l'exception récente de mon passage sur la monture de Rurik). Les chevaux n'étaient pas mon truc. Je n'avais jamais compris pourquoi les petites filles veulent toutes des poneys. Le temps que je passerais encore en selle cette nuit-là me garantirait de belles courbatures le lendemain.

Dès que l'on m'eut rendu mes armes, nous nous mîmes en route. Dorian nous avait fait ses adieux, m'assurant qu'il attendrait avec impatience ma prochaine visite. J'étais restée professionnelle en le remerciant simplement pour son aide. Je crois que cela l'avait mis en joie bien davantage qu'aucune autre réaction de ma part.

Nous allâmes effectivement bien plus vite à cheval que nous ne l'aurions fait à pied. Dans un monde qui ignorait le moteur à explosion, je ne pouvais en tout cas espérer mieux. Le mien était noir comme la nuit, avec une petite étoile blanche sur la tête. Celui de Gawyn devait être un alezan. Les esprits et Wil se contentèrent de dériver dans notre sillage.

Dans le noir, je pouvais à peine distinguer notre guide qui m'observait avec curiosité.

— Ainsi, dit-il au bout d'un moment, vous êtes Eugenie Markham, le Cygne Noir.

— Il paraît.

— J'ai rencontré votre père, une fois.

Je ne crus pas utile de faire le distinguo père/beau-père.

— Ah oui ?

— Un grand homme...

— Vous le pensez vraiment ?

— Vraiment ! Je sais que certains ne sont pas de cet avis, mais... vous pouvez être fière.

— Merci, je le suis.

Gawyn n'en dit pas plus, me laissant méditer sur ses paroles, un peu étonnée. Étant donné ce que Dorian m'avait dit, je ne me serais pas attendue à trouver des fans de Roland dans l'Outremonde. Il était pourtant vrai que certains – dont... comment s'appelait-elle, déjà ? Maiwenn ? – s'étaient opposés au Seigneur de l'Orage. Dans ces conditions, ceux-là pouvaient fort bien considérer Roland comme un héros.

Nous chevauchâmes ensuite dans un silence relatif, troublé seulement de temps à autre par les interventions enthousiastes de Finn qui s'émerveillait gaiement de la qualité de l'accueil de Dorian. Comme précédemment, notre route nous amena à passer de manière abrupte d'un royaume et d'un climat à l'autre. Je ne pouvais me défaire de l'impression que nous tournions en rond. À plus d'une reprise, Gawyn fit stopper nos montures et se gratta la tête en marmonnant pour lui-même. Je ne trouvais pas cela très rassurant. Au bout d'un moment, il nous fit quitter la piste pour nous engager dans la forêt. J'espérais que si nous avions été tout à fait perdus, mes esprits-servants auraient pris l'initiative de le signaler. La chaleur comme la végétation évoquant les tropiques, je présimai que nous étions de retour en Terre-d'Aulne. Gawyn finit par s'arrêter tout à fait en décrétant :

— C'est ici.

Je jetai un coup d'œil aux alentours. Des insectes nocturnes stridulaient dans les arbres autour de nous. Une odeur de terre, de plantes en train de pousser et de plantes en train de pourrir

imprégnait l'air. Il faisait déjà noir auparavant, mais à présent la voûte végétale cachait même la lumière des étoiles. Gawyn descendit de cheval, manquant de s'affaler par terre. Je m'apprêtais à le rejoindre pour lui venir en aide, mais il se redressa bien vite tout seul. Après avoir effectué quelques pas droit devant lui, il frappa le sol du talon, faisant naître un bruit mat : cela sonnait creux.

— Qu'est-ce que c'est ? m'enquis-je après avoir mis à mon tour pied à terre.

Volusian, de nouveau doté de deux jambes, s'avança et me répondit :

— Une sorte de porte, ouvrant à ras de terre.

— Oui ! renchérit Gawyn triomphalement. Prévue en cas de siège, mais guère utilisée de nos jours.

— Elle débouche dans la forteresse d'Aeson ? repris-je.

— Au fond d'un cellier, précisa-t-il. De là, un escalier vous mènera dans les cuisines. Et dans les cuisines, vous prendrez l'escalier de service jusqu'au...

— Holà ! Minute...

Je voulais être sûre de ne perdre aucune consigne. À ma demande, Volusian fit naître une flamme bleutée qui nous permit d'y voir clair. Dans la poussière, nous traçâmes un plan des lieux basé sur les souvenirs de notre guide. Même si j'avais pu mettre en doute sa mémoire, il s'exprimait avec assurance et s'était arrangé pour nous conduire dans cet endroit obscur. Finalement, peut-être Dorian ne s'était-il pas trompé en affirmant que son vieux serviteur aurait, en temps utile, l'esprit « aussi affûté qu'une lame ». Lorsque Gawyn fut certain que nous avions bien mémorisé ses indications pour nous rendre jusque dans l'aile où se trouvaient les chambres, il nous annonça qu'il ne se joindrait pas à nous. Il attendrait notre retour, nous dit-il, afin de pouvoir rendre compte à Dorian de ce qu'il nous était arrivé. Je n'y voyais aucun inconvénient. Son absence ne nous handicaperait pas dans la bataille à venir. Il en allait de même, d'ailleurs, pour Wil. Mais contrairement au vieil homme, le fantôme du conspirationniste n'accepta pas de gaieté de cœur d'être laissé en arrière.

— Mais je vous l'ai dit..., gémit-il. Il faut que je sois là pour la rassurer, pour...

— Non ! l'interrompis-je fermement. Je t'ai laissé venir, et tu as failli tout gâcher en te laissant capturer par les gardes de Dorian. Maintenant, tu attends ! Si Jasmine a peur, il faudra qu'elle le supporte jusqu'à ce que nous l'amenions à toi.

Je commençais à craindre de devoir le réduire à l'inaction – ce qui m'était possible, puisqu'il n'était présent que par l'esprit et non par le corps –, mais je n'eus pas à le faire. Wil parut se résigner, et je pus

m'engager dans la trappe ouverte dans le sol, suivie uniquement de mes esprits-servants.

— Vraiment, fit remarquer Nandi alors que nous remontions un sombre tunnel, il est étonnant que vous ne soyez pas encore morte, Maîtresse.

— Ne désespère pas, maugréai-je. La nuit est encore jeune.

Volusian produisit une nouvelle flamme, et nous la laissâmes nous guider le long d'un tunnel maçonné puant l'humidité. À un moment, des rats détalèrent sous nos pas. Finn avait apparemment raison : l'Outremonde avait sa part d'animaux et de vermine.

Quand le tunnel amorça une remontée, je compris que nous touchions au but. Une nouvelle trappe, au plafond, constituait notre porte de sortie. J'ordonnai aux esprits d'adopter une forme plus éthérée. Jusque-là, ils m'avaient accompagnée sous une apparence très humaine. J'avais besoin, à présent, qu'ils se fassent plus discrets. Obéissants, ils se changèrent tous trois en une sorte de brume qui m'entourait.

Repoussant la trappe, je me hissai au niveau supérieur et me retrouvai dans un espace restreint et clos. L'écharpe de brume, qui devait être Volusian, s'illumina. Je pus distinguer autour de moi ce qui ressemblait à des sacs et à des caisses. Si Gawyn disait juste à propos du cellier donnant sur les cuisines, ils devaient contenir de la nourriture. Vingt pas devant moi se dessinait le contour d'une porte, tracé par la lumière éclairant la pièce voisine que l'on voyait briller dans les fentes. Après avoir gravi une dénivellation sur une dizaine de pas, j'allai l'ouvrir précautionneusement.

Je me retrouvai dans une cuisine, très rustique à côté de la mienne, mais parfaitement aux normes dans ce monde-ci d'après ce que j'avais pu voir chez Dorian. Tout était tranquille.

— Où sont-ils tous passés ? m'étonnai-je.

— Il est tard, me répondit Finn dans un murmure. Plus personne n'a faim, et Aeson n'a pas la réputation d'être aussi porté sur les banquets que Dorian.

Nous trouvâmes l'escalier de service exactement où Gawyn avait dit qu'il serait. Malheureusement, lorsque j'ouvris la porte, je tombai nez à nez avec un domestique qui descendait. Nous en restâmes comme deux ronds de flan, le temps pour moi de décider ce que j'allais faire de lui. Je brandis mon flingue et mon athamé simultanément. Dans un autre état d'esprit, je me serais probablement contentée de le tuer, mais un je-ne-sais-quoi me retint. Dorian, peut-être, et le fait qu'il ait réussi à me faire voir les siens comme autre chose qu'une mafia anonyme animée de mauvaises intentions. Quelle qu'ait pu être la raison, je choisis de ne pas tuer cette fois. L'attrapant par le col, j'assommai le type d'un coup à la tête de mon poing durci

par la crosse de mon arme. Ses yeux roulèrent brièvement dans leurs orbites et il s'évanouit sur le sol.

Une fois que nous l'eûmes soigneusement enfermé dans le cellier, nous poursuivîmes notre exploration. Nous ne fîmes aucune autre mauvaise rencontre, ni dans l'escalier ni dans la magnifique grande salle dans laquelle il nous mena. D'énormes piliers de pierre soutenaient le haut plafond. Des toiles représentant divers paysages transformaient les murs en mers de couleurs animées. Enfin, nous parvînmes aux quartiers privés. Gawyn ne s'était pas trompé, et si mon intuition était bonne, nous allions découvrir Jasmine derrière l'une des portes qui s'alignaient le long du corridor qui s'ouvrait devant nous.

Par un coup de chance, toutes les chambres inoccupées demeuraient ouvertes. En jetant un coup d'œil dans certaines d'entre elles, je pus constater que beaucoup n'avaient pas servi depuis longtemps. Les matelas étaient à nu et une couche de poussière recouvrait tout. Seules deux portes, en fait, restaient closes. D'une certaine manière, cela me facilitait le travail. Pourtant, le suspense d'avoir à en ouvrir plusieurs avant de toucher le gros lot ne m'aurait pas déplu.

Mes armes prêtes à entrer en action, j'ouvris la première porte. Elle menait à une suite presque plus grande encore que celle de Dorian, mais personne ne s'y trouvait. Tout y était sombre et tranquille, à l'exception d'un feu vivant dans l'âtre, dont les flammes constituaient la seule source de mouvement. Marquant une pause, je pris le temps d'admirer les tapisseries murales et le lit à baldaquin. Le tracé au sol, harmonieux, décrivait une courbe presque circulaire. Le plafond se perdait dans les hauteurs et deux spacieuses alcôves venaient compléter la pièce principale. À côté, ma chambre ressemblait à un placard...

— Plus qu'une, murmurai-je en me glissant à l'extérieur.

Après avoir tourné au bout du corridor, nous allâmes nous planter devant la dernière porte close. À moins que Jasmine ait été enfermée dans un donjon, en fonction des informations dont nous disposions, c'était dans cette pièce qu'elle devait se trouver. Je tendis la main vers la poignée, mais au dernier moment, je renonçai à ouvrir.

— Volusian, à toi l'honneur...

Une partie de la brume qui m'environnait prit forme humaine. Une fois matérialisé, Volusian ouvrit lentement la porte et se glissa à l'intérieur. Il faisait noir, de l'autre côté. Je m'apprêtais à le suivre quand il me retint en dressant la main entre nous.

— Non ! lança-t-il. Il y a quelque chose qui...

La lumière se fit... et le traquenard se referma sur nous. En toute hâte, je tentai de m'extraire de la chambre, mais quelqu'un m'attrapa

et m'attira à l'intérieur. Me sachant en danger, mes autres esprits-servants se matérialisèrent de nouveau et déboulèrent dans la pièce. Ils n'avaient pas le choix. Leur conditionnement les poussait à assurer ma sécurité.

Nous nous trouvions dans une chambre semblable aux autres, si ce n'était que sept hommes l'occupaient, bardés d'armes et de magie. Je fis feu sur celui qui m'avait attrapée. Tirant la leçon de ma déconvenue précédente avec les hommes de la patrouille de Dorian, je visai la tête. Ce fut un vrai carnage, mais au moins j'étais certaine que le plus doué des rebouteux des noblaillons aurait bien du mal à y remédier.

Une fois débarrassée de lui, je passai au suivant, qui fut assez futé pour frapper ma main armée du Glock, afin de neutraliser cette menace. Je me servis de l'autre pour lui faire goûter de mon athamé. La morsure du fer dans sa chair le tétanisa. Je profitai de cette diversion pour le saisir et l'envoyer valser dans le mur d'un coup de coude. Il s'effondra, et d'un coup de pied dans le ventre, je m'assurai qu'il ne se relèverait pas.

Je vis mes esprits engagés près de là dans une bataille féroce. Ils faisaient preuve d'une énergie littéralement inhumaine. Deux autres de nos assaillants avaient déjà été tués ou mis hors d'état de nuire par leurs soins. Ils s'attaquèrent à un troisième, ce qui en laissait deux encore en course. Je flinguai le premier qui s'en prit à moi. La détonation roula comme un coup de tonnerre dans l'espace confiné de la pièce. Il tomba à la renverse. Toujours méfiante à l'égard des performances de la médecine outremondienne sur son propre terrain, je fis feu sur lui une deuxième fois.

Je m'apprêtai à passer au dernier lorsque j'entendis un petit gémissement dans le coin le plus reculé de la pièce. Je me figeai et tournai la tête dans cette direction. C'était elle : Jasmine Delaney.

Elle me parut plus petite et frêle que ce à quoi je m'étais attendue. Habillée d'une longue robe blanche, elle se cachait dans ses amples plis en se terrant dans son coin. Des cheveux d'un blond-roux, raides et ternes, recouvraient presque entièrement son visage. Ils ne parvenaient pas à dissimuler les yeux, énormes et gris, habités par la peur, qui mangeaient son visage pâle et émacié. Voyant que je la regardais, elle se rencogna plus fortement encore.

La colère et la compassion me faisaient bouillir. Je savais qu'elle avait quinze ans, mais à cet instant, elle en paraissait dix. Elle n'était qu'une enfant enlevée de force et retenue prisonnière ici. La rage qui m'habitait se fit plus brûlante, plus féroce. Le besoin me tenaillait de faire payer le prix fort à son ravisseur, de lui faire comprendre que...

Ma réaction émotionnelle me coûta cher. Durant les quelques secondes que j'avais passées à la dévisager, j'avais perdu de vue le

dernier de nos assaillants. En sentant une lame se poser sur ma gorge, je compris que je l'avais laissé me surprendre par derrière.

— Si vous voulez vivre, dit-il, déposez vos armes et rappelez vos esprits-servants.

Je n'étais pas persuadée que j'allais continuer à vivre en lui obéissant, mais j'étais à peu près certaine de mourir en ne lui obéissant pas. Aussi fis-je ce qu'il exigeait.

Pourtant, je ne voyais toujours pas ce que ce type allait bien pouvoir faire de nous à lui tout seul. J'eus la réponse à cette question un instant plus tard en voyant un autre homme nous rejoindre. Je sus immédiatement que je me trouvais en présence d'Aeson. D'abord, parce que les autres étaient en uniforme, ce qui n'était pas son cas. Ensuite, parce qu'une fine couronne en or lui ceignait le crâne. Son pantalon bordeaux disparaissait dans une paire de hautes bottes en cuir noir, qui lui arrivaient au genou. Une chemise à jabot en soie scintillante, noire elle aussi, complétait sa tenue. Ses cheveux bruns striés de mèches grises, plaqués vers l'arrière et noués sur sa nuque, formaient un court catogan. Il avait le visage long et étroit, avec une bouche qui semblait avoir été créée pour les rictus méprisants. Je pris alors conscience que Dorian, malgré toute son arrogance, ne se trimballait pas avec une couronne sur le crâne dans son propre château. Il n'en avait pas besoin, tant sa royauté semblait évidente aux yeux de tous.

Aeson, en découvrant la situation, ordonna à l'un des deux gardes qui le suivaient d'aller prêter main-forte au survivant. Et dire que nous nous étions si bien débrouillés pour réduire notre handicap...

— Si j'avais pu me douter que tu décimerais mes hommes en quelques minutes, dit-il, j'aurais fait amener toute la garnison ici. (Penché sur moi, il me caressa la joue et ajouta :) C'est vraiment toi, Eugénie Markham ? Je n'arrive pas à croire que je t'ai enfin attrapée.

Je fis de mon mieux pour me soustraire à son contact, mais avec cette lame qui menaçait de me trancher la gorge, je n'avais pas de marge de manœuvre. Tendus et prêts à faire ce que je leur ordonnerais, mes esprits-servants attendaient, mais je craignais, en les faisant passer à l'action, de mettre Jasmine en danger ; et mes jugulaires par la même occasion.

— Vous l'avez ! lança une voix tremblante depuis le corridor. J'ai tenu ma parole. À présent, rendez-moi Jasmine.

D'un coup d'œil sur le côté, je vis avec stupeur l'avatar de Wil flotter dans l'encadrement de la porte. Sans doute avait-il fini par nous suivre. En découvrant le regard suppliant qu'il adressait à Aeson, je sentis une brusque appréhension me tordre les tripes. Et en une fraction de seconde, tout se mit en place sous mon crâne.

— Tu m’as trahie, fils de pute ! éructai-je.

Passant outre l’insulte, Wil reprit son écœurante supplique.

— S’il vous plaît... Je vous ai amené Eugénie. J’ai rempli ma part de notre marché.

— Certes, reconnut Aeson sans même le regarder. Tu as tenu parole, et je vais tenir la mienne... provisoirement.

Il ne cessait de me dévorer des yeux, comme un objet de luxe, un trésor longtemps convoité, ou comme la huitième merveille du monde. Mon ego aurait pu en être flatté, mais l’intensité de son regard me foutait pas mal les jetons.

Wil fit une nouvelle tentative.

— Aeson...

— Ferme-la ! s’emporta le roi sans me quitter des yeux. (Il sourit, d’un sourire glacial, dans lequel ses yeux ne prenaient aucune part. J’entendis Jasmine pousser un gémissement de détresse dans son coin.) Après tout ce temps, poursuivit-il, après avoir tellement attendu, je vais enfin pouvoir engendrer l’héritier.

La réplique semblait tellement incompréhensible et ridicule qu’elle me fit sortir de mes gonds.

— Tue-moi ou relâche-moi, mais abrège ! Je déteste ces soliloques idiots.

L’expression de ravissement s’effaça de son visage, qui se durcit.

— Tu... tu n’es pas au courant, n’est-ce pas ? s’étonna-t-il en clignant des paupières. (En butte à mon mutisme têtue, il se mit à rire, si fort que je craignis pour sa culotte.) J’ai eu tant de mal à mettre la main sur toi, et toi tu ne te doutes de rien : tu ne sais pas !

— Qu’est-ce que je ne sais pas ? demandai-je avec impatience.

— Qui est ton père.

Les secrets de famille à la *Star Wars*, très peu pour moi.

— Roland Markham est mon père ! répliquai-je sèchement. Et la prochaine fois que je le verrai, je lui demanderai de venir m’aider à te botter le cul. Au cas où je ne pourrais m’en charger tout de suite.

— La prochaine fois que tu le verras, demande-lui plutôt de te dire la vérité sur le Seigneur de l’Orage et ce qui te lie à lui.

— Je n’ai rien à voir avec le Seigneur de l’Orage.

— Ton père, c’est lui, fillette... Roland Markham est un meurtrier et un usurpateur. Comment peux-tu ne pas être au courant ?

Il aurait pu tout aussi bien me parler chinois.

— Peut-être parce que vous êtes cinglé ? répondis-je. Et parce que je suis humaine.

— Tu le crois vraiment ? À crever de rire ! Tu évolues dans ce monde aussi aisément que n’importe quel Étincelant. Je n’ai jamais rencontré aucun humain qui le puisse.

— Peut-être que je suis douée.

J'avais beau conserver ma superbe de garce intraitable, ses paroles n'en faisaient pas moins leur chemin en moi. Il paraît que l'âme reconnaît une vérité qui vient d'être proférée, même si l'esprit s'y refuse. Peut-être était-ce ce qui était en train de m'arriver. Mon être logique refusait d'admettre quoi que ce soit, pourtant... je ne savais quoi, dans ses paroles, titillait mon inconscient. On aurait dit qu'une image s'y trouvait, masquée par un voile noir prêt à glisser dès que je l'aurais décidé.

— Tu es douée, admit-il. Plus que tu le penses. (Il repoussa une mèche de cheveux de mon visage avant d'ajouter :) Bientôt, je te ferai le plus grand don de ton existence. Je te permettrai de te racheter pour avoir été une traîtresse à ta race.

— Ferme-la ! (Le Kèr m'avait lancé la même accusation, lui aussi.) Tu racontes n'importe quoi !

— Alors pourquoi es-tu si pâle ? Admets-le ! Au fond de toi, tu l'as toujours su. D'ailleurs, tu t'es toujours sentie seule.

— Tout le monde se sent seul.

— Pas de la même façon que toi. Tranquillise-toi, cependant. Tu ne resteras plus seule très longtemps. Je t'aurais mise dans mon lit même si tu avais été un laideron, mais à présent que je t'ai vue...

Parmi tous les moyens possibles pour priver un méchant de la fin de sa tirade maniaque, l'attaque de renard constituait une solution inédite. Je ne le vis même pas surgir. L'instant d'avant, Aeson se vantait de pouvoir arriver à ses fins avec moi, celui d'après, un renard roux bondissait sur lui, toutes dents et toutes griffes dehors. Je n'aurais jamais pensé que le renard puisse être un animal dangereux, mais celui-ci avait l'air meurtrier. De la taille d'un berger allemand, il avait percuté sa cible avec la force d'un tank et ses griffes avaient laissé leurs marques sur son visage.

Le garde qui me retenait me lâcha pour porter secours à son maître. J'en profitai pour récupérer mon Glock et pour tirer sur lui sans qu'il ait le temps de débarrasser Aeson du renard. Ce ne fut pas un tir mortel, mais il suffit à le distraire et à le ralentir. Ensuite, je l'attrapai à bras-le-corps et l'envoyai valser aussi loin que notre différence de gabarit me le permit. Il roula en boule sur le sol et je tirai de nouveau sur lui. Rapidement, je tournai la tête pour voir où en était Aeson avec le renard, mais ce dernier ne s'en prenait plus au roi.

C'était Kiyo qui le faisait.

J'en restai bouche bée. *Kiyo*... Ses cheveux noirs bouclaient derrière ses oreilles et je pouvais voir ses muscles jouer tandis qu'il luttait avec Aeson, les mains serrées autour de son cou. Des flammes jaillirent des doigts du roi et j'entendis Kiyo gémir. D'instinct, je me ruaï vers lui, mais il me cria de m'occuper plutôt de Jasmine.

Jasmine... Naturellement. C'était pour elle que j'étais ici.

Je me forçai à quitter des yeux le visage qui m'obsédait depuis une semaine et m'approchai de la sœur de Wil. Je n'aurais pas cru possible qu'elle se presse davantage contre le mur, pourtant elle parut s'y enfoncer à chaque pas que je fis vers elle.

— Jasmine..., dis-je doucement. (Je me penchai sur elle en m'efforçant de paraître gentille en dépit du vent de panique qui soufflait en moi.) Je suis une amie. Je suis ici pour t'aider et...

Étant donné ses yeux hantés et ses traits tirés, je m'étais attendue qu'elle éprouve des difficultés à se remettre sur pied. Mais je n'avais pas prévu qu'elle bondirait sur moi en me repoussant de ses deux bras battant l'air comme des fléaux.

— Noooooon ! hurla-t-elle, d'une voix suraiguë qui me vrilla les tympans.

Je reculai, non pas à cause du danger qu'elle représentait pour moi, mais de celui que je pouvais involontairement lui faire courir.

— Aeson ! cria-t-elle de plus belle.

Courant jusqu'aux deux hommes qui luttèrent sur le sol, elle commença à marteler le dos de Kiyo de ses poings. Je subodorais qu'ils devaient avoir à peu près le même effet sur lui que des attaques de moustiques. Soudain, il se transforma en renard et les poings de Jasmine retombèrent sur Aeson. Je profitai de sa stupéfaction pour bondir sur elle, mais elle se révéla trop menue et trop rapide. Vive comme l'éclair, elle se détourna de moi et de tous ceux qui se trouvaient là pour s'enfuir en courant dans le corridor.

— Jasmine ! m'écriai-je.

Les cris de Wil faisaient écho aux miens. Je me précipitai vers la porte. Aeson était toujours aux prises avec Kiyo. Une part de moi-même, fascinée, nota avec quelle vitesse et quelle facilité il passait de l'apparence d'un renard à celle d'un homme, gênant le roi dans ses tentatives de l'atteindre avec les flammes jaillies de ses doigts.

— Eugénie ! cria Kiyo, à bout de souffle. Va-t'en ! Tout de suite !

— Jasmine...

— Elle s'est enfuie, Maîtresse, m'interrompit Volusian. Le Kitsune[9] a raison, il faut partir d'ici. Sauve qui peut !

— Pas question !

Je passai la tête par la porte ouverte. Jasmine n'était nulle part en vue. La dizaine de gardes qui accouraient, eux, l'étaient...

— Eugénie ! s'impacienta de nouveau Kiyo. Fuis !

— C'est ça, Fille de l'Orage ! railla Aeson. (Un flot de sang coulait de son nez.) Cours te réfugier chez toi... Va demander à Roland Markham qui est ton père.

— Espèce de salaud ! Je...

J'aurais voulu bondir sur lui, pour venir en aide à Kiyo, mais Finn m'attrapa à bras-le-corps et m'ordonna :

— Sauter maintenant ! Rentrez chez vous !

Le bruit de bottes, dans le corridor, se faisait plus proche et plus menaçant.

— Je ne peux pas ! m'exclamai-je. Pas à partir d'ici. Je n'ai pas d'ancrage...

— Bien sûr que si !

D'un regard, il me désigna Wil, qui restait là, translucide et parfaitement inutile. S'il n'en avait tenu qu'à moi, j'aurais abandonné sur place son âme de traître, le condamnant à une mort certaine. Mais soudain, il pouvait se rendre utile.

Voyant que j'hésitais, Kiyo me lança :

— Je partirai aussitôt que tu l'auras fait. Dépêche-toi, ils arrivent !

Effectivement, ils étaient là. Déjà, des hommes en armes se ruaient dans la pièce. Sans doute aurais-je dû ne pas me soucier de ce qui pouvait arriver à Kiyo, mais je ne pus m'en empêcher. J'aurais voulu qu'il se tire de là vivant. J'aurais voulu trouver Jasmine et la ramener chez nous. Mais ce que je pouvais faire de mieux, pour l'heure, c'était de sauver ma peau.

Invoquant Hécate, je laissai mes sens dériver loin de l'Outremonde, tout entière tendue vers le mien. Ce faisant, par un effort de volonté, je m'agrippai à Wil, tout interdit, et liai son esprit à moi. Un transit aussi brusque, sans croisée des chemins ni point de passage à proximité, aurait pu me ramener théoriquement n'importe où dans le monde des humains. Mais je gardais Wil en remorque, et il n'avait d'autre choix que de regagner son corps, quelque part dans le désert de Sonora. Si j'étais assez forte pour cela.

— Rendez-vous là-bas ! lançai-je à mes esprits-servants.

Ou peut-être m'étais-je adressée à Kiyo ? Je n'aurais su le dire.

J'eus l'impression que le monde glissait autour de moi. Mes sens se brouillèrent. Passer d'un plan de réalité à l'autre dans un endroit favorable peut donner l'impression de passer à travers une feuille de plastique. Cela résiste, et cela peut faire superficiellement un peu mal, mais cela finit par céder sans trop de difficulté. Et se transporter physiquement d'un monde à l'autre sans bénéficier des conditions requises ?

Eh bien, cela revenait à tenter de passer à travers un mur de briques.

Chapitre 11

Quelqu'un criait dans le désert. Il fallut que Tim accoure et vienne me secouer par les épaules pour que je me rende compte que c'était moi.

— Bon Dieu ! Eugenie... Qu'est-ce qui ne va pas ?

En hâte, je m'écartai de lui, tombai à genoux et me mis à dégueuler dans un buisson commodément placé là. Je ne rendis bientôt plus que de la bile, mais le stress subi par mon corps avait été si violent que les hoquets ne cessèrent pas pour autant. Quand j'eus enfin cessé de vomir – cela m'avait paru durer des heures, mais il s'agissait plus probablement de quelques minutes – je fis courir mes doigts sur mon visage. J'avais l'impression d'avoir passé la tête à travers une vitre et je m'attendais à voir ma chair se détacher en lambeaux. Pourtant, lorsque je retirai mes mains, elles n'étaient maculées d'aucune trace de sang.

Apparemment convaincu que j'avais fini d'éjecter le contenu de mon estomac, Tim me tendit avec précaution une bouteille d'eau. Après avoir essuyé ma bouche d'un revers de main, je me mis à boire goulûment. Et quand je lui rendis la bouteille, Tim secoua vigoureusement la tête.

— Garde-la, me dit-il. Que s'est-il passé ?

— Commotion due au transit, répondit la voix de Volusian. Vous êtes passée d'un monde à l'autre trop vite et trop durement, Maîtresse.

— Vous devriez être morte, ajouta Nandi. Ou au moins, segmentée.

— « Segmentée » ? répéta Tim.

J'acquiesçai d'un signe de tête et bus une nouvelle gorgée avant d'expliquer :

— Quand on n'est pas assez costaud pour réussir la traversée, seul l'esprit arrive à destination. Le corps reste dans l'Outremonde.

— C'est mortel ? s'enquit Tim, les yeux ronds.

— Pire.

Une voix nouvelle se mêla à la conversation.

— Qu'est-ce qui peut être pire que la mort ?

Je pris conscience, qu'en fait, la voix n'était pas si nouvelle que ça...

Wil. J'avais complètement oublié Wil.

Je bondis sur mes pieds et me ruai sur lui, l'arme au poing. Dans un coin de ma tête, je m'efforçai de déterminer s'il me restait des balles. J'avais inséré un chargeur neuf, durant mon séjour dans l'Outremonde, mais je n'arrivais pas à me rappeler combien de fois j'avais tiré sur les hommes d'Aeson.

Remis de sa surprise, Tim s'insurgea :

— Eugenie ! Range ça !

— Tu ne sais pas ce qu'il a fait ! répliquai-je. C'est un putain d'agent double !

Wil, assis sur la couverture sur laquelle il était entré en transe, s'était figé, trop apeuré pour bouger, mais pas pour parler.

— Je devais le faire. C'était le seul moyen d'arriver jusqu'à Jasmine.

— Ouais... Ça a plutôt bien marché, non ?

Il paraissait au bord des larmes quand il expliqua :

— Je suis resté toute une année sans avoir la moindre chance de la retrouver. Puis, un lutin m'a proposé ce deal. Il disait que si je parvenais à vous entraîner chez eux, ils me rendraient Jasmine. Je suis désolé.

Mon flingue restait braqué sur lui.

— Ta seule chance de la ramener, m'énervai-je, *c'était moi* ! Si tu ne nous avais pas attirés dans un piège, nous serions de retour avec elle, à l'heure qu'il est.

Wil grogna et enfouit son visage entre ses mains en bredouillant :

— Je ne savais pas... Je ne savais pas... Je voulais tellement qu'elle revienne ! (Redressant la tête, il me dévisagea et demanda :) Qu'est-ce qui lui a pris ? Pourquoi s'est-elle enfuie comme ça ? Elle avait peur ?

— Peut-être, répondis-je vaguement. Ou alors... comment appelle-t-on ça, déjà ? Quand les gens enlevés sympathisent avec leurs kidnappeurs ? Le syndrome de Stockholm, non ?

— Quoi ? dit-il. Comme Patty Hearst ? Non. Jasmine ne ferait jamais ça.

Je n'en étais pas si sûre. La sœur de Wil était jeune, facile à impressionner, et Aeson m'avait semblé doté d'un certain charisme.

— Il est trop pathétique pour qu'on se donne la peine de le tuer..., conclut Finn après avoir longuement observé Wil.

— Ça ne coûte rien de le faire quand même, intervint Volusian. Tuez-le et asservissez son âme ensuite, Maîtresse.

Autant que cela fut possible, Wil écarquilla les yeux encore plus.

— Eugenie ! s'insurgea Tim. (Il me regardait comme si j'étais devenue folle.) Tu ne peux pas sérieusement envisager une chose

pareille...

Probablement pas. Lâchant un soupir, je baissai mon arme.

— Tire-toi d'ici, Wil. Je ne veux plus jamais te revoir.

Le visage décomposé, il se remit sur pied.

— Mais... Jasmine..., gémit-il.

— Tu as gâché ta seule chance de la retrouver. Monte dans ta voiture, avant que je fasse un truc stupide.

Wil hésita un instant, le visage sombre et implorant. Puis, sans un mot, il remonta le sentier qui menait à un petit parking improvisé. Je le regardai partir, pleine d'une rage amère qui bouillonnait en moi. Dans le lointain, le tonnerre gronda.

— Eugénie...

Tim n'osa pas poursuivre. Un petit vent lui ébouriffait les cheveux.

— Je ne veux pas en parler, rétorquai-je. Ramène-moi à la maison.

Après l'avoir aidé à rassembler les affaires, je me mis en route dans la direction où Wil avait disparu.

— On se retrouve chez moi ! lançai-je à mes esprits-servants.

Ils s'éclipsèrent instantanément.

Tim fit preuve de suffisamment de bon sens pour me laisser tranquille pendant le trajet du retour. Penchée contre la portière, je laissai aller ma tête contre la vitre et appréciai le contact du verre froid sur ma joue enfiévrée. Il s'était passé tant de choses, cette nuit-là, que je ne parvenais pas à déterminer sur quel sujet me pencher en premier. Jasmine ? La trahison de Wil ? Les accusations ridicules portées par Aeson ? Kiyo ?

Oui. Il était sans doute moins dangereux pour moi de commencer par là, ce qui en disait long sur le désarroi dans lequel je me trouvais. Le revoir avait fait s'emballer mon cœur. Une réaction stupide, étant donné la façon dont il s'était servi de moi, mais mon cœur ne semblait pas encore en avoir pris conscience. Pourquoi ? Pourquoi exerçait-il une telle attirance sur moi alors que je le connaissais à peine ? Je ne croyais pas au coup de foudre.

Et que penser de son numéro de renard ? J'ignorais qu'un noblaillon puisse faire ça, mais je sais que les métamorphes sont légion dans l'Outremonde. Il m'est arrivé de me battre contre certains d'entre eux, mais jamais contre un renard. Drôle d'idée... Peut-être cela expliquait-il pourquoi je n'avais pas perçu en lui les caractéristiques des noblaillons. Kiyo était autre : sans faire partie des Étincelants, il était tout de même originaire de chez eux. Ce qui ne valait pas vraiment mieux.

J'abandonnai Tim aussitôt que nous fûmes rentrés pour rechercher la solitude de ma chambre. Du moins, autant qu'il m'était

possible de la trouver en compagnie des trois esprits qui m'y attendaient. Je me jetai sur mon lit et allai m'appuyer dans le coin du mur. Le tonnerre continuait à se faire entendre, mais semblait s'être apaisé, comme si la tempête avait fini par changer d'avis. Immobiles, mes esprits-servants se contentaient d'attendre mon bon vouloir en me dévisageant fixement.

— Expliquez-moi ce qui est arrivé.

— Euh... quel épisode veux-tu ? s'enquit Finn après une bonne minute de silence.

— Tous ! Dis-moi d'abord ce qu'est Kiyo, le renard.

— Oh ! (Finn paraissait soulagé de tomber sur une question à laquelle il pouvait répondre.) C'est un Kitsune : l'esprit du renard, chez les Japonais.

— Roland m'a parlé de centaines de créatures magiques. Je ne l'ai jamais entendu évoquer ce « Kitsune ».

— On ne les trouve pas beaucoup dans le coin, expliqua Finn. Et ils ne sont pas vraiment dangereux.

— Il ne m'a pas paru vraiment inoffensif...

— Ils gardent des caractéristiques animales sous leur forme humaine, intervint Volusian. Puissance. Rapidité. Une propension à l'agressivité.

Je songeai à ma nuit d'amour avec Kiyo. Il fallait reconnaître que question agressivité... Je fermai les yeux et demandai :

— Pourquoi m'a-t-il marquée et pourquoi m'a-t-il suivie ?

— Je n'en sais rien, répondit Volusian.

Ouais... J'aurais dû m'en douter.

— Autre chose que je devrais savoir à son sujet ; à leur sujet ?

— Les Kitsunes sont généralement du genre féminin, expliqua Nandi de sa voix dénuée d'émotions. Les hommes sont rares. Peut-être le sang humain qui coule dans ses veines a-t-il affecté cette caractéristique.

— Il serait métissé ? Oh ! Sa mère devait être kitsune...

Je me rappelais, à présent, ce qu'il m'avait dit de ses parents.

— Tout juste, approuva Finn. Les femmes ont la réputation d'être assez... chaudes. Comme les sirènes. De vraies séductrices. Les hommes sont incapables de rester loin d'elles.

— Elles font l'effet d'une drogue, précisa Volusian.

J'ouvris brusquement les yeux et m'enquis :

— Pourrait-il faire le même effet, lui aussi ?

— C'est possible.

Soudain, mon obsession pour lui me parut moins bizarre et plus artificiellement provoquée. S'était-il servi d'un certain magnétisme sexuel pour me séduire ? Était-ce pour cette raison que je ne pouvais m'arrêter de penser à lui ?

— Je suppose qu'une moitié d'humanité vaut mieux que pas d'humanité du tout...

Soulagée de n'être pas allée au lit avec un citoyen de l'Outremonde à part entière, j'avais formulé cela dans un murmure, livrant sans m'en rendre compte le secret de mes pensées.

— C'est même plutôt pas mal ! approuva Finn d'un ton enjoué. Il est exactement comme toi.

— Arrête ! m'écriai-je sèchement. Ce gros bobard... tout ce qu'Aeson a raconté... c'est tout simplement idiot. Je ne veux pas en parler.

Les yeux rouges de Volusian me regardaient fixement.

— Et comme d'habitude, dit-il, vous préférez ne pas tenir compte de ce que vous ne voulez pas entendre. Pourtant, être la fille du Seigneur de l'Orage n'est pas une mince affaire...

— Ton franc-parler m'est si cher..., maugréai-je. (Mon estomac protestait, mais c'était maintenant ou jamais.) D'accord, repris-je d'un ton déterminé. Je gobe l'appât. Pourquoi Aeson pense-t-il cela ?

Aucun d'entre eux ne parut avoir immédiatement la réponse à cette question. Il me sembla que c'était davantage à cause de la surprise que de l'ignorance.

— Mais... parce que vous l'êtes, répondit enfin Nandi.

— Non, certainement pas ! Je suis humaine.

Croisant les bras sur sa poitrine, Volusian reprit :

— Vous êtes à moitié humaine, Maîtresse. Et comme je le disais, vos préjugés vous empêchent de voir la vérité.

— Une accusation portée par un noblaillon ne fait pas une vérité. Où sont les faits ?

— Les faits ? Très bien : les voici. Qui est votre père ?

— Roland.

— Vous savez bien ce que je veux dire, Maîtresse. Qui est votre père biologique ?

— Je n'en sais rien. Cela n'a pas d'importance. Ma mère m'a toujours dit que c'était un salaud qu'il valait mieux ne pas connaître.

Sans répliquer, Volusian se contenta de me regarder, dans l'expectative.

— Cela ne prouve rien ! m'emportai-je.

— Et qu'en est-il de vos pouvoirs ? insista-t-il. Vous êtes en train de surpasser rapidement tout autre chaman d'origine humaine. Votre puissance demeure identique dans un monde comme dans l'autre. Pensez-vous que c'est par coïncidence que le plus puissant chaman que l'on ait jamais vu ait été élevé dans la maison de Roland Markham ? C'est lui qui vous y a amenée, après vous avoir enlevée au Seigneur de l'Orage.

— « Enlevée » ? répétai-je. Es-tu en train d'insinuer que je serais

née dans l'Outremonde ?

Volusian acquiesça d'un hochement de tête.

— Le Seigneur de l'Orage a enlevé votre mère pour en faire sa maîtresse, expliqua-t-il. Elle a porté son enfant : vous.

— Tu parais affreusement sûr de toi...

— J'ai rencontré votre mère lorsqu'elle vivait dans l'Outremonde. Et je l'ai vue dans ce monde-ci. C'est la même femme.

— Tu mens !

— Par le pouvoir qui nous lie, vous savez bien que non.

Il avait raison. Il ne pouvait me mentir, du moins, pas si ouvertement. Je le savais, et le reconnaître me contraignait à un changement de perspective radical sur mon propre monde. Cela pouvait expliquer pourquoi ma mère haïssait à ce point l'Outremonde. Pourquoi, avec Roland, elle avait instillé si ardemment cette haine en moi, s'assurant que je ne pourrais jamais entrer en empathie avec les noblaillons ni rien qui puisse venir de ce monde.

Me rendant compte que j'étais au bord des larmes, je déglutis péniblement. Bon sang ! J'allais finir par ruiner mes efforts pour paraître forte et inflexible auprès de mes esprits-servants. Il était plus que temps d'en finir avec cette discussion.

— Donc, repris-je à l'intention de Volusian, tu es en train de me dire que c'est pour cette raison que Roland a fini par le tuer : pour me protéger ?

— Entre autres choses, répondit-il. L'invasion du Seigneur de l'Orage était imminente. Il était venu vous rechercher. En le tuant, Roland Markham a fait d'une pierre deux coups : il l'a empêché de vous reprendre, et il a mis un terme à ses plans d'invasion.

— Ainsi, Dorian disait la... eh ! Une minute... Il savait, ce salaud ! Il restait assis là à me débiter la légende du Seigneur de l'Orage en sachant parfaitement qui je suis !

— Chacun sait qui vous êtes, Maîtresse..., dit Nandi.

— Mais c'est assez récent ! précisa Finn en voyant mon visage s'assombrir. Ça doit dater d'une semaine ou deux. En même temps que tout le monde a appris votre véritable nom.

— Comment cela se fait-il ? (C'était en foudroyant Volusian des yeux que j'avais posé la question. Lui savait depuis toujours à quoi s'en tenir à mon sujet.) C'est toi qui as mangé le morceau ?

— Non.

— Dans ce cas, pourquoi ne m'en as-tu pas parlé avant ? Pourquoi aucun de vous ne m'en a-t-il parlé ?

Ils me regardaient avec des yeux ronds. Ce fut Nandi qui répondit.

— Parce que vous ne nous l'avez jamais demandé.

— Oui, renchérit Volusian. Nous auriez-vous demandé : « Suis-je

la fille du Seigneur de l'Orage ? », nous vous aurions aussitôt...

— Oh, ferme-la ! (Longuement, je me frottai les yeux. Je voulais dormir. Je voulais dormir une éternité et oublier tout cela. Mais j'avais encore des kilomètres à parcourir avant de pouvoir trouver le sommeil, comme dans le poème de Robert Frost[10].) Si tout le monde est convaincu, là-bas, que le Seigneur de l'Orage est un héros, repris-je, pourquoi s'en prennent-ils tous à moi ? Je devrais bénéficier de sa notoriété, moi aussi. Alors qu'en fait, ils veulent tous me tuer.

— Ils n'essaient pas de vous tuer, hélas ! se lamenta Volusian. Ils veulent coucher avec vous, Maîtresse.

— Pourquoi ?

— Probablement à cause de la prophétie, répondit Nandi.

— La prophétie..., répétais-je platement. Merveilleux ! Il ne manquait plus qu'une prophétie dans le tableau.

— Maîtresse, ajouta-t-elle en hâte. Si vous nous aviez demandé...

— Oui, oui, je sais. Que dit cette fameuse prophétie ? Que je suis un bon coup ?

Finn hésita un instant avant de s'y coller.

— Eh bien... elle dit que la vision du Seigneur de l'Orage trouvera sa concrétisation grâce au premier fils de sa fille. Et que le monde humain sera reconquis.

— Tu plaisantes ?

Oh, Seigneur ! Je voulais vraiment dormir...

— Quand il s'est su que tu n'avais pas encore d'enfant, tout le monde – enfin, les gars seulement – a voulu se mettre au boulot. Être le père de l'héritier du Seigneur de l'Orage serait le top du top.

— De même, ajouta Volusian, la prophétie affirme que la fille du Seigneur de l'Orage préparera la voie à son fils. Devenir votre consort conférerait à l'heureux élu un grand prestige.

— Hé ! protestai-je. Je ne prépare la voie à aucune invasion ! Non pas que je croie un seul instant à cette histoire. Ni à rien de tout ça, d'ailleurs. En fait, cette connerie de prophétie prouve bien qu'il ne s'agit que d'un ramassis d'idioties. Jamais je ne me retournerais contre ma propre espèce.

J'aurais juré avoir vu Volusian sourire.

— Oui..., admit-il. Mais à quelle espèce appartenez-vous, au juste ? Votre loyauté est à présent partagée.

La colère flamba en moi.

— Non ! Même si tout ceci est vrai, même si je suis la fille du pire tyran que les noblaillons aient jamais connu, je sais où va ma loyauté. Je suis humaine. J'agis comme une humaine. Je n'ai aucun pouvoir qui ne soit pas humain.

— Comme ma maîtresse voudra...

— Sortez d'ici ! Tout le monde ! Rien de tout cela n'est vrai. Je vais parler à mes parents et éclaircir tout ça.

Volusian s'inclina respectueusement.

— Excellente idée, Maîtresse.

Je prononçai les paroles destinées à les renvoyer dans leurs limbes avant de m'allonger sur le lit. Dehors, la tempête s'était calmée, mais une autre se déchaînait en moi. Je voulais me couper de mes émotions. Je voulais oublier tout cela, parce que ça n'était pas vrai, parce que ça ne pouvait pas l'être. J'aurais voulu prendre un cachet pour dormir, mais je n'avais pas besoin des avertissements de Roland pour savoir à quel point cela aurait été stupide de ma part. Si tout noblaillon digne de ce nom se sentait soudain obligé de m'engrosser, je ne pouvais relâcher ma garde.

Je n'aurais pas dû être capable de dormir. Pas après m'être battu contre autant de noblaillons et après avoir vu une fille courir se réfugier dans leurs bras. Pas après avoir appris que mon amant d'une nuit était un Kitsune. Pas après avoir découvert que je pouvais fort bien être quelque chose que je haïssais, ce qui remettait en cause tout ce en quoi j'avais toujours cru.

Non, je n'aurais pas dû être capable de dormir du tout, mais mon corps fut d'un autre avis et une vague de fatigue me submergea. Mon corps savait, lui, que j'avais été debout toute la nuit, que j'avais combattu et été blessée. Plus important encore, il savait que mon combat n'était pas fini. Et de loin.

Chapitre 12

Je trouvai finalement le courage d'aller voir ma mère et Roland, quelques jours plus tard. Tim s'était absenté pour la journée, mais il avait pris le temps de cuisiner avant de partir. Sur la table de la cuisine, je trouvai en me levant une assiette pleine de muffins aux amandes, saupoudrés de graines de pavot. J'en emportai deux pour la route.

Prendre un peu de repos m'avait permis de réfléchir plus clairement, mais ma colère et ma souffrance ne s'étaient pas réellement estompées. Je me sentais toujours trahie, et pas que par Wil. En fait, j'aurais pu lui pardonner plus facilement qu'aux autres. Lui n'avait pas entretenu le secret pendant des années. Ses actes lui avaient été dictés par le désespoir. Il ne s'était pas montré aussi fourbe que Kiyo, Roland, ou ma mère.

En arrivant chez eux, je ne pris pas la peine de m'annoncer. La porte principale étant ouverte, je me contentai d'entrer, la claquant derrière moi plus qu'il était nécessaire.

— Genie ? entendis-je ma mère m'appeler. C'est toi ?

Mes pas résonnèrent sur le parquet du vestibule. Elle était assise à table dans la cuisine avec Roland. Du pain, des condiments et un assortiment de viande froide se trouvaient devant eux. Tout cela avait l'air si normal, si paisible et innocent... Ma mère se leva à moitié quand elle me vit et s'exclama :

— Dieu merci, tu es saine et sauve ! Je me suis fait tellement de... Eugenie, que se passe-t-il ?

J'aime ces deux êtres plus que tout au monde, mais les voir devant moi ne fit qu'aggraver ma fureur, peut-être parce que je les aime tant. L'espace d'un instant, je fus incapable de trouver mes mots. Je dus me contenter de les dévisager, l'un après l'autre.

— Eugenie ? reprit-elle finalement d'un ton hésitant.

— Qui est mon père ? lui demandai-je tout à trac. C'est vrai que je suis née dans l'Outremonde ?

Je la vis pâlir. La peur écarquilla ses yeux sombres. Déjà, Roland s'était levé et l'avait rejointe.

— Eugenie, écoute...

Il n'eut pas besoin d'en dire davantage. L'expression de son

visage parlait pour lui.

— Seigneur..., murmurai-je. C'est donc vrai !

Je le vis entrouvrir les lèvres pour nier, puis il parut se raviser et demanda plutôt :

— Comment l'as-tu appris ?

Enfin, un peu d'honnêteté.

— On ne parle que de ça dans l'Outremonde ! m'écriai-je. Je suis apparemment la prochaine sur la ligne de départ pour la conquête de l'univers...

— Ce n'est pas vrai, protesta-t-il. Oublie tout ça. Tu n'es pas comme eux.

— Mais je suis l'une d'entre eux, n'est-ce pas ? Au moins pour moitié ?

— Par le sang, uniquement. Pour tout le reste – tes buts, tes motivations – tu es humaine. Tu n'as rien à voir avec eux.

— À part pour les tuer et les bannir. Comment as-tu pu m'embringer dans cette croisade, alors que je suis...

« L'une des leurs », avais-je failli avouer, mais les mots étaient restés sur mes lèvres.

— Parce que tu as un talent pour ça, me répondit-il. Un talent dont nous avons besoin. Tu sais de quoi ils sont capables.

— Oui. Et tu as fait en sorte que je ne puisse l'oublier, en me racontant tout au long de mon enfance ces histoires horribles à leur sujet. Mais la situation est diablement plus compliquée que ça. Ils sont étranges, c'est vrai, mais pas tous mauvais.

Ma mère se joignit soudain à la conversation, les yeux étincelants de colère.

— Bien sûr que si, ils le sont ! Tu ne sais pas de quoi tu parles. Quand as-tu eu cette révélation ? Hier ? Il y a une semaine ? J'ai vécu parmi eux pendant trois ans, Eugénie ! *Trois ans...* (Sa voix se réduisit à un murmure.) Trois ans, et je n'en ai pas rencontré un seul qui se conduise décentement. Personne n'a voulu m'aider. Personne n'a voulu me protéger de Tirigan.

— De qui ?

— Le Seigneur de l'Orage, traduisit Roland. C'est ainsi qu'il s'appelle. Ou du moins qu'il s'appelait.

— On m'a dit que c'est toi qui lui as arraché maman ?

D'un hochement de tête, il le reconnut et raconta :

— J'étais dans l'Outremonde, sur la trace d'un Kelpie[11], quand j'ai entendu ces rumeurs à propos d'une humaine retenue captive. Je suis allé mener mon enquête et je vous ai trouvées, elle et toi. Tu n'étais qu'un bébé. Je vous ai toutes les deux tirées de là et je vous ai cachées.

— On m'a dit également qu'il est venu jusque dans ce monde me

chercher ?

— C'est vrai. Et il t'a trouvée.

Je fronçai les sourcils. Si j'avais bien retenu ce que m'avait dit Volusian, j'étais ado, à l'époque. Pourtant...

— Je ne m'en souviens pas.

De nouveau, Roland hocha la tête.

— Dès qu'il a été suffisamment près, expliqua-t-il, il a pu exercer sa volonté sur toi et t'appeler. Il t'a ordonné de venir le rejoindre. Quand je suis parvenu à te retrouver, tu errais en plein désert, très près d'un point de passage. Tu avais marché pendant des kilomètres, en pleine nuit, pour répondre à son appel.

— Je ne m'en souviens pas, répétais-je.

D'une certaine manière, ce qu'il m'expliquait là semblait plus ahurissant encore que ce que j'avais appris de la bouche d'Aeson.

— Sa magie appelait la tienne, répondit-il. Il voulait te ramener avec lui. Tu t'es battue contre lui et un éclair t'a foudroyée durant le combat.

— Attends... si c'était le cas, je *sais* que je m'en souviendrais.

— Non. Je t'ai hypnotisée pour masquer tes souvenirs. J'ai réussi à tuer Tirigan, mais tes dons magiques n'en avaient pas moins été éveillés. Après ce que j'avais vu, j'ai eu peur que tu ne puisses plus les contrôler et que tu finisses par être leur jouet.

— Je n'ai aucun don magique, protestai-je. Aucun qui me vienne des noblaillons, en tout cas.

— Aucun dont tu sois consciente, rectifia-t-il. Tout est masqué. Je t'ai fait oublier. Après ce qui s'était passé, j'ai commencé à t'initier aux techniques chamaniques dans l'espoir de te protéger. Je craignais qu'un de ses partisans suive la trace du Seigneur de l'Orage, ou qu'un autre finisse par réveiller ce lien en toi pour te manipuler. Je voulais te donner les armes dont tu avais besoin pour te défendre. (Il parut soudain très fatigué.) Je ne m'imaginais pas que tu finirais par si bien t'en servir.

En dépit de toutes ces heures de sommeil, je me sentais aussi fatiguée qu'il paraissait l'être. Je tirai à moi l'une des chaises et m'y assis. Ils restèrent debout. Ainsi, il fallait croire que j'avais rencontré le Seigneur de l'Orage. J'avais répondu à son appel. Et j'avais été frappée par un éclair ? Intéressant... Dans la plupart des cultures, les chamans s'éveillent à leur art à la suite d'un événement traumatisant. Subir le feu du ciel est l'un des plus courants. Nombre de chamans indiens des environs – déjà rendus méfiants par l'abondance de leurs « collègues » *new âge* et blancs – ne me prennent pas au sérieux pour ne pas avoir subi une si radicale initiation. S'il s'avérait que j'avais été foudroyée dans l'enfance, cela faisait un bon point pour moi.

— Tu as obscurci ma mémoire, dis-je enfin d'une voix empreinte

de lassitude. Tu t'es introduit sous mon crâne et tu m'as fait tout oublier. Pendant tout ce temps... tous les deux... vous saviez et ne m'avez rien dit.

— Nous voulions te protéger, dit-il.

— Jusqu'à quand ? Vous pensiez vraiment que je ne le saurais jamais ? (Je m'échauffai de nouveau, comme le prouvait le ton de ma voix.) Il a fallu que je sois mise au courant par les noblaillons ! J'aurais préféré l'apprendre de votre bouche.

Ma mère ferma les yeux. Une larme solitaire roula le long de sa joue. Roland me considéra calmement.

— Rétrospectivement, oui, cela aurait sans doute été mieux..., reconnut-il. Mais nous n'aurions jamais pensé que cela finirait par transpirer.

— Eh bien, c'est fait ! répliquai-je amèrement. Tous les noblaillons sont au courant... Et maintenant, ils veulent tous faire main basse sur cette prophétie ; et sur moi.

— Quelle prophétie ?

Je la leur expliquai. Quand j'eus terminé, ma mère se laissa glisser sur une chaise et enfouit son visage entre ses mains en pleurant doucement.

— Ça recommence..., gémit-elle. Ils vont la prendre, elle aussi.

Une main posée sur son épaule, Roland tenta de la rassurer.

— Inutile d'accorder trop de crédit aux prophéties des noblaillons. Ils en pondent une nouvelle chaque matin.

— L'important, c'est qu'*eux* y croient ! m'emportai-je. Et que tant qu'ils y croiront, ils me poursuivront...

— Tu devrais venir habiter chez nous. Ainsi, je pourrais t'aider à te protéger.

Les yeux rivés sur ma mère, je me redressai. Pour rien au monde, je ne l'aurais exposée de nouveau aux noblaillons.

— Non, répondis-je fermement. C'est mon problème. De toute façon... ne le prenez pas mal... (Ma voix s'était étranglée. Je me sentis étouffer et m'empressai de conclure :) Je préfère ne plus vous voir pendant un certain temps. Je suppose que vos intentions étaient bonnes, mais... j'ai besoin de... Je ne sais plus où j'en suis. J'ai besoin de réfléchir.

— Eugénie !

Une souffrance poignante se lisait sur les traits de ma mère. Ses sanglots redoublèrent.

En m'efforçant d'éviter de croiser leurs regards, je me levai. Soudain, rester là me devint insupportable.

— Je... je dois y aller, marmonnai-je.

Roland criait encore mon nom derrière moi lorsque je déboulai en courant de la maison. Il me fallait absolument partir, sous peine de

dire une idiotie. Je ne voulais pas les blesser, même si je l'avais probablement déjà fait. Mais ils m'avaient fait mal également, et nous devions, les uns et les autres, apprendre à vivre avec ça.

En ouvrant la portière de ma voiture, je redressai la tête et vis le renard roux qui me considérait, depuis le même poste d'observation que la fois précédente.

Je marchai vers lui, sans trop m'approcher, et criai :

— Va-t'en !

Sans me quitter des yeux, il ne bougea pas d'un pouce.

— Je ne plaisante pas ! insistai-je. Je ne veux plus te voir. Tu es aussi mauvais que tous les autres !

Le renard s'allongea et posa son museau sur ses pattes croisées, tout en me regardant d'un air solennel.

— Je m'en fiche que tu sois mignon, OK ? J'en ai fini avec toi !

Une femme du voisinage, qui travaillait dans son jardin, me jeta un regard gêné. Haussant les épaules, je tournai le dos au renard, grimpai dans ma voiture et rentrai chez moi. Pourtant, en conduisant, je ne pus m'empêcher de me sentir soulagée que Kiyo ait survécu. J'aurais sincèrement pu en douter. Le Kitsune était puissant et rusé, sans aucun doute, mais c'était à coups de lance-flammes qu'Aeson s'était défendu. Le tout était de savoir si Kiyo s'était simplement échappé, ou s'il était parvenu à tuer le roi. En outre, qu'était-il advenu de Jasmine ?

Tim n'était toujours pas rentré quand j'arrivai chez moi. J'eus vite fait de décider que je n'avais plus envie de sortir ni de faire semblant de faire quoi que ce soit. Tout ce qui me branchait, c'était de traîner un peu dans mon sauna, d'enfiler un pyjama et de me goinfrer de mauvaise télé en mangeant des Milky Way. Cela paraissait être un bon plan, que je mis immédiatement en application.

Vingt minutes plus tard, j'étais assise dans la vapeur chaude, baignée d'une atmosphère saturée d'humidité. Rien de tel que la chaleur pour dénouer les muscles. Cela me donnait l'occasion de comprendre à quel point je les avais maltraités. Au moins, je m'étais arrangée pour m'en tirer vivante. C'était un vrai miracle, étant donné le désastre qui avait résulté de ma mission.

Je n'avais pas envie d'y penser – pas plus qu'à ma mère et à Roland –, mais il était difficile de m'en empêcher. Une part de moi-même persistait, envers et contre tout, à croire (ou à espérer) qu'il s'agissait d'une erreur. À bien y réfléchir, toute l'affaire reposait sur des on-dit. Bien sûr, il me paraissait douteux que mes parents aient inventé tout ça. Pourtant... où étaient les tests ADN ? Les preuves photographiques ? Je n'avais rien de tangible, rien de solide que je puisse étudier et admettre.

Sauf mes propres souvenirs. Ceux que Roland s'était empressé de

masquer en moi. Même si je ne la pratique pas régulièrement, l'hypnose n'est pas inhabituelle dans notre secteur d'activité : c'est juste un moyen parmi d'autres de parvenir à l'inconscience. Les chamans qui jouent un rôle de chef et de guérisseur usent de techniques similaires avec leurs partisans et leurs patients pour soigner le corps et l'esprit. Roland et moi, en tant que « free-lances du chamanisme », n'en avons pas réellement besoin. Notre contact avec le monde spirituel s'effectue souvent de manière plus directe et physique. Mais pour avoir effectué quelques guérisons et recouvrements d'âme, je connais les techniques de base.

La tête appuyée contre la cloison, je fermai les yeux pour évoquer mentalement l'image de Séléné, que je porte tatouée au bas de ma nuque. Elle symbolise ma connexion avec la terre, l'ancrage de mon corps, de mon âme et de mon esprit dans ce monde. En me concentrant sur sa représentation autant que sur sa signification profonde, je laissai peu à peu mon esprit dériver. Plutôt que de glisser vers un autre plan de réalité, je me tournai vers l'espace intérieur, tout entière tendue vers les zones les plus lointaines de mon être et les recoins les plus secrets de mon inconscient.

Cela ne me prit sans doute pas longtemps, mais dans cet état, cela me parut péniblement long. Je dus farfouiller dans des morceaux de moi-même plus ou moins plaisants, à la fois souvenirs enfouis et vérités cachées : tout ce qui faisait de moi Eugénie Markham. Je me concentrai sur la notion d'éclair, espérant ainsi aiguillonner mon esprit. Il me semblait douteux que le souvenir d'un foudroiement puisse demeurer à jamais perdu.

Là... J'avais perçu une faible secousse. Je plongeai, m'efforçant de saisir ce lien ténu et le souvenir qui s'y rattachait. Ce ne fut pas facile. L'image était glissante. Tenter de m'y accrocher, c'était un peu comme essayer d'attraper un poisson à mains nues. Chaque fois que je pensais y être parvenue, elle se dérobait. Roland avait vraiment fait du bon boulot. Affûtant ma volonté, je luttais contre les couches de masquage, lacérant et écartant jusqu'à ce que...

J'étais éveillée dans mon lit.

Il ne s'agissait pas de celui dans lequel je dors dans ma maison au pied des collines, mais d'un autre, plus petit, couvert d'un édredon rose : le lit de mon enfance. Allongée, j'observais le plafond constellé d'étoiles phosphorescentes, semblables à celles que je collerais plus tard au plafond de ma chambre d'adulte. En plein cœur de la nuit, je ne parvenais pas à dormir. Insomniaque j'étais, insomniaque je reste... Cette insomnie-là, cependant, était inhabituelle. Quelque chose d'autre que mon esprit en ébullition me tenait éveillée. Quelque part, à l'extérieur, j'entendais comme une voix qui m'appelait. En fait, il ne s'agissait pas exactement d'une voix, mais d'une attirance : une invitation que j'étais incapable de laisser de côté.

Sortant de mon lit, je glissai mes pieds dans des baskets sales et enfilai une petite veste au-dessus de mon pyjama. Dans le couloir, la porte de la chambre de mes parents était fermée. Je me faufilai aussi discrètement que possible jusqu'au bas de l'escalier, puis refermai sans bruit la porte d'entrée derrière moi.

Dehors, l'air était encore chaud. C'était le plein cœur de l'été. Les températures avaient frôlé les 38°C, dans la journée. À présent que la nuit hait tombée, il faisait encore autour des vingt-sept. Je descendis la rue tranquille bordée des maisons et des voitures familiales de notre voisinage. À chaque pas, l'appel se faisait plus pressant. J'avais l'impression que mes jambes se mouvaient d'elles-mêmes. La voix m'entraînait loin de notre rue, de notre quartier, et même de la petite banlieue que nous habitions. Je quittai les routes principales, m'engageai dans des sentiers dont j'ignorais même l'existence.

Puis, au terme de presque deux heures de marche, je finis par m'arrêter. J'ignorais où j'étais. Dans le désert, manifestement, parce qu'avec les montagnes, c'est tout ce que l'on trouve aux alentours de Tucson. Les contreforts des collines paraissaient plus proches d'ici que de la maison ; je devais donc avoir marché en direction du nord. Autrement, aucun point de repère. Des figuiers de Barbarie et des cactus saguaros, autour de moi, montaient une garde tranquille.

Soudain, quelque chose dans l'air autour de moi se mit à vibrer. Je ressentis une présence, près de moi. Quelqu'un. Me retournant, je découvris un homme debout, qui me regardait, beaucoup plus grand que je ne l'étais à douze ans. Ses traits demeuraient indistincts à mes yeux. Je ne parvenais pas à les discerner, malgré tous mes efforts pour y parvenir. Contre le ciel nocturne, il n'était qu'une forme sombre crépitant d'énergie.

— Eugénie...

Je reculai de trois pas, mais m'arrêtai en le voyant tendre la main vers moi.

— Eugénie...

Je parvins enfin à secouer le joug qui m'emprisonnait et m'avait menée jusqu'ici. Désespérée, je me rendis compte que je devais m'éloigner aussi vite que possible, mais j'ignorais désormais quelle direction emprunter. Les pistes que j'avais suivies s'étaient embrouillées derrière moi. Alors, je reculai au hasard, mais l'inconnu ne cessa d'approcher, en me faisant signe de le suivre. Mes pieds s'emmêlèrent et je tombai. Sans lui tourner le dos, je tentai de me redresser, mais il me dominait de toute sa masse, désormais. Dans la confusion de ses traits, je distinguais une couronne sur sa tête, de pourpre et d'argent étincelant.

— Viens..., dit-il, la main tendue vers moi pour m'aider à me relever. Il est temps de partir.

J'étais sans défense, piégée et à bout de ressources. De toute ma courte vie, jamais je ne m'étais sentie aussi désespérée. Cela me terrifiait.

Je décidai que si je parvenais à survivre à ce cauchemar, je ferais en sorte de ne plus jamais me sentir aussi impuissante. L'inconnu posa la main sur mon épaule. Je me mis à crier. Et tandis que je criais, une part de moi-même dont je n'avais jamais pris conscience se saisit de la puissance qui réside dans tout ce qui...

J'ouvris les yeux et clignai des paupières.

La vapeur tourbillonnait autour de moi dans le sauna et la tête me tournait. Cela faisait trop longtemps que je mijotais là-dedans. C'était un miracle que je n'aie pas tourné de l'œil. En me levant, je dus prendre appui sur la cloison et fermer les yeux. J'avais encore le cœur battant, troublée que j'étais par la vision qui ne pouvait que me convaincre de la réalité de ma filiation. Je savais, avec une absolue certitude, que l'homme sombre qui m'avait attirée jusqu'à lui dans mon enfance n'était autre que le Seigneur de l'Orage, mon père. Je le sentais tout au fond de moi, au fond de mon âme.

Submergée par l'émotion, je me laissai retomber sur le banc. J'avais besoin de quelques minutes supplémentaires pour réfléchir à tout cela et récupérer mes esprits.

Pourtant, plus je restais assise là, plus je me sentais désespérer de tout. Le Seigneur de l'Orage était bien mon père, quant au reste de mon existence... ce n'était pas brillant non plus. Pire encore, la situation ne pourrait aller qu'en s'aggravant. Tous les obsédés des noblaillons ne demandaient qu'à me culbuter. Quant aux autres, ils ne rêvaient sans doute que de me tuer. Jamais plus je n'aurais un moment de tranquillité.

Les minutes s'écoulèrent tandis que je ruminais tout cela. Je me sentais tomber dans une déprime de plus en plus noire... et je me sentais crevée. J'étais épuisée, trop apathique pour m'en faire encore. À quoi bon ? J'avais repoussé mes parents, aujourd'hui. J'avais laissé tomber Jasmine Delaney. Je n'avais plus rien à attendre de l'existence qu'une vie passée à combattre et à fuir. Mais en fait, pourquoi prendre encore la peine de se battre ? Plus rien n'avait d'importance. Tout était sans espoir. Je n'avais plus qu'à regagner l'Outremonde pour me rendre. Au moins, ainsi, je mettrais un terme à...

Écarquillant les yeux, je me redressai d'un bond sur le banc. Qu'est-ce qui me prenait, au juste ? La situation n'était certes pas rose, mais cela... cela ne me ressemblait pas.

Je battis rapidement des paupières, m'efforçant de retrouver ma concentration en respirant à fond. Et c'est alors que je la sentis, cette influence invisible, pernicieuse, noire et visqueuse... Elle se coulait contre moi, se glissant le long de ma peau. Elle m'attirait vers le bas, se gavait de mon énergie, de tout ce qui me permettait d'espérer.

Je me levai, plus du tout comateuse, décrochai mon peignoir de la patère et l'enfilai. Lentement, j'ouvris la porte du sauna et passai la

tête dans l'entrebâillement. Je ne vis rien d'inhabituel, mais l'impression sinistre me submergea de plus belle. La lumière elle-même paraissait plus chiche, plus sombre qu'elle n'aurait dû l'être en cette fin d'après-midi. J'accommodai mon regard et fis de mon mieux pour briser l'illusion : car c'était bien de cela qu'il s'agissait.

Quittant le sauna – situé en plein cœur de ma maison – je m'efforçai de déterminer la source du phénomène. À ma droite se trouvaient la cuisine et la salle de séjour, à ma gauche la salle de bains et les chambres. Mes armes étant restées dans la mienne, c'était là qu'il fallait me rendre en priorité. Mais si la chose se trouvait à l'avant, je préférerais ne pas lui tourner le dos. Finalement, je trouvai un compromis en descendant le couloir le dos au mur. Même si je n'avais pas une grande distance à parcourir, devoir le faire dans ces conditions donnait l'impression de rallonger considérablement le trajet. La porte de la chambre de Tim était close. En hâte, je la dépassai, soulagée qu'il ne soit pas là. Il a beau être au courant de mes aventures chamaniques, je ne tiens pas à l'exposer au danger.

Ensuite venait la salle de bains. Oui : l'unique salle de bains... L'embêtant, dans une « jolie petite maison », c'est le côté « petit ». J'adore tout le reste, mais je me suis promis que si je devais changer de demeure, il y aurait dans la prochaine autant de salles de bains que d'occupants. Tim et moi, nous nous sommes payés de sérieuses prises de bec avec...

Une main venait de jaillir des ténèbres de la salle de bains, mais je l'avais aperçue à temps en périphérie de mon champ de vision. Tandis que celui à qui elle appartenait bondissait, je me baissai vivement et me projetai de l'autre côté de la porte. Un Homme Gris... Parmi les trois coupables possibles de la zone d'énergie négative qu'était devenue ma maison, celui-ci avait figuré en tête de liste. Les Hommes Gris projettent autour d'eux une aura de désespoir et se nourrissent de l'énergie vitale et des pensées positives de leurs victimes.

Celui-ci était... gris, bien évidemment. Mis à part cela, il paraissait plus ou moins humanoïde, avec des yeux sombres et des cheveux blancs ébouriffés. Il était habillé, ce que je considérais comme un plus, étant donné que monstres et autres élémentaires se présentaient souvent à moi couverts du plus symbolique des cache-sexe, voire complètement à poil. Étant donné leurs intentions à mon égard ces temps-ci, j'étais plutôt satisfaite que chacun garde ses parties génitales couvertes.

Je bondis en direction de ma chambre, mais son long bras se détendit et il parvint à m'attraper par les cheveux. Un cri de douleur m'échappa quand il m'attira à lui et me pressa contre son corps. Au moins, il ne jugea pas utile de m'infliger l'habituel blabla salace. Les

Hommes Gris sont apparemment des types solides et peu loquaces. Ce qu'il me voulait paraissait pourtant évident, vu l'énergie qu'il déployait pour me débarrasser de mon peignoir sans me lâcher pour autant. En me débattant pour échapper à son étreinte de fer, je ne parvins qu'à me dénuder un peu plus. Pestant tout bas, je me jurai que s'il m'était impossible de me libérer, je pouvais au moins différer ses assauts. Mon genou se releva d'un coup sec, percutant violemment son entrejambe.

Instantanément, il desserra ses bras. Avec un grognement sourd, il porta instinctivement la main entre ses jambes. J'en profitai pour lui fausser compagnie et m'élancer vers ma chambre. Ayant décidé qu'après tout il pouvait faire fi de la douleur, l'Homme Gris me rattrapa juste avant que j'aie pu atteindre la porte. Il me saisit aux épaules. Violemment, il me projeta face la première contre le mur. Profitant de ce que je me retrouvais coincée, il m'y maintint d'un bras tandis que l'autre finissait de me débarrasser de mon peignoir.

Je sentis qu'il me léchait le cou, mais la nature véritablement révoltante de ce contact ne put m'atteindre. Je fonctionnais en mode « survie ». De toutes mes forces, je me débattis, dans l'espoir de l'entraver dans ses efforts pour se débarrasser de son pantalon. Me retrouver ainsi épinglée au mur me laissait peu d'options possibles. Les deux mains plaquées contre le mur, je me mis à la recherche de quelque chose – n'importe quoi – susceptible de me servir d'arme contre lui.

Enfin, sous mes doigts, je découvris un petit miroir mural décoratif qui me venait de ma grand-mère. Il n'était pas très grand, mais le cadre imitait la forme d'un soleil doté de rayons de métal pointus. Cerise sur le gâteau : le cadre était en argent. De la main gauche, je le décrochai du mur. Ce n'était pas ma main de prédilection, mais c'était celle à laquelle je porte mon anneau d'améthyste. L'améthyste entamerait les déprimants pouvoirs magiques de mon assaillant, mais elle me permettrait également de canaliser mon énergie. Pas aussi efficace qu'une baguette, mais cela devrait aller. Je me concentrai sur la pierre et laissai la force de ma volonté s'y déverser. L'améthyste, après l'avoir concentrée, l'accumulait dans le cadre en argent. D'un mouvement aussi fluide et puissant que me le permit ma position délicate, je plantai vigoureusement le miroir dans le flanc de mon agresseur.

L'Homme Gris cria. Une odeur de chair brûlée me monta aux narines. Enfin, il me libéra et je me retournai sans perdre une seconde. Je m'étonnai pourtant d'avoir réussi à charger cette arme improvisée de plus d'énergie que je n'aurais cru en posséder. Le miroir s'était fiché entre ses côtes et dégageait une fumée noire. Pas de quoi le tuer, mais de quoi lui causer de sérieux problèmes. Sachant que le contact

de l'argent allait le faire souffrir, il tendait le bras vers le miroir sans se résoudre à y toucher. J'en profitai pour piquer un sprint jusqu'à ma chambre.

Il ne lui fallut que quelques secondes pour m'y rejoindre, mais cela m'avait suffi. J'avais choisi l'athamé en argent, avec lequel je gravai dans sa poitrine, lorsqu'il se précipita sur moi, le symbole de mort. Un cri torturé s'échappa de ses lèvres. Le fer est un fléau pour les noblaillons, mais toute autre créature de l'Outremonde redoute surtout l'argent. J'ignore pourquoi, mais peu m'importe. Surtout lorsque cela s'avère tellement utile, comme cela venait de l'être encore.

Blessé ou pas, il trouva la force de me pousser violemment en arrière. J'allai atterrir sur mon lit. Ma tête heurta le mur dans un bruit inquiétant. Cela me ralentit un peu, mais j'avais déjà commencé à me projeter au-delà de ce monde. Je me concentrai, effleurai le monde des morts, et achevai d'établir la connexion par l'intermédiaire de ma baguette. La force d'attraction frappa de plein fouet l'Homme Gris et commença à le refouler hors de ce monde. Celui-ci tenta de s'en défendre, comme si cela pouvait lui sauver la mise. Mais naturellement, rien n'y fit. Un instant plus tard, il avait disparu.

Presque instantanément, la noire atmosphère de désespoir qui baignait mon intérieur se dissipa. J'eus l'impression d'émerger, à bout de souffle, à la surface d'un océan. De nouveau, je pouvais respirer normalement. Je laissai mon corps se relâcher et se détendre. Je réprimai l'envie d'appuyer ma tête contre le mur, sachant qu'il allait m'en cuire après m'être cogné si violemment le crâne.

Un bruit violent venu de l'avant de ma maison – celui d'une porte qui s'ouvre – vint me placer de nouveau en alerte avant même que j'aie eu le temps de me détendre. Je me redressai vivement, l'adrénaline coulant à flots dans mes veines, en entendant un bruit de pas précipités dans le couloir. Je tendais le bras pour m'emparer de mon flingue lorsqu'une voix familière me figea.

— Eugénie ?

Soulagée – enfin, juste un peu... – je vis Kiyō entrer dans ma chambre.

Chapitre 13

— Tu arrives trop tard, lui dis-je en m’efforçant de faire comme si mon peignoir ne traînait pas sur le sol du couloir.

Le regard de Kiyo erra à travers la pièce, et je ne pus m’empêcher de soupirer d’aise. Son corps de combattant avait adopté une posture offensive. Il n’y avait pas une once en lui qui ne fût chargée d’énergie. Il scrutait chaque recoin, à la recherche d’un danger potentiel, ses yeux sombres emplis d’une résolution implacable. Magnifique et sauvage, il paraissait prêt à décimer une armée à mains nues, là, tout de suite. Frissonnante, je serrai les bras contre moi, mais ce n’était ni sous l’effet de la fraîcheur ni sous celui de la pudeur.

— J’étais en train de remonter ton allée, dit-il, et j’ai senti quelque chose... quelque chose de sinistre.

Je vis son corps se détendre. Alors seulement, il parut remarquer que j’étais nue. Dans ses yeux, la sauvagerie animale fit place à cette sensualité diffuse, coutumière chez lui.

— Un Homme Gris, expliquai-je de manière laconique. Il a dû partir précipitamment. Un rendez-vous de dernière minute avec Perséphone.

Un sourire apparut sur les lèvres de Kiyo, qui demanda :

— Tu étais sous la douche ?

— Dans mon sauna. Je l’ai poignardé avec un miroir.

— Joli...

Nous restâmes à nous regarder en silence. Il y avait dans l’air comme une certaine tension entre nous.

— Bien..., dis-je enfin. Merci d’être passé. Tu peux partir, à présent.

— Eugénie...

Mon indignation légitime relégua en arrière-plan l’état de confusion et de trouble dans lequel je me trouvais.

— Je n’ai rien à te dire ! répliquai-je sèchement. Je ne veux rien te dire du tout ! Tire-toi !

— Pas avant que tout soit éclairci entre nous.

— Quoi, par exemple ? Que tu as voulu me mettre en cloque, exactement comme tous les autres ?

Kiyo tiqua, manifestement surpris.

— Je... quoi ? Non ! Bien sûr que non, bon sang ! J'avais mis une capote...

— Ouais, je sais, merci ! J'étais là... (Je perçus un soupçon de bouderie de mauvaise foi dans le ton de ma voix quand j'ajoutai :) Si ce n'est pas pour ça, alors c'est pour quoi ?

Son regard quitta mon visage pour voyager le long de mon corps, avant de revenir se river sur mes yeux.

— Pour quoi, selon toi ?

Je déglutis discrètement, m'efforçant de ne pas tenir compte de la chaleur qu'avait fait naître son regard partout où il était passé.

— D'accord, maugréai-je. Je vois le tableau. Mais tu ne me feras pas croire que ta présence dans ce bar était un pur hasard.

— C'est vrai, reconnut-il. Elle ne l'était pas.

J'attendis la suite. Rien ne vint.

— C'est tout ? m'impatientai-je.

En soupirant, Kiyo prit appui contre le mur.

— Une amie m'a demandé de te trouver et de te marquer afin que nous puissions ne pas perdre ta trace. Je ne savais pas pourquoi. Je n'avais alors aucune idée de qui tu étais.

— Quoi ! m'exclamai-je. Tu as couché avec moi parce que quelqu'un te l'a demandé ?

— Euh... non. Ça, c'était ma propre... improvisation. J'aurais pu te marquer par d'autres moyens. (Un sourire entendu flotta un instant sur ses lèvres.) Mais tu étais trop charmante et trop jolie.

— Hé ! protestai-je. N'essaie pas de m'avoir encore avec tes tours de renard sexy. Ils ont causé assez de problèmes comme ça. Qui t'a demandé de me marquer ? (Son sourire charmeur s'effaça. Un long silence se fit.) Écoute..., repris-je. Tu es censé être le plus grand partisan de l'honnêteté. Si tu n'es plus décidé à jouer le jeu, alors je te vire d'ici à coups de pompe dans le cul !

Une lueur malicieuse fit flamber son regard.

— Je crois que ça me plairait, dit-il. (Il marqua une pause, avant de répondre enfin :) Tu ne la connais pas. Elle s'appelle Maiwenn.

— Reine de Saule... (Sa surprise me fit plaisir.) Tu vois, j'en sais plus à propos des noblaillons que tu l'imagines.

— Apparemment. Quand elle a découvert qui tu étais, elle a voulu t'observer pour connaître ta position sur la prophétie à propos de ton p... du Seigneur de l'Orage.

J'accueillis son regard interrogateur avec incrédulité.

— Tu me demandes ça sérieusement ? m'écriai-je. Tu penses vraiment que je pourrais vouloir la domination des noblaillons sur le monde ?

— Non. Non, pas vraiment. Maiwenn voulait seulement être sûre

de ta position. Elle s'est opposée aux ambitions du Seigneur de l'Orage, en son temps, et elle n'a aucun désir de voir ses projets d'invasion refaire surface. Elle préfère investir toutes leurs ressources dans l'Outremonde, afin d'en faire définitivement leur monde.

— Une femme avisée, répliquai-je avec amertume. J'aimerais qu'ils en prennent tous de la graine.

— Ne juge pas trop sévèrement l'Outremonde. Il a aussi ses attraits.

— Ah oui ? Tu te considères donc comme l'un d'eux ?

— Je considère que j'ai un pied dans chaque monde. Voilà qui je suis. Et qui tu es toi aussi.

— Non ! Je n'ai rien à voir avec ce monde-là ! (Les yeux dans le vague, je laissai mon regard dériver loin de lui. Je me sentais soudain très fatiguée.) Parfois, ajoutai-je à mi-voix, je ne me sens même pas faire partie de ce monde-ci.

Kiyo traversa la pièce et vint s'asseoir au bord de mon lit. Une certaine inquiétude se lisait dans ses yeux noirs.

— Ne dis pas ça.

Pour l'empêcher de voir que mes yeux s'étaient embués, je détournai la tête, avant de murmurer :

— Je ne comprends plus rien à ce qui se passe. Tout a... tout a changé. Je ne peux plus tourner le dos sans qu'un tordu essaie de me violer. Je ne peux plus faire confiance aux gens que j'aime. (En reportant mon attention sur lui, je conclus :) Je ne peux plus avoir confiance en toi.

Il tendit la main vers moi et caressa ma joue.

— Si, tu le peux, assura-t-il. Eugénie... Je n'ai pas couché avec toi pour que tu tombes enceinte. Je n'ai même pas couché avec toi parce que tu es sexy (même si c'est indéniablement un plus). J'avais... des sentiments pour toi. Et j'en ai toujours. Je voudrais que nous nous donnions une chance, tous les deux.

Il passa sa main le long de mon cou, jusqu'à mon épaule, puis sur mon bras. Nonchalamment, il suivit du doigt le contour du serpent symbolisant Hécate. La chair de poule hérissa ma peau nue.

— Ne me regarde pas comme ça, protestai-je. Je ne veux pas tomber enceinte.

— La contraception est une des merveilles du monde moderne.

— Je ne peux pas m'impliquer dans une relation avec toi.

— Pourquoi ?

J'eus bien du mal à extirper les mots de ma bouche.

— À cause... à cause de ce que tu es...

Son bras retomba.

— Je suis comme...

— Je sais, je sais..., l'interrompis-je. Tu es comme moi. Kiyo...

tu dois comprendre. J'ai un tas de trucs à régler pour le moment. C'est juste que... eh bien, je ne peux pas. Pas maintenant. Peut-être... (Du regard, je parcourus ce visage qui respirait l'intelligence et la bonté, ce corps tentateur, si proche du mien, avant de conclure lamentablement :) Peut-être qu'un jour... nous pourrons...

Quelque chose, dans mon expression, dut me trahir. Peu importait que je sois terrifiée à l'idée de me rapprocher de Kiyo. Moi aussi, je continuais à avoir des sentiments pour lui. Et moi aussi, je le désirais. Son sempiternel sourire de renard rusé refleurit aussitôt sur ses lèvres. Entre ses doigts, il me prit le menton et déposa un baiser sur ma joue.

— Dans ce cas, susurra-t-il, nous n'avons qu'à être amis.

Fermant les yeux, je laissai sa chaleur m'envelopper.

— « Amis » ? répétais-je. Un ami ne me soufflerait pas dans l'oreille comme ça...

— Alors, disons que nous serons des amis... intimes.

— Kiyo...

Sans cesser de sourire, il s'écarta légèrement de moi pour ajouter :

— Sérieusement, Eugénie... je veux faire partie de ta vie, même si nous ne pouvons pas être amants. Je veux t'aider à traverser tout cela. Je veux te protéger.

À ces mots, je me raidis. Ma bonne vieille hargne redressa la tête au milieu des miasmes émotionnels qui m'embrumaient l'esprit.

— Je n'ai pas besoin de protection !

— Tu ne te doutes donc pas à quel point ça va barder pour toi ?

— J'ai assuré jusque-là. J'assurerai encore.

— Bon sang, tu es incroyable ! (Il avait dit cela avec une admiration certaine.) Mais tu es aussi incroyablement casse-pieds ! Laisse donc quelqu'un t'aider un peu ! Laisse-moi t'aider...

Inflexible, je regardai droit devant moi sans lui répondre. Le visage de Kiyo s'assombrit.

— Ils vont te donner la chasse ! insista-t-il. Tu crois que je peux rester assis sans rien faire sachant qu'on va s'en prendre à toi et chercher à te violer ?

La flamme que témoignaient ces propos m'embrassait. Il n'était pas en colère contre moi, mais *pour* moi. Il me dévisageait comme personne ne l'avait encore jamais fait. L'expression de son visage elle-même indiquait que je lui étais si chère qu'il serait descendu jusqu'en enfer, s'il l'avait fallu, pour me protéger. Une telle intensité de sentiments me tétanisait, me secouait, m'effrayait ; je ne savais qu'en faire.

De nouveau, il décrypta sur mon visage ce que mes paroles ne disaient pas. Cette fois, il m'attira sur le lit, serrant mon corps contre

le sien. Je ne l'en empêchai pas.

— Laisse-moi t'aider, répéta-t-il.

— Comment ? Tu vis à une heure et demie d'ici.

Kiyo pressa son visage dans mes cheveux et répondit :

— Je déménagerai.

— Oh, par pitié, arrête de déc...

— Je suis sérieux, m'interrompit-il. Je sais que je ne pourrai être vingt-quatre heures sur vingt-quatre avec toi, mais je ferai de mon mieux.

— Tu comptes me filer le train comme un garde du corps, ou un truc du style ?

— Je peux le faire sous forme de renard, si tu préfères.

Cela me fit rire malgré moi. Je l'étreignis. Je savais que nous n'aurions pas dû nous peloter ainsi, mais franchement, après tout ce qui s'était passé, cela me procurait du réconfort ; un certain trouble, également, mais principalement du réconfort.

— Au fait..., repris-je d'une voix radoucie. Qu'est-ce que ça fait ?

— Quoi donc ?

— D'être un renard. Plutôt bizarre, non ?

— Je ne sais pas. J'ai toujours été comme ça. Je ne connais pas autre chose.

— Ouais, bon... mais pourquoi ne pas rester tout le temps sous forme humaine ?

— Je suis plus fort en tant que renard. Ça sert dans un combat.

— Tu n'es pas trop minable non plus en tant qu'humain.

— Les femmes pensent que les renards sont mignons...

— Pas si mignons que ça, grognai-je.

Je ne voyais pas son visage, mais je sentis un sourire dans sa voix quand il répondit :

— C'est un bon moyen pour vivre selon ses instincts.

— Quels instincts ?

En un mouvement fluide, il me fit passer sur le dos et s'allongea sur moi. De ses mains, il retenait mes poignets de chaque côté de ma tête pendant qu'il frottait le reste de son corps tout contre le mien. Ses lèvres n'étaient plus qu'à un souffle de ma bouche.

— Tous ! répondit-il dans un grondement sourd.

J'avais le souffle court. Une voix, au fond de mon crâne, s'égosillait en vain. *Hé ! Tu te rappelles ? Tu ne veux frayer avec personne de l'Outremonde !* Je savais qu'elle avait raison, mais il était assez difficile de lui prêter attention alors que mon corps était en train de fondre sous le sien et qu'il me caressait le côté d'un sein.

— Un ami n'est pas censé se conduire ainsi.

— Je sais, répondit-il tranquillement.

- Ni un garde du corps.
- Je sais.
- Ni un vétérinaire.
- Avec ça, je ne suis pas d'accord.

Enfin, il écrasa ma bouche sous la sienne, pour un baiser fougueux et dévorant et fantastique et furieux. À cet instant, j'aurais été parfaitement incapable de penser ou de faire quoi que ce soit de cohérent. Je n'étais capable que de le laisser m'embrasser encore et encore.

Lorsque finalement il mit un terme à ce baiser, je le vis se redresser et s'asseoir au bord du lit. Tout son corps tremblait. Il avait toujours dans le regard une lueur ardente et féroce. En lui se menait apparemment une lutte sans merci entre deux moitiés irréconciliables. L'une des deux dut l'emporter, car il prit une ample inspiration et cette fringale animale qui l'animait parut – plus ou moins – s'apaiser.

— Je dois y aller, dit-il enfin. Je dois être au boulot dans deux heures.

— OK.

Nous nous considérâmes un long moment encore. Je finis par tirer un drap sur moi pour masquer en partie ma nudité. Un sourire illumina ses traits.

— Merci, dit-il. Ça m'aide.

Il se leva et se dirigea vers la porte.

— Au fait ! lança-t-il ce faisant. Ça te dirait de faire la connaissance de Maiwenn ? Elle voudrait te parler en tête à tête, voir à quoi tu ressembles.

— Tu as l'air assez pote avec elle...

J'avais lancé cela d'un ton plus acerbe que je ne l'aurais voulu, mais il ne parut pas s'en formaliser.

— C'est une bonne amie à moi, répondit-il. Et j'adhère à ses vues. Elle veut que nos deux mondes restent intacts. C'est ce que je veux aussi. Elle pourrait être une amie fiable pour toi également.

— Est-elle assez puissante pour venir ici en personne ? (Je le vis acquiescer d'un hochement de tête.) Si elle fait le voyage, conclus-je, je n'ai rien contre le fait de la rencontrer. Je ne suis pas très chaude pour retourner là-bas prochainement...

— Je le lui dirai.

Il s'engagea dans le couloir, et cette fois ce fut mon tour de le rappeler.

— Hé ! Kiyô !

— Oui ?

— Tous ces gens et... toutes ces choses me courent après parce qu'ils sont convaincus que je vais être la mère de l'Antéchrist ou un truc du style... mais, sérieusement... tu y crois, toi ? Penses-tu

vraiment que cette prophétie pourrait se réaliser ? Roland – mon beau-père – dit que les prophéties sont monnaie courante, dans l'Outremonde.

— Elles le sont, reconnut-il lentement. (Un léger pli se forma entre ses sourcils tandis qu'il y réfléchissait.) Et beaucoup ne deviennent jamais réalité. Mais de nombreuses autres se réalisent néanmoins. Plus que tu pourrais l'imaginer en ayant grandi ici. Le truc, avec les prophéties, c'est que... parfois les gens les comprennent tout de travers. À moins qu'en essayant de faire en sorte qu'elles restent lettre morte, ils n'en précipitent la réalisation.

Je frissonnai, regrettant à moitié qu'il ne m'ait pas répondu que les prophéties des noblaillons n'étaient qu'un tissu de conneries.

— Tu veux dire... comme Œdipe ? demandai-je. Quand son père s'est débarrassé de lui en croyant éviter ce que l'oracle avait prédit ?

— Exactement. Agir ainsi, c'est faire en sorte que finisse par se produire ce qui était prédit. (Voyant que je me rembrunissais, il s'empessa d'ajouter :) Hé ! Tu n'as pas à t'en faire pour ça... Je te l'ai dit : la plupart ne se réalisent jamais. De toute façon, tu fais ce qu'il faut pour ne pas avoir d'enfants, il n'y a donc pas à s'inquiéter. Concentre-toi sur le présent.

Je lui rendis un sourire un peu tremblant, espérant qu'il avait raison.

— Merci.

Il soutint mon regard quelques secondes encore avant de sortir de la pièce. Un moment plus tard, il était de retour avec le miroir en argent carbonisé. En le considérant d'un air mécontent, il alla le poser sur la commode et maugréa :

— Désolé de n'avoir pu être là plus tôt.

— Pas de quoi ! répliquai-je en faisant appel à d'ultimes réserves de bravoure. Je t'ai dit que je peux parfaitement me débrouiller toute seule.

Ses yeux sombres étincelèrent brièvement.

— Je le sais bien, dit-il. Tu es une femme dangereuse.

Faisait-il référence uniquement à mes capacités au combat ? Je n'en fus pas absolument certaine.

Quand il fut parti, je m'allongeai sur le lit avec un soupir, persuadée que je n'en bougerais plus pendant une semaine.

Soudain, je sentis une faible pression s'exercer dans la chambre. Je me redressai sur le lit et vit une paire d'yeux rouges m'observer depuis un coin sombre.

— Volusian ? Je ne t'ai pas appelé.

— Vous nous avez donné la permission de venir vous trouver de nous-mêmes si nous avons à vous communiquer de nouvelles informations, Maîtresse.

— Ouais. J'imagine que j'ai dû le faire. Mais je n'aurais pas imaginé qu'un de vous se déciderait. Que se passe-t-il ?

— Je suis venu vous informer que l'intérêt qu'on vous porte dans l'Outremonde s'est encore accru.

Je restai un instant à le dévisager d'un air incrédule. Puis, d'un geste, je désignai l'athamé ensanglanté que je venais d'utiliser contre l'Homme Gris.

— Eh bien ! m'exclamai-je. Tu crois ça possible ?

Volusian secoua négativement la tête et précisa :

— Je ne parle pas de ces attaques en ordre dispersé. Auparavant, vous ne les intéressiez qu'à cause de votre ascendance. À présent qu'ils vous ont vue, certains sont encore plus... excités. Ils vous trouvent... attirante.

Pas difficile de comprendre à quel point cela pouvait le dérouter.

— Super ! marmonnai-je. Me voilà féconde et sexy. Alors qu'est-ce que ça veut dire ? Que je dois m'attendre à des attaques quotidiennes ?

— Vous devez vous attendre à des attaques concertées.

— En groupes ?

— Pire que ça encore.

— Pire qu'une bande de tordus excités ne rêvant que de coucher avec moi ? Je ne vois pas...

— Pour le moment, seules les créatures et noblaillons capables de traverser sous forme corporelle ou élémentaire s'attaquent à vous. Mais nous ne sommes qu'à quelques semaines de Beltane[12], Maîtresse. Et quand les portails s'ouvriront...

— Seigneur ! m'exclamai-je dans un souffle. Tout ce qui possède une queue voudra me faire ma fête !

Volusian ne prit pas la peine de me répondre. Confronté à mon silence persistant, il demanda cependant :

— Que comptez-vous faire ?

— À ton avis ? La même chose que je fais depuis toujours : me défendre et leur mettre la pâtée !

Il se tint coi, mais je sentis qu'il n'approuvait pas.

— Qu'attends-tu d'autre de moi ? m'emportai-je. Que je me soumette ?

— J'attends de vous que vous ne restiez pas assise ici à guetter l'inévitable, répondit-il. Autant proclamer partout que vous serez à celui qui se montrera le plus fort... Rester toujours sur la défensive ne vous mènera nulle part. Tôt ou tard, il y en aura un pour triompher de vous.

Je me mis à rire jaune, car je ne voyais vraiment rien de drôle là-dedans.

— Alors quoi ? rétorquai-je. Tu voudrais que je passe à

l'offensive, que je rentre dans le tas en provoquant l'un après l'autre tout ce que l'Outremonde compte de noblaillons et d'esprits ?

— Non. Il faudrait que vous commenciez par revendiquer votre héritage. Ils vous attaquent parce que vous les laissez faire, parce que vous en battez un avant de patienter jusqu'à l'arrivée du suivant. Vous vous comportez en victime, et pourtant vous êtes la fille du Seigneur de l'Orage. De son temps, son règne s'étendait sur davantage de territoires qu'aucune des monarchies actuelles. Son royaume n'est plus qu'un souvenir, mais son héritage fait de vous une personne royale. Si vous vous décidez à vous conduire comme telle, ils n'oseront plus s'en prendre à vous aussi effrontément.

— Je doute qu'ils renoncent à engendrer le petit-fils du Seigneur de l'Orage uniquement parce que je déciderai de me faire appeler Reine ou Princesse.

— Oh ! Détrompez-vous... Ils ne renonceront pas à coucher avec vous, mais ils s'y prendront différemment. Ils vous aborderont avec respect, alors que pour l'heure vous n'avez droit qu'à leur dédain. Ils s'efforceront de vous faire la cour. Ils cesseront de ne voir en vous que la victime – la pièce de viande – que vous vous êtes laissé devenir.

La perspective d'être assaillie par une bande de noblaillons venus m'apporter des chocolats ou des fleurs ne m'enthousiasmait pas, mais elle était déjà préférable à celle du viol.

— Admettons, dis-je. Mais plaisanterie mise à part, je ne peux quand même pas me pointer chez eux en proclamant : « Hé ! Je suis la fille du Seigneur de l'Orage, vous êtes priés de me respecter désormais ! ».

— Ce serait un début, répondit-il sèchement. Cependant, vous renforceriez vos droits à vous réclamer de lui en cessant de vous en remettre uniquement à ceci ! (D'un geste de la main, il désigna mes armes.) Elles vous rendent humaines.

— Je suis humaine !

— À demi humaine. Si vous voulez qu'ils vous respectent comme un noblaillon, vous devez leur rappeler qui vous êtes. Vous devez faire appel au pouvoir qui est en vous, à l'héritage de votre père.

Je songeai à ce que Roland m'avait avoué, à propos de ces pouvoirs qui s'étaient éveillés en moi, et qu'il s'était empressé d'enfourer. Des flashes de ma vision du sauna me revinrent en mémoire. Juste avant qu'elle s'achève, j'avais soudain eu la sensation d'avoir accès à une grande puissance.

— Non ! conclus-je résolument. Je n'utiliserai pas la magie des noblaillons.

Volusian soupira et me désigna le miroir brûlé.

— Dites-moi, Maîtresse... pourquoi avoir utilisé ceci comme une arme ?

— Parce qu'un Homme Gris m'avait surprise, désarmée.

— Auriez-vous été en pleine possession de vos pouvoirs, vous n'auriez pas eu besoin d'arme du tout. Vous auriez pu le détruire instantanément, dès qu'il aurait franchi votre seuil.

Je remontai le drap sur ma poitrine et le coinçai sous mes bras. Une pareille puissance me terrifiait... Et pourtant, tout au fond de moi, d'une certaine manière, elle me séduisait aussi. Je n'aimais pas plus me retrouver sans défense à vingt-six ans qu'à douze. Volusian l'avait senti.

— Votre véritable nature sait que j'ai raison, reprit-il. Elle aspire à se réaliser.

— Si je la laisse se réaliser, je deviens une noblaillonne.

— Vous ne ferez jamais intégralement partie ni des noblaillons ni de l'humanité. Vous devez l'accepter. Et prendre dans chaque camp ce qu'il y a de meilleur.

— En admettant que je le veuille... (La gorge sèche, je m'interrompis pour avaler ma salive. Je n'étais rien moins que certaine d'avoir envie du genre de pouvoirs dont il parlait.) Je serais bien en peine de me l'approprier. Ce n'est pas Roland qui pourra m'apprendre à me servir de la magie des noblaillons.

— Dans ce cas, il vous faut trouver un maître au sein même des noblaillons.

— Où en trouverais-je un qui n'ait pas d'abord envie de me violer ? Je n'ai pas vraiment d'amis chez eux.

Volusian me dévisagea d'un air entendu.

— En êtes-vous si sûre ?

— Tu veux parler de Dorian ?

— De tous les monarques de l'Outremonde, à l'heure actuelle, lui seul a ordonné à ses sujets de vous laisser tranquille.

— C'est vrai ? m'étonnai-je. Mais... pourquoi ? Il m'a lui-même affirmé qu'il voudrait voir le rêve du Seigneur de l'Orage se réaliser.

— La plupart s'imaginent qu'il n'a donné cet ordre que parce qu'il vous convoite pour lui-même. En ce qui me concerne, je soupçonne qu'il a agi également pour obéir à un ridicule sentiment d'altruisme, ainsi que par orgueil. Bien sûr, certains de ses sujets ne tiendront pas compte de l'avertissement, mais vous pouvez vous attendre à en trouver moins sur votre route. D'autres ne s'en priveront pas. Aeson et ses partisans, par exemple.

J'en déduisis que le Roi d'Aulne était toujours vivant, ce que j'avais oublié de demander à Kiyō.

— N'empêche, repris-je d'un air songeur, que Dorian aura essayé... (Les détails de ma rencontre avec lui me revenaient. De tous les noblaillons, il était le premier en compagnie de qui je m'étais sentie à l'aise. À bien y réfléchir, c'était même un peu étonnant, étant

donné les bizarreries de son attitude envers moi. Et à présent, j'apprenais qu'il avait cherché à me venir en aide.) Mais je sais qu'il voudrait bien coucher avec moi, lui aussi. Il n'en a pas fait mystère.

— Naturellement ! Et c'est bien pour cela qu'il souhaite vous aider. Ainsi, il pense pouvoir vous amener dans son lit. Et même sans cela, il sait que vous avoir à ses côtés impressionnera ses ennemis autant que ses alliés. En vous voyant côte à côte, tous s'imagineront que vous êtes amants. Il adorera ça !

« Vous me reviendrez. Vous ne pourrez vous en empêcher. »

Je frissonnai longuement. Volusian poursuivit :

— Vous en tirerez des bénéfices également. Allez vers lui en égale, et il vous traitera comme telle. Son attitude fera beaucoup pour influencer sur celle des autres.

— Si je fais ce que tu me proposes, j'aurais cessé de faire peur aux noblaillons pour faire ami-ami avec l'un d'eux. C'est un sacré pas à franchir...

— Pas vraiment. N'oubliez pas à quel point vous vous êtes rapprochée de l'Outremonde depuis votre passage dans la forteresse d'Aeson.

— Tu fais dans l'euphémisme ? (Je me frottai les yeux longuement avant d'ajouter :) Franchement, je ne sais pas, Volusian. Je ne sais pas si je suis prête à approcher Dorian. J'ai besoin d'y réfléchir.

— Comme ma maîtresse voudra. Mais permettez-moi de vous conseiller de réfléchir vite. Et de prendre une décision avant Beltane. Vous allier à Dorian vous apportera des bénéfices pour ce qui est de la magie autant que de la politique.

— C'est noté. Merci de m'avoir briefée. Et merci pour les conseils.

Il s'inclina devant moi. Avant de le renvoyer à ses limbes, je ne pus résister à l'envie de le titiller. J'étais toujours nue, après tout...

— Hé ! Volusian... Tu ne t'es pas rincé l'œil, au moins ?

Il me gratifia du regard narquois qui était sa marque de fabrique.

— Je vous assure, Maîtresse, que le seul attrait de votre chair nue, à mes yeux, c'est d'imaginer à quel point il serait facile de la déchirer.

Cela me fit rire. S'il n'avait pas été aussi diablement sérieux, il aurait fait un vrai comique !

Chapitre 14

Je vis Kiyo à plusieurs reprises au cours de la semaine suivante. À l'une de ces occasions, j'étais sur un job qui se révéla être un coup monté. La maison dans laquelle on m'avait appelée n'était hantée par aucun esprit, mais par un Asag[13], créature démoniaque ayant (littéralement) un corps de pierre. Kiyo s'était pointé en plein milieu du combat, et même si je m'étais imaginée avoir les choses en mains, son intervention m'avait sans conteste aidée à en terminer plus rapidement. Contrairement à moi, il n'utilisait aucune arme, à part celles – redoutables – de son corps et de sa force brute. Il y avait quelque chose d'hypnotique à le regarder évoluer, comme on admire les mouvements d'un danseur.

Ses autres interventions furent du même tonneau. Il apparaissait quand j'avais besoin de lui et disparaissait quand je le lui demandais. Une fois, j'acceptai de mauvaise grâce d'aller dîner avec lui au terme d'un combat. Durant tout le repas, il ne cessa de me dévorer de ses yeux de prédateur affamé. Ce détail mis à part, ce fut plutôt tranquille et amical entre nous ; un peu comme lorsque nous nous étions rencontrés, dans ce bar : tout en complicité et badinage rafraîchissant, avec en arrière-plan une tension sexuelle bouillonnante.

Toutes les autres fois que je le vis, il me filait le train dans son incarnation de renard. Et même s'il me coûtait de devoir l'admettre... il avait raison : sous cette forme aussi, il était assez craquant.

Ma vie devint soudain très occupée. Là où, auparavant, j'avais peut-être un ou deux boulots par semaine, j'en avais désormais au moins un par jour. Apparemment, les noblaillons et les autres créatures espérant s'en payer une bonne tranche avec moi s'étaient rendu compte qu'il n'était plus nécessaire d'aller me chercher. Il leur suffisait d'apparaître dans le voisinage humain adéquat pour me voir aussitôt rappliquer. C'était relativement ennuyeux – c'était le moins qu'on puisse dire – et épuisant. Bien sûr, puisque ces combats se déroulaient chez des clients dans le cadre de contrats en bonne et due forme, j'étais payée. Ce furent des semaines fructueuses, même si je me sentais un peu coupable que mes clients aient à casquer pour des services qu'ils n'auraient jamais eu à me demander si je n'avais pas été là.

Je me réveillai un matin, à une quinzaine de Beltane, éreintée et percluse de douleurs. La nuit précédente, j'avais honoré deux contrats et repoussé une attaque imprévue. Un soleil vif de fin de matinée filtrait à travers mes persiennes. Les yeux rivés sur les motifs rigolos qu'il dessinait au plafond, je me demandais si j'allais pouvoir tenir encore longtemps à ce train-là. Finalement, l'Outremonde allait peut-être avoir raison de moi, non pas en combat régulier, mais à l'usure, à l'épuisement.

Je me rendis en traînant des pieds jusqu'à la cuisine, dans laquelle je ne trouvai aucune offrande matinale de Tim. Sans doute avait-il passé la nuit avec une de ses groupies. Contrainte à préparer moi-même mon petit déjeuner, je glissai deux Pop-Tarts au chocolat dans le grille-pain et mis en route le café pendant qu'elles chauffaient. D'un coup d'œil sur la table, je vis que mon portable affichait quatre appels au compteur. Je m'étais résolue à le couper parce que les coups de fil émanaient toujours de Lara et que je n'avais plus envie de les entendre. Soit elle appelait pour me proposer un nouveau job, soit pour m'annoncer que Wil Delaney avait encore laissé un message.

J'étais en train de faire un sort à ma seconde Pop-Tart lorsque ma mère arriva. Je ne l'avais plus revue depuis notre confrontation chez elle. L'espace d'un instant, j'envisageai de ne pas lui ouvrir, mais y renonçai bien vite.

Elle était ma mère, après tout. Elle m'aimait. Quoi qu'il ait pu se produire, je ne pouvais faire fi de cette vérité première. Elle était celle qui avait passé de l'antiseptique sur mes bobos quand j'étais petite – et même plus si petite que ça – et qui avait sans succès tenté de m'intéresser au shopping et au maquillage à l'adolescence. Elle avait fait de son mieux pour me protéger de ces vérités assez moches avec lesquelles chacun doit se colleter en grandissant. Elle avait essayé de m'écarter du chemin que Roland avait tracé devant moi. Et à présent, il s'avérait qu'elle avait fait de son mieux pour me mettre à l'abri de mon propre passé.

Plongée dans mes souvenirs, je mis bout à bout ce qu'elle avait bien voulu me confier à propos de mon père biologique les rares fois où elle avait accepté de m'en parler : *« Tu es bien mieux sans lui. Il n'était pas le genre d'homme sur qui l'on peut compter. Nous n'avions pas une relation très saine quand nous étions ensemble. Beaucoup d'intensité, de sensations, entre nous... mais il valait mieux que ça se termine ainsi. Il n'est plus là. Tu dois accepter le fait qu'il ne fera jamais partie de ta vie. »*

Je pris conscience qu'elle ne m'avait jamais véritablement menti, mais j'avais interprété ses paroles d'une manière qui n'avait rien à voir avec la vérité. J'y avais vu une histoire d'amour éphémère et tumultueuse, dans laquelle ma mère s'était laissé aveugler par ses sentiments. Avec tout ce qu'elle m'avait dit de négatif à son sujet, je

m'étais imaginé que mon père avait rompu brusquement et fiché le camp à ma naissance, incapable d'assumer ses responsabilités. Je n'aurais jamais imaginé qu'il ait pu tenter si désespérément de me récupérer...

Après l'avoir fait entrer à la cuisine, j'offris à ma mère un mug de café en lui proposant de s'asseoir à table avec moi. Elle le tint à deux mains et referma ses doigts autour. Aujourd'hui, ses cheveux étaient nattés dans le dos et elle portait un chemisier rouge.

— Tu as l'air fatiguée, dit-elle au terme d'un long silence.

Cela me fit sourire. Il n'y avait qu'une mère pour dire une chose pareille.

— Ouais, marmonnai-je. Une semaine dingue...

— Est-ce que tu dors suffisamment ?

— Je dors. À peu près. Je suis simplement trop occupée quand je suis éveillée. C'est ça, le problème.

Elle redressa la tête et soutint mon regard avec nervosité, comme si elle avait peur de ce qu'elle pourrait y trouver.

— Occupée... à cause de...

— Ouais, répondis-je, la comprenant à mi-mots.

— Je suis désolée, reprit-elle en baissant de nouveau les yeux. Désolée... à cause de tout ça.

Je plongeai un reste de Pop-Tart dans mon café avant de protester :

— Tu n'y es pour rien. Ce n'est pas comme si c'était toi qui avais décidé d'aller t'installer dans l'Outremonde.

— Non... mais tu avais raison, l'autre jour. J'ai eu tort de te cacher la vérité.

— J'ai été trop dure avec toi.

— Non ! (Ses grands yeux tristes se verrouillèrent aux miens quand elle reprit :) Je pensais, je crois... que si je te tenais à l'écart de tout ça, je pourrais essayer de le faire disparaître. Comme si prétendre que ça n'avait jamais existé suffisait à faire en sorte que ça ne se soit jamais produit. Ainsi, j'espérais également pouvoir oublier.

Je n'aime pas voir ma mère si triste. Je ne pense pas que ça fasse plaisir à qui que ce soit, à moins, peut-être, d'avoir à se venger d'une enfance traumatisante. D'une certaine manière, j'avais eu à souffrir de ce qui s'était passé, mais cela ne pouvait se comparer à ce qui lui était arrivé à elle. Je savais qu'elle avait été enlevée à un âge plus avancé que Jasmine, mais, dans ma tête, je ne pouvais m'empêcher de me la représenter comme elle, jeune et apeurée. En me basant sur les histoires entendues avant que me soit révélée celle du Seigneur de l'Orage, je m'étais toujours représenté ma conception comme le fruit d'une aventure torride à laquelle mon bon à rien de père aurait mis fin. Mais ce n'était pas cela du tout : la vérité était pire encore. J'étais

une enfant du viol, née de la violence et d'une agression sexuelle.

— Chaque fois que tu me vois..., murmurai-je. Est-ce que je te fais penser à lui ? À ce qui s'est passé ?

Une profonde compassion se peignit sur ses traits.

— Oh ! mon bébé, non ! Tu es ce qui m'est arrivé de mieux dans la vie. Ne pense pas une chose pareille...

— Est-ce que je lui ressemble un peu ? Tout le monde dit que je t'ai tout pris...

Elle me dévisagea comme s'il lui avait fallu trouver la réponse, mais je savais qu'elle la connaissait déjà.

— Tes cheveux, répondit-elle enfin. Un petit peu. Mais ce qui lui ressemble le plus... ce sont tes yeux. C'est de lui que tu les tiens. Ses yeux étaient... (Il lui fallut s'éclaircir la voix pour pouvoir poursuivre.) Ils étaient changeants. Selon son humeur, ils pouvaient passer par toutes les nuances du bleu et du gris que tu peux imaginer. Bleu ciel quand il était content. Bleu nuit lorsque ça n'allait pas. Gris foncé quand il était en colère et prêt à se battre.

— Ils n'étaient jamais violets ?

— Uniquement quand il se sentait... amoureux.

Je n'ai jamais entendu ce mot dans sa bouche. Cela aurait pu m'amuser, mais cela me donna plutôt envie d'ajouter une giclée de whisky à mon café. Seigneur ! Mes yeux ont la même couleur que ceux de mon père quand il était d'humeur à la bagatelle. Dire que tant de gens s'extasiaient en les voyant... À elle, ils lui rappellent des souvenirs qui n'ont strictement rien à voir avec l'amour.

— Je suis désolée, M'man. (Je tendis la main et la posai sur la sienne. C'était notre premier contact physique depuis que je m'étais enfuie comme une furie de sa maison.) Ça a dû être... si horrible pour toi. Mais n'y a-t-il pas eu quand même quelques petits moments – juste quelques-uns – où tu t'es sentie heureuse ? Ou alors un peu moins malheureuse ?

Je voulais y croire. Il devait avoir existé des instants de répit, entre mes parents, où ils avaient partagé autre chose que de la haine et du malheur. Je voulais croire que je n'avais pas été conçue et mise au monde dans un contexte aussi totalement noir. Il devait y avoir autre chose... Peut-être était-il parvenu à la faire sourire, fût-ce une seule fois. Ou peut-être lui avait-il apporté un cadeau... un collier, par exemple, ramené de quelque conquête et de quelque rapine ; je n'en savais rien : juste quelque chose, n'importe quoi.

— Non, répondit-elle d'une voix rauque. J'ai détesté chaque seconde que j'ai passée là-bas.

Je dus ravalier la boule d'angoisse qui s'était formée dans ma gorge. Et soudain, je fus incapable de penser à quoi que ce soit d'autre que Jasmine. Jasmine... Plus de cinq ans plus jeune que ma mère

l'avait été. Jasmine, soumise aux mêmes traitements. Elle devait connaître cette agonie de chaque seconde, elle aussi. Peut-être son affection mal placée envers Aeson était-elle un moyen pour elle de résister. Peut-être cela valait-il mieux que de souffrir tout le temps. Je n'en savais rien. Je fermai brièvement les yeux. Tout ce que j'étais capable de voir, c'était ma mère en Jasmine, et Jasmine en ma mère.

J'ouvris les yeux pour annoncer :

— Nous n'avons pu récupérer Jasmine.

Je me rendis compte que je n'avais pas pris le temps de le lui expliquer quand j'étais venue lui parler. En quelques mots, je lui donnai les détails essentiels. Tandis qu'elle m'écoutait, son visage devint livide. La souffrance à vif que je lus dans ses yeux m'atteignit au plus profond de moi. Ma mère en Jasmine ; Jasmine en ma mère...

— Oh, mon Dieu ! s'exclama-t-elle quand j'eus terminé.

— Oui, je...

Un grand froid descendit sur moi. Le plus imperceptible des courants électriques parcourut ma chair.

— Qu'est-ce qu'il y a ? s'étonna-t-elle en me voyant me raidir.

— Tu ne sens rien ? Ce froid...

Elle parut abasourdie.

— Non, répondit-elle. Tu es sûre que ça va ?

Je me levai. Elle ne sentait rien parce qu'il n'y avait rien à sentir dont les sens humains auraient pu rendre compte. Mes athamés, mon revolver et ma baguette étaient posés sur le comptoir. Je n'allais plus nulle part dans la maison sans eux, désormais. Même à la salle de bains. Le débardeur que je portais restait léger et agrémenté de dentelle, mais mon pantalon de pyjama était en coton et doté d'une robuste ceinture élastique. Après avoir déposé mon peignoir au dos d'une chaise, je considérai mon armement d'un air pensif.

Je sentais que je n'avais pas affaire à un noblaillon. Il devait s'agir d'un esprit ou d'un démon. Donc, l'argent s'imposait, pas le fer. Une cartouche de balles en argent se trouvait déjà insérée dans le Glock, mais elles me seraient d'une utilité discutable face à un esprit trop peu tangible. Je le glissai néanmoins sous la ceinture de mon pantalon et m'équipai de mon athamé en argent et de ma baguette.

— Reste ici, M'man ! ordonnai-je à ma mère.

— Eugenie, qu'est-ce que...

— Contente-toi de rester là. Sous la table.

Un coup d'œil à mon visage suffit à lui faire entendre raison. Je suppose qu'on ne peut avoir été kidnappée par les noblaillons et être mariée à un chaman sans prendre ces choses-là au sérieux.

Je me dirigeai lentement et furtivement vers la salle de séjour, parce que c'était là que la sensation prenait sa source. Je ne percevais aucun bruit, mais ce silence semblait plus retentissant que le plus

assourdissant des raffuts. Le dos plaqué au mur, je me penchai pour jeter un coup d'œil dans la pièce. Rien.

Quoi que cela ait pu être, ce qui venait de faire intrusion dans ma maison ne pouvait me faire de mal en restant invisible. Il lui faudrait acquérir un minimum de substance pour m'infliger des blessures. Le plus étrange, dans cette histoire, c'était qu'un esprit était incapable de me féconder, contrairement aux noblaillons et autres monstres. Les esprits sont morts : point final. Que l'un d'eux me rende visite n'en paraissait que plus bizarre.

Plaquée au bord de l'encadrement de la porte, j'attendis sans cesser de surveiller la salle de séjour. C'était là, et pas ailleurs, qu'il arriverait quelque chose. La pièce était devenue un véritable vortex. Une puissance énorme en émanait et s'y engouffrait.

Quelque chose de glacial effleura soudain mon bras. Sitôt après, une main s'y matérialisa, qui m'emprisonnait. Mes réflexes prirent le dessus. D'un coup sec de l'athamé que je brandissais de mon autre main, je tranchai le poignet de l'apparition. L'esprit avait suffisamment de substance pour ressentir les effets du métal. Qui plus est, le pouvoir de l'athamé lui causait bien davantage qu'une simple gêne tactile.

L'esprit – une chose grise à l'apparence de sorcière – fit un bond en arrière. Je sentis d'autres mains glacées dans mon dos. Un rapide coup d'œil par-dessus mon épaule m'apprit que cinq autres esprits s'y trouvaient : plus que j'en avais jamais affronté en un seul combat. Je fis volte-face, mais celui qui m'avait attaquée en premier, disposant d'une meilleure prise, revint à l'assaut. Je ne parvins pas à me libérer, mais je me débattis si bien que je heurtai du pied une table basse. Le vase en céramique qui s'y trouvait alla s'écraser sur le sol en un éparpillement de fragments aigus et colorés.

L'esprit me plaqua contre un mur. Il enserrait ma gorge de sa main squelettique. Ses yeux noirs et vides plongeaient au fond des miens. Il flottait de telle manière qu'il me tenait épinglée comme un insecte sans que mon athamé puisse l'atteindre. En revanche, il n'était pas hors de portée de ma baguette...

Ses compagnons fantomatiques nous entourèrent tandis que je commençais à manquer d'oxygène. Des étoiles noires apparaissaient en périphérie de mon champ de vision. Je fis un effort pour me concentrer sur ce qu'il me fallait faire.

— Attention ! lança l'un des observateurs. Tu vas la tuer.

Une prière fervente s'élevait sous mon crâne. *Hécate... Ouvre le portail pour moi.* Sur le point de tomber dans les pommes, je sentis un fourmillement dans mon bras, à l'endroit où se trouvait le tatouage du serpent. Cette faible puissance, je m'en servis pour permettre aux extrêmes limites de mon esprit d'effleurer l'Outremonde. Je devins la

voie : une voie de passage entre mon âme, le serpent et la baguette. Rendue muette par la pression des doigts sur ma gorge, j'inscrivis la formule de bannissement en moi en lettres de flammes. Il faudrait que cela suffise.

L'énergie issue de la baguette fulgura jusqu'à l'esprit qui me retenait captive. Celui-ci comprit trop tard ce qui lui arrivait et disparut dans un pitoyable cri. L'un de ses acolytes se précipita vers moi et fut aspiré avec lui. Les quatre autres gardèrent prudemment leurs distances. J'en profitai pour m'éloigner d'eux autant que possible. Il me fallait rouvrir le portail sans tarder, mais je sentais au fond de moi que j'avais besoin d'un moment de répit avant de pouvoir remettre ça. Ma gorge me faisait un mal de chien, aussi bien à l'extérieur qu'à l'intérieur, là où l'esprit avait appliqué ses doigts pour m'étrangler. Je titubais. La pièce semblait tourner autour de moi. Pantelante, je respirais à grandes goulées saccadées, sans parvenir à reprendre mon souffle.

Deux autres esprits fondirent sur moi, en faisant preuve d'un peu plus de prudence et en laissant suffisamment d'espace entre nous. Ils m'encerclèrent, bondissant à la manière de boxeurs sur un ring. Chacun d'eux observait l'autre pour tenter de déterminer ce qu'il comptait faire. C'est alors que ma mère surgit de la cuisine, brandissant mon athamé en fer. En criant, elle courut l'abattre sur le dos d'un des esprits restants sans parvenir à le pourfendre. Le fer est nocif pour les noblaillons, pas pour les esprits. Tout ce qu'elle réussit à faire, ce fut l'agacer. En se retournant à peine, d'un geste on ne peut plus négligent, il la gifla du dos de la main avec suffisamment de force pour l'envoyer valser contre le mur le plus éloigné, au bas duquel elle glissa mollement, inconsciente.

Hurlant de fureur, je chargeai les esprits qui me faisaient face. Les émotions fortes favorisent les ripostes physiques, mais nuisent à la concentration mentale. Le peu de contact que je gardais avec l'Outremonde, je l'avais perdu. Mon athamé blessa l'un des esprits, mais l'autre parvint à esquiver le coup. Il me repoussa durement, m'envoyant valser contre mon *média center*. Les coins de l'appareil s'enfoncèrent dans ma chair, mais l'adrénaline qui coulait dans mes veines m'empêcha de ressentir la douleur. Provisoirement.

Je murmurai une autre invocation à Hécate et sentis sa puissance renaître en moi. L'esprit qui m'avait bousculée fut balayé sans rien pouvoir faire. Son compagnon le suivit sitôt après. Il n'en restait que deux en piste.

L'un des deux bondit, les bras tendus vers moi. Plongeant au sol, je lui échappai en roulant sur moi-même et en rampant. Ma connexion avec l'Outremonde était de nouveau rompue. Il me fallait la rétablir au plus vite. Je faisais de mon mieux pour me concentrer, mais voir

ma mère toujours inconsciente au bas du mur ne m'y aidait pas. Je fonçai de nouveau sur l'esprit, qui lâcha un sifflement de douleur quand l'athamé pénétra profondément dans son torse. Je n'avais pas été assez rapide, lui fournissant ainsi l'ouverture qu'il guettait. Il referma une de ses mains sur ma baguette et tira violemment dessus. Déstabilisée, j'allai buter contre un mur. La baguette tomba en cliquetant sur le sol. Un instant plus tard, mon adversaire emprisonna mon poignet entre ses doigts et serra jusqu'à me forcer à lâcher également l'athamé. Le deuxième esprit survivant flotta jusqu'à moi et se posta de l'autre côté, achevant ainsi de m'immobiliser contre le mur. Ces saloperies de murs avaient tendance à me porter sur les nerfs, ces temps-ci...

J'étais à leur merci, prisonnière, sans défense et blessée. Je ne voyais pourtant pas ce qu'ils voulaient faire de moi. Un peu plus tôt, l'un d'eux était intervenu pour que je reste en vie. Mais puisqu'ils ne pouvaient pas me violer, que pouvaient-ils avoir en...

La porte de mon patio venait de s'ouvrir. Un élémentaire entra. Pour ne rien arranger, il s'agissait d'un élémentaire de boue. Son corps avait l'air très solide, très humain et très viril... Des coulées de gadoue visqueuse et d'un brun sale s'échappaient de lui pour se répandre sur ma moquette.

Je redoublai d'efforts inutiles pour échapper aux esprits. Les paroles de Volusian flottaient sinistrement dans ma mémoire : « *Vous devez vous attendre à des attaques concertées.* » Les esprits étaient incapables de coucher avec moi, mais en tant que projection ici-bas d'un noblaillon, l'élémentaire, lui, le pouvait. Il avait envoyé ses esprits-servants en éclaireurs pour préparer le terrain. Astucieux...

— Où sont les autres ? demanda-t-il.

Il balayait la pièce de son regard boueux. Une expression de surprise presque comique se lisait sur ses traits.

— Elle a réussi à les bannir, Maître..., murmura l'un des rescapés.

— Tu es vraiment aussi dangereuse qu'on le dit ! s'exclama l'élémentaire en s'approchant de moi. Et dire que je ne croyais pas aux histoires qu'on raconte sur toi... J'étais persuadé qu'à six ils seraient trop nombreux. Pourtant, je constate que tu as tes limites, toi aussi.

Sa réplique lui valut un ricanement sarcastique.

— Pour ce qui est des limites, répliquai-je, tu en connais un rayon, toi qui n'es même pas capable de faire le voyage jusqu'ici sous ta véritable apparence.

Son visage de boue dégoulinante se tordit de colère. L'étendue des pouvoirs magiques est un sujet de fierté au sein des noblaillons. Son inaptitude à effectuer la traversée dans son enveloppe charnelle devait constituer une blessure d'amour-propre insupportable. Me

violier allait sans doute lui permettre de compenser toutes sortes de complexes.

— Aucune importance ! lança-t-il d'une voix grondante. Une fois que j'aurai engendré l'héritier du Seigneur de l'Orage, tous les miens envahiront ce monde, éradiquant la race des humains.

— D'accord, monsieur Parole d'Évangile... Je n'arrive pas à croire que tu aies pu caser « engendrer » et « éradiquer » dans la même phrase.

— Tu es si brave, si effrontée ! Pourtant, cela ne te... *Ouch !*

La partie supérieure de mon corps était immobilisée, mais en dessous, j'étais libre de mes mouvements. L'élémentaire avait commis l'erreur de trop s'approcher, m'offrant l'occasion de l'atteindre d'une brusque détente de mes jambes. J'avais visé les couilles, exactement comme pour l'Homme Gris, mais je n'avais pu atteindre que sa cuisse. Après mon coup d'éclat, l'un des esprits s'empressa de m'immobiliser les jambes.

L'élémentaire plissa les yeux et reprit :

— Tu ne me facilites pas la tâche. Cela serait moins difficile pour toi si tu acceptais de te soumettre.

— Ne gâche pas ta salive !

— Elle se soumettra, Maître..., intervint l'un des esprits. Sa mère gît là, sur le sol.

Tout mon corps se raidit entre les mains des deux esprits.

— Ne la touchez pas ! criai-je.

L'élémentaire tourna les talons et se dirigea vers l'endroit où ma mère était tombée. Il se pencha sur elle et la souleva dans ses bras, presque avec douceur.

— Elle est encore vivante, constata-t-il.

— Laisse-la tranquille, salaud ! m'écriai-je de plus belle.

Tant je me débattais, j'avais l'impression que mes bras retenus fermement allaient se détacher de mon corps.

— Lâchez-la ! ordonna l'élémentaire.

— Maître...

— Lâchez-la, répéta-t-il. Elle ne tentera rien, parce qu'elle sait que si elle risque un seul pas dans cette direction... (Il glissa la main contre le cou de ma mère, le maculant d'une trace boueuse, et il ajouta :) Je lui brise la nuque.

Les esprits me relâchèrent. Je restai prudemment sur place.

— Je vais te tuer ! lançai-je, d'une voix rendue rauque par l'étranglement et les cris. Je vais te réduire en pièces avant de t'envoyer en enfer !

— Ça m'étonnerait, répondit-il. À moins que tu ne tiennes pas à la vie de celle-ci... (Puis, se tournant vers l'un de ses esprits-servants :) Viens et prends-la. (L'esprit s'exécuta et ma mère inconsciente passa

dans ses bras. L'élémentaire lui ordonna :) Si Odile Cygne Noir se montre ne serait-ce que menaçante, tue cette femme !

— Odile Cygne Noir se montre toujours menaçante.

Le visage de marbre, l'esprit s'était exprimé d'une voix dénuée de toute intonation sarcastique. Apparemment, l'un des esprits-servants avait un sens de l'humour aussi développé que le mien...

— Tu sais ce que je veux dire ! s'impatienta son maître. (Il me rejoignit et se campa à quelques centimètres à peine de moi.) Je te laisserai vivre, m'assura-t-il. Je laisserai aussi ta mère en vie. Tout ce que tu as à faire, c'est de ne pas t'opposer à moi pendant que je ferai ce pour quoi je suis venu. Quand j'en aurai terminé, nous partirons et vous laisserons en paix. Comprends-tu ?

Une fureur noire bouillonnait en moi. Je sentais les larmes s'accumuler au coin de mes paupières. J'aurais voulu sauter sur lui et lui crever les yeux. J'aurais voulu lui piétiner l'entrejambe jusqu'à ce que plus personne ne puisse dire s'il était mâle ou femelle. J'aurais voulu le livrer à Perséphone en une pile de débris sanglants.

Mais j'avais peur... J'avais si peur qu'en risquant fût-ce un clignement de paupières, ils se décident à tuer ma mère. Déjà, elle gisait, inconsciente et inerte, entre les bras de l'esprit-servant. Pour ce que j'en savais, elle pouvait être déjà morte, mais quelque chose me disait qu'elle ne l'était pas. Quoi qu'il en soit, je ne pouvais prendre le moindre risque.

Aussi acquiesçai-je d'un hochement de tête à l'intention de l'élémentaire. Une larme glissa sur ma joue.

— Bien ! (En l'entendant exhaler un soupir discret, je compris qu'il avait aussi peur de moi que j'avais peur de lui.) À présent, déshabille-toi.

Un flot de bile remonta jusqu'à ma gorge. J'avais de nouveau du mal à respirer. On aurait dit que l'air était une soupe épaisse autour de moi. Tandis qu'une autre larme s'arrachait à l'un de mes yeux, je baissai lentement mon pantalon de pyjama, posant sur le sol le revolver dont je n'avais pas eu l'occasion de me servir. J'envisageai brièvement de remédier à cela en tirant sur l'élémentaire, mais j'y renonçai en comprenant que je ne serais pas assez rapide pour sauver également ma mère.

Quelle importance, au fond ? S'il disait vrai, j'allais rester en vie ; si je pouvais survivre à cela. Je prenais la pilule. Je ne tomberais donc probablement pas enceinte. Je n'avais qu'à rester allongée là passivement, à attendre que ce gros tas de boue à forme humaine en ait terminé avec moi. Cela aurait pu être bien pire. Peut-être...

Je lui jetai un coup d'œil, imaginant ses mains sur mon corps. L'air s'épaissit encore autour de moi, faisant une gageure de la moindre inspiration. La pièce semblait également s'être assombrie,

comme lorsque l'esprit m'avait étranglée. Cela signifiait-il que j'allais tomber dans les vapes ? Ce serait sans doute plus facile ainsi : moins de souvenirs à trimballer.

— Le reste ! lança-t-il avec impatience.

Lui aussi paraissait avoir du mal à respirer.

Je portai les mains à l'élastique de ma culotte. J'avais passé pour plus de confort un slip de bikini tout simple en coton gris : mignon sans être sexy. Il n'était pas assorti au top rose, mais naturellement l'élémentaire se fichait pas mal de ce que je portais. Un désir sans fard se lisait sur ses traits. Un coup d'œil à son physique difforme et bosselé faillit m'arracher un gémissement. Je savais que je n'avais pas le choix, mais je n'arrivais pas à m'y résoudre. Oh, Seigneur ! Oh, Séléné... Je ne voulais pas qu'il me touche. Encore moins qu'il presse son corps contre le mien. La nausée me retourna l'estomac et je me demandai soudain désespérément où était passé Kiyō. Je savais qu'il ne pouvait me suivre vingt-quatre heures sur vingt-quatre et sept jours sur sept. Je regrettais d'avoir repoussé avec dédain son offre de protection. J'aurais voulu qu'il soit là, alors que j'avais tant besoin de lui. Je ne m'étais jamais sentie aussi vulnérable de toute ma vie, pas même lors de cette escapade, dans le désert, si longtemps rayée de ma mémoire. Et c'était une sensation que je n'aimais pas.

Alors que je m'apprêtais à faire glisser le slip sur mes jambes, le bruit sec d'un objet en bois percutant une plaque de verre nous fit tous sursauter. L'élémentaire tourna vivement la tête. Je suivis la direction empruntée par son regard. Par la porte ouverte du patio, une rafale était entrée, renversant un cadre sur une table basse. Loin de retomber, le vent forçait, éparpillant papiers et objets sur son passage. Pourtant, à l'extérieur, le soleil, brillant dans le ciel d'azur de cette fin de printemps, ne laissait rien présager de l'origine de cette perturbation.

— Qu'est-ce que..., bredouilla l'élémentaire, aux aguets.

Le claquement sec avait réussi à me tirer de l'océan de peur et de colère dans lequel je me débattais. Je discernais les détails de cette scène sous un nouveau jour, avec plus de clarté. L'air était vraiment plus épais et la lumière obscurcie. Je n'avais pas rêvé tout cela. Le vent enflait et retombait au rythme de ma respiration. Soudain, de vives lumières zébrèrent l'obscurité. Nous nous mîmes tous à crier en les voyant danser autour de nous, d'objet en objet. Un grondement de tonnerre assourdissant emplissait la pièce, trop prolongé et trop puissant dans un espace aussi restreint. Couvrant mes oreilles de mes mains, je me laissai tomber à genoux sur le sol.

L'élémentaire se tourna vers moi et ordonna :

— Arrête ça tout de suite !

— Quoi ?

— C'est toi qui fais ça ! cria-t-il. Arrête ou tu vas tous nous tuer !

En observant ce qui se passait autour de moi, je compris qu'il avait raison. Je n'aurais su expliquer comment, mais j'étais connectée à tout ce qui se passait ici. La buée et l'humidité grandissantes. Le vent qui se déchaînait, éparpillant les objets. L'électricité accumulée dans l'air.

Je sentais tout cela, mais je ne savais qu'en faire. Je fis une tentative mentale pour domestiquer le phénomène. *Tu es à moi !* Mais rien ne se passa. Cela n'avait rien à voir avec la canalisation d'un phénomène magique par le biais d'une baguette ou d'un athamé. Ce qui se passait avait pour origine l'intérieur aussi bien que l'extérieur de moi-même. J'étais aussi incapable de maîtriser cela que de m'empêcher de ressentir la joie, le chagrin ou la haine.

Le vent soufflait en tornade, plus fort que jamais. Un éclat de verre vola jusqu'à moi et m'entailla la joue.

— Je ne peux pas contrôler ça ! murmurai-je en posant la main sur la coupure. Je ne le peux pas !

Une véritable panique s'était emparée de l'élémentaire, de même que des esprits. Alors qu'un moment auparavant je m'étais sentie faible et sans défense, percevoir leur peur me permit d'exorciser la mienne. Leur trouille nourrissait ma colère, et je nourrissais la tempête. J'étais véritablement incapable de la contrôler, mais c'était à partir de moi qu'elle se déchaînait. Un autre objet vint me percuter l'épaule et un instant plus tard, j'évitai de justesse un livre qui me volait en pleine tête.

Je ne contrôlais rien de tout cela. Je ne savais pas comment faire. Je ne savais rien, sauf que je voulais vivre et que ma mère vive aussi.

De lourds nuages noirs roulaient au plafond, nous plongeant dans d'épaisses ténèbres. D'autres éclairs tombèrent au hasard, en une danse erratique et mortelle. L'élémentaire avait raison. J'allais finir par tuer l'un de nous si je...

Un éclair venait de foudroyer sur place l'esprit qui portait ma mère. Il la laissa tomber comme une masse sur le sol et se mit à crier, encore et encore. Jamais je n'avais entendu de cri aussi terrifiant. Plus éprouvant pour les nerfs qu'un glas funèbre ou un hurlement torturé. Je couvris mes oreilles en le regardant briller d'une lumière aveuglante, puis devenir plus noir que nuit, et enfin disparaître.

L'élémentaire battit en retraite loin de moi. Il suintait la peur, comme une onde palpable. Un picotement sur ma peau me fit comprendre ce qu'il s'appropriait à faire. Il avait si peur qu'il était prêt à rejoindre l'Outremonde, là, tout de suite, sans point de passage à proximité. M'y risquer avait failli m'écarter. Lui, qui était incapable de passer d'un monde à l'autre dans son enveloppe charnelle, n'avait

aucune chance d'y parvenir.

Mais il paraissait s'en moquer, et soudain, je me sentis paniquer à l'idée qu'il puisse tout de même y arriver. Et si, par miracle, il parvenait à s'en tirer ? Je ne pouvais pas le laisser s'en sortir indemne, pas après ce qu'il avait fait ici, pas après ce qu'il avait essayé de me faire. Mon besoin de faire justice redoubla avec mon angoisse, mais je n'avais aucun moyen de les canaliser. Au milieu de cette folie, j'ignorais ce que mes armes avaient pu devenir. Un éclair fit exploser une enceinte, à côté de moi. La déflagration cueillit mon oreille de plein fouet et la rendit momentanément sourde.

D'autres éclairs tombèrent, si impressionnants et si rapprochés que je ne parvenais plus à distinguer les images réelles des images rémanentes. L'élémentaire ne m'était plus visible, mais les roulements de tonnerre ne masquèrent pas ses cris. Ils n'étaient pas aussi horribles que ceux de l'esprit, mais ils suffirent à me donner la chair de poule. Un autre éclair vint fracasser quelque chose à côté de moi. Une flopée d'éclats vint se ficher dans mon bras.

Je compris alors que j'allais mourir. Avec l'esprit et l'élémentaire. Avec ma mère. Qui aurait pu croire que les trois esprits-servants que je venais de bannir dans l'Outremonde étaient les plus chanceux ?

J'enfouis mon visage entre mes mains, m'efforçant de mettre un terme à ce que j'avais créé. Cela ne servit à rien. On aurait dit que les nuages et les éclairs se déchaînaient sous mon crâne autant que dans la pièce. Je serrai les paupières plus fort encore ; si fort qu'elles me firent mal. Pourtant, rien ne changea. Le vent se déchaînait autour de moi. Le tonnerre ébranlait ma maison. Dominant tout cela, il y avait les ténèbres – et la lumière – au rythme du tonnerre et des éclairs qui se succédaient.

Ténèbres, lumière.

Ténèbres, lumière.

Ténèbres.

Chapitre 15

Peu importe l'âge que vous avez ou que vous soyez un dur à cuire. Le jour où il vous arrive un pépin, rien – je dis bien : *rien* – ne peut remplacer les soins d'une mère à votre chevet.

Le contact apaisant d'un linge humide sur mon front, accompagné d'un fredonnement familial, avait fini par percer les brumes qui engourdissaient mon cerveau. Ouvrant les paupières, je découvris comme à mon réveil les motifs bizarroïdes que dessinait au plafond le soleil passant à travers mes persiennes. Seulement, cette fois, leur position avait changé et leur couleur s'était assombrie pour virer à l'orange.

Le fredonnement cessa d'un coup.

— Eugénie ?

— M'man..., croassai-je.

Ma gorge paraissait irritée et déchirée.

Le visage contracté par l'inquiétude, elle apparut dans mon champ de vision. J'eus du mal à en croire mes yeux. Elle avait l'air presque normale... Ses cheveux étaient un peu décoiffés, elle avait bien un ou deux bleus ici ou là, mais à part ça, elle paraissait se porter comme un charme. Personne n'aurait pu deviner qu'elle venait d'échapper à un grave attentat d'origine surnaturelle et au déchaînement climatique déclenché par magie qui s'en était suivi. Sur le coup, j'en vins à douter de mes propres souvenirs. Avais-je imaginé tout ce qui venait de se passer ? Ma raison – ou ma vision – me jouait-elle des tours ? Non. Je me sentais nulle. Aucune illusion n'aurait pu avoir ce résultat.

— Tu vas bien ? demandai-je d'un ton incrédule.

Je la vis acquiescer d'un signe de tête.

— Très bien. Et toi ?

Je fis une tentative pour prendre contact avec mes muscles. Ils ne se privèrent pas de me faire savoir que j'avais tout intérêt à leur foutre la paix.

— Ça fait un peu mal.

Ma mère déplaça le linge humide sur mon front, ce qui accrût encore marginalement ma béatitude d'enfant malade. Alors qu'elle se penchait sur moi, une mèche de cheveux glissa, révélant sur son cou

des traces de doigts boueuses. Je compris que non, je n'avais vraiment pas rêvé.

— J'ai appelé Roland, reprit-elle. Il était monté à Flagstaff avec Bill. Il est sur la route du retour. Il devrait être ici dans une heure ou deux.

— M'man... Comment as-tu fait pour t'en sortir ainsi ?

— Que veux-tu dire ?

— Tu as été salement bousculée, par ces esprits. Tu ne t'en souviens pas ?

— J'ai été un peu secouée, mais rien de plus. En tout cas, rien de comparable à toi. (Les sourcils froncés, elle poussa un petit soupir et ajouta :) Dieu ce que j'aimerais que tu sois plutôt avocate. Ou peut-être pharmacienne.

— Que te rappelles-tu de ce qui s'est passé ?

— Pas grand-chose, reconnut-elle. Je me rappelle avoir foncé sur une de ces... créatures. Après ça, c'est le trou noir. Je dois avoir cédé à la panique. Ta salle de séjour va avoir besoin de... euh... un bon coup de chiffon.

Je fermai les yeux, soudain très lasse. Ma salle de séjour aurait sans doute besoin d'être rasée au bulldozer et rebâtie à neuf... Sans parler de ce que le reste de la maison avait dû subir. Peut-être était-elle sur le point de s'écrouler d'une seconde à l'autre. Ma chambre, elle, paraissait à peu près dans son état habituel. Juste de petites choses renversées ici ou là pour cause de sautes de vent intempestives.

— Il y a des gens ici qui voudraient te voir, m'informa ma mère.

— Qui ? demandai-je en rouvrant les yeux.

— Je ne les connais pas : un homme et une femme.

— L'homme est-il un renard ?

Elle cligna les paupières, décontenancée.

— « Un renard » ? répéta-t-elle. Il est très séduisant, c'est un fait, mais... Ma chérie ? Je devrais peut-être leur demander de repasser plus tard. Tu n'as pas l'air d'aller assez bien...

— Non, non, ça va. Laisse-moi leur parler. (J'avais la sensation que le mystère de ce qui s'était passé pendant et après la tempête pouvait s'éclaircir grâce à Kiyo.) Et j'ai besoin de leur parler... en privé.

Cette précision parut lui faire de la peine.

— Ce n'est pas personnel, précisai-je. C'est pour le boulot.

Elle s'apprêta à protester, puis se ravisa et se leva en secouant la tête.

— Je vais les chercher.

En son absence, je me risquai à une rapide inspection de mon apparence. J'étais toujours en culotte et débardeur. Celui-ci – déchiré et taché – avait souffert. Je remontai la couverture jusqu'à mon

menton et passai vite fait ma main dans mes cheveux et sur mon visage. Je sentis sous mes doigts qu'il n'était pas très net et qu'une entaille me barrait la joue. Je gardais le vague souvenir d'un éclat de quelque chose qui, en volant jusqu'à moi, l'avait provoquée. Mes cheveux, eux aussi, étaient dans un sale état. Je fis de mon mieux pour les lisser, mais le retour de ma mère, accompagnée de Kiyō et d'une femme étrange, abrégea mes efforts.

— Je serai dans la cuisine si tu as besoin de moi, m'informa-t-elle d'un ton protecteur.

Elle referma la porte en la laissant légèrement entrebâillée.

Le visage de Kiyō me dit immédiatement tout ce que j'avais besoin de savoir sur mon état.

— Et encore, tu n'as pas vu mon adversaire..., plaisantai-je.

Un mince sourire retroussa ses lèvres.

— Je l'ai vu, rectifia-t-il. Il est en morceaux dans la pièce d'à côté.

— Oh !

En faisant signe à la femme qui l'accompagnait de s'avancer, il se chargea des présentations.

— Eugénie, je te présente Maiwenn, Reine de Saule.

Je tressaillis sous l'effet de la surprise. Elle ne ressemblait pas à une reine des noblaillons. Bien sûr, je n'aurais su dire à quoi je m'étais attendue, exactement. Peut-être à une reine baroque, style Glinda la Bonne Fée[14]. À la place, j'avais en face de moi Barbie Surf. Un bronzage prononcé faisait resplendir sa peau. Des cheveux blond platine, crantés à la façon d'un top model, lui tombaient jusqu'à la taille. Ses yeux, bleu-vert et encadrés de longs cils, avaient la couleur de la mer sous le soleil. Elle portait une simple robe bleue, un peu démodée, mais rien d'outrageusement « Reine des Fées ». La coupe en était plus souple que ce que les noblaillonnes semblaient apprécier, tout en restant assez élégante. La gêne suscitée en moi par mon apparence négligée grimpa à la puissance dix.

— Ravie de vous rencontrer, dis-je.

Il y avait eu une certaine réserve, dans le ton de ma voix. Kiyō avait beau répondre d'elle, je continuais à entretenir de la méfiance à l'égard de ceux des noblaillons, monarques ou pas.

— Moi de même. (Elle m'avait répondu d'un timbre de voix riche et doux, le visage serein.) Désolée de n'avoir pu vous soigner, vous aussi.

— Moi aussi ? m'étonnai-je. Oh ! C'est donc vous qui avez remis ma mère sur pied ? Elle ne se rappelle rien.

Maiwenn hocha la tête et précisa :

— Je n'avais pas le pouvoir de vous guérir toutes les deux. Elle était plus sévèrement blessée, et grâce à votre âge et à votre vigueur –

sans parler de votre sang –, je me suis dit que vous auriez moins de mal à récupérer.

« Moins de mal » ? En songeant aux douleurs diverses dont mon corps était perclus, je me dis que c'était là une question de point de vue.

— Vous avez fait le bon choix, assurai-je néanmoins. Merci. Ça va aller pour moi.

Les mains fourrées au fond de ses poches, Kiyo s'était adossé au mur.

— Eugenie préfère n'avouer aucune faiblesse, commenta-t-il. C'est un de ses traits les plus charmants.

Je le foudroyai du regard tandis que Maiwenn souriait poliment.

— Rien de mal à cela, assura-t-elle. (Elle s'approcha de mon lit, tendit une main au-dessus de mon visage et ajouta :) Je pense avoir suffisamment de force pour un petit soin réparateur. Je peux ?

J'acquiesçai d'un bref hochement de tête, pas trop sûre de savoir à quoi je donnais mon accord.

Elle effleura ma joue de ses doigts, glacés mais d'une grande douceur. Un frisson me secoua. Elle se recula, soudain très pâle, l'air épuisé. En la voyant chanceler, Kiyo esquissa un mouvement pour aller la soutenir, mais elle l'en dissuada d'un geste.

— Voilà, reprit-elle. Ainsi, il ne vous restera aucune cicatrice.

Du bout des doigts, je tâtai l'endroit qu'elle avait touché. La peau y était parfaitement lisse.

— Merci.

Le silence retomba entre nous. Mon regard se portait alternativement d'un visage à l'autre. Allongée dans ce lit comme je l'étais, avec mes visiteurs debout près de moi et tellement à leur aise, j'avais du mal à croire que j'étais en train de faire la connaissance d'une véritable reine tant cette rencontre paraissait informelle.

— Que s'est-il passé ? demandai-je enfin.

Kiyo et Maiwenn échangèrent un regard indécis.

— Nous n'en sommes pas absolument certains, répondit-il. Nous vous avons trouvées inconscientes, toi et ta mère. L'élémentaire était mort, et ta salle de séjour... Bref, cela avait l'air assez sérieux.

— Mais..., protestai-je. C'est tout ?

— Que pourrait-il y avoir d'autre ? s'étonna-t-il en arquant les sourcils.

— Il n'y avait pas de... tempête quand vous êtes arrivés ?

De nouveau, ils échangèrent un regard de connivence. Cette complicité affichée me resta en travers de la gorge.

— Racontez-nous ce dont vous vous souvenez, suggéra Maiwenn.

C'est ce que je fis, en commençant par l'attaque des esprits et en

finissant par la tempête meurtrière.

Ils n'ajoutèrent rien ni l'un ni l'autre lorsque j'eus achevé mon récit. Kiyo poussa un soupir.

— Parle ! lançai-je, agacée. Que s'est-il passé ? Manifestement, tu le sais.

— C'est compliqué.

— Tout est compliqué, ces temps-ci. Laisse-moi deviner. C'est par magie que cette tempête s'est déclenchée chez moi, n'est-ce pas ? Ce sont les pouvoirs hérités de mon père qui en sont responsables ?

Kiyo ne répondit pas. Maiwenn le fit pour lui.

— Oui. Il semblerait après tout que ses pouvoirs lui aient survécu.

— Puis-je les enrayer ? Les garder sous clé pour les empêcher de nuire de nouveau ?

— C'est peu probable. Vous pourriez les enfouir, afin de ne pas avoir la tentation consciente de vous en servir, mais... s'ils sont en vous, ils se déchaîneront dès que vous perdrez le contrôle de vos émotions. Vous continuerez à obtenir le même genre de résultats désastreux si vous n'apprenez pas à les maîtriser.

— Je n'en veux pas, moi ! (Au souvenir des affreuses ténèbres zébrées d'éclairs, un frisson me secoua. Mal à l'aise, je me souvins des paroles de Volusian qui affirmait qu'accepter mon héritage magique pourrait assurer une protection à moi-même et aux miens. Je jetai à Maiwenn un coup d'œil nerveux, détestant par avance ce que je m'apprêtais à lui demander.) Mais je ne veux pas non plus blesser quelqu'un... ou pire encore. Pouvez-vous m'apprendre à les utiliser ? Ou au moins à les contrôler ?

Les yeux écarquillés, Kiyo protesta :

— Eugenie, non ! Tu ne peux pas...

— Qu'est-ce que tu veux que je fasse ? l'interrompis-je vivement. (Sur son visage, je lus une expression qui était au diapason de ce que je ressentais.) Ce n'est pas comme si j'avais envie de le faire. Mais tu as vu ce qui s'est passé. J'ai détruit ma maison, et pire encore, j'ai failli tuer ma mère ! Et moi-même !

S'abstenant de toute réponse, il soupira longuement.

— Elle a raison, intervint Maiwenn en le regardant calmement.

— Je sais, reconnut-il. Mais je n'ai pas à aimer ça.

— J'ignore si je pourrais ou non vous enseigner quoi que ce soit, murmura-t-elle en reportant son attention sur moi. Votre magie – celle du Seigneur de l'Orage – est une magie qui touche aux éléments, à la puissance de la nature. Le don de guérir est un pouvoir plus intérieur, moins agressif. Les rudiments de base seraient les mêmes, bien sûr, mais nous serions sans doute rapidement amenées à vous chercher un maître disposant de pouvoirs similaires.

Un maître capable par exemple de faire surgir les entrailles de la Terre et de faire s'effondrer un château par la seule force de sa volonté..., songeai-je. Je me gardai bien de formuler cette idée à haute voix. Kiyo et moi avions beau être « amis », je sus immédiatement qu'il n'aimerait pas me voir me rapprocher de Dorian.

— Kiyo m'a dit que vous vous étiez opposée à ces plans d'invasions ? demandai-je. Et que vous ne comptiez pas au nombre des partisans du Seigneur de l'Orage ?

— Oui. C'est en partie pour cela que je tenais à vous rencontrer. Je suis heureuse que vous ayez survécu aujourd'hui, Eugénie Markham, mais... l'éventualité que la prophétie puisse se réaliser m'inquiète. J'ai cru pendant des années que le Seigneur de l'Orage n'avait jamais eu d'enfant. Votre existence amène toutes sortes de complications.

Il m'apparut alors clairement que Maiwenn aurait dormi plus tranquillement si j'avais pu ne pas survivre à l'attaque de ce jour-là...

— Alors, c'est vrai ? insista-t-elle. Vous n'avez aucune intention de faire en sorte que la prophétie se réalise ?

— Bien sûr que non !

— Il ne doit pas être facile de tourner le dos à de tels pouvoirs. Même à présent, vous réfléchissez à la possibilité de vous les approprier.

— C'est une nécessité, pas un choix de ma part. En outre, je n'ai aucun goût pour le pouvoir. Tout ce qui m'importe, c'est de faire en sorte que les hommes puissent vivre en paix dans le monde qui est le leur. Vous oubliez que jusqu'à il y a quelques semaines, je n'avais aucune idée de tout ceci. Pour l'essentiel – à part ce nouveau talent pour déclencher des tempêtes –, je me considère avant tout comme une humaine. Je ne laisserai aucune armée soumettre et anéantir ma race.

— Tu vois ? lança Kiyo à Maiwenn. Je te l'avais bien dit...

Mais sur son visage, je vis qu'elle n'était pas entièrement convaincue.

— Vous pouvez me faire confiance ! insistai-je. Je n'ai nullement envie de précipiter l'avènement d'une ère de domination des noblaillons sur l'humanité. Et encore moins de devenir le joujou sexuel d'un des vôtres. (Le souvenir de la proximité de l'élémentaire de boue me fit frémir.) De toute façon, ajoutai-je, j'ai les moyens de m'assurer de ne pas tomber enceinte ou de ne pas le rester. (Je n'avais aucune envie de discuter des détails avec elle.) Heureusement, il me suffit pour l'instant de garder mes distances. Je n'ai pas l'intention de sauter prochainement dans le lirde qui que ce soit...

Sur le visage de Maiwenn, le doute fit place à la sympathie.

— Oui, répondit-elle. Je suis réellement désolée de ce que vous

avez dû endurer. Cela me soulève le cœur. J'ai honnêtement bien du mal à l'imaginer. Vous avez surpassé votre réputation d'intrépidité. Jamais je n'aurais pu faire face aussi bravement que vous.

Je n'avais pas oublié la terreur qui m'avait habitée lorsque l'élémentaire avait réussi à me piéger. Les larmes. Le désespoir. Avais-je réellement été aussi brave que cela ?

Kiyo croisa mon regard. Alors que la Reine de Saule avait paru plongée dans ses pensées, lui n'avait rien raté de mon débat intérieur. Son visage irradiait d'affection pour moi, et je m'y laissai prendre. Mais ce moment d'intimité vola en éclats lorsqu'une retentissante voix masculine se fit entendre à l'extérieur de ma chambre.

— Qu'est-ce que c'est que ce bordel ? Pas question que je nettoie toute cette merde !

Kiyo se redressa, alarmé. Je le rassurai d'un geste.

— T'inquiète pas, murmurai-je. Ce n'est que mon pensionnaire.

Effectivement, Tim surgit dans ma chambre, l'air parfaitement outragé. Vêtu d'un pantalon en daim et d'une veste assortie sur sa poitrine nue, il portait des plumes dans ses cheveux noirs et des perles colorées autour du cou. Son visage se décomposa dès qu'il me vit.

— Bon Dieu, Eug... Est-ce que tu vas bien ?

Sur le point de lui servir à lui aussi la réplique à laquelle Kiyo avait eu droit, j'optai pour plus de simplicité.

— Ça va.

Pointant le pouce au-dessus de son épaule, il ajouta :

— La salle de séjour est en pièces.

— Je sais. T'en fais pas. Je vais tout nettoyer.

— Que s'est-il passé ?

— Vaut mieux que tu ne le saches pas. Tim... Je te présente Kiyo et Maiwenn.

Retrouvant ses esprits, Tim dressa la main droite devant lui, façon « Ugh ! Visage pâle... ».

— Mon nom est Timothy Cheval Rouge. Puisse le Grand Esprit faire descendre sur vous la bénédiction de Son sourire...

Cette formule semblait s'adresser plus particulièrement à Maiwenn. Elle y répondit d'un sourire un peu figé. Kiyo, lui, semblait hésiter entre l'hilarité et l'aversion.

Une fois les salutations échangées, Tim me rejoignit en secouant la tête d'un air désolé.

— On dirait que tu t'es fourrée dans un sacré merdier.

— Tu devrais peut-être chercher un autre point de chute, lui répondis-je avec gravité. C'est devenu un peu dangereux, dans le coin...

— Tu plaisantes ? s'insurgea-t-il. Jamais je ne trouverai d'arrangement aussi intéressant... Ça vaut bien de supporter un peu la

proximité du chaos et de la mort.

— Tim...

Son visage redevint sérieux.

— T'inquiète, Eug. Je sais dans quoi tu bosses. Si ça chauffe trop, je partirai.

— Tu as vu l'état de la pièce d'à côté ? C'est déjà plutôt chaud, non ?

— Bof ! Du moment que la maison tient encore debout.

— Tu es plus coriace que moi.

Je me rappelai alors que j'étais supposée trouver une sorcière pour poser des charmes protecteurs autour de chez moi, mais ça m'était sorti de la tête. À la place, j'avais bricolé moi-même des repoussoirs assez peu efficaces, comme cette attaque venait de le démontrer. Une pro ne pourrait pas elle non plus bloquer toutes les entités, mais ferait sans doute un meilleur job que le mien.

Tim me sourit et conclut :

— Ne nous laissons pas abattre. En plus, je te dérange alors que tu as de la visite. Tu veux quelque chose ? Du bouillon de poulet ? Un massage des pieds ?

— Tu peux m'apporter un Milky Way. Et fouiller les décombres pour voir si mon CD de Def Leppard a survécu.

— À ta place, je ne m'accrocherais pas trop à cet espoir.

Sur ce, après avoir salué nos visiteurs, il sortit.

— Quel curieux homme..., murmura Maiwenn.

— C'est peu de le dire, répondis-je.

Tout en discutant avec Tim, j'avais vu Kiyo et Maiwenn faire de même tranquillement dans leur coin. Elle avait posé sa main sur son avant-bras pendant qu'ils parlaient, et vu leur façon de se tenir, ils avaient eu l'air relativement... intimes tous les deux. Comme s'ils appréciaient – beaucoup – de se trouver si proches l'un de l'autre. Je gardais en tête le soutien inconditionnel que Kiyo apportait à la Reine de Saule. Il m'avait affirmé travailler pour elle parce qu'il soutenait la cause qu'elle défendait. Mais n'y avait-il réellement que cela – ou plus encore – pour les rapprocher ? D'elle, il m'avait dit qu'elle était une « bonne amie » pour lui. Ils s'étaient éloignés l'un de l'autre au départ de Tim, mais un sentiment de jalousie assez moche s'attardait en moi.

En se détournant finalement de Kiyo, Maiwenn m'adressa un petit sourire crispé et s'excusa :

— Je ne voudrais pas me montrer impolie, mais... je ne me sens pas très bien et dois rentrer chez moi.

— Aucun problème, lui assurai-je. Merci d'être venue et... merci d'avoir guéri ma mère.

Elle me répondit en hochant la tête et je vis qu'elle ne semblait vraiment pas dans son assiette. La fatigue soulignait de cernes ses jolis

yeux.

— J'ai été heureuse de pouvoir le faire, assura-t-elle. Et je suis contente que nous ayons pu discuter. Vous ne pouvez savoir à quel point je suis soulagée de connaître votre position. Je ferai mon possible pour empêcher les miens de... prendre des libertés avec vous.

Alors qu'elle s'apprêtait à sortir, Kiyo la retint en lui effleurant le bras de ses doigts. Ce contact ténu ne put échapper à mon regard critique.

— Attends-moi dehors, dit-il.

La Reine de Saule hocha la tête et sortit, environnée de son aura de beauté dorée. Kiyo rejoignit mon lit, au bord duquel il s'assit.

— Je suis heureux que tu ailles bien, murmura-t-il en me caressant la joue. Quand je suis entré dans cette maison... j'ai cru que tu étais morte.

— On ne me tue pas aussi facilement, répondis-je d'un ton léger. Il sourit et secoua la tête sévèrement.

— Ça, je veux bien le croire.

Penché sur moi, il prit ma main et la porta à sa bouche, sans me quitter des yeux. Ses lèvres s'attardèrent un instant, suscitant une douce chaleur sur ma peau. Puis, gentiment, précautionneusement, il la reposa, ses doigts entremêlés aux miens.

— Je vais m'assurer que Maiwenn effectue la traversée sans problème, annonça-t-il. Ensuite, je reviens et je reste avec toi.

— Tu veux jouer les gardes-malades ? Me masser les pieds et me nourrir de bouillon de poulet ?

— Tout ce que tu voudras, promit-il. Les amis sont faits pour ça. (Il embrassa ma main de nouveau et se leva avant de conclure :) Je serai de retour dans quelques minutes.

Je gardais encore le souvenir de son baiser sur ma main, mais pour une fois mon obsession pour lui passa au second plan. Je réfléchis à la conversation que je venais d'avoir. Cela me plaisait toujours aussi peu, mais je pensais ce que j'avais dit. Apprendre à maîtriser la magie des noblaillons était à peu près la chose la plus effrayante – à part de me faire violer par un élémentaire de boue – que je pouvais concevoir. Pourtant, je ne voulais plus de tempête dans ma salle de séjour, ni à n'importe quel autre endroit, que je serais incapable de maîtriser.

Et pour ce faire, il me fallait apprivoiser les pouvoirs qui se trouvaient en moi. Je savais qui je devais aller trouver pour m'y aider, et cela également comportait son lot de frayeurs. Deux maux nécessaires, cependant. Je n'avais pas le choix.

Aussi, en attendant le retour de Kiyo, je commençai à dresser mentalement une liste de choses à faire. Convoquer Volusian. Mettre au point une stratégie. Acheter des souliers à talons hauts...

Chapitre 16

Je dormis tout le reste de la journée, ainsi qu'une grande partie du jour suivant. Je ne quittai mon lit que pour l'essentiel : manger, aller à la salle de bains, et rencontrer Volusian après le départ de Kiyo pour Phoenix.

Je faisais un somme, aux alentours de l'heure du dîner, ce deuxième jour, lorsque la voix chargée de colère de Tim dans la salle à manger me tira du sommeil.

— Non ! Je ne veux pas le savoir ! Elle a besoin de dormir, OK ? Je lui passerai le message, mais arrêtez d'appeler.

N'ayant entendu Tim parler sur ce ton qu'à de rares personnes, j'avais une assez bonne idée de qui il pouvait avoir au bout du fil. Pour une raison quelconque, sans s'être jamais rencontrés, lui et Lara se détestaient cordialement. Après avoir enfilé rapidement mon peignoir, je le rejoignis dans la pièce voisine et le trouvai pendu à mon portable. Les seuls progrès que nous avons accomplis jusque-là pour réparer les dégâts avaient consisté à débayer un passage à travers les débris. Écartant légèrement l'appareil de son visage, il annonça :

— C'est ta garce de secrétaire ! Je ne lui aurais pas répondu si elle ne s'était pas obstinée à appeler sans arrêt. Je lui ai dit que tu ne peux pas...

La main tendue vers le téléphone, je lui dis :

— C'est bon. J'ai besoin de lui parler.

Avec un regard noir, il me le passa.

— Ton trou du cul de squatteur vient-il de me traiter de garce ? s'indigna Lara. Il n'a aucun droit de...

— Laisse tomber ! l'interrompis-je. Dis-moi plutôt ce qui t'amène.

— Eh bien... j'ai eu ton message. Tu as reçu les chaussures ?

— Ouais... Super ! Et le sorcier ?

— C'est réglé. Il viendra poser les charmes ce soir. Il aura besoin que tu le laisses entrer.

— Aucun problème. Je serai absente, mais Tim sera là.

— OK. Au fait, à propos de cette autre chose, que tu m'as demandée...

— Oui ?

Long silence.

— Eh bien..., reprit-elle d'une voix hésitante. Je me demande si j'ai bien capté cette partie-là du message. C'est bien d'une robe, dont tu me disais avoir besoin ?

— Oui, c'est bien d'une robe dont j'ai besoin. (Nouveau silence.) Quel est le problème ? Je t'ai laissé la taille, non ?

— Oui, c'est vrai, c'est juste que... *une robe* ? Je veux dire... tu m'as déjà demandé de te procurer des trucs assez bizarres – je ne me suis toujours pas remise de la fois où il t'a fallu de la nitro –, mais ça, c'est vraiment *space*. Même pour toi.

— Oh, arrête ! m'emportai-je. Contente-toi de me la trouver.

L'idée de cette robe ne m'enthousiasmait guère moi non plus, mais Volusian s'était montré intraitable à ce sujet quand nous avions discuté stratégie au pied de mon lit. Si tout se mettait en place comme prévu avec Dorian, je serais invitée à participer pour Beltane à un pince-fesses dans l'Outremonde plutôt que d'attendre une attaque chez moi. Volusian avait insisté pour que je prenne mes dispositions en conséquence. Dans quelle époque vivons-nous, vraiment, si les esprits-servants commencent à donner leur avis sur la mode...

— Tu as une idée de ce que tu veux ? s'enquit Lara.

Je n'eus pas à y réfléchir longtemps.

— Rien qui me fasse ressembler à une mariée ou à une reine de promo. Une robe de cocktail ferait l'affaire. Simple, mais élégante.

— Sexy ?

— Modérément.

— Couleur ?

— Fais au mieux.

— D'accord, c'est enregistré. Tu l'auras la semaine prochaine. Au fait... Wil Delaney a encore appelé.

— Inutile de continuer à m'en informer. Ça tombe sous le sens, en ce qui me concerne, maintenant.

— Donc, tu ne souhaites pas le rappeler.

— Non.

Je raccrochai et me dirigeai vers la douche. La nuit de Beltane – la nuit décisive – approchait à grands pas. Ce soir, ce serait une sorte de tour de piste pour moi. Ce soir-là, je devrais passer un pacte avec le diable...

Après avoir réussi à mettre la main sur mon vieux sèche-cheveux poussiéreux, je séchai et brossai mes cheveux jusqu'à ce qu'ils brillent. N'ayant pas la patience nécessaire, je me passe la plupart du temps de maquillage. Mais cette fois, un peu de fond de teint s'avérait nécessaire pour masquer les petits bleus au visage que m'avait valus mon aventure de la veille. Je décidai que le mascara était superflu,

étant donné mes cils naturellement noirs et épais, mais une touche d'ombre à paupières gris fumée acheva de faire paraître mes yeux plus grands que nature. Un peu de rouge à lèvres, et j'eus peine à me reconnaître. Ce n'était pas que j'avais l'air d'une pute ni rien de tel, mais cela faisait bien longtemps que je n'avais pas eu une apparence aussi lisse...

J'envisageai un instant de porter une jupe, mais ne pus m'y résoudre. À la place, j'optai pour un jean ajusté et ma nouvelle paire de chaussures à talons mi-hauts. Je choisis pour aller avec un débardeur vert olive – de la même couleur que mon manteau de moleskine – avec de minces bretelles conçues pour glisser de manière coquine sur l'épaule. Chacune d'elle était bordée d'une fine dentelle, de même que l'encolure plongeante laissant deviner la naissance des seins.

En examinant mon reflet dans la glace, je poussai un soupir nostalgique. J'étais plus à mon avantage ce soir que lorsque j'avais rencontré Kiyo. Si seulement il avait pu me voir...

Je vaporisai un peu de parfum dans mon cou – Violetta di Parma –, attrapai mes armes, mon manteau et me dirigeai vers la porte. Tim faillit en tomber de sa chaise quand il me vit.

— Qu'est-ce que tu fais ? s'insurgea-t-il. Tu sors ? Tu ne peux pas faire ça ! Pas après ce qui s'est passé hier.

— Je me sens mieux, mentis-je.

En fait, ce n'était qu'un demi-mensonge. Est-ce que je me sentais bien ? Non. Est-ce que je me sentais mieux que la veille ? Oui.

— Tu es folle.

— Désolée, marmonnai-je. Le boulot n'attend pas.

— Tu vas bosser dans cette tenue ? demanda-t-il non sans un certain scepticisme.

Décidant de ne pas lui répondre, je sortis rejoindre le portail dans le désert. Le transit vers l'Outremonde se révéla un peu rude étant donné mon état de faiblesse, mais je me débrouillai pour arriver à bon port. Volusian et Nandi m'attendaient au carrefour lorsque j'y apparus. Finn n'avait pas jugé bon de se pointer. C'était l'un des inconvénients de ne pas l'avoir asservi à moi : difficile de pouvoir compter sur lui. Nous nous mîmes en route.

Je ne tardai pas à comprendre qu'avoir choisi des chaussures à talons devait être LA pire idée qui me soit jamais venue à l'esprit. Je décidai de les enlever pour les porter à la main le reste du trajet. Je pris conscience que si je devais continuer à me rendre régulièrement au château de Dorian, j'allais avoir besoin de laisser un ancrage chez lui pour me faciliter la tâche.

— Ne passez pas son seuil sans demander auparavant son hospitalité, me prévint Volusian. Les gardes vous désarmeront avant

de vous laisser entrer. Vous ne pouvez l'accepter qu'en ayant obtenu des assurances sur votre sécurité.

J'en convins avec lui, même si l'idée de laisser mes armes à l'entrée n'était déjà pas pour me réjouir.

Nul ne nous tendit d'embuscade, cette fois, et je parvins jusqu'aux portes du château pratiquement sans incident. Les sentinelles, en me reconnaissant, adoptèrent une posture défensive, leurs armes au clair.

— Notre maîtresse vient en paix, annonça Nandi d'une voix lugubre. Elle demande audience au Roi de Chêne et réclame son hospitalité.

— Vous nous prenez pour des idiots ? demanda l'un des gardes en me surveillant d'un œil méfiant.

— Pas exactement, répondis-je. Mais je pense que vous étiez présents lors de mon dernier passage et que vous avez pu constater que je n'ai causé aucun problème. Vous avez peut-être également remarqué que j'ai passé un long moment dans la chambre de votre roi. Croyez-moi, il sera ravi de me revoir...

Au terme d'un court conciliabule, il fut décidé d'envoyer l'un d'eux réclamer des ordres. Celui-ci revint quelques minutes plus tard, m'accordant l'hospitalité et me laissant entrer, après m'avoir désarmée. Ils me précédèrent dans les mêmes couloirs et les mêmes halls que la fois précédente, mais pas jusqu'aux portes de la salle du trône. Nous nous enfonçâmes plus profondément dans la place forte, jusqu'à une double porte en verre donnant sur une sorte de jardin, ou d'atrium.

— Notre seigneur est à l'extérieur, annonça l'un des gardes en s'apprêtant à ouvrir les portes.

Volusian se dressa en travers de son chemin.

— Faites venir un héraut pour annoncer ma maîtresse ! ordonna-t-il. Elle n'est plus votre prisonnière. Et qu'il utilise tous ses titres.

Le garde marqua un temps d'hésitation, me jeta un coup d'œil, puis fit appeler un héraut. Un instant plus tard, un gros homme, vêtu des pieds à la tête de velours taupe, se dépêcha de nous rejoindre. Il me jeta un coup d'œil et déglutit avec nervosité avant d'ouvrir les portes. Une poignée de noblaillons habillés de manière élégante, dans le jardin, se retournèrent pour assister à mon entrée.

— Votre Majesté..., proclama le héraut. Eugenie Markham, également connue sous le nom d'Odile Cygne Noir, fille de Tirigan, Seigneur de l'Orage, demande audience.

Je ne pus m'empêcher de tressaillir. Bigre ! Je ne m'étais pas rendu compte que de tels titres à rallonge s'étaient subitement greffés sur mon nom.

Le bruit discret des conversations en cours se réduisit à néant.

Apparemment, je devais m'habituer à faire cet effet-là en me produisant en société dans l'Outremonde.

Avant d'y entrer, je m'étais attendue à une sorte de petit jardin intérieur, alors qu'en fait il paraissait s'étendre à l'infini. Les pelouses étaient toujours vertes, mais le feuillage de nombre d'arbres se colorait d'orange, de jaune et de rouge. Aucun n'arborait le brun fané de l'automne finissant. On n'observait ici que les teintes flamboyantes du plus bel automne. D'impressionnants pommiers aux branches lourdes de fruits occupaient les coins les plus éloignés. L'air charriait une discrète odeur de feu de bois et d'épices chauffées. Ici, il était un peu plus tôt qu'à mon départ de Tucson : la fin d'après-midi cédait le pas au crépuscule. Le ciel se couvrait de nuances d'or et de rose rivalisant avec la splendeur des feuillages. Déjà, des torches allumées au sommet de perches offraient leur lumière.

Le groupe se scinda et Dorian vint à ma rencontre, ses cheveux roux flottant derrière lui. Sur un pantalon et une chemise assez simples, il portait un genre de long manteau de soie lie-de-vin et de brocart doré. Je me mis en marche vers lui et nous nous rejoignîmes à mi-parcours. Mes esprits-servants s'étaient postés près de la porte.

— Eh bien, eh bien ! s'exclama-t-il. Quelle adorable surprise ! Je n'imaginais pas vous revoir aussi vite.

Dorian tendit le bras pour me prendre la main, et cette fois je le laissai faire. Cette petite concession fit briller ses yeux d'une lueur de malice. Déjà, j'étais certaine d'avoir piqué sa curiosité.

— J'espère que vous ne m'en voulez pas de débarquer ainsi chez vous, répondis-je.

Il déposa un baiser sur ma main, comme Kiyo l'avait fait la veille. Seulement, celui de Dorian n'avait pas pour message implicite : « J'espère que tu vas aller mieux », mais plutôt : « Imaginez mes lèvres ailleurs sur votre corps... ».

— Mais pas du tout ! se récria-t-il. (Il retira ses lèvres, se redressa et entremêla ses doigts aux miens avant d'ajouter :) Venez. Joignez-vous à nous.

Pour les avoir côtoyés lors du dîner, je reconnus les deux noblaillons que nous rejoignîmes. Il n'y avait près d'eux que deux serviteurs qui patientaient avec nervosité, charges de ce qui ressemblait à des maillets à longs manches. Je les observai avec curiosité, avant de remarquer les arceaux plantes dans l'herbe.

— Vous jouez au croquet ? m'étonnai-je.

Un sourire illumina le visage de Dorian.

— Oui ! Y jouez-vous vous-même ?

— Plus depuis des années.

Les noblaillons s'amusaient donc à jouer au croquet ? Après tout, pourquoi pas... Il devait s'agir d'un des jeux les moins évolués

technologiquement parlant. Il paraissait logique qu'ils jouent à cela et non aux jeux vidéo.

— Souhaitez-vous vous y remettre ? proposa Dorian.

Je secouai négativement la tête et répondis :

— Vous êtes déjà engagé dans une partie. Je vais me contenter de regarder.

Se saisissant d'un maillet tendu par un serviteur, il se positionna. En le voyant faire, je compris qu'il visait la boule d'un de ses adversaires, non loin d'un des arceaux. Une petite brise vint soudain déranger ses cheveux et un pli de son manteau, ce qui l'entrava dans son geste. Il dut prendre le temps de le rabattre avant de se décider à tirer. La boule manqua sa cible de beaucoup.

— Ah, dommage ! murmura-t-il. Je n'en étais pas loin. En fait, j'ai presque failli l'avoir. N'est-ce pas, Muran ?

L'intéressé, un type dégingandé aux vêtements couleur lavande, sursauta en s'entendant ainsi interpellé.

— Euh... ou-ou-oui, Votre Majesté. Très, très près. Vous y étiez presque !

Dorian leva les yeux au ciel.

— Bien sûr que non, je n'y étais pas ! C'était un tir affreux, espèce d'âne bête ! Laisse donc Lady Markham prendre ta place. Donne-lui ton maillet.

Cette fois, ce fut à moi de tressaillir. « *Lady Markham* » ?

Le dénommé Muran me fourra pratiquement son maillet entre les bras. Je m'approchai de la balle, peu sûre de moi. J'étais presque certaine de ne plus avoir joué au croquet depuis l'âge de dix ans, alors que j'étais en visite chez une tante en Virginie.

Pour éviter la mésaventure de Dorian, je pris le temps de me défaire de mon manteau. Une servante se précipita aussitôt pour m'en débarrasser et le plia soigneusement sur son bras. Puis, je m'en retournai à mon maillet, jugeant le tir qu'il me fallait accomplir. Après avoir rejeté d'un coup de tête mes cheveux dans mon dos, je pris mon élan et frappai. Roulant et ricochant à la fois sur l'herbe, la balle passa sans encombre sous l'un des arceaux.

— Exquis ! entendis-je s'exclamer Dorian.

Redressant la tête, je constatai que la balle semblait être le cadet de ses soucis. Ses yeux couraient sur tout mon corps. Je tentai de rendre son maillet au pauvre Muran, mais Dorian ne voulut pas en entendre parler, m'obligeant à finir la partie. Et tout en jouant, je ne tardai pas à remarquer quelque chose d'étrange.

Dorian semblait être un joueur déplorable ; trop déplorable, même, pour être vrai. Il faisait manifestement semblant de mal jouer, mais ses sujets ne pouvaient se permettre de faire mieux que leur roi. Il était assez comique d'assister à ce spectacle. J'avais l'impression de

débarquer dans une scène d'*Alice au pays des merveilles*. N'ayant quant à moi aucun scrupule à gagner, je jouai normalement et remportai assez facilement la partie, en dépit de mes muscles endoloris et de mon manque de pratique.

Dorian n'aurait pu être ravi davantage. Il battait des mains en riant.

— Oh ! Remarquable ! s'écria-t-il. C'est la meilleure partie que j'ai jouée depuis des années. Ces brebis bêlantes ne vont plus savoir que faire à présent... (Foudroyant ses fidèles partenaires de jeu du regard, il les renvoya, d'un geste du bras, en direction du château.) Partez ! Partez ! Votre berger est fatigué de vous tous !

Je les regardai s'éloigner, tête basse, et fis remarquer :

— Vous ne les traitez pas avec beaucoup de respect.

— Parce qu'ils ne le méritent pas ! répliqua-t-il. Avez-vous remarqué le comportement ridicule qu'ils ont adopté au cours de ce jeu ? À présent, imaginez-vous dans cette ambiance chaque seconde, chaque jour de votre vie... C'est cela, la vie d'un roi au milieu de sa cour, constamment entouré de ses courtisans. Soyez heureuse de ne pas encore avoir de trône où vous asseoir ! Tout, autour de vous, ne serait que salamalecs et esprit de cour.

Il me fut presque possible de percevoir une certaine amertume dans le ton habituellement enjoué de sa voix. Presque...

La servante me rendit mon manteau. Dorian s'adressa à elle et à un petit groupe de soldats.

— Lady Markham et moi allons à présent faire une promenade dans le verger de l'ouest. Étant donné qu'elle est habillée pour discuter affaires, j'imagine qu'elle souhaite me parler en prive. Suivez-nous, mais gardez vos distances.

Puis, se tournant vers moi, il m'offrit de nouveau son bras et m'entraîna, par un des chemins sinueux qui sillonnaient le jardin, jusqu'à un verger de pommiers assez dense. Comme ceux que j'avais déjà pu admirer, ceux-ci étaient surchargés de fruits. Il y avait encore plus de pommes sur le sol, rondes et rouges, n'attendant plus que d'être croquées.

Lorsque nous fûmes suffisamment à l'écart, je lui fis remarquer :

— Je ne suis pas habillée pour discuter affaires ; pas avec ces chaussures. C'est la dernière fois que nous nous sommes vus que je portais ma tenue de travail...

Dorian me jeta un regard en biais avant de répliquer :

— Une femme qui se montre aussi jolie que vous l'êtes aujourd'hui, alors que vous avez à peine supporté ma présence l'autre jour, ne peut être venue me voir pour le plaisir, mais uniquement pour discuter affaires.

— Vous êtes cynique.

— Non : pragmatique. Mais que ce soit pour le plaisir ou pour les affaires, cela vous va bien. (Avec un soupir de contentement, il ajouta :) J'aimerais que davantage de nos femmes portent ce genre de pantalon. Nos guerrières le font souvent, mais les leurs ne sont pas aussi serrés.

— Merci. Si c'est un compliment.

Tandis que le ciel virait à l'orange et à l'écarlate, nous marchions d'un pas tranquille.

— J'imagine donc que vous avez changé de bien d'autres manières depuis notre dernière rencontre, reprit-il. Le seul fait que vous soyez venue me voir dans de si bonnes dispositions plaide en ce sens.

— Oui. (Je fronçai les sourcils et ajoutai :) Vous savez, je n'apprécie pas tellement que vous m'ayez raconté toute l'histoire du Seigneur de l'Orage en sachant pertinemment que j'ignorais à quoi m'en tenir à son sujet.

— Un peu cavalier, peut-être..., reconnut-il. Mais si amusant, également. Du moins, de mon point de vue. Quoi qu'il en soit, Lady Markham, d'une certaine façon, je vous ai rendu service en vous offrant ces bases historiques.

— Ne m'appellez pas « Lady Markham », protestai-je. C'est ridicule.

— Il faut bien que je vous appelle d'une manière ou d'une autre. L'étiquette en vigueur chez nous ne prévoit rien de précis pour quelqu'un de votre rang. Vous êtes la fille d'un roi sans royaume. Vous êtes de sang royal sans l'être tout à fait. Il paraît donc logique de vous donner un titre de noblesse.

— Dans ce cas, utilisez-le uniquement en public. Ou tenez-vous-en à « Odile ».

— Que diriez-vous d'« Eugénie » ?

— Ça me va.

Le silence retomba entre nous. Le verger paraissait s'étendre à n'en plus finir.

— Souhaitez-vous me dire tout de suite pourquoi vous êtes ici ? demanda-t-il au bout d'un moment. Ou dois-je trouver d'autres sornettes au sujet desquelles discuter ?

Je réprimai un rire. Dorian avait beau jouer les excentriques flamboyants, il était loin d'être né de la dernière pluie.

— Je dois vous demander une faveur, avouai-je.

— Ah ! Donc, il s'agit bien de discuter affaires.

Je m'arrêtai de marcher et il m'imita. Le visage parfaitement neutre, il baissa les yeux vers moi et attendit patiemment. Puis, voyant qu'une saute de vent me faisait frissonner, il prit mon manteau sur mon bras et me le présenta pour que je l'enfile.

Une fois rhabillée, je serrai les bras contre moi, appréciant la chaleur retrouvée de mon manteau. À être sexy, on se gèle.

— Hier, expliquai-je enfin, j'ai provoqué une tempête.

— Ah oui, vraiment ? (Le ton de sa voix, soudain, me parut plus empreint de calcul que de légèreté.) Que s'est-il passé ?

Je lui racontai toute l'histoire, comme je l'avais fait pour Kiyo et Maiwenn.

— À quoi pensiez-vous quand c'est arrivé ? s'enquit-il quand j'eus terminé.

Tout d'abord, je crus qu'il était en train de me chapitrer. Comme quand une mère demande à son rejeton qui vient de commettre la bêtise de sa vie : « Tu es fou ? À quoi pensais-tu donc ? ».

— Ce que je ressentais ? demandai-je. Ce qui me passait par la tête ?

Il opina du chef.

— Je ne sais pas. Je suppose que je suis passé par un tas d'états différents. Lorsque ça a commencé... je pensais au même genre de chose que pour n'importe quel autre combat : dresser un plan d'attaque, se concentrer pour réussir un bannissement le moment venu. Mais dès que ma mère s'est retrouvée impliquée... j'ai commencé à lâcher prise.

— Et lorsque Corwyn vous a piégée ?

— Qui ça ?

— L'élémentaire. C'était l'un des hommes d'Aeson. Les esprits que vous avez bannis sont revenus raconter toute l'histoire, mais pas cette partie-là, puisque vous n'avez laissé personne en vie pour la raconter.

— Je me sentais... effrayée. Vulnérable. Sans défense.

— Vous ne me donnez pas l'impression d'être quelqu'un qui s'effraie facilement.

— Détrompez-vous. En fait, je suis effrayée en permanence. Il serait stupide de ne pas l'être. Quel est ce dicton, déjà ? Seuls les morts ne connaissent pas la peur ? À moins que ce soit l'espoir ? Sais plus. À ce moment-là, je n'avais de toute façon plus d'espoir non plus. J'avais l'impression de ne plus avoir la moindre option.

— Aussi avez-vous choisi la seule qui vous restait.

— Je ne l'ai pas exactement choisie. Pas consciemment.

— Non. Mais parfois, notre âme et notre esprit, en ses endroits les plus secrets, savent ce dont nous avons besoin.

Il marcha jusqu'à un grand érable offrant un abri sûr sous ses branches. Probablement devait-il arborer les somptueuses couleurs de l'automne, lui aussi, mais l'approche de la nuit empêchait de le vérifier. Retirant son manteau, Dorian l'étala sur le sol et s'y assit, laissant un espace libre près de lui. Un moment plus tard, j'allai m'y

asseoir aussi.

— Alors ? reprit-il. Qu'êtes-vous donc venue me demander, Eugenie Markham ?

— Vous le savez déjà. Je le devine au ton de votre voix.

— Mmmm. Au temps pour mes habiles subterfuges...

— J'ai besoin que vous m'appreniez à utiliser ces pouvoirs hérités de mon père. Afin que ce qui s'est passé chez moi ne se reproduise plus. Je ne voudrais pas tuer quelqu'un la prochaine fois que je perdrai les pédales.

— À moins, rectifia-t-il, que vous ne souhaitiez tuer quelqu'un grâce à eux. Intentionnellement.

— Peut-être, répondis-je en frissonnant. Je ne sais pas.

Il ne reprit pas la parole tout de suite. Il faisait de plus en plus noir, autour de nous.

— La méthode que vous avez employée avec Corwyn, déclara-t-il enfin, peut se comparer à l'utilisation d'une brique pour écraser un insecte importun. D'autres moyens plus simples s'offraient à vous. Les tempêtes que vous avez le pouvoir de faire se lever sont de grandes et terribles choses, effectivement. Les dieux savent que votre père était capable d'en tirer le meilleur parti. Mais je pense que vous découvrirez que votre réel pouvoir consiste à maîtriser de manière plus fine les éléments. Un enfant est capable de projeter de la couleur avec les doigts sur une toile ; seul un maître travaille avec les plus fines brosses. Lorsque vous aurez appris à maîtriser les plus petites choses, invoquer une tempête sera devenu une seconde nature pour vous.

Je pris une ample inspiration avant de poser *la* question.

— Pouvez-vous donc me l'apprendre ? Le *voulez*-vous ?

Même dans le noir, je devinai au son de sa voix le sourire sardonique qu'il devait arborer quand il me répondit :

— Si quelqu'un m'avait dit, après notre dernière rencontre, que nous aurions un jour cette discussion, je l'aurais fait fustiger pour insolence.

— Je n'ai personne d'autre à qui faire appel. Maiwenn s'est proposée, mais elle n'a pas...

— Maiwenn ? m'interrompit-il. (La soudaine rudesse de son intonation me mit en alerte.) Quand lui avez-vous parlé ?

— Juste après l'attaque. (Brièvement, je lui expliquai les circonstances de ma rencontre avec la Reine de Saule. Ensuite, en butte à son silence, je me mis sur la défensive.) Il n'y a rien de mal à cela, repris-je. En fait, c'est même plutôt rassurant d'avoir de mon côté quelqu'un qui ne souhaite pas me voir enceinte ou dominer le monde.

— C'est précisément pour cette raison que vous ne devriez pas lui faire confiance. En ce qui me concerne, je voudrais que naisse un

jour l'héritier du Seigneur de l'Orage. Cela me fait une excellente raison pour faire en sorte que vous restiez en vie. Ce n'est pas son cas.

Je me rappelai avoir pensé que Maiwenn aurait eu moins à s'en faire si je n'avais pas survécu à l'attaque.

— Elle ne m'a pas semblé aussi malintentionnée, répondis-je en hâte.

Un terrible doute venait de s'emparer de moi. Si la « noble cause » de Maiwenn exigeait que l'on me tue, Kiyo continuerait-il à la suivre aveuglément ?

— Ceux qui le sont vraiment le paraissent rarement, répliqua Dorian.

— Vous essayez juste de m'enrôler dans votre camp.

— Eh bien... oui, naturellement. J'essaierais en dehors même de toute implication de la Reine de Saule.

Sa réponse me fit soupirer longuement. Tout n'était-il donc qu'intrigues et faux-semblants, autour de moi ? Avant toute chose, le Roi de Chêne demeurerait un membre éminent des noblaillons.

— Peut-être n'était-ce pas une bonne idée de venir ici, murmurai-je.

— Venir me voir doit être la chose la plus avisée que vous ayez faite depuis longtemps, rectifia Dorian. Alors, dites-moi : si je vous apprends à maîtriser vos pouvoirs, que comptez-vous me donner en échange ?

— Vous êtes incapable de faire quoi que ce soit sans contrepartie, n'est-ce pas ?

— Oh, je vous en prie..., protesta-t-il. La dernière fois que nous nous sommes vus, je vous ai aidé sans rien vous demander en retour. Et voilà que vous revenez quérir encore autre chose. Il me semble que vous exigez beaucoup de ces « noblaillons » que vous estimez par ailleurs si avides...

— C'est juste. (M'adossant au tronc de l'érable, je poursuivis :) Si vous acceptez de m'aider... je laisserai croire à vos sujets que nous... enfin vous voyez ce que je veux dire.

Il y eut une courte pause, puis son rire chaleureux fit résonner le verger.

— Que nous couchons ensemble ? compléta-t-il pour moi. Oh ! Vous égayez vraiment ma soirée ! Le compte n'y est pas. Et même pas du tout...

Je me sentis rougir jusqu'à la racine des cheveux (dans le noir, par chance).

— Vous marqueriez un point sur Aeson, insistai-je. Il serait persuadé que je vous offre de mon plein gré ce qu'il a en vain tenté de me prendre par la force.

— Et ce faisant, je n'obtiendrais rien d'autre de vous que

d'affriolants aperçus de votre personne dans des tenues suggestives telles que celle que vous portez ce soir.

— Je me couvrirai davantage, si cela peut faire la différence.

— Ce qui pourrait faire la différence, c'est que vous acceptiez *réellement* de coucher avec moi.

— Le compte ne serait pas juste non plus : pas pour une poignée de leçons de magie.

— Une *poignée* ? (Il rit de nouveau, son hilarité trahissant l'amusement bien plus que la colère. Rien ne parvenait donc jamais à ennuyer ce type ?) Ma chère..., reprit-il quand son rire prit fin. Il faudra un peu plus qu'une poignée de leçons pour domestiquer cette tempête en vous, si je peux me permettre ce jeu de mots. Vous me paraissez avoir la tête près du bonnet, ce qui n'est jamais bon pour la concentration.

Ses paroles me firent voir rouge.

— Hé ! Je travaille ma concentration depuis que je suis toute petite. Je suis capable de faire le vide en moi au beau milieu d'un combat pour bannir les esprits. J'entre en transe en quelques secondes.

— Peut-être, admit-il de mauvaise grâce. Mais je reste persuadé que le compte n'y est pas. Vous obtiendrez de moi bien plus que des leçons. Vous sachant ma « maîtresse », les Étincelants hésiteront à s'en prendre à vous. Votre prestige parmi nous s'en trouvera grandement rehaussé.

— Seigneur ! Rien ne vous échappe donc jamais ? Manifestement, nous avons encore beaucoup à apprendre dans le domaine de la stratégie, Volusian et moi.

— De qui parlez-vous ?

— De mon esprit-servant.

— Ah ! Le plus menaçant, avec des yeux rouges ?

— Oui.

Dorian émit un claquement de langue désapprouvateur.

— Il est à la fois puissant et très dangereux, expliqua-t-il. Vous êtes courageuse de le garder.

— Je sais. Je n'ai pu m'en débarrasser en l'envoyant dans l'Inframonde, alors je l'ai asservi.

— Si je vous aide, vous pourriez sûrement y parvenir. (Cette perspective me laissa songeuse. Avec Volusian fermement bouclé dans l'Inframonde, je serais sans doute beaucoup plus en sécurité. Comme s'il avait pu lire en moi, Dorian ajouta :) Ça va faire du vilain, si un jour il vous échappe.

— Je sais. Il n'arrête pas de me le répéter, avec un luxe de détails très précis. Pourtant... il m'est bien utile. Je pense le garder encore un peu.

Nous restâmes de nouveau assis dans le noir sans rien dire. Je

me rendis compte que l'heure du dîner à la cour devait être passée. Je m'étais pointée à cette heure-là en partie pour être sûre de me faire inviter. Étant donné la fierté que tiraient les noblaillons de son hospitalité, Volusian avait pensé que Dorian s'empresserait de faire étalage de ses prodigalités. Le fait d'être moi-même noblaillons pour moitié me garantissait la possibilité de manger et boire ce que je voulais dans l'Outremonde sans avoir à en souffrir. Enfin un aspect positif dans toute cette folie... J'eus un demi-sourire en imaginant une salle complète de courtisans affamés frappant les tables en cadence avec leurs couverts. Mais étant donné la mainmise exercée par Dorian sur tous ses sujets, je ne doutais pas qu'ils sauraient patienter des heures s'il le fallait.

— Si vous voulez prétendre être ma maîtresse, reprit-il enfin, vous devrez faire étalage de davantage que quelques paroles. Vous avez pu constater à quel point nous nous sentons libres de manifester en public nos démonstrations d'affection. Si vous persistez à vous tenir dix pieds derrière moi, personne n'y croira. (Au souvenir du dîner auquel il m'avait été donné d'assister, je me figeai. Certaines implications de notre plan m'avaient échappé... Je l'entendis rire tout bas, à côté de moi, avant d'ajouter :) Je constate que vous n'y aviez pas pensé, n'est-ce pas ?

Il avait raison. J'avais cru que disparaître en sa compagnie dans sa chambre pour nos leçons de magie suffirait à accréditer notre liaison. À présent, je devais m'imaginer assise sur ses genoux et le laissant me caresser et m'embrasser... L'image me perturbait. Il faisait partie des noblaillons, dont j'avais tenu tous les membres à l'œil jusqu'à ces derniers temps, et que j'avais traqués et combattus toute ma vie. Découvrir la véritable nature de Kiyo avait représenté un choc pour moi, dont je commençais à me remettre doucement. Comment me débrouillerais-je avec un homme originaire à cent pour cent de l'Outremonde ?

Pourtant... au plus je fréquentais Dorian, au plus il m'était facile de penser à lui comme à une personne normale. Étrange ou pas, sa compagnie avait un côté agréable. Cela m'incitait à penser que je pourrais sans doute supporter de le fréquenter d'un peu plus près. Après tout, il ne s'agissait que d'un peu de comédie, non ? Il n'était pas question de sexe entre nous. Et n'était-ce pas un bien faible prix à payer pour m'assurer que je ne réduise pas quelqu'un d'autre en pièces par inadvertance ?

— Pas question que je vous fasse des gâteries ni rien de ce genre ! répliquai-je en masquant ma gêne sous une couche de désinvolture.

Cela le fit rire de plus belle.

— Aussi dommage que cela puisse être pour moi, dit-il, il vaut

peut-être mieux qu'il en soit ainsi. Ce pourrait être un peu trop. Vous êtes suffisamment humaine pour que notre public s'attende à un peu de pudeur de votre part.

Toute bénédiction est bonne à prendre...

— D'accord, conclus-je. Je remplirai ma part de notre marché si vous remplissez la vôtre.

— En fait, à bien y regarder, il me semble que je fournis les trois quarts des efforts. Mais bon... Je ferai ce que j'ai à faire, moi aussi. Devons-nous nous serrer la main ? N'est-ce pas ainsi que vous scellez un marché, vous autres humains ?

Je lui tendis la main dans le noir et il la prit. Mais au lieu de la serrer, il m'attira d'un coup sec contre lui avant de m'embrasser. Je me reculai vivement, atterrée, et m'écriai :

— Hé !

— Que se passe-t-il ? s'étonna-t-il. Vous ne vous attendez tout de même pas que nous nous donnions notre premier baiser en public ? Rappelez-vous : nous devons nous montrer convaincants.

— Espèce de répugnant salaud !

— Si vous pensez vraiment cela, alors vous feriez peut-être mieux de vous chercher un autre professeur.

Après y avoir réfléchi un instant, je me penchai pour chercher ses lèvres dans le noir. Je ne compris que je m'étais mise à trembler qu'en sentant ses mains se refermer autour de mes bras.

— Relax, Eugénie ! Cela ne fait pas mal.

Inspirant à fond, je fis de mon mieux pour me calmer. Nos lèvres se rencontrèrent. Les siennes, douces comme du velours, me firent penser à des pétales de fleur. Là où Kiyō faisait preuve d'une passion animale agressive, Dorian paraissait davantage adepte de la... précision. Sa métaphore à propos de la différence entre un barbouilleur et un peintre me revint en mémoire.

Qu'on me comprenne bien : le baiser de Dorian n'avait rien de doux ni de chaste. Il y avait également de la passion dans ces lèvres-là. Mais il paraissait désireux de faire durer l'expérience autant que possible, comme s'il avait décidé de me faire languir. Si bien que je me retrouvai bouillante d'impatience lorsqu'il aventura enfin sa langue entre mes lèvres. Il poussa son avantage un peu plus loin encore, et le baiser prit une tournure plus torride. Il émanait de lui une douce odeur de cannelle, de cidre, de tout ce qu'une nuit d'automne charrie comme senteurs agréables. Finalement, ce fut lui qui mit fin au baiser.

— Vous avez toujours peur de moi..., constata-t-il, aussi amusé par cela que par tout le reste. Votre corps ne parvient pas à se détendre.

— Oui, répondis-je en déglutissant péniblement. (Cela avait été

chouette. Le genre de sensation qui vous fait chaud à l'intérieur et fait frétiller vos orteils... sans parler d'autres parties de votre anatomie. Mais la peur avait sous-tendu tout cela, cette peur des noblaillons et de tout ce qui est autre dont je ne pouvais encore me défaire. Ce plaisir physique mêlé de frayeur composait un cocktail plutôt étrange. Avec Kiyo, c'était très différent. Le plaisir se mêlait à un sentiment plus large d'adéquation chimique et de grande tendresse que le malaise provoqué en moi par son ascendance à demi kitsune ne parvenait pas à gâcher.) Je n'y peux rien, expliquai-je. Tout ceci est tellement étrange pour moi. Une part de moi-même continue à considérer que c'est mal. Difficile de bouleverser toutes mes certitudes en une seule nuit, vous savez...

— Voulez-vous revenir sur notre marché ?

Je secouai catégoriquement la tête et répondis :

— Je ne reviens jamais sur un marché.

Je devinais que Dorian souriait dans le noir. Il se pencha vers moi et m'embrassa encore.

Chapitre 17

Il faut lui reconnaître ce mérite, Dorian ne profita pas trop de la situation cette nuit-là. Au cours du dîner, il lui arriva de poser une main sur la mienne ou de glisser un bras autour de mes épaules, mais rien de plus. Comme il me le fit remarquer en aparté, faire étalage de caresses osées est à la portée du premier venu. Ce qui trahit une réelle intimité, c'est la façon dont deux personnes interagissent, ce dont témoigne leur langage corporel. Aussi m'efforçai-je de paraître aussi enjouée et à l'aise que possible à ses côtés. Et à en juger d'après les expressions de stupeur ou les visages choqués autour de nous, je dus me montrer convaincante.

Il m'emmena ensuite dans sa chambre, affichant avec ostentation une fierté et une suffisance à toute épreuve. Mais une fois que nous y fûmes enfermés, il me donna effectivement ma première leçon. Pour être honnête, ce fut un peu décevant. Je m'étais attendue à un feu d'artifice. Ce que j'obtins, ce fut un fastidieux entraînement à la méditation et à la concentration. Dorian affirmait que si je ne parvenais pas à contrôler mon propre esprit, je ne parviendrais jamais à me rendre maître de mes pouvoirs.

Ainsi passai-je les deux heures suivantes en sa compagnie, à travailler sur cela, pour finir par découvrir que mon principal challenge consistait à éviter de glisser dans la transe ou le voyage astral. Ces mécanismes me venaient si facilement, quand je faisais le vide en moi, que je n'arrêtais pas de me faire avoir. Le genre de méditation qu'il réclamait de moi impliquait d'exercer mes sens vers l'extérieur plutôt que vers l'intérieur. Cela me paraissait étrange, car j'étais persuadée que c'était au fond de moi que je devais trouver la source de mes pouvoirs magiques.

La leçon s'acheva sur le cadeau qu'il me fit d'un lourd anneau d'or dans lequel il avait infusé un peu de son essence personnelle. Il s'agissait d'un ancrage. À présent, s'il franchissait un portail de l'Outremonde, il n'émergerait plus de l'autre côté de ce même point de passage dans le nôtre. À la place, son corps se matérialiserait directement à l'endroit où l'anneau se trouvait. En prendre conscience me déstabilisa quelque peu, tout comme le fait de l'imaginer dans le monde des hommes. D'un autre côté, hors de son monde, ses pouvoirs

diminueraient. Ce serait plus sûr, du moins pour l'humanité...

De retour chez moi, je me replongeai dans une routine désormais bien établie : des combats, encore des combats, toujours plus de combats. Pourtant, comme Dorian l'avait prédit, l'affluence finit par se tarir un peu. J'aurais aimé croire que c'était parce que ma réputation effrayait mes soupirants éventuels. Plus probablement, c'était ma toute nouvelle relation avec le Roi de Chêne qui devait les faire hésiter à encourir une disgrâce politique.

En fait, celle qui faillit tomber en disgrâce à cause de cette alliance, ce fut moi : auprès de Kiyo.

— Est-ce que tu couches avec Dorian ?

Il se tenait debout sur le seuil de ma maison. Un brillant soleil de fin d'après-midi illuminait par-derrière ses cheveux noirs. Il portait une blouse médicale blanche marquée « KIYOTAKA MARQUEZ – DVM » sur la poche de poitrine. Sans doute avait-il foncé jusque chez moi directement de son boulot.

— Les bonnes nouvelles se répandent vite, répondis-je. Entre.

Je lui offris un verre et un siège à table dans ma cuisine, mais il préféra faire les cent pas avec nervosité. Il me faisait penser à un loup, ou à un chien de garde. Je ne connaissais rien des comportements habituels du renard.

— Eh bien ? insista-t-il.

Je me servis un café en le fusillant des yeux.

— Ne me parle pas sur ce ton ! lançai-je sèchement. Tu n'as aucun droit de regard sur ma vie.

Il s'arrêta brusquement de déambuler. Son expression s'adoucit un peu.

— C'est vrai, reconnut-il. Tu as raison.

Il ne s'excusait pas tout à fait, mais presque. Je me rassis sur une chaise en repliant mes jambes sous moi.

— D'accord, dis-je. Je vais te répondre : non, je ne couche pas avec lui.

Il ne broncha pas, mais je lus un soulagement évident au fond de ses yeux. C'était minable de ma part – j'en étais bien consciente –, mais savoir qu'il avait été jaloux avait fait s'épanouir quelque chose de chaud et de doux en moi.

S'emparant d'une chaise, il la retourna et s'y assit à califourchon. Les coudes posés sur le dossier et le menton dans ses mains, il demanda :

— Dans ce cas, à quoi rime toute cette histoire ?

Je le lui expliquai. Quand j'eus terminé, il ferma les yeux et relâcha longuement son souffle. Un moment plus tard, il les rouvrit et me confia :

— Je ne sais pas ce qui m'ennuie le plus : que tu sois décidée à

exercer tes pouvoirs ou que tu ailles te fourrer dans les pattes de Dorian.

Je pointai le pouce par-dessus mon épaule et dis :

— Tu as vu l'état dans lequel se trouve ma salle de séjour ? Je ne tiens pas à être responsable du déferlement de l'ouragan Eugénie sur Tucson.

Cela le fit sourire.

— Tucson doit déjà supporter l'ouragan Eugénie depuis un bout de temps déjà. Mais je vois le topo. Ce qui m'inquiète... Je ne sais comment te dire ça. Je n'utilise pas réellement la magie, mais j'ai passé la moitié de ma vie auprès de gens qui le font. J'ai vu comment elle finit par les affecter, par prendre le contrôle sur eux.

— Douterais-tu de mon sang-froid ? De ma puissance ?

— Non, répondit-il le plus sérieusement du monde. Tu es l'une des personnes les plus puissantes que je connaisse. Mais le Seigneur de l'Orage... je l'ai vu, une fois, quand j'étais petit. Il était... Disons les choses ainsi : Dorian, Aeson et Maiwenn sont puissants. Ils rayonnent comme des torches, là où d'autres noblaillons ressemblent à de faibles bougies. Mais ton père... cela tenait plus du feu de joie ! On ne peut utiliser une telle puissance et en sortir indemne.

— J'apprécie la mise en garde, Gandalf, mais je ne pense pas avoir le choix.

— Je suppose que non. C'est juste que je ne tiens pas à te voir changer. Je t'aime telle que tu es. (Un sourire passa furtivement sur ses lèvres.) Quant à ton association avec Dorian... elle ne fait que rendre la situation plus pénible encore.

— On dirait que tu es jaloux.

— Naturellement que je le suis ! (Il avait répondu sans la moindre hésitation, nullement gêné d'avoir à confesser cela.) Mais Dorian est également assoiffé de pouvoir. Et *lui* tient à ce que le rêve du Seigneur de l'Orage se réalise. En plus, je doute qu'il se contente très longtemps de t'avoir pour maîtresse uniquement sur le papier.

— Hé ! protestai-je. Moi aussi, j'ai mon mot à dire là-dedans. De toute façon, « la contraception est une des merveilles du monde moderne », non ?

— Absolument. Mais Maiwenn dit...

— Je sais, je sais..., l'interrompis-je. Maiwenn dit toutes sortes de choses sages et passionnantes.

Kiyo me dévisagea d'un air méfiant et demanda :

— Qu'est-ce que c'est censé signifier, exactement ?

— Rien. Juste que je trouve amusant de te voir me casser les pieds avec Dorian alors que...

— Alors que quoi ?

Reposant mon mug sur la table, je lui demandai en le regardant

droit dans les yeux :

— Honnêteté avant tout ?

— Toujours ! répondit-il en soutenant mon regard sans ciller.

— Tous les deux, vous avez l'air... plus que potes. Y a-t-il quelque chose, entre vous ? Sentimentalement parlant, je veux dire.

— Non.

Claire et nette, sa réponse avait fusé.

Je décidai de reformuler ma question.

— Y a-t-il eu quelque chose entre vous ?

Un temps d'hésitation, cette fois.

— Il n'y a plus rien, répondit-il enfin.

— Je vois.

Je détournai la tête et sentis ma propre jalousie flamber en moi tandis que mon imagination cruelle m'offrait une représentation de lui et de cette femme magnifique au lit ensemble.

— C'est terminé, Eugénie..., reprit-il. Depuis un moment déjà. Nous sommes justes amis, désormais. Rien de plus.

Je reportai mon attention sur lui et demandai :

— Comme toi et moi ?

Il retroussa les lèvres en un sourire rusé, et je vis la température monter de quelques degrés au fond de ses yeux.

— Appelle ça comme tu voudras. Mais je pense que nous sommes bien plus que de « bons amis » tous les deux.

Oui. Il avait sûrement raison. Après avoir passé tout ce temps avec lui et m'être débrouillée pour supporter les baisers d'un noblaillon à part entière, la part de Kitsune en lui ne me posait plus de problème. Les lignes de force qui guidaient ma vie avaient fini par se brouiller. Cela m'effrayait, parce que j'étais attirée par Kiyo et que, soudain, je n'avais plus aucune excuse pour le repousser. Pour être honnête, il est nettement plus confortable d'avoir certains prétextes sous le coude pour ne pas prendre le risque de s'ouvrir à l'autre et de se montrer à lui en état de vulnérabilité. Si je voulais vraiment continuer à fréquenter Kiyo, il allait me falloir regarder au-delà de l'attirance sexuelle. Le sexe, c'était facile ; surtout avec lui. Ce qui risquait de m'être plus difficile, c'était de me rappeler comment me rapprocher d'un homme et de lui faire confiance.

Préférant qu'il ne lise pas la peur sur mon visage, je détournai le regard, mais il l'avait déjà décelée. J'ignorais ce qui se passait avec lui, mais parfois il paraissait me connaître mieux que je ne me connaissais moi-même.

Kiyo se leva et vint se placer derrière moi. De ses mains, il commença à dénouer les tensions qui raidissaient ma nuque et mes épaules.

Je me laissai aller contre lui et fermai les yeux.

— Je ne sais pas comment faire, avouai-je tout bas.

Je faisais référence à lui et moi, mais étant donné ce à quoi ressemblait ma vie, ce constat pouvait s'appliquer à pas mal de choses.

— Eh bien..., répondit-il à mi-voix. Commençons par cesser de nous chamailler. Laissons tomber tout le reste et sortons.

— Maintenant ? m'étonnai-je. Comme pour un rendez-vous ?

— Bien sûr !

— Juste comme ça ? Tu crois que c'est si simple ?

— Pour l'instant, ça peut l'être. Vraiment, je pense que ça peut être aussi facile ou difficile que nous le déciderons.

Nous prîmes la voiture de Kiyo, une chouette Spider de 1969, pour nous rendre dans l'un de mes restaurants favoris : *Cuisine indienne de l'Inde*. Le nom paraissait redondant, mais l'ajout de la dernière partie avait été rendu nécessaire à cause de l'abondance de restos spécialisés dans la cuisine indienne américaine dans le coin. Nombre de touristes qui s'étaient pointés au démarrage de l'établissement s'étaient attendus à pouvoir déguster du pain frit navajo, et non du curry et du naan...

La tension était retombée entre nous – du moins, celle qui mène à l'hostilité –, même si Kiyo n'avait pu s'empêcher de demander, après être resté un instant pensif :

— Bon ! J'ai besoin de savoir. Est-il vrai que tu l'as embrassé ?

Avec un sourire énigmatique, je lui dis :

— Ça peut être aussi facile ou difficile que nous le déciderons, non ?

Ce à quoi il répondit par un soupir.

Après le dîner, il nous conduisit hors de la ville en refusant de me dire où nous allions. Une quarantaine de minutes plus tard, la Spider grimpa une route tout en virages qui escaladait une énorme colline. Kiyo dénicha un parking au sommet, mais, comme il était bondé, il nous fallut redescendre et nous garer assez loin de là. Le crépuscule était en train de céder à la nuit. Sans éclairage, il ne nous fut pas facile de suivre le chemin jusqu'en haut. Il avait pris ma main pour me guider. Ses doigts contre les miens étaient chauds ; sa poigne, ferme et rassurante.

Il nous fallut marcher presque une demi-heure pour arriver au débouché du chemin dans une clairière. Je parvins à cacher mon étonnement. L'endroit était bondé, rempli de gens aux têtes levées dont la plupart braquaient des télescopes vers le ciel clair et fourmillant d'étoiles.

— J'ai lu l'annonce dans le journal, expliqua Kiyo. C'est la réunion d'un groupe d'astronomes amateurs. Le public est autorisé à se mêler à eux et à rester.

Effectivement, ceux qui étaient là nous firent bon accueil et nous

laissèrent regarder dans leurs équipements. Ils les braquaient vers des zones particulièrement intéressantes et racontaient des tas d'histoires sur les constellations. J'avais déjà entendu pas mal d'entre elles, mais je pris plaisir à les écouter de nouveau.

Le temps était parfait pour ce type d'activité. Assez chaud pour rendre inutile une petite laine (même si j'en portais une moi-même pour cacher mes armes) et si parfaitement clair qu'il était possible d'oublier l'existence de la pollution. L'observatoire de Flandrau, à l'université, organisait des manifestations fascinantes, mais j'appréciai le caractère improvisé de celle-ci.

Tout en écoutant un vieil homme discourir sur la galaxie d'Andromède, je songeai à l'immensité multiforme de la création. Il y avait encore tant de choses qui ne nous étaient pas connues... Le monde extérieur – l'univers – semblait sans limites. Pour ce que je pouvais en savoir, il en allait de même pour le monde intérieur, celui des esprits. Je ne connaissais pour ma part que trois mondes : celui dans lequel je vivais, celui dans lequel séjournaient les morts, et l'Outremonde, qui comprenait tout ce qui se trouvait entre les deux. Nombre de chamans pensaient qu'un monde divin se trouvait encore au-delà ; le monde de Dieu – ou des dieux – que nous ne pouvions même pas imaginer. Les yeux levés vers ces vertigineux tourbillons d'étoiles dans le ciel, prophétie ou pas, je me sentis soudain minuscule dans le grand ordre des choses.

Kiyo bougea à côté de moi et je sentis son bras effleurer le mien. Comme s'il était doté d'un système sophistiqué de repérage militaire, mon corps gardait la mémoire de tous nos contacts récents. Nos regards se croisèrent. Nous échangeâmes un sourire. Je me sentais en paix, emplie d'une joie presque délirante. À cet instant, tout allait pour le mieux dans le monde et entre nous. Je ne comprendrais sans doute jamais complètement ce qui pousse deux êtres l'un vers l'autre. Chercher à le comprendre, cela revient peut-être à tenter de percer les secrets de l'univers. Rien de tout cela n'est mesurable. Cela existe, simplement, et vous vous tracez un chemin au milieu, comme vous pouvez.

— Merci..., dis-je à Kiyo, plus tard, tandis que nous redescendions la colline en direction de sa voiture. C'était vraiment super.

— J'avais remarqué le télescope, chez toi... enfin, ce qu'il en reste.

— Oh ! C'est vrai... (Notre petite escapade m'avait en quelque sorte tirée de la dure réalité. J'avais oublié que ma maison ressemblait à un champ de ruines.) Le mien n'était pas assez puissant pour rivaliser avec ceux que nous avons vus. Va falloir que j'investisse dans du matos plus récent.

Laissant derrière nous les autres voitures, nous nous engageâmes dans le long chemin qui menait à la sienne. La température avait un peu baissé, mais il faisait encore assez chaud. Le nez en l'air, Kiyo fronça les narines en marchant.

— Ça sent comme... le poisson pourri, par ici.

Je reniflai longuement avant de livrer mon verdict.

— Je ne sens rien.

— Tu ne connais pas ta chance ! Tu n'as probablement pas senti non plus que la plupart des gens ne s'étaient pas douchés, là-haut...

Je me mis à rire et dis :

— Je me rappelle que tu avais réussi à capter les relents pourtant discrets de mon parfum, dans ce bar où nous nous sommes rencontrés. Cela m'avait paru dingue. Ainsi, un super odorat est un autre des petits avantages dont bénéficie un Kitsune ?

— Cela dépend de ce qui t'arrive dans les narines, répondit-il d'un air dégoûté.

Nous nous installâmes dans la Spider. Kiyo inséra la clé de contact avant de décider qu'il lui fallait sa veste.

— Tu peux l'attraper ? me demanda-t-il. Elle doit être derrière mon siège.

Je défis ma ceinture de sécurité et me contorsionnai, presque pliée en deux entre les deux sièges pour atteindre le vêtement, roulé en boule et posé par terre.

J'entendis Kiyo s'écrier derrière moi :

— Seigneur !

— Tu ne serais pas en train de lorgner mes fesses, par hasard ?

— Elles sont quasiment sous mon nez !

Ayant enfin mis la main sur la veste récalcitrante, je m'apprêtais à me retourner dans mon siège quand je sentis qu'il me saisissait par la taille et m'attirait dans son giron. Cela me mit dans une position inconfortable qui m'obligea à me contorsionner de plus belle, plaçant mes jambes de telle sorte que je me retrouvai finalement assise à califourchon sur lui.

— Je n'arrive pas à y croire ! m'exclamai-je. Ce n'est pas toi qui me faisais la leçon sur les dangers de perdre la maîtrise de soi ?

Il avait glissé ses mains jusqu'aux fesses qui avaient suscité son admiration.

— Qu'étais-je censé faire ? protesta-t-il.

— Hé ! Je ne me plains pas. Je suis juste un peu surprise, c'est tout.

— Je crois que c'est l'influence du renard en moi.

— Celle-là, on ne me l'avait jamais faite...

— Ne rigole pas, c'est vrai ! Tu ne peux pas savoir à quel point mes instincts sont primaires et puissants. Parfois, je dois me retenir

pour ne pas sauter sur chaque femme que je rencontre. Et puis j'ai tout le temps envie de manger. Comme si j'avais cette trouille qu'en ne stockant pas assez au jour le jour je puisse crever de faim l'hiver venu. C'est vraiment étrange...

C'était également irrésistible, mais juchée sur lui comme je l'étais, je compris que ces considérations nous faisaient perdre un temps précieux. Après avoir débouclé sa ceinture de sécurité, je posai les mains à plat sur son torse. Puis, penchée sur lui, je l'embrassai en m'installant plus confortablement sur son entrejambe. Je le sentis qui crispait ses mains sur mes fesses.

— Je croyais que tu ne voulais pas d'un Kitsune pour amant, fit-il remarquer.

— Eh bien... Il m'arrive de trouver, moi aussi, que les renards sont vraiment mignons.

Je luttai pour me débarrasser de mon manteau, puis du top à bretelles que je portais dessous, ce qui se révéla assez problématique avec le volant dans le dos. Pour ce faire, je dus me dresser légèrement sur les genoux, ce qui amena ma poitrine au niveau de son visage. Tout en couvrant de baisers la naissance de mes seins, il tâtonna pour défaire mon soutien-gorge.

Pendant ce temps, je m'activais pour déboutonner son pantalon. Résolument, je plongeai la main dans son caleçon.

— Eugenie..., s'étrangla-t-il. (Il s'était débrouillé pour prononcer mon nom avec un mélange de ravissement et de mise en garde.) Je n'ai pas de capote sur moi.

Je fis bouger ma main avec plus de vigueur encore, troublée que j'étais à l'idée qu'il puisse ne plus y avoir aucune barrière entre nous.

— Je suis sous pilule, répondis-je. Tu te souviens ? Une des merveilles du...

La voiture pencha soudain dangereusement du côté où nous n'étions pas installés. Mon dos alla heurter le volant et nous glissâmes à moitié vers le siège passager. Les bras de Kiyo s'étaient refermés autour de moi. Il m'attirait contre lui pour me protéger de son corps et m'empêcher de tomber. Qu'est-ce qui m'avait pris de défaire sa ceinture de sécurité ? Heureusement, la Spider n'alla pas jusqu'à basculer sur le côté. Un instant plus tard, elle retomba lourdement sur ses roues, dans un bruit à faire grincer les dents.

— Qu'est-ce que...

Je ne pus en dire plus. Dans le noir, je vis à peine les yeux de Kiyo, rivos sur le pare-brise, s'arrondir sous l'effet de la surprise.

— Je pense que nous devrions sortir de là, dit-il avec un calme irréel.

À peine avait-il achevé sa phrase qu'un objet lourd et massif s'abattit sur le capot derrière moi. J'entendis les phares éclater. Tout

le véhicule trembla.

Je n'eus pas à me le faire répéter. Nous ouvrîmes précipitamment la portière côté conducteur et je me précipitai à l'extérieur. Une puanteur de poisson pourri m'assaillit aussitôt les narines. Kiyo s'apprêtait à me suivre, mais il dut y renoncer quand la voiture fut soulevée par l'avant, et projetée brutalement sur le sol, dans un grand bruit de verre et de métal martyrisés. Sans s'être brisé pour autant, le pare-brise ressemblait à une toile d'araignée.

J'étais morte de trouille pour Kiyo. Mais lorsque je découvris enfin le responsable de ces méfaits, je me fis également du souci pour moi...

La chose ressemblait à l'un des Fuaths : un Fachan[15] probablement. Si c'était le cas, il se trouvait bien loin de chez lui, puisque ces créatures hantent l'imaginaire des peuples d'Irlande et d'Écosse. Mais il est vrai que l'Outremonde s'est tout autant globalisé que celui des humains, et qu'il est devenu impossible de savoir ce qui se manifesterait dans tel endroit plutôt que dans tel autre.

Un croisement de cyclope et de yéti aurait pu ressembler à ça. À condition que leur descendance se soit enfoncée dans le sud profond pour s'y reproduire en vase clos pendant une centaine d'années encore. Il mesurait presque deux mètres cinquante. Son corps bardé de muscles saillants était couvert de longs poils emmêlés et puants qui auraient bien eu besoin d'un shampoing. Son unique œil géant, de couleur indéterminée dans l'obscurité ambiante, était rivé sur moi. Un bras supplémentaire pointait de manière extravagante de son flanc droit. Sur le même principe, une jambe, qui ne paraissait pas lui servir à marcher, pendait de sa hanche. Je me demandai brièvement si ces deux membres surnuméraires avaient une quelconque utilité ou s'ils étaient là uniquement pour l'esthétique.

M'ayant aperçue, le Fachan laissa tomber la voiture et se porta à ma rencontre d'un pas pesant. Heureusement, Kiyo allait pouvoir sortir du véhicule, désormais. Je portai la main à mon Glock, pour m'apercevoir qu'il n'était plus là. Putain de Dieu ! Il devait avoir glissé de son holster lors de nos ébats ou quand la voiture avait commencé à tanguer.

— Sors mon flingue de là ! criai-je en direction de la Spider.

En attendant, je reculai avec prudence de quelques pas tout en réfléchissant au meilleur moyen de me débarrasser du Fachan. Bien qu'occupant cette Terre, les Fachans sont originaires de l'Outremonde. Il est par conséquent possible de les y renvoyer, mais il est possible également de les tuer, étant donné qu'ils rejoignent notre monde sous leur forme physique. J'avais toujours mes deux athamés à la ceinture. L'argent serait sans doute plus efficace, mais le fer pouvait également infliger des dommages. D'accord. Je n'avais qu'à utiliser l'un des deux

pour empêcher le Fachan d'en prendre trop à son aise avec moi. Aucun problème.

Il balançait un de ses longs bras d'apparence difforme dans ma direction. Je réussis à le contrer en lui portant à la main un coup de l'athamé en argent. J'y allai franco, tranchant au-delà des tendons, jusqu'à l'os. La créature jeta un cri de douleur et retira vivement le bras. Je tenais fermement la poignée, mais il se retira trop vite et trop fort, emportant l'athamé. *Merde !*

— Kiyo ! criai-je.

Je dégainai l'athamé en fer et me précipitai sur sa droite, à l'opposé de la voiture. Le Fachan était plus grand que moi, certes, mais cela signifiait que j'étais plus petite et plus mobile, non ? Ma lame jaillit et plongea profondément dans la chair tendre de son estomac. Cette fois, je pris garde de retirer mon arme avant qu'il réagisse et emporte celle-ci également. Du sang, noir en apparence dans cette obscurité, affleura à la blessure. Je mis un peu plus de distance entre nous. Je n'avais besoin que de le ralentir pour trouver le temps nécessaire à le bannir.

Mais le Fachan ne se laissa pas ralentir pour autant. Il n'avait pas l'air d'aimer ce que je lui avais fait, pourtant cela ne l'empêcha pas de continuer à me poursuivre. Je fis de mon mieux pour ne pas me laisser rattraper. Je devais m'arranger pour le blesser sans pour autant me mettre à sa portée. Plus facile à dire qu'à faire alors que ses bras paraissaient aussi longs que moi...

Il abattit son seul poing valide sur moi. Je plongeai pour esquiver, lui décochant au passage un autre coup d'athamé qui fit jaillir plus de sang encore. Ce faisant, je compris quelque chose qui me laissa perplexe. Son coup de poing, s'il avait atteint sa cible, aurait pu m'infliger de sérieux dégâts ; voire de *très* sérieux dégâts. Le coup qu'il m'avait porté n'avait eu d'autre but que me faire aussi mal que possible. Je pouvais comprendre l'avantage qu'il aurait eu à m'assommer avant de me violer, mais me plonger dans le coma – ou dans la mort – était de nature à compromettre plus ou moins la réalisation de la prophétie...

Je lui fis goûter de ma lame, de nouveau, et j'enchaînai avec un grand coup de pied dans les côtes, m'esquivant au tout dernier instant. Nous en vîmes bientôt à développer une petite danse bien rodée. Chaque fois qu'il lançait ses bras hypertrophiés dans ma direction, j'effectuais un pas de côté pour le contrer d'un coup d'athamé ou d'un coup de pied. En prenant en compte le fait que mon combat contre l'élémentaire de boue ne datait que de quelques jours, j'estimai ne pas avoir à rougir de ma performance.

Du moins, jusqu'à ce que je l'esquive trop tard et qu'il parvienne à m'atteindre du tranchant de la main – celle qu'il avait en trop. Tout

compte fait, elle n'était pas si inutile que ça.

Le coup était détourné, mais il ne m'en envoya pas moins valser à plat ventre sur la voiture, rebondir sur le toit et sur le pare-brise. Le verre – déjà fracturé – céda sous l'impact. Une douleur intense me poignarda l'estomac. Rien n'était venu amoindrir le choc, puisque je m'étais désapée dans la Spider. J'avais la sensation qu'un personnage de cartoon venait de lâcher une enclume sur ma tête. L'espace de quelques secondes, je ne pus rien tirer de mon corps.

Le Fachan en profita pour tituber vers moi, ses membres aux muscles saillants ballant en tous sens. Je n'avais nulle part où aller et je ne pouvais rien faire pour lui échapper. M'attrapant par les épaules, il me souleva très haut dans les airs. Je sus, au cours des interminables secondes que dura son geste, qu'il allait me fracasser sur le sol et que j'allais mourir. Déjà, mon cerveau malmené par cette lente ascension souffrait le martyre.

Soudain, le Fachan rejeta la tête en arrière. L'expression d'une souffrance intense se peignit sur ses traits. Il ouvrit les doigts, lâchant mes épaules. Je retombai lourdement sur le toit de la voiture. Cela fut moins douloureux que s'il avait mis son plan à exécution, mais je le sentis passer quand même. Frénétiquement, je me débattis pour me rasseoir et voir ce qui lui arrivait, mais tout tournait autour de moi.

Je compris néanmoins qu'un loup venait de se porter à mon secours. Non, il ne s'agissait pas d'un loup... La forme et la couleur ne collaient pas. Les oreilles étaient plus grandes. La queue avait plus de panache et s'ornait en son extrémité d'une tache blanche. C'était un renard. C'était Kiyo... Mais il était plus imposant que ce que j'avais pu voir jusqu'alors, ce qui expliquait que j'aie pu le prendre pour un loup. Il était plus grand, plus musclé, plus puissant. Ses dents plus acérées se plantaient profondément dans le dos de notre assaillant.

Le Fachan se tordit et réussit à lui faire lâcher prise. Kiyo atterrit avec grâce sur le sol, roula un instant sur lui-même, avant de se remettre immédiatement sur ses pattes. J'aurais aimé pouvoir faire ça.

Je me faisais toujours l'impression d'être une bouse, mais ma vision s'était un peu éclaircie. Jetant un coup d'œil dans l'habitacle, je vis que mon revolver avait glissé sur le siège passager et s'était logé entre celui-ci et la portière. Dans mon dos s'élevaient les bruits de coups et les cris de Kiyo et du Fachan qui continuaient à se battre.

Précautionneusement, j'entrepris de me glisser dans la voiture à quatre pattes, évitant les éclats de verre qui tenaient encore en place en bordure du pare-brise. Je n'y parvins pas tout à fait et récoltai de nouvelles blessures qui me mordirent la chair. Mais pires encore furent celles qui poinçonnèrent les paumes de mes mains quand je dus me résoudre à les poser sur le tableau de bord parsemé de petits éclats.

Enfin, je ne sais comment, je parvins à me glisser à l'intérieur et à récupérer mon flingue. Agrippée à lui, j'allai m'installer dans le siège du conducteur et visai le Fachan toujours aux prises avec Kiyo. Ma main tremblait tant qu'il m'était impossible de garder le revolver en l'air. Ça ne sentait pas bon... En me calant dans le siège, je brandis le Glock à deux mains devant moi. Mes bras tremblaient toujours, mais il m'était désormais possible de viser.

Je les observai un instant s'attaquer mutuellement. Ils n'arrêtaient pas de bouger. Vite, trop vite à mon goût. En tirant sur le Fachan, je risquais tout aussi bien d'atteindre Kiyo. Il me fallait pourtant essayer. Les blessures que j'avais infligées à ce monstre, tout autant que celle dont Kiyo était responsable, ne paraissaient pas entamer sa hargne. Rien ne paraissait pouvoir l'arrêter. Je ne voulais pas prendre le risque de le bannir sans l'avoir auparavant amoindri physiquement. Surtout qu'il ne m'avait pas laissé l'approcher suffisamment pour pouvoir graver le signe de mort sur sa poitrine et accélérer le processus. Je devais le blesser suffisamment pour effectuer sans trop de risques le bannissement.

Je visai soigneusement, guettant la première occasion qui s'offrirait à moi de faire mouche sur le Fachan sans faire courir trop de risques à Kiyo. Enfin, celle-ci se présenta. La balle l'atteignit en plein dos. La surprise le fit bondir et le déconcerta juste le temps nécessaire. Je fis feu une deuxième fois, puis une troisième, et ne m'arrêtai pas avant d'avoir vidé le chargeur. En émettant d'horribles bruits, il ne faisait pourtant que chanceler légèrement. Je m'attendais à moitié à le voir reprendre le combat de plus belle, mais Kiyo le Renard Géant fonça sur lui, le percuta en pleine poitrine et le fit tomber à la renverse, déchirant à belles dents ce qui semblait être la gorge du Fachan. *Beurk !*

Ma baguette se trouvait dans la voiture. Reposant mon Glock, je m'en saisis et invoquai Hécate, concentrée sur le tatouage du serpent autour de mon bras. Mon esprit se glissa hors de ce monde, ouvrant les portes et fonçant sur celui du Fachan. La force de ma volonté, canalisée par la baguette, s'empara de lui et ouvrit une brèche entre l'Outremonde et le mien. Je rencontrai davantage de résistance que d'habitude. « L'esprit triomphe de la matière », paraît-il. Mais mon esprit était un peu récalcitrant, après que mon corps avait été tellement affaibli et que ma tête avait percuté un pare-brise.

Mon chemin vers l'Outremonde était clairement tracé. Mais voir le Fachan tenter de se relever, en dépit de l'acharnement de Kiyo sur lui, me convainquit que je ne devais lui laisser aucune chance de revenir. Aussi laissai-je mon esprit franchir les frontières de l'Outremonde et foncer jusqu'aux portes de la mort. Je sentis le papillon de Perséphone s'éveiller sur mon bras tandis que s'effectuait

la connexion avec Son royaume. Le Fachan commença à rugir en reconnaissant la nature de l'attraction qui s'opérait sur lui. Il se rebella, son esprit et son corps opposant une farouche résistance aux miens.

Je me concentrai plus fort, faisant appel à tout mon être pour l'obliger à franchir les portes noires. Je suppliai – non : j'implorai ! – Perséphone de bien vouloir le prendre.

Enfin, le Fachan dut céder. Son corps se désintégra tandis que l'Outremonde siphonnait son esprit.

Hélas, il ne fut pas le seul à être irrésistiblement entraîné.

J'avais fourni tant d'efforts que mon esprit était entré en contact avec le royaume des morts bien plus que d'habitude. L'état de faiblesse dans lequel je me trouvais ne m'avait pas permis de me tenir suffisamment sur mes gardes. J'eus l'impression que mon esprit se trouvait aspiré par une tornade, que j'étais saisie par des mains squelettiques.

— Non ! Non ! Non ! hurlai-je à tue-tête.

Ou ne l'avais-je fait que dans ma tête ?

De toutes mes forces, je résistai aux mains qui voulaient me saisir, cherchant désespérément à raffermir mon ancrage dans le monde des hommes. Je me serais même contentée de pouvoir rester dans l'Outremonde. Là, il m'était possible de survivre, tandis que du monde des morts, nul n'était jamais revenu. Une moitié de moi-même priait Hécate de me faire franchir les portes dans l'autre sens tandis que l'autre moitié implorait Perséphone de m'interdire le passage.

Enfin, avec un claquement sec d'élastique qui se détend, mon esprit réintégra brutalement mon corps. Au physique comme au mental, tous mes sens étaient en feu. Je me sentis partir en avant, incapable de maîtriser mes muscles. Seules mes mains agrippées au volant m'empêchèrent de tomber de la voiture.

Je me sentais nauséuse, en proie au vertige. Mon corps était perclus de trop de douleurs pour que je puisse les inventorier. Kiyo, toujours dans la peau du renard géant, se tenait près de moi et me considérait avec gravité, les yeux brillants.

— Hé ! lançai-je en tendant vers lui une main hésitante. (Sa fourrure était douce comme de la soie. Je la caressai précautionneusement. La coordination de mes mouvements n'était pas encore au top. Ses poils caressaient ma peau avec la douceur du plus léger des baisers.) Un sacré truc, non ? repris-je d'une voix approximative. Comment ça va, pour toi ?

Sans me répondre ni reprendre forme humaine, Kiyo se contenta de venir nicher son museau contre ma main. Je souris, mais me sentis soudain trop faible pour maintenir le bras levé. Je portai la main à mon côté. Un épais liquide s'en écoulait. Baissant les yeux sur mes

doigts, je vis qu'ils étaient poissés d'un sang sombre et brillant.

— Oh, bordel ! murmurai-je. (Le monde avait recommencé à tourner autour de moi. Des taches noires apparaissaient au centre de mon champ de vision.) Nous devons... aller... quelque part, poursuivis-je avec difficulté. Fais quelque chose. Transforme-toi. Je ne... peux pas conduire.

Le regard intense et emplí de solennité, Kiyo ne me quittait pas des yeux.

Il posa son museau sur mes genoux et je recommençai à le caresser, sans me soucier de poisser de sang sa brillante fourrure. Je ne comprenais pas pourquoi il ne s'était pas encore métamorphosé. Se pouvait-il qu'il ne me comprenne pas, dans cette incarnation ? Non. Cela paraissait peu probable. Il m'avait toujours comprise jusque-là.

Puisque Kiyo ne se décidait pas à m'aider, j'allais avoir besoin de quelqu'un d'autre. Mon portable devait se trouver quelque part dans la voiture. Je pouvais appeler Roland ou Tim. Mais où pouvait bien se trouver ce foutu téléphone ? Vu l'état dans lequel j'étais, je ne pouvais me glisser sur la banquette arrière. Un renard était-il capable, comme un chien, de rapporter un objet, si on le lui demandait ?

Je pouvais essayer d'ordonner à un esprit de venir m'aider. Étant donné mon état de faiblesse, mieux valait éviter Volusian. Peut-être Finn ? Comment devais-je m'y prendre, déjà, pour l'appeler ? Impossible, soudain, de m'en souvenir.

— Aide-moi..., murmurai-je à Kiyo. Pourquoi... tu veux pas m'aider ?

Des taches blanches dansaient à présent devant les noires. Je fermai les paupières et cela s'arrangea un peu.

— Je crois que... je vais me reposer, dis-je en m'allongeant lentement. (Installée en travers des deux sièges, je laissai ma tête reposer côté passager.) Juste pour une minute. D'accord ?

Pour toute réponse, j'entendis un gémissement plaintif, assez semblable à celui d'un chien. Kiyo devait s'être dressé sur son arrière-train, car je sentis deux pattes et un museau se poser près de mon genou.

— Pourquoi tu m'aides pas ? demandai-je de nouveau alors que des larmes coulaient de mes paupières closes. J'ai besoin de toi.

J'entendis s'élever un nouveau gémissement affligé et contrit. Je tendis la main et m'agrippai à sa douce fourrure. Je m'accrochai à ses poils comme si ma vie ne tenait plus qu'à cela. Puis, mes doigts glissèrent et ma main retomba.

Chapitre 18

Une impression de déjà-vu... Deux combats, deux KO, et deux réveils comateux, le lendemain, dans mon lit. Plutôt assommant, non ?

Mais cette fois-ci, je n'étais pas seule au lit. Je sus que Kiyo s'y trouvait avec moi avant même d'ouvrir les yeux. Je reconnus son odeur, et la chaleur de ses bras autour de moi. Ils me serraient cette fois avec délicatesse et non avec cette ardeur qui s'emparait habituellement de lui.

— Tu ne renonces jamais..., murmurai-je en m'efforçant de chasser le sommeil de mes yeux. Même quand je suis blessée, tu essaies encore de coucher avec moi.

— Ce n'est pas une première, répondit-il. (Il était allongé sur le côté, ses yeux au niveau des miens. Souriant, il passa une main sur mes cheveux pour les lisser avant d'ajouter tout bas :) Je me suis fait tant de souci pour toi.

Je m'agitai un peu contre lui tandis que me revenaient les souvenirs de la veille.

— Je m'en suis fait pour toi aussi ! répliquai-je. Qu'est-ce qui t'est arrivé ? Pourquoi n'as-tu pas repris forme humaine ?

— J'ai fini par le faire. (Oui, ça semblait évident. J'attendis qu'il se décide à m'en dire plus, ce qu'il fit après avoir marqué un temps d'hésitation.) Être un Kitsune ne se résume pas à la possibilité de se transformer en renard. C'est bien davantage que ça. C'est comme si... je pouvais également me changer en – je ne sais pas comment dire ça – une sorte de dieu-renard ? Non. Ce n'est pas ça. Je ne sais pas comment le décrire. Je me transforme aussi en...

— Supergoupil ? suggérai-je.

Son petit rire amusé me réchauffa le front. Il tendit les lèvres pour m'y embrasser.

— Ce n'est pas tout à fait ça non plus, répondit-il. Les renards de l'Outremonde sont en quelque sorte les ancêtres de ceux de ce monde-ci. Ils sont plus forts, plus puissants, plus sauvages. Je peux me transformer en l'un d'eux, mais pour y parvenir... je dois renoncer à presque toute mon humanité. Ils sont trop liés au monde animal, trop... encore une fois, je ne sais pas comment dire ça... trop primitifs ? En tant que renard roux, je reste intérieurement en grande

partie ce que je suis. Sauf quand je tarde trop à reprendre forme humaine. Mais dans la peau de ton « Supergoupil », en une seule transformation il ne reste déjà plus grand-chose de mon moi. Je ne peux que m'accrocher à certains instincts humains fondamentaux : comme celui de combattre cette chose qui nous a attaqués, ou celui de te défendre coûte que coûte.

Concentrée sur ses paroles, je m'étonnai après les avoir assimilées :

— Mais cela n'explique pas pourquoi tu ne t'es pas métamorphosé tout de suite dans la voiture.

— Cela prend du temps d'entrer dans cette incarnation et d'en sortir. Il s'agit de bien davantage que d'une simple métamorphose physique. Je dois réussir à réprimer ma nature humaine pour y parvenir, et exalter ma nature de renard. Pas facile, dans les deux cas... C'est pourquoi j'ai mis tant de temps à me porter à ton secours. En dépit de l'urgence, je devais prendre le temps qu'il fallait, au risque de te mettre en danger. Je pensais infliger plus de dégâts au Fachan, sous cette forme-là.

— Effectivement, tu as fait du bon boulot. Mais tu m'as aussi fichu la trouille de ma vie. (Je me tus un instant, me rappelant ces moments d'angoisse où je m'étais sentie me vider de mon sang. Puis, je lui demandai :) Quand as-tu fini par te métamorphoser ?

— Pas longtemps après que tu es tombée dans les pommes, je pense.

— Ce qui explique pourquoi je suis toujours en vie.

Kiyo acquiesça d'un hochement de tête.

— Tu avais perdu beaucoup de sang, expliqua-t-il. Il a fallu dix points de suture pour enrayer l'hémorragie.

— Mais..., protestai-je en clignant des paupières. Tu m'as emmenée chez un médecin ?

Ma surprise lui arracha un sourire.

— Un sacré médecin, même !

Il me fallut un moment pour comprendre. Soulevant la couverture, je relevai l'ourlet d'une de mes nuisettes les plus chics – comment avais-je fait pour me retrouver là-dedans, au fait ? – et les plus rarement utilisées. Une rangée de points de suture noirs ressortait sur ma peau blanche, légèrement à côté de l'estomac.

— C'est toi qui as fait ça ! m'exclamai-je. Sans l'aide d'un docteur ?

— Mais... *je suis* docteur. Je fais ça tout le temps.

— Ouais. À des chats et à des chiens, pas à des êtres humains.

— C'est exactement la même chose. Nous sommes nous aussi des animaux.

J'inspectai les points de suture d'un œil inquiet. La peau, tout

autour, avait l'air un peu rouge.

— Tout a été désinfecté ? m'inquiétai-je.

Un grognement de mépris monta de la gorge de Kiyo.

— Naturellement ! protesta-t-il. Les standards d'asepsie sont les mêmes. Allez... arrête de t'en faire pour ça. C'était ça ou te laisser te vider de ton sang dans la voiture. J'avais un kit vétérinaire, à l'arrière, et je m'en suis servi.

— Comment as-tu fait pour y voir clair ?

— Le plafonnier marchait encore.

J'avais du mal à croire qu'il ait pu me recoudre dans une voiture en miettes avec un kit vétérinaire. L'improvisation à son meilleur niveau...

— Et la voiture a bien voulu démarrer ? repris-je.

— Oui, même si elle n'est pas allée bien loin. J'ai eu le temps de rejoindre la nationale avant qu'elle cale. J'ai fini par retrouver ton portable et j'ai appelé Tim.

— Pauvre Tim... Quand il est venu habiter ici et que je lui ai dit ce que je faisais, je pense qu'il a dû croire que mes activités chamaniques étaient aussi bidon que son numéro d'Indien.

— Attends... Il n'est pas Indien ? Et dire que je me casse la tête depuis le début à deviner de quelle tribu il peut être...

— Il est de la tribu de Tim Warkoski. Ridicule, je sais, mais...

L'air commença à onduler dans la pièce. La pression se mit à monter. Je dus cligner des paupières à plusieurs reprises pour m'assurer que le phénomène existait ailleurs que dans ma tête.

Kiyo se redressa sur le lit, inquiet et aux aguets.

La pression retomba d'un coup. Ouverte depuis l'Outremonde, une brèche dans le continuum spatio-temporel s'ouvrit dans un coin de la pièce. Soudain, Dorian apparut sur la petite table qui s'y trouvait. Comme on pouvait s'y attendre, celle-ci se rompit immédiatement sous son poids. Dans un bruit horrible de bois brisé, les débris allèrent se répandre par terre. Il faut reconnaître que Dorian échappa au désastre avec grâce en sautant à temps et en se recevant souplement sur le sol. En repérant l'anneau d'or qu'il m'avait confié parmi les éclats de bois, je fis la grimace. Je l'avais posé sur la table, sans me douter des conséquences que risquait d'entraîner la brusque matérialisation de son propriétaire au même endroit.

— Mais qu'est-ce que..., maugréa Kiyo.

Il s'apprêtait à bondir du lit, mais je fus plus rapide et parvins à le retenir en pesant d'une main ferme sur sa poitrine.

— Non ! m'exclamai-je. Tout va bien. Il est ici pour notre prochaine leçon. Bon sang ! Je n'arrive pas à croire qu'on en soit déjà là.

J'avais perdu beaucoup de temps, depuis l'incident de la voiture.

Dorian portait ses vêtements habituels, simples mais confortables, sur lesquels il avait passé un autre de ces manteaux qu'il affectionnait. Celui-ci était en satin noir bordé d'argent et d'une semence de perles. Si la situation dans laquelle il débarquait le surprit, il n'en montra rien. Son visage demeura aussi impassible et sardonique qu'à l'accoutumée. Les yeux posés sur nous, il annonça avec un sourire en coin :

— Je peux revenir plus tard, si ça vous arrange. Je m'en voudrais tellement de vous interrompre...

— Non, non..., assurai-je en hâte, en m'asseyant au bord du lit. (Le mouvement brusque éveilla un tiraillement désagréable du côté de mes points de suture.) Nous étions juste en train de... hum... nous reposer.

Dorian arquait un sourcil et demanda :

— Vous vous « reposez »... dans cette tenue ?

Rougissante, je baissai les yeux. Je n'avais porté ce truc qu'une fois, lorsque Dean et moi étions partis en week-end à Mexico. La nuisette, vert pâle, s'ornait à l'encolure et à l'ourlet d'une frise élaborée de feuilles vertes et de petites fleurs roses. Elle m'arrivait à mi-cuisses et la malicieuse mousseline de soie ne laissait pas grand-chose à l'imagination. Mentalement, je pris note de ne plus jamais laisser Kiyo choisir mes vêtements pour moi, plongée dans l'inconscience ou non.

Attiré par le bruit, Tim choisit ce moment-là pour débarquer dans ma chambre.

— Eug ! Qu'est-ce que...

Sur le seuil, il se figea et sa bouche s'arrondit – pas uniquement à cause de moi. D'un coup d'œil circulaire, j'enregistrai le tableau que nous formions tous les quatre : moi en nuisette vert pâle, Kiyo torse nu, Dorian dans son extravagant manteau et Tim en grande tenue d'Indien.

— Bon Dieu ! marmonnai-je en me levant. On ressemble aux Village People...

En me demandant comment il se faisait que je sois toujours à moitié à poil ces temps-ci, j'allai enfiler mon peignoir. Tim avait toujours les yeux ronds. Sous le choc, il avait le visage du gamin qui vient de surprendre ses parents en train de baiser.

— Tout va bien, lui assurai-je. (Voyant qu'il ne bougeait toujours pas, j'allai agiter une main devant son visage.) Hé ! Réveille-toi. Tu penses pouvoir bricoler un petit déjeuner ?

Cela le fit tiquer.

— Mais..., protesta-t-il. Il est 15 heures.

Je lui adressai un regard piteux dont le caractère familial parut lui remettre les idées en place. Je le savais incapable d'y résister.

C'était cela, ou le fait qu'il se sentait redevable à cause de l'hébergement gratuit que je lui offrais.

— Que veux-tu ? me demanda-t-il.

— Œufs et toasts.

— Des toasts bons pour la santé ou non ?

J'y réfléchis une seconde.

— Bons pour la santé.

— Est-ce que tes... euh... amis vont manger aussi ?

Je jetai un coup d'œil aux autres.

— J'en serais ravi, répondit Dorian en s'inclinant. Merci.

— Je suis affamé, renchérit Kiyo sans quitter le Roi de Chêne de ses yeux rétrécis par la méfiance.

— Merci, Tim..., conclus-je. C'est toi le meilleur !

Je dus quasiment le pousser vers la sortie.

— Un homme charmant..., fit remarquer poliment Dorian quand il fut sorti. (Il parcourut la pièce du regard et ajouta :) Et une pièce charmante aussi.

À part la table réduite en pièces et le lit, la chambre contenait : une pile de linge propre à ranger, mon fauteuil en osier, une caisse de munitions, une commode et un petit bureau sur lequel se trouvaient mon portable et un puzzle inachevé de la tour Eiffel. Vu le peu d'espace disponible, le tout avait été disposé au petit bonheur la chance. L'endroit avait l'air si minable, comparé à l'opulence de la chambre de Dorian...

Vêtu en tout et pour tout d'un jean, Kiyo se leva à son tour.

— Tu peux me dire ce qui se passe ? me demanda-t-il.

J'ouvris un tiroir de la commode pour en tirer un jean et un tee-shirt imprimé proclamant : « Je vais te donner une bonne raison de pleurer ! ».

— C'est déjà fait, répondis-je. Nous avons rendez-vous pour ma deuxième leçon.

— Ce n'est pas possible aujourd'hui ! lança-t-il en s'adressant à Dorian. Elle a dû se battre la nuit dernière.

— Si je ne me trompe pas, répondit le Roi de Chêne d'une voix égale, elle se bat toutes les nuits.

— Cette fois, c'était différent, insista Kiyo. Elle a été blessée. Vous n'avez pas vu les points de suture ?

— Mes humbles yeux ont eu pour s'occuper bien davantage que ses points de suture.

— Hé, les gars ! intervins-je sèchement. Je suis toujours là, vous vous rappelez ? Cessez donc de parler de moi à la troisième personne.

Kiyo me rejoignit et posa la main sur mon bras.

— Eugénie..., plaïda-t-il. C'est de la folie. Tu as besoin de retourner te coucher.

— La leçon d'aujourd'hui ne requiert aucun effort physique, expliqua Dorian d'un air pincé.

— Ah ! Tu vois ? dis-je. Je dois m'en tenir à notre marché.

Le regard noir de Kiyo courut de moi à Dorian.

— Votre « marché » ne semble pas porter ses fruits, répondit-il avec amertume. Je croyais qu'il devait éloigner de toi les candidats au viol...

Je leur avais tourné le dos. Ouvrant mon peignoir, j'avais entrepris d'enfiler mon jean. Je me figeai, songeant à ce qui s'était produit et constatai froidement :

— Le Fachan n'essayait pas de me violer. Il voulait me tuer.

— Tu en es sûre ?

— Il m'a jetée à travers un pare-brise. Pas très romantique...

— Un Fachan ? s'étonna Dorian.

Après m'être débarrassée vite fait de la nuisette et du peignoir, j'enfilai le tee-shirt et me retournai vers eux. Brièvement, je racontai à Dorian ce qu'il s'était passé.

Se levant de mon bureau contre lequel il s'était appuyé, il marcha jusqu'à la fenêtre, les mains derrière le dos.

— Un Fachan..., répéta-t-il. Ici. Curieux...

— Pas vraiment, comparé à tout ce qui m'est arrivé dernièrement...

D'un regard, il désigna la fenêtre et ajouta :

— Vous vivez dans un désert. Les Fachans sont liés à l'eau. Vous avez un tas d'ennemis, ma chère, mais je doute qu'aucun Fachan vous haïsse suffisamment pour venir jusqu'ici de son plein gré.

— Quelle conclusion en tirez-vous ? demanda Kiyo.

— Que quelqu'un s'est donné beaucoup de mal pour le forcer à se montrer ici. Quelqu'un disposant soit de très grands pouvoirs, soit d'une affinité avec les créatures issues de l'eau.

— Qui pourrait faire ça ? m'enquis-je.

— Un petit nombre de gens. Maiwenn le pourrait.

Kiyo marcha sur lui d'un air menaçant en protestant :

— Ce n'est pas Maiwenn qui a fait ça !

Dorian sourit, insensible à sa posture intimidante. Ils étaient de la même taille, tous les deux, mais Dorian était mince et longiligne là où Kiyo était plus large d'épaules et plus musclé.

— Vous avez probablement raison, reconnut-il après quelques secondes d'un silence tendu. Surtout étant donné son état d'épuisement, ces temps-ci.

À ces mots, Kiyo se rembrunit.

Je laissai mon regard courir de l'un à l'autre, ne sachant exactement à quoi m'en tenir sur ce qui se passait entre eux.

— Vous vous connaissez, tous les deux ?

À l'aise et sûr de lui, Dorian tendit la main à Kiyo.

— J'ai entendu parler de vous, lui dit-il, mais je ne crois pas que nous ayons été dûment présentés. Je m'appelle Dorian, roi de Terre-de-Chêne.

— Je sais qui vous êtes, maugréa Kiyo en lui donnant de mauvaise grâce une poignée de main.

— Je vous présente Kiyo, dis-je.

— Un plaisir de vous rencontrer, assura Dorian. Et vous êtes... un Kitsune.

Il avait prononcé ce mot sur un ton qui ne pouvait être pris pour un manque de respect, mais qui impliquait clairement une différence de statut entre eux.

Je les pris chacun sous un bras et les fis sortir de ma chambre.

— Pas de petit duel d'ego ! leur lançai-je. Venez... Je parie qu'il n'aura pas fallu plus de cinq minutes à Tim pour préparer le petit déjeuner.

Quel qu'ait pu être l'antagonisme existant entre Kiyo et Dorian, il connut une trêve lorsque le Roi de Chêne s'amusa à découvrir le reste de ma maison. Il était comme un enfant, incapable de garder les mains éloignées de tout ce qui l'intéressait. Du moins, tout ce qui n'était composé ni de plastique ni de fer ou d'un de ses dérivés. Ma salle à manger constituait à ses yeux un véritable pays des merveilles. Tout y était commodément entassé en piles n'attendant que son bon vouloir.

— À quoi sert ceci ? s'étonna-t-il.

Il me montrait un Slinky[16] d'un rose fluorescent, qu'il faisait rebondir d'une main sur l'autre afin de garder un minimum de contact avec le plastique. J'ai l'impression que les noblaillons sont capables de toucher les substances taboues à petites doses avec un minimum de gêne. Une exposition prolongée devient nettement plus inconfortable. Mais si la substance en question est chargée d'un pouvoir nuisible pour eux, l'effet peut être mortel.

— Ça ne sert pas à grand-chose, répondis-je. Uniquement à... jouer avec quand on s'ennuie.

Il s'amusait à le faire aller et venir, observant l'arche se recomposer d'un bord à l'autre.

— Faites-moi voir ça, lui dis-je.

Les yeux fermés, je tins le Slinky entre mes mains. Ma concentration était de retour à présent que la douleur n'était plus qu'un souvenir. Je me concentrai sur le ressort en plastique, laissant dans sa substance un peu de mon essence, avant de le rendre à Dorian.

— Enveloppez-le et emmenez-le, lui dis-je. Ce sera mon ancrage chez vous.

Un grand sourire illumina son visage. Avec tant d'autres

distractions à portée de main, nous dûmes finalement le traîner jusqu'à la table de la cuisine quand la nourriture fut servie.

— Vous n'êtes donc jamais venu dans le monde des hommes ? m'étonnai-je une fois que nous fûmes assis.

— Voilà que vous recommencez à insinuer que nous nous faufilons à tout moment ici sans raison valable.

— Donc, vous n'êtes jamais venu.

— Eh bien... en fait, il m'est arrivé de venir prendre ici des vacances. Pas dans cet endroit désolé, bien sûr, mais dans d'autres lieux charmants.

Levant les yeux au plafond, je tartinai mon toast de beurre. C'était une tranche du pain le plus costaud, le plus roboratif, et le plus bourré de farine complète et d'un million d'autres graines de céréales, dont on pouvait rêver. On aurait pu s'en servir comme papier de verre...

Je saturai mon café de crème et de sucre et le bus en avalant des cachets d'Ibuprofène. Je n'étais plus à l'article de la mort, mais d'innombrables douleurs et raideurs meurtrissaient mon corps. J'imaginai mal pouvoir continuer à mener de tels combats à un rythme aussi soutenu.

Quand cette histoire de prophétie avait fait surface, je m'étais amusée à prétendre que je préférais qu'on cherche à me tuer plutôt qu'à me violer. Mais au moins, quand mes adversaires s'échinaient à me désaper, cela me laissait un peu de temps pour réagir. Ce Fachan, lui, n'avait eu d'autre intention que de m'écrabouiller. Et il s'était relativement bien débrouillé. Je n'avais jamais combattu contre quelque chose d'aussi massif, auparavant. La plupart de mes combats, avant que tout ceci commence, m'ont mise aux prises avec des esprits ou des élémentaires. Je peux m'en débarrasser presque sans effort. Le Fachan, lui, évoluait dans une autre catégorie. L'armée d'esprits qui m'avait assaillie, elle aussi, était une nouveauté.

Les paroles de Dorian me trottaient dans la tête. Le Fachan m'avait été délibérément envoyé, mais par qui ? Un de ceux, nombreux, qui gardaient une dent contre Odile ? Quelqu'un comme Maiwenn, qui ne tenait pas à voir la prophétie se réaliser ? Maiwenn elle-même ? Cette dernière éventualité me perturbait. Elle paraissait plus ou moins digne de confiance, en dépit de ses manières trop affables pour être honnêtes. Si elle s'avérait être une ennemie, cela n'allait pas manquer de créer de sérieuses frictions entre Kiyō et moi.

Quand le repas fut terminé, Dorian décréta qu'il me donnerait ma deuxième leçon dehors. Un coup d'œil à sa peau d'albâtre et au soleil brûlant suffit à me faire craindre le pire pour lui. Subodorant qu'il n'accepterait aucun écran total de fille parfumé à la vanille, je lui tendis un chapeau de coton à large bord appartenant à Tim et qui ne

le rendit pas trop ridicule.

— Vous allez pouvoir y arriver ? lui demandai-je en lui montrant le chemin du patio qui s'ouvrait à l'arrière de ma maison. (Tim s'était éclipsé pour s'adonner à la pratique du tambour, mais Kiyo nous suivait, toujours vigilant.) Vous n'êtes pas sur votre terrain, ajoutai-je. Vos pouvoirs sont amoindris, de ce côté-ci.

Dorian installa son élégant manteau sur le dossier d'une chaise de jardin et me répondit :

— Ce n'est pas moi qui dois utiliser la magie. En fait, je doute fort que vous y parveniez vous-même dans l'état d'esprit qui est le vôtre. Oui... cet endroit pourra faire l'affaire mieux que je l'imaginais.

Il observait l'aire du patio et l'espace non engazonné qui l'entourait, cerné de murs de stuc blanc. S'emparant d'une autre chaise, il alla la positionner presque au centre, face à la maison, en me faisant signe de m'y installer. J'allai m'y asseoir et demandai :

— Et maintenant ? Encore un peu de méditation ?

Dorian secoua négativement la tête.

— Maintenant, répondit-il, nous avons besoin d'un grand bol d'eau.

— Kiyo ? demandai-je. Tu veux bien aller nous en chercher un ? Il doit y avoir un grand bol en céramique au fond d'un de mes placards.

Kiyo s'exécuta en silence, l'air convaincu qu'une seule minute de tête-à-tête pouvait suffire à Dorian pour tenter quelque chose. Je trouvais son besoin viscéral de me protéger adorable, encore qu'un peu exagéré.

Et c'est alors que Dorian fit effectivement une tentative.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? m'exclamai-je.

— Considérez-les comme... des guides d'apprentissage.

Des profondeurs d'une poche de son manteau, il venait de tirer une poignée de cordelettes en soie de différentes couleurs.

— Qu'êtes-vous en train de... Non ! protestai-je. Vous ne pouvez pas être sérieux.

Debout derrière ma chaise, il essayait de s'emparer de mes mains. En les lui retirant vivement, je m'insurgeai :

— Vous essayez de me ligoter ?

— Pas dans une intention répréhensible, rassurez-vous. Mais si vous souhaitez ultérieurement tenter quelques expériences nouvelles, je suis disposé à vous montrer les usages variés que l'on peut faire de ces liens. Pour l'instant, faites-moi confiance : ils vont se révéler utiles.

Je continuai à observer les cordelettes d'un œil méfiant. Dorian secoua la tête en souriant. De nouveau, il passa derrière moi et laissa doucement ses mains courir le long de mes bras.

— Vous ne croyez toujours pas en moi, constata-t-il à mi-voix. Et

pourtant, vous me faites quand même confiance. Un mélange intéressant. Je vous fais peur, mais vous ne pouvez vous empêcher de rechercher le contact avec moi. Vous rappelez-vous ce que je vous ai dit, la nuit où nous nous sommes rencontrés ? (Il s'accroupit derrière ma chaise et murmura tout contre mon oreille :) C'est exactement ainsi que vous serez quand vous déciderez de me rejoindre dans mon lit. Vous vous livrerez à moi, et même si vous avez toujours peur de moi, vous n'en exulterez pas moins.

— Je pense que vous laissez notre petit marché vous enflammer l'imagination. Et je ne me vois pas vraiment exulter à l'idée d'être ligotée.

— Avez-vous jamais essayé ?

Il fit remonter lentement ses doigts jusqu'aux manches de mon tee-shirt, aussi légèrement que des papillons sur ma peau. C'était... agréable. D'un haussement d'épaules, je fis en sorte de me débarrasser de ses mains.

— Non, répondis-je. Et je n'en ai pas besoin. De toute façon, vous pouvez remballer vos fantasmes. Kiyo et moi sommes ensemble.

— Ah. Naturellement. D'après ce que j'ai entendu dire, il est toujours assez... occupé.

Je me raidis sur ma chaise.

— Arrêtez ! lui ordonnai-je. N'essayez pas de semer la zizanie.

— Je n'ai aucune intention de ce genre, assura-t-il. Je me contente de faire un constat. Un Kitsune à demi humain est aussi attirant pour nos femmes que vous l'êtes pour nos hommes.

— Je suis déjà au courant à propos de Maiwenn.

— Je vois. Que savez-vous, exactement ?

— La vérité. Ils ont été amants. Ils ne le sont plus.

— Ah. Et cela ne vous chagrine pas ? Surtout en sachant que le risque est grand qu'elle tente de vous tuer un jour ?

En me tournant autant que possible vers lui, je le fusillai du regard.

— Je ne plaisante pas ! insistai-je. N'essayez pas de lui chercher la bagarre. Je fais confiance à Kiyo et j'aime bien Maiwenn. Point final. À présent, si vous tenez réellement à me ligoter, allez-y, qu'on en finisse !

Dorian se redressa. Il se mit à l'ouvrage et quand il reprit la parole, toute trace de sensualité avait disparu de sa voix.

— Je n'ai jamais envisagé de chercher la bagarre. Le renard de compagnie que vous avez là me briserait la nuque si je me risquais à vous regarder d'une manière qui lui déplaît.

— Ne faites pas comme si vous aviez peur de lui ! Vous êtes supposé pouvoir abattre des immeubles par la seule force de votre volonté.

M'adossant à la chaise, je me détendis et le laissai me lier les mains dans le dos. Il prit tout son temps, comme s'il s'était mis en tête de tresser ses liens, ou même de les tisser.

— Eh bien, Eugenie..., reprit-il. Êtes-vous en train de me dire que vous parieriez sur moi en cas de combat entre le Kitsune et moi. Je suis touché. Très touché. Pourtant, j'ai entendu dire que les renards possèdent des dents très pointues. Au fait... Où en sont ces griffures que vous portiez sur le dos ?

Kiyo sortit à cet instant de la maison, porteur du bol d'eau. En voyant Dorian passer une cordelette autour de mes seins et de mes bras, il se raidit.

— Qu'est-ce que vous faites ? s'inquiéta-t-il.

— Une préparation à l'éveil, répondit Dorian.

— Tout va bien, intervins-je. Pose le bol par terre.

Kiyo fit ce que je lui demandais et se redressa, les bras croisés, sans quitter de l'œil le Roi de Chêne.

De nouveau, Dorian prit tout son temps pour me ligoter la partie supérieure du corps. Il utilisa de multiples cordelettes pour ce faire. Disposant d'un meilleur point de vue cette fois, je pus vérifier qu'il les nouait de manière à tresser un motif intriqué. Esthétique et fonctionnel...

— Et voilà ! (Après avoir bouclé un dernier nœud, il se redressa et admira son œuvre.) Pas mal..., reprit-il. On dirait après tout que je n'ai pas oublié l'art et la manière de faire un nœud convenable. Une dernière petite chose, et nous serons prêts.

La « dernière petite chose » en question s'avéra être un bandeau.

— Pas question ! lançai-je d'une voix tranchante.

— Eugenie, ma douce... Vos protestations outragées sont adorables, mais elles nous font perdre du temps. Si vous voulez réellement que je vous aide, alors laissez-moi faire. Si vous ne le voulez pas, alors emmenez-moi dans un de ces endroits où les femmes humaines ne portent que des vêtements des plus révélateurs et perdent rapidement leur vertu dans l'alcool.

À contrecœur, je le laissai me bander les yeux. Je faisais confiance à Kiyo et d'une manière un peu plus étrange à Dorian, mais les liens m'avaient déjà déstabilisée. Je déteste être piégée ou sous le contrôle de quelqu'un d'autre. Le monde noyé de lumière s'obscurcit peu à peu pour moi quand le bandeau se posa sur mes yeux.

À côté de moi, j'entendis Kiyo murmurer :

— Tout cela ne me dit rien de bon.

— Au contraire, rétorqua Dorian, tout cela me procure un sentiment très doux et très plaisant. Mais je suppose qu'il serait temps d'en revenir à notre leçon, non ?

— Est-ce là que vous m'expliquez à quoi rime cette séance de

bondage ? demandai-je. Ou est-ce là que je découvre que vous avez fait tout ça pour le fun ?

— Non, non... Aussi hilarant que cela aurait été dans le cas contraire, j'ai mes raisons pour vous avoir attachée ainsi. À présent, je vais prendre ce bol d'eau que Kato nous a si aimablement apporté...

— C'est Kiyo ! répliqua l'intéressé d'une voix grinçante.

— Vraiment désolé. Quoi qu'il en soit, je vais le déposer quelque part dans ce pays des merveilles en miniature, et vous devrez me dire où il est.

— Oh ! Je comprends. Je suis supposée, d'une certaine façon, exercer mes sens non visuels. Tendre l'oreille pour deviner où vous l'avez mis.

Je l'entendis s'éloigner, sans doute avec le bol d'eau en main, mais je ne pus déterminer où il l'emmena. J'eus l'impression qu'il marchait longuement, en rond, traînant des pieds et shootant dans des cailloux de sorte que je fus complètement paumée quand il revint vers moi. Quand il m'adressa de nouveau la parole, ce fut encore une fois au creux de mon oreille.

— Si je vous avais laissée libre, ou même si je vous avais simplement bandé les yeux, vous auriez été tentée de vous lever et de faire quelque chose – n'importe quoi – pour trouver l'eau. Vous auriez déambulé, reniflé l'air, ou je ne sais quoi d'autre encore. À présent, il ne vous reste qu'à accepter que toutes ces options vous soient interdites. Vous ne pouvez compter sur les sens dont vous disposez habituellement. Vous êtes prisonnière et impuissante – mais pas sans pouvoirs. Acceptez-le. Ouvrez-vous à ce qui peut surgir. Trouvez l'eau !

— Comment ?

— En vous projetant vers elle. Faites appel à un autre sens que les cinq habituels. Rappelez-vous des exercices que nous avons effectués la fois dernière, visant à vous permettre d'agir au-delà de vous-même – dans ce monde-ci, pas dans celui des esprits.

— Je pensais que votre magie prenait sa source en vous-même... N'est-ce pas ce qui différencie les humains des noblaillons ?

— C'est un fait. Et votre propre magie vous permet de faire se lever et de créer des tempêtes. Pour y parvenir, vous devez maîtriser et contrôler les éléments appropriés. Et pour faire *cela*, vous devez être capable de les sentir et de les trouver autour de vous. Donc : concentration maximum vers l'extérieur !

— Comment y parvenir ?

— Concentrez-vous. Mais détendez-vous aussi. Pensez à l'eau. À ce à quoi elle ressemble. À la sensation qu'elle procure sur les doigts. Étendez votre conscience autour de vous, mais n'entrez pas en transe et ne laissez pas votre esprit vagabonder : ce serait tricher.

— Combien de temps cela va-t-il prendre ?

— Aussi longtemps qu'il le faudra.

Dorian alla se mettre en retrait, et je restai là sur ma chaise, à attendre une révélation. D'accord ! Quelque part autour de moi se trouvait un bol rempli d'eau. Et quelque chose en moi était censé être capable de le sentir. Je n'aurais pas cru un mot de tout ça si la salle à manger, de l'autre côté de la porte du patio, n'avait constitué une preuve de la réalité de mes pouvoirs surnaturels. Mais je n'avais pas eu à réfléchir pour déclencher cette tempête. Je me trouvais dans un cas tout différent.

Tout ce que je réussis à sentir, dans un premier temps, ce fut mon propre corps. Les liens de Dorian ne me faisaient pas mal, mais ils étaient serrés. Ma plaie couturée de points de suture était un peu sensible. L'arrière de mon crâne me faisait un peu mal. Les muscles d'une de mes jambes souffraient d'un début d'élongation. Je pris longuement le temps d'inventorier chaque partie de mon corps, évaluant l'état de chacune d'elles. Je pouvais sentir les battements de mon cœur, la régularité de ma respiration.

Ensuite, je commençai à me concentrer sur ce qui se trouvait autour de moi. J'entendis quelqu'un — Dorian peut-être — tirer une chaise et s'y asseoir. Un avion bourdonnait haut dans le ciel au-dessus de nos têtes. L'un de mes voisins garnissait une mangeoire à oiseaux, et des moineaux gazouillaient et se chamaillaient régulièrement autour. Les cris plus âpres de volatiles moins mélodieux retentissaient dans le lointain. Ma rue ne comportait que quelques maisons et se trouvait à l'écart de tout trafic d'importance, mais à un bloc ou deux, j'entendis une voiture démarrer et se mettre en route.

Je pensai à l'eau, et ce avec d'autant plus d'acuité que le soleil tapait fort. J'étais contente d'avoir songé à me tartiner d'écran total. Cela ne m'empêchait pas de suer à grosses gouttes. Un peu d'eau – si rafraîchissante, si douce ! – ne pourrait que me faire du bien. Il y a une piscine, chez ma mère, et soudain je ne rêvai de rien d'autre que de pouvoir plonger dans ses profondeurs d'un bleu cristallin.

Je pensai au bol d'eau, songeant à son agréable fraîcheur, à l'humidité qui pourrait se répandre sur ma peau. Je m'efforçai de la sentir, de l'appeler.

— Là-bas, dis-je enfin.

J'ignorais combien de temps s'était écoulé. Un bon moment, sans doute.

— Où ça ? demanda Dorian.

— À quatre heures.

— Pardon ?

— Elle veut dire là-bas..., intervint Kiyo.

Sûrement lui désignait-il d'un geste l'endroit.

— Non, répondit Dorian.

— Quoi ?

— Désolé.

— J'étais tout près ?

— Non.

— Même pas un tout petit peu ?

— Non.

— Merde ! Enlevez-moi ces trucs ! m'écriai-je en gigotant sous mes liens.

— Vous plaisantez ? répliqua Dorian, non sans une certaine surprise. Vous allez réessayer.

— Oh, Seigneur ! Encore plus assommant que la méditation..., grommelai-je. Je peux au moins avoir quelque chose à boire ?

Il hésita une seconde avant de me répondre.

— En fait, je pense que vos chances de réussite seront plus grandes si vous êtes assoiffé.

— Oh, allez...

— Allons-y.

Je l'entendis se lever et recommencer sa déambulation. Et une fois encore, j'aurais été incapable de dire où il était allé poser le bol.

Quand il revint s'asseoir, je fis une nouvelle tentative. Comme précédemment, il s'écoula un temps indéterminé, au cours duquel je suai sang et eau pour me concentrer à en avoir mal au cœur. À un certain moment, j'entendis quelqu'un se lever et marcher vers la porte.

— Qui est-ce ? demandai-je.

— Moi, répondit Dorian. Je m'ennuie.

— Quoi ! Mais... vous êtes censé être mon professeur.

— Le Kitsune m'appellera si vous avez besoin de moi.

— Je n'y crois pas..., maugréai-je quand il fut parti.

— Hé ! C'était ton idée ! protesta Kiyo.

Je l'entendis bouger sur sa chaise pour se mettre à l'aise.

J'étais sur le point de tenter ma chance une fois de plus lorsque Dorian sortit de la maison.

— Là-bas, dis-je. À neuf heures.

Je n'entendis rien, mais Kiyo, d'un nouveau geste, dut se faire mon interprète.

— Non, répondit Dorian.

Il me fit tout recommencer à zéro. Cette fois, j'étais furieuse. Mes pauvres muscles, déjà soumis à rude épreuve, s'engourdissaient sous la contrainte. Pour ne rien arranger, j'entendis Kiyo demander à Dorian s'il voulait quelque chose à boire et se diriger vers la maison. Quand il en revint, je perçus le bruit caractéristique de deux canettes de soda que l'on ouvre et le « glouglou » du liquide pétillant versé dans deux verres.

Après cela, ils s'engagèrent tranquillement dans une conversation à bâtons rompus.

— Eugenie assistera au bal que je donne pour célébrer Beltane, expliqua Dorian. En tant qu'invitée d'honneur.

— Super...

— Votre enthousiasme est palpable.

— Ce n'est pas mon truc, c'est tout.

— Ah ? Dommage... Parce que si vous vouliez venir, vous aussi, je serais heureux d'élargir l'invitation.

— Je m'en voudrais de vous déranger.

— Il n'y a aucun dérangement. Vous pourriez venir avec Eugenie. Je prends toujours des dispositions pour le confort de l'entourage et de la domesticité des dignitaires en visite chez moi.

— Vous pourriez la fermer, tous les deux ? demandai-je, excédée. Il y en a qui travaillent, ici !

Ils se turent enfin.

De l'eau... De l'eau... J'avais besoin de trouver cette saloperie de bol d'eau pour que Dorian me détache et que je puisse retourner aux bienfaits de l'air conditionné. J'en profiterais aussi pour vider une bonbonne d'eau, ou peut-être deux ou trois. En fait, dès que j'aurais fini par trouver ce fichu bol, je commencerais par me le vider sur la tête.

La sueur détrempait le bord de mon tee-shirt et tous les points de contact avec les cordelettes et le bandeau. La transpiration devait avoir eu raison de mon écran total. Si ça continuait, j'allais me cramer la peau. Comme si mon corps n'avait pas déjà suffisamment souffert... Dieu ce qu'il faisait chaud ! J'avais l'impression de m'être transformée en Helen Keller[17] ; ou plus exactement, de participer à une de ces danses Lakota du soleil qui provoquent des hallucinations par exposition excessive à la chaleur. Peut-être pouvais-je *imaginer* l'eau...

Tandis que je poussais un soupir, je sentis soudain un peu de fraîcheur m'atteindre. C'était un répit bienvenu dans le cagnard ambiant. Je me redressai sur ma chaise autant que je le pus. Avais-je réussi ? Ce que je ressentais, était-ce la présence lointaine de l'eau tant désirée ? La troisième fois avait fini par être la bonne... Oui ! Je la sentais de nouveau : cette humidité rafraîchissante, imprégnant l'air, qui arrivait à moi venant de l'est. Je pouvais sentir sa moiteur s'attarder autour de mon corps, comme les flots de vapeur de mon sauna.

Je tournai la tête pour désigner la direction dans laquelle j'avais perçu le phénomène.

— J'y suis ! proclamai-je. À trois heures.

— Non.

— Et merde ! Bien sûr que si, il est là !

J'entendis Dorian se lever et soupirer longuement avant de conclure :

— Je pense que nous ferions mieux d'en rester là pour aujourd'hui.

— Mais... j'étais sûre de l'avoir trouvé ! Je le sentais ! Je pensais tellement à l'eau...

— Ça, ça ne fait pas l'ombre d'un doute.

Il défit le bandeau. Je levai les yeux, éblouie. Des nuages tourmentés, couleur de plomb, assombrissaient le ciel. Un vent soufflant de l'est – ça, je ne l'avais pas rêvé – était en train de se renforcer. De grosses et lourdes gouttes tombaient autour de nous et percutaient le sol à grand bruit.

De l'eau, enfin...

Chapitre 19

Dorian ne fut pas aussi impressionné qu'il aurait dû l'être par l'orage que j'avais réussi à faire se lever.

— Vous n'avez en rien contrôlé le processus, me dit-il. Cela ne vous sert à rien. Tant que vous ne parviendrez pas à contrôler les petites choses, vous ne pourrez maîtriser les grandes. Ce sont elles qui vous contrôleront.

Il n'avait pas l'air en colère. Il ne s'était pas départi de cette attitude patiente et accommodante qui le caractérisait. Toujours enchanté par le monde des hommes, il nous demanda de l'emmener en ville et de lui faire visiter des endroits amusants, à commencer par celui où l'on pouvait trouver les femmes désinhibées dont il avait fait mention précédemment. Considérant que le voyage en voiture allait le tuer, nous nous contentâmes de commander des pizzas.

Loin de doucher son enthousiasme, ce compromis douteux lui convint parfaitement et il s'en réjouit tout autant. En fait, je compris qu'il se délectait de tout, sauf dans ces phases d'ennui qui tombaient régulièrement sur lui. Et même dans ces moments-là, il trouvait encore le moyen de plaisanter. Je ne connaissais personne qui soit ainsi.

Je le vis une deuxième fois cette semaine-là, chez lui cette fois. Il me fit recommencer à cinq reprises l'assommant exercice avec le bol d'eau, avec le même manque de résultat. Au moins, cette fois, je parvins à ne susciter aucun orage par accident. Lorsque je lui demandai si nous pourrions travailler sur autre chose la fois suivante, il se contenta de rire et de me renvoyer chez moi.

La veille du bal de Dorian, je trouvai enfin le courage de mettre à exécution un projet qui me trottait dans la tête depuis longtemps : rendre visite à Wil Delaney.

Il continuait à laisser des messages à Lara chaque jour, mais ce n'était pas cela qui m'avait décidée à le revoir. Depuis la visite de ma mère, une image d'elle, seule et misérable au fond du château du Seigneur de l'Orage, n'avait cessé de me hanter. Il émanait de cette représentation tant de souffrance qu'elle avait fini par influencer mon jugement quant au sort de Jasmine. Même si la jeune fille avait fait preuve d'une certaine complicité avec son kidnappeur, je savais qu'elle n'en restait pas moins une victime. J'aurais voulu faire quelque

chose – quoi que cela ait pu être – pour pouvoir l'aider, mais en prenant en compte le désastre de ma précédente tentative, je ne savais comment m'y prendre, ni par où commencer. Renouer le contact avec Wil, dans ces conditions, constituait à mes yeux un début pas trop déraisonnable.

Kiyo vint avec moi et nous conduisit dans sa voiture de location puisque la pauvre Spider était hors service. La Toyota Camry flambant neuve me parut tout à fait correcte, mais elle le plongeait quant à lui dans une profonde détresse.

Quand nous nous annonçâmes à sa porte, Wil ne vint pas ouvrir tout de suite.

— Tu es sûre qu'il est là ? s'inquiéta Kiyo.

— Ouais. Je pense qu'il ne sort jamais de chez lui. Il doit être en train de nous passer au scanner thermique ou quelque chose de ce genre.

En réponse à son regard interloqué, je me contentai de lui conseiller :

— Attends un peu.

Une minute plus tard, le bruit des innombrables verrous s'ouvrant les uns après les autres se fit entendre. Enfin, le visage de Wil apparut dans l'entrebâillement de la porte et s'illumina aussitôt qu'il nous vit.

— Oh, mon Dieu ! s'écria-t-il. Vous êtes revenue ? Attendez un peu... Qui c'est, celui-là ?

— Un ami. Laisse-nous entrer, à présent.

Wil nous observa d'un œil méfiant un court instant encore avant de se décider à ouvrir grand la porte. En entrant dans la maison, je pus deviner à l'ébahissement qui se lisait sur le visage de Kiyo qu'il réagissait de la même façon que moi à l'étrangeté du repaire de Wil. Je le vis en particulier tomber en arrêt devant un magazine ouvert sur une table basse. Le titre d'un article proclamait en lettres grasses : « Ils utilisent votre ADN pour vous pister ! Portez un filet à cheveux pour sortir de chez vous ! ».

— Je savais que vous finiriez par revenir ! lança Wil triomphalement en nous montrant le chemin de la cuisine. Quand y retournons-nous ?

— J'ignorais que nous devions y retourner..., dis-je.

— Alors pourquoi...

Je dressai une main entre nous pour le réduire au silence et annonçai :

— Je veux juste te parler, pour l'instant. C'est tout.

Son visage se décomposa, mais il hocha la tête d'un air résigné et marcha jusqu'au réfrigérateur en demandant :

— Vous voulez boire quelque chose ?

— D'accord. Qu'est-ce que tu nous proposes ?

Il ouvrit le réfrigérateur, révélant une dizaine de flacons de différentes marques d'eau plate garantissant toutes une ultra-ultra-purification et un traitement spécial contre les impuretés.

— De l'eau, répondit-il. La plupart des sodas sont chargés de...

— Va pour l'eau ! l'interrompis-je.

Après avoir rempli trois verres, il vint s'asseoir avec nous à table et me dévisagea avec une expression d'attente anxieuse.

— Je voudrais en apprendre un peu plus sur Jasmine, lui expliquai-je. Si jamais nous retournons là-bas... (Encore une fois, le souvenir du visage blafard de la jeune fille s'imposa à mon esprit. Je dus déglutir péniblement avant de pouvoir poursuivre :) Cela ne servirait à rien si elle refuse de nous suivre. Y a-t-il quoi que ce soit que tu pourrais nous apprendre sur elle... et qui pourrait expliquer sa réaction en nous voyant ?

Son regard de fanatique se fit plus grave et plus triste.

— Je n'en sais rien, répondit-il. Je suppose... que ça peut avoir affaire en partie avec le fait d'avoir quatorze ans. Vous voyez ? Mais elle n'a jamais été influençable à ce point-là. Je pense qu'elle a dû subir un lavage de cerveau. Le sujet est très documenté : le gouvernement fait cela tout le temps. J'imagine que même les Faës doivent avoir leurs techniques de conditionnement et...

Il était reparti à déblatérer sur son sujet de prédilection. Sous la table, je sentis Kiyo poser la main sur ma cuisse. Rien de sexuel là-dedans, juste une interrogation angoissée du genre : « Dans quel guépier as-tu été nous fourrer ? ».

Le visage soigneusement neutre, j'interrompis dès que je le pus la conférence de Wil.

— Peux-tu nous donner des informations sur elle ? Par exemple... Quels étaient ses centres d'intérêt : ce qu'elle aimait, ce qu'elle détestait. Si nous pouvions nous en faire une petite idée, cela nous aiderait à la comprendre un peu mieux.

— Eh bien..., répondit-il d'un air dubitatif. Je pourrais vous montrer sa chambre.

Il nous emmena dans les profondeurs de la maison, tout aussi sombres que l'avait été la cuisine, jusqu'à une petite pièce qui sentait la poussière et le renfermé. Consentant une lourde entorse à ses principes, Wil alluma le plafonnier. L'espace d'un instant, je fus soulagée de constater que la chambre de Jasmine n'était pas à l'image de la vie de dingue que menait son frère. Elle ressemblait à l'antre de toute adolescente digne de ce nom.

Au premier regard.

Parce que ensuite, je remarquai les posters représentant des Faës.

Ils étaient mélangés à d'autres, influencés par la Fantasy – licornes et paysages de rêve –, mais les Faës constituaient sans conteste la note dominante des images punaisées aux murs rose pâle. Ces dessins ne donnaient pas une représentation très fidèle des noblaillons parfaitement humanoïdes telle que je la connaissais. Ils témoignaient de ce que la culture populaire a pu concevoir de plus enchanteur en guise de créatures surnaturelles : principalement de petits êtres ailés batifolant au milieu des fleurs et des papillons. Ce genre de créatures existe bel et bien, dans l'Outremonde, même si d'un point de vue technique il s'agit simplement de lutins.

— Tu n'as pas jugé utile de me parler de ça ? m'étonnai-je en montrant à Wil les posters.

— Des gamineries, répondit-il d'un air méprisant. Le genre de trucs que les filles adorent. Elle était là-dedans depuis toute petite.

Je m'avançai plus avant dans la pièce et m'accroupis devant une petite bibliothèque. J.R.R. Tolkien, C.S. Lewis, J.K. Rowling : des livres de Fantasy, encore et encore ; un véritable temple dédié à l'évasion.

Kiyo, qui passait la pièce au crible, semblait sur la même longueur d'onde que moi.

— Y aurait-il des photos, sur lesquelles pourraient figurer des amies à elle ?

En réponse à ma question, Wil secoua tristement la tête.

— Elle n'avait pas beaucoup d'amis. (Après être allé s'asseoir sur le couvre-lit en chenille rose, il tira de sous le lit un petit album et ajouta :) Il y a quelques photos là-dedans.

Nous allâmes nous asseoir à côté de lui, Kiyo et moi. L'album constituait une sorte de compte-rendu sommaire de l'enfance de Jasmine : elle en bébé joufflu, puis en petite fille timide. Wil figurait sur nombre des clichés, mais nous ne vîmes pas grand-chose de leurs parents. Cela me ramena en mémoire ses commentaires acerbes sur leur absence chronique. Il y avait bien également quelques épreuves la représentant en compagnie d'autres enfants, mais au plus elle prenait de l'âge, au plus ceux-ci se faisaient rares. En majorité, les photos avaient été prises sur le vif par quelqu'un — Wil sans doute — qui profitait de la distraction de Jasmine pour la surprendre. L'une d'elles la montrait allongée en chien de fusil et plongée dans un livre. Sur une autre, elle reposait dans un hamac de jardin, le soleil allumant des reflets dans ses cheveux blond vénitien. Elle avait remarqué le photographe, sur cette dernière, et elle regardait fixement l'objectif avec un sourire triste et doux.

— Que faisait-elle pour se distraire ? demandai-je à Wil qui refermait l'album. Elle avait des hobbies ? Elle faisait du sport ?

D'un geste, il indiqua les étagères chargées de livres.

— Elle aimait lire, manifestement. Elle aimait aussi être dehors. Elle partait se promener, ou plantait des fleurs dans le jardin. Elle n'a jamais été très sportive ni rien de ce genre.

— Elle a bien dû fréquenter des jeunes de son âge, fis-je remarquer. Tu ne m'as pas dit qu'elle participait à une sortie, quand elle a disparu ?

— Exact, ce qui était assez surprenant de sa part. Il lui arrivait parfois de participer à ces choses-là. Pas très souvent, mais de temps à autre. Je veux dire... elle sortait avec moi, également. Une fois, nous sommes allés à Disneyland. Nous allions au ciné. Mais la plupart du temps, elle restait seule.

— Sais-tu pourquoi ?

— Non. Je pense... je pense qu'elle avait du mal à se lier avec les enfants de son âge. Elle était intelligente, toujours un peu en avance par rapport aux autres gamins.

Sa voix nostalgique me fit comprendre que, même s'il était un peu instable à sa manière, il aimait réellement sa sœur et qu'elle lui manquait.

— Vivait-elle autant en recluse avant la mort de vos parents ? s'enquit gentiment Kiyo.

— Oui. Elle a toujours été un peu comme ça.

Après nous être attardés encore un peu dans la pièce, nous nous apprêtâmes à partir. Wil me pressa de questions pour savoir ce que j'avais l'intention de faire à propos de sa sœur, mais je n'avais aucune réponse à lui donner.

— Eh bien..., dit Kiyo, sur la route, après quelques minutes d'un trajet silencieux. C'était assez... déprimant.

Les yeux rivés à la chaussée qui défilait devant nous, je ne lui répondis pas tout de suite.

— Eugenie ? finit-il par s'inquiéter. Ça va ?

— Non. Pas vraiment. (Je soupirai avant d'ajouter tout bas :) Cette pauvre gamine...

— Tout ça commence à avoir un peu plus de sens, non ?

— Ouais. Isolée du monde réel, elle a commencé à vivre dans un monde de fantaisie. Puis, Aeson est arrivé pour lui offrir sa chance de transformer le rêve en réalité.

Kiyo approuva d'un hochement de tête et ajouta :

— Même si le kidnapping et le viol ne figuraient sans doute pas au programme de son évasion rêvée au pays des Faës.

— Elle me fait penser à moi, murmurai-je en reportant mon attention sur la route.

La remarque me valut de sa part un sourire désinvolte.

— Tu t'évadais dans un monde fantasmé dont tu rêvais qu'il devienne réel ? s'étonna-t-il.

— Non. Mais j'étais solitaire, moi aussi. J'admets que je devais avoir davantage d'amis qu'elle, mais j'ai toujours eu du mal à me lier aux autres. C'est devenu pire encore quand Roland a commencé ma formation. Difficile de s'exciter sur des boys bands quand tu apprends à exorciser des fantômes.

— Je ne pense pas que tu aies raté grand-chose.

Je le remerciai d'un sourire et poursuivis ma réflexion à voix haute.

— Même si je n'avais pas beaucoup d'amis, j'ai toujours voulu en avoir, être remarquée. Si Jasmine est pareille, alors ça doit lui plaire d'être devenue la maîtresse d'Aeson, aussi dégueulasse que cela puisse paraître. Il doit faire pleuvoir sur elle un déluge d'attentions.

— Tu as raison, mais... je me demande s'il n'y aurait pas autre chose.

— Quoi par exemple ?

— Je crois qu'un tas d'ados se sentent déconnectés du reste du monde, parfois, persuadés que personne ne peut les comprendre. J'ai ressenti ça souvent. À sa place, pas sûr que je n'aurais pas accueilli ce qui lui est arrivé comme une sorte de délivrance.

— Moi également. Mais je suppose que tout le monde réagit à l'adolescence à sa façon. Moi, j'avais opté pour les sports individuels : courir, nager.

— Les puzzles ?

— Hé ! m'exclamai-je. Comment es-tu au courant ?

— Il doit y avoir à peu près une centaine de boîtes dans ton armoire...

Je ris avec lui, avant de songer aux confidences qu'il venait de me faire.

— Dis-moi..., repris-je. Ça ressemblait à quoi, pour toi, de grandir ? Tu savais depuis le départ qui tu étais ?

— Oui. Mes parents n'en ont jamais fait un secret. Ils acceptaient le fait d'être – littéralement – de deux mondes différents et n'ont jamais eu de problème avec ça. Grandir avec cette dualité en moi est vite devenu une seconde nature. Comme je te l'ai dit, j'adore mes deux mondes d'origine, ce qui fait que je n'ai certainement pas envie de voir celui-ci être envahi par les noblaillons. Naturellement, il m'est arrivé souvent – surtout quand j'étais jeune et que j'avais un sale caractère – de devenir enragé contre l'un ou l'autre de mes parents. Alors, je me faisais le serment de rejeter la part kitsune ou la part humaine en moi, selon que j'avais mon père ou ma mère dans le collimateur.

— Tes colères d'ado devaient valoir le coup d'œil ! plaisantai-je.

— Tu n'as pas idée !

— Tes parents sont-ils toujours ensemble ?

— Non. Mais ils ne sont pas fâchés. Ma mère a fini par se fixer définitivement dans l'Outremonde quand je suis devenu grand. Je la vois de temps à autre. Mon père a eu le cœur brisé – il était fou d'elle –, mais il a fini par se remarier et semble en avoir pris son parti.

En me calant plus confortablement dans mon siège, je poursuivis d'un ton rêveur ma réflexion à voix haute.

— Maintenant que je sais qui je suis... je regrette un peu de ne pas l'avoir su avant. Si j'avais commencé plus tôt à me servir de mes pouvoirs, j'aurais pu déclencher une tempête sur le château d'Aeson et récupérer Jasmine.

— Tu n'es pas sûre d'en être capable, me prévint-il. Tu es humaine pour moitié. Tu ne peux être certaine d'avoir hérité tous les pouvoirs de ton père.

— Et toi ? As-tu hérité de tous ceux de ta mère ?

Il hésita un instant avant de reconnaître :

— Oui.

— Je ne peux pas laisser Jasmine là-bas, repris-je d'un ton déterminé. Pas en sachant ce que je sais. Mais je ne sais pas comment faire pour la tirer de là.

Kiyo tendit le bras pour serrer ma main dans la sienne.

— Ne t'inquiète pas, dit-il. Nous trouverons quelque chose.

C'était un peu réconfortant, mais nous savions tous les deux qu'il s'agissait d'une de ces promesses vides de sens que l'on peut faire pour tranquilliser l'autre. Je doutais qu'il ait eu de meilleures idées que moi pour rendre Jasmine à son frère.

Kiyo n'ayant pas à travailler avant le lendemain matin, nous décidâmes d'aller randonner à Sabino Canyon. Un peu d'exercice physique nous avait semblé constituer un bon moyen pour exorciser le souvenir d'une gamine abusée. Effectivement, cela s'avéra efficace. La température atteignit des sommets, et ce fut épuisés et en nage que nous fîmes le trajet du retour, tétant tous deux avidement nos bouteilles d'eau.

Tandis que nous faisions une pause, je surpris le regard de Kiyo posé sur moi. Il avait sur le visage une expression de contentement et d'admiration qui n'était pas purement sexuelle, pour une fois.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demandai-je.

— Tes cheveux. Je ne m'étais jamais rendu compte à quel point ils sont roux. Le soleil les embrase comme une flamme.

— Et ça te plaît ?

— Beaucoup.

Son expression changea. Je vis la lueur familière de désir s'allumer dans ses yeux. Nous ne nous dûmes plus grand-chose, ensuite. Le reste de la randonnée et le trajet du retour s'effectuèrent dans le silence, mais la température parut grimper dans l'habitable

bien plus qu'elle l'avait fait à l'extérieur.

Tim n'était nulle part en vue à notre arrivée chez moi, ce qui était aussi bien comme ça. J'allai tout de suite mettre la douche en route, pressée que j'étais d'effacer de mon corps toute trace de crasse et de sueur. Dès que je fus sous le jet, Kiyo me rejoignit.

— Nous sommes là pour nous laver ! lui dis-je avec une feinte sévérité.

— Bien sûr ! approuva-t-il en me coinçant contre le mur.

L'eau ruissela sur nos deux corps tandis que nous nous embrassions, nous caressions et faisions semblant de nous laver l'un l'autre. J'ignore si nos efforts furent couronnés de succès. Certaines parties de nos anatomies furent sans doute bien plus savonnées que d'autres.

Je n'aurais rien eu contre le fait de baiser sous la douche, mais nous n'avions pas de capote sous la main. Il m'arrivait de penser que cette double précaution contraceptive était un peu exagérée. En huit ans, je n'avais jamais eu aucun problème avec la pilule. Mais nous savions tous deux ce qu'il pouvait nous en coûter. Utiliser un préservatif ne coûtait pas grand-chose.

Nous tombâmes enlacés sur mon lit, encore un peu humides et glissants. Kiyo eut enfilé la capote en quelques secondes et je m'installai sur lui. Les préliminaires ne jouaient apparemment pas un grand rôle dans notre relation. Il agrippa mes hanches et m'immobilisa.

— Tu as pris ta pilule aujourd'hui ? s'inquiéta-t-il.

— Oui, le rassurai-je.

Kiyo se détendit et me lâcha, me laissant baisser les hanches à sa rencontre et le prendre en moi. Un son très doux – moitié grognement, moitié soupir – monta de ses lèvres. Il ouvrit les yeux, me sourit et murmura :

— Tu es... ce qu'il y a de meilleur dans ma vie.

Sachant exactement ce qu'il voulait dire par là, je lui rendis son sourire. Nous nous sentions bien ensemble, à notre place, comme si les tensions du mois écoulé n'avaient pas existé. Après avoir repris les choses exactement où nous les avions laissées après notre première nuit ensemble, nous étions parfaitement au diapason tous les deux.

Il posa ses mains sur mes flancs, effleurant mon dos de ses ongles, tandis que je faisais bouger mon corps de haut en bas. Une pointe d'appréhension se fit jour en moi quand il déplaça ses doigts le long de mon échine, mais il sut se contenir. Les griffures qu'il m'avait laissées en souvenir de notre première nuit d'amour commençaient à guérir, quoique lentement.

Kiyo me laissa avoir le dessus à peu près une minute avant de me faire glisser sur le ventre et de me prendre dans cette position, tout

agressivité et passion animale. Je fis une timide tentative pour revenir à la position initiale, mais en en faisant un petit jeu, il me replaça telle qu'il me voulait. Peut-être était-ce sous l'influence du renard, ou simplement par un trait particulier de sa nature humaine, mais quelque chose en lui préférait la position dominante. Je décidai de le laisser faire, trop occupée que j'étais à glisser dans l'extase brûlante de le sentir aller et venir en moi.

Quand tout fut terminé, il roula sur le côté et m'attira contre lui. Heureuse, j'enfouis mon visage contre son corps et m'immergeai avec délice dans son odeur avec l'impression d'y être aussi accro qu'une junkie à sa dope. Agrippés l'un à l'autre, nous écoutâmes nos souffles se calmer progressivement. Pour la première fois depuis un bon bout de temps, les choses étant pour moi exactement ce qu'elles devaient être, je me sentais en sécurité et en paix.

Kiyo resta près de moi, cette nuit-là, et nos corps se lovèrent l'un contre l'autre dans le noir. Je ne tardai pas à retomber dans mes habitudes insomniaques et me retrouvai encore éveillée bien longtemps après qu'il se fut lui-même assoupi. Je me tournai et me retournai dans le lit, comptant les étoiles au plafond en m'efforçant de laisser mon esprit se calmer.

Je dus y aller un peu fort, apparemment, car au lieu de sombrer dans le sommeil, je glissai dans une sorte de transe, pas tout à fait éveillée, mais pas endormie pour autant non plus. Sachant à quoi m'en tenir sur cet état, je m'apprêtai à en sortir lorsqu'une image se forma en moi. *L'endroit désolé dans lequel je me trouvais, quoique familier, m'était inconnu. Une grande silhouette noire et couronnée me dominait de toute sa masse.*

Le souvenir que je n'avais fait qu'effleurer dans le sauna me revint en force, engloutissant mon esprit. *De nouveau, je levai les yeux sur le Seigneur de l'Orage. La peur de ne pouvoir lui échapper et qu'il m'emporte me submergeait.*

Alors, exactement comme la première fois, je me tendis pour atteindre quelque chose qui se trouvait à la fois en moi et en dehors de moi. Une puissance énorme se déversa par mon intermédiaire. L'air s'épaissit autour de moi. Des nuages noirs se formèrent, jaillis de nulle part, et couvrirent le ciel. L'écho adouci du tonnerre roula autour de nous. J'étais toujours incapable de discerner son visage, mais je sentais son amusement.

— *Essaierais-tu de me combattre, petite ? (Une autre sorte de puissance se dressa entre nous tandis qu'il faisait appela sa propre magie.) J'aime ton attitude, même si tu mènes une bataille perdue d'avance. Pour le moment, du moins. Viens avec moi et je te montrerai comment utiliser réellement tes pouvoirs.*

Je sentis sa puissance encercler doucement la mienne pour tenter de

l'étouffer. Je fis appel de manière plus pressante à ma magie, la laissant courir à travers moi. Cela brûlait, mais c'était également étonnant, merveilleux... Cela ne ressemblait à rien de ce que je connaissais, à rien de ce que j'aurais pu imaginer. J'étais plus qu'un être humain, à cet instant, davantage qu'Eugenie Markham, et mieux qu'une déesse. Cette puissance énorme me remplissait, mais j'étais incapable de la contrôler. Même alors, je ne le pouvais pas encore. Les éclairs zébraient le ciel au-dessus de nous, suivis tout de suite après de coups de tonnerre.

Le Seigneur de l'Orage continuait à me contrer. Je n'étais réellement rien de plus qu'un fétu, à ses yeux, mais sans doute ne s'était-il pas attendu à rencontrer pareille résistance. Je fis une tentative pour concentrer mes pouvoirs, pour m'en saisir et pour les lancer contre lui. Mais je les sentis glisser entre mes doigts, insaisissables. Les éclairs fulgurèrent de nouveau dans le ciel. Mon esprit bondit pour s'en saisir, tout entier tendu par l'espoir de pouvoir le foudroyer sur place.

Mais je manquai ma cible. Et ce fut moi que l'éclair foudroya.

Je n'étais plus qu'un cri. La douleur me terrassa lorsque je devins le canal de l'éclair, le moyen pour lui d'aller épouser la terre. Pourtant, cela ne risquait pas de me tuer ; cela ne pouvait même pas réellement me blesser. Je ne faisais qu'un avec une tempête née de ma propre magie. L'énergie colossale fusa dans tout mon corps, terrible et magnifique, une peine brûlante à laquelle se mêlait un plaisir indicible, une extase que je ne voulais pas laisser...

D'un bond, je me redressai dans le lit, luttant pour retrouver mon souffle. Aussitôt, Kiyo se réveilla et se dressa à son tour en me demandant ce qu'il se passait. Je ne pus lui répondre tout de suite. Cette puissance farouche et exultante qui m'avait traversée demeurerait flashée dans ma mémoire. Pourtant, assise dans mon lit, je sentis le souvenir peu à peu s'éloigner, perdre ses contours, faisant disparaître l'empreinte de cette sensation merveilleuse. J'aurais tant voulu la retenir encore et qu'elle s'attarde un peu... mais elle n'était plus là.

— Eugenie ? (Ce devait être la centième fois que Kiyo prononçait mon nom.) Qu'est-ce qui ne va pas ?

— Un rêve, murmurai-je en fermant les yeux.

Même si la magie s'était enfuie – depuis des années, en fait –, mon corps frissonnait encore de plaisir. Je me sentais vivante. Ma chair vibrait à la fois de la conscience d'elle-même et de ce qui l'environnait. J'ouvris les yeux et me tournai vers Kiyo, mes mains posées sur ses bras, enfonçant mes doigts profondément dans sa peau.

— Qu'est-ce que... Mmmmm...

Ses paroles furent englouties par mes baisers. Je l'embrassai si férocelement que je goûtai son sang là où j'avais mordu ses lèvres. En un instant, je sentis son désir animal répondre au mien. Il referma les mains sur mes hanches. Il fit une tentative pour me rallonger sur le

dos, mais j'étais prête à le recevoir, et ce fut moi qui parvins à le repousser sur le matelas pour me jucher vivement sur lui.

— N'essaie pas de me résister ! grondai-je en pointant mes ongles contre son torse.

Cela le fit sourire. Sans doute s'imaginait-il que je plaisantais, inconscient de la puissance et de la violence qui bouillonnaient en moi. Il fit glisser ses mains jusqu'à mes poignets. S'y agrippant fermement, il me fit rouler sous lui, écrasant mon corps sous le sien.

— Un peu de lutte n'est pas pour me déplaire, plaisanta-t-il.

— Non !

Ma décision était farouche, irrévocable. Encore habitée par la puissance phénoménale, mais éphémère de ma vision, je nous surpris tous deux en le faisant repasser sous moi. Cela ressemblait beaucoup à notre étreinte précédente, sauf que les rôles étaient inversés. Ma puissance m'étonnait moi-même.

— N'essaie pas de me résister..., répétais-je d'une voix basse et menaçante.

Dans la demi-obscurité, je vis ses yeux s'arrondir. Son hésitation dura le temps d'un battement de cœur.

— Tout ce que tu voudras.

Il avait dit cela d'un ton qui trahissait son excitation et son amusement, mais j'y avais perçu également une nervosité sous-jacente.

Brûlante et exultante, je fondis sur lui avec ma bouche et avec mon ventre. Nos rôles fusionnèrent quand je le pris en moi. Pas de capote, rien pour nous séparer. L'intimité de ce contact direct me fit frissonner. Mon désir s'exacerba de le savoir directement au contact de mon sexe moite et offert, peau contre peau. Peut-être aurais-je dû prendre davantage mon temps, afin de le laisser savourer ces sensations nouvelles, mais mon corps débordait d'impatience. Je le chevauchai avec une ardeur comparable à la sienne. Quelque chose en moi me poussait à asseoir ma domination sur lui et à le revendiquer comme mien. Mes ongles faisaient jaillir le sang de sa peau. Il râlait chaque fois que nos corps se jetaient l'un contre l'autre.

Je me sentais toute puissante, contrôlant parfaitement la situation. J'aurais pu faire ce que je voulais, conquérir qui je voulais. Je sentais monter en moi la brûlante félicité de l'orgasme à venir. Une petite part de moi-même aurait voulu savoir si j'étais prête à jouir de le sentir me remplir si complètement ou grâce au seul aiguillon de la domination. Et dans ce dernier cas, sur qui exerçais-je vraiment mon contrôle ? Kiyo ? Le Seigneur de l'Orage ?

Dans la moitié inférieure de mon corps, la pression de l'extase imminente se fit plus forte, plus urgente. Mettant de côté mes spéculations, je me livrai tout entière à l'impétuosité de mes désirs égoïstes. Je baissai les yeux sur Kiyo, qui me contemplait comme s'il

ne me reconnaissait pas.

— À moi ! grondai-je en me figeant au-dessus de lui. À cette minute, là, tout de suite, tu es à moi !

Kiyo émit un petit râle de plaisir étranglé, la tête rejetée en arrière.

J'étais au bord du précipice, dans l'impossibilité de refréner mon plaisir beaucoup plus longtemps. Je ne *voulais* pas le retenir plus longtemps. C'était moi qui étais aux commandes. Moi qui prenais ce qui me plaisait. Mais d'abord, j'avais besoin de savoir qu'il en était conscient.

— Dis-le ! ordonnai-je, pantelante. Dis-moi que tu es à moi. Dis-le-moi, et je te laisserai jouir... je te laisserai venir en moi... je te laisserai exploser en moi.

— Eugénie..., gémit-il quand d'une lente poussée de mon bassin je nous amenai tous deux encore plus près de l'orgasme.

— Tu es à moi, répétais-je.

La délicieuse torture de l'attente, au creux de mon ventre, était devenue impossible à supporter. J'allais perdre le contrôle...

Mais Kiyo fut le premier à céder.

— Oui ! oui... Oh, Seigneur, Eugénie ! Je suis à toi.

La puissance de cet aveu me fit exploser, physiquement autant que mentalement. En poussant un cri, je rejetai la tête en arrière et me laissai aller à la jouissance. Je n'eus pas besoin de regarder son visage pour savoir que Kiyo jouissait aussi. Je pouvais le sentir à la manière dont son corps se vidait spasmodiquement en moi. En resserrant mes muscles autour de lui, je lui arrachai un nouveau râle et y gagnai un nouvel orgasme. C'était glorieux... Tous deux, nous tremblions comme des feuilles sous la violence de notre jouissance.

Lorsque nous retombâmes finalement chacun de notre côté, en sueur et à bout de souffle, nous ne pûmes dire un mot ni l'un ni l'autre. Au bout d'un moment, Kiyo vint poser sa tête sur ma poitrine, comme pour y chercher douceur et protection.

— À toi..., murmura-t-il une dernière fois, avant de sombrer dans le sommeil.

Chapitre 20

Je redevins une simple mortelle le lendemain matin. Les derniers restes de magie s'attardaient en moi uniquement sous forme de souvenirs et non de sensations. J'aurais voulu expliquer à Kiyo comment j'avais finalement pu me rappeler ce qui s'était passé entre le Seigneur de l'Orage et moi avant que Roland le tue, mais je ne savais pas comment m'y prendre. Je comprenais à peine les principes de la magie et il me parut impossible de traduire en mots ce moment glorieux, quoique terrifiant.

De toute façon, j'avais d'autres sujets de préoccupation ce jour-là, veille de Beltane.

Je me retrouvai, presque dès l'aube, plongée dans le boulot jusqu'au cou. Beltane – le 1^{er} mai – marque le retour de la vie dans le déroulement des saisons. Pour nombre de traditions culturelles d'Europe occidentale, il s'agit de l'un des pics de fertilité de l'année. Apparemment, pas mal de créatures de l'Outremonde étaient de cet avis aussi. Comme pour Halloween — Samhain – les portes s'ouvrent à cette occasion, facilitant le passage des hommes aussi bien que des créatures surnaturelles d'un monde à l'autre. Le point culminant arrive le 1^{er} mai à minuit, mais la perméabilité va en s'accroissant durant toute la journée du 30 avril.

Étant donné que ma présence au bal organisé par Dorian avait été annoncée, beaucoup devaient avoir décidé de tenter leur chance avant mon départ. Fort heureusement, les noblaillons et autres créatures qui s'y risquaient étaient également ceux qui n'auraient pas eu assez de pouvoirs pour le faire en temps normal. Cela faisait d'eux des adversaires considérablement plus faibles et d'autant plus faciles à bannir ou à éliminer. Malheureusement, leur arrivée en nombre à une cadence soutenue devint pour moi une véritable et épuisante nuisance.

Je rentrai chez moi aux alentours de l'heure du dîner, peu de temps avant mon départ programmé pour l'Outremonde. En hâte, j'ôtai mes vêtements poisseux d'une journée de travail et pris la douche la plus rapide qui puisse exister. Je m'accordai ensuite le temps d'une séance de maquillage aussi poussée que la fois précédente, qui acheva de me mettre en retard. L'œil rivé à ma montre, j'enfilai la robe que Lara m'avait procurée et passai un rapide

coup de brosse dans mes cheveux humides, me contentant d'un peu de gel pour éviter qu'ils frisent. Ensuite, il ne me resta plus qu'à foncer en plein désert.

Dorian avait, de manière avisée, placé le Slinky qui me servait d'ancrage en un endroit plus sûr qu'une table fragile. J'apparus au milieu d'une petite pièce dans laquelle un serviteur guettait mon arrivée. Après s'être poliment incliné devant moi, il me conduisit directement aux appartements de Dorian. À l'intérieur, je me retrouvai plongée en plein pandémonium.

Serviteurs et servantes couraient en tous sens, occupés à Dieu sait quoi. Debout devant un miroir géant, Dorian étudiait l'effet que faisait sur lui un splendide manteau de cérémonie bleu azur. Un homme dégingandé se tenait près de lui, les bras chargés de dizaines d'autres vêtements. Je reconnus en lui celui dont j'avais pris la place lors de la partie de croquet.

— Eugenie Markham ! annonça mon escorte.

Dorian ne m'accorda qu'un rapide coup d'œil.

— Lady Markham ! s'exclama-t-il. C'est si gentil à vous de... Par tous les dieux ! Elle porte du beige...

Je baissai les yeux sur ma tenue. Lara m'avait choisi une robe moulante taillée dans une soie qu'elle avait décrite comme étant de couleur « Champagne » : un ivoire chaud teinté d'or. Je n'aurais jamais imaginé que cette teinte m'irait au teint, mais apparemment ma secrétaire me connaissait mieux que moi. Le corsage sans bretelles était froncé et garni de perles iridescentes imitant une rangée de boutons sur le milieu. De la taille à l'ourlet, la jupe cascadaït en plis réguliers et brillants. La robe épousait étroitement ma silhouette, ne s'évasant légèrement qu'à hauteur de mes chevilles.

— Ma robe n'est pas « beige » mais « Champagne »..., estimai-je utile de préciser. En quoi vous chagrinerait-elle ?

— En rien. Elle est adorable. (Puis, se retournant en hâte vers son valet, il ajouta :) Cela ne va aller avec rien de tout ça, Muran. Qu'avons-nous d'autre ?

Muran y réfléchit en se mordillant la lèvre.

— Il y aurait bien cet habit en velours vert, Votre Majesté. Il y a un peu de cette couleur dans son parement. Avec une chemise ivoire, il ferait grand effet.

Dorian fit la grimace.

— La soie ou le satin serait préférable, dit-il. Apportez-le tout de même, et voyez si nous aurions pu passer à côté de quoi que ce soit d'autre. Oh ! Envoyez donc aussi quelqu'un pour faire les cheveux de Lady Markham.

— Qu'est-ce qu'ils ont, mes cheveux ?

— Ils seraient parfaits si vous sortiez de ma couche au terme

d'une nuit de passion. (Une jeune fille empressée se présenta. S'adressant à elle, Dorian me désigna d'un coup de menton.) Occupez-vous d'elle, Nia.

Nia, une petite chose à la peau olivâtre, me fit la révérence et me conduisit dans le salon où Dorian et moi avions discuté la première fois. Je ne pus voir ce qu'elle me faisait, mais elle activa ses doigts dans mes cheveux avec autant d'agilité et de rapidité que ceux du Roi de Chêne quand il lui avait fallu nouer les cordelettes autour de moi. Il ne m'était arrivé qu'une fois d'aller me faire coiffer par un professionnel. C'était à l'occasion d'un mariage auquel un ami cruel m'avait contrainte d'assister, habillée de taffetas orange. Un événement qui continuait à me donner des cauchemars.

De légers fourmillements dans mes cheveux se faisant sentir tandis que Nia travaillait, je compris qu'elle devait utiliser la magie. Ce devait être plus pratique qu'un fer à friser, mais quel désappointement cela avait dû être pour elle de découvrir qu'elle avait un don pour la coiffure, là où d'autres naissaient avec la capacité de guérir ou de faire s'écrouler des constructions...

— Et voilà, milady...

Elle m'amena jusque devant un miroir, guettant avec anxiété ma réaction. Des tresses couraient en désordre jusqu'à l'arrière de mon crâne, où le reste de mes cheveux avait été rassemblé en une queue-de-cheval haut perchée. Elle avait lissé ou bouclé les mèches qui demeuraient libres, mais d'autres petites tresses s'y mêlaient au hasard. De longues mèches lisses encadraient mon visage, légèrement bouclées à leur extrémité. Cerise sur le gâteau, certaines des tresses étaient décorées de violettes et de boutons de rose d'un ivoire sombre.

— Waouh ! m'exclamai-je.

Nia se tordait les mains avec nervosité.

— Vous aimez, milady ?

— Beaucoup !

Un sourire radieux illumina ses traits. Avec sa frêle silhouette et son visage menu, on lui aurait donné quinze ans, mais elle devait plus probablement avoir une centaine d'années.

— J'ai fait de mon mieux, assura-t-elle. Je ne savais pas comment les humains les portent.

Je la rassurai d'un sourire et lui tapotai gentiment le bras en lui assurant :

— C'est merveilleux.

Elle paraissait sur le point de défaillir de joie. Cela me fit penser à l'empressement que mettait tout le personnel de Dorian à exaucer ses moindres caprices. Leur inspirais-je moi aussi le même genre de loyauté ? Ou de peur ?

Dorian se glissa dans la pièce pour nous rejoindre, resplendissant

dans une sorte de long manteau en soie d'un vert forêt. Les passementeries qui l'agrémentaient, motifs intriqués d'ivoire, de fauve et d'or, étaient mises en valeur par le pantalon noir et la chemise ivoire qu'il portait dessous.

— Beaucoup mieux..., dit-il en me prenant la main. Suivez-moi, nous sommes en retard.

Muran et quelques autres nous emboîtèrent le pas vers la salle du trône. Dorian ne courait pas vraiment, mais son empressement témoignait d'une certaine urgence.

— Pourquoi se presser ? m'étonnai-je. N'attendent-ils pas votre bon plaisir ?

— Certes. Mais je me dois d'arriver avant les autres têtes couronnées, sous peine de créer certaines complications d'étiquette. Tout le monde devra s'incliner, à notre entrée. Seuls les monarques n'ont pas à le faire. S'ils se trouvent déjà dans la salle, cela sera gênant pour tout le monde.

— Que voulez-vous dire par « s'incliner » ? Est-ce que ça signifie que...

Un héraut venait d'ouvrir en grand les portes devant nous. D'une voix de stentor, il annonça :

— Sa Majesté le roi Dorian, de la maison d'Arkady, Maître des matières terrestres, Protecteur de Terre-de-Chêne et béni des dieux.

— Wouah ! murmurai-je tout bas.

Dorian serra brièvement ma main dans la sienne.

— En compagnie d'Eugenie Markham, reprit le héraut, également connue sous le nom d'Odile Cygne Noir, fille de Tirigan le Seigneur de l'Orage.

J'étais à peu près sûre de ne jamais m'habituer à cette appellation à rallonge, mais mon étonnement ne connut plus de bornes devant ce qui se passa ensuite. Tous ceux qui se trouvaient dans la salle tombèrent à genoux sur le sol, tête basse. Un silence de mort s'ensuivit. Lentement, d'un pas presque glissé, nous descendîmes l'allée centrale côte à côte. Je m'efforçai de regarder droit devant moi pour éviter d'avoir à poser les yeux sur cette foule servile.

Des civilisations auraient pu s'ériger et tomber durant le temps qu'il nous fallut pour rejoindre le trône. Quand nous y fûmes enfin, Dorian nous fit faire volte-face et eut un petit geste vague. Je ne sais pas comment les autres le virent, tête baissée comme ils l'étaient, mais tous se levèrent d'un bloc et le bruit de conversations mêlé à la musique reprit d'un coup. Des domestiques sillonnaient la salle, porteurs de plateaux de nourriture ou de boissons. À l'exception des quelques spectres et des quelques trolls qui sirotaient leur vin, on aurait pu se croire dans n'importe quelle réception dans le monde humain. Les hommes étaient vêtus de ces costumes d'inspiration

Renaissance qui paraissaient avoir la faveur du Roi de Chêne, mais les robes des femmes couvraient toute la gamme des modes anciennes, des manches cloches au velours en passant par les toges grecques et les gazes vaporeuses.

— Et maintenant, ma chère, annonça Dorian, nous allons devoir nous séparer.

Je quittai brusquement la foule des yeux et reportai mon attention sur lui.

— De quoi parlez-vous ?

Dorian agita vaguement la main devant lui.

— Ici sont rassemblés les nobles de plus haut rang de mon royaume, sans même parler des autres. Je dois me mêler à eux, supporter leurs minauderies, faire comme si elles m'intéressaient. Vous savez ce que c'est...

J'embrassai du regard tous ces visages de noblaillons qui m'entouraient et la panique me gagna.

— Je ne pourrais pas rester à côté de vous ? suggérai-je. Après tout, on nous croit ensemble...

— Si vous restiez pendue à mon bras toute la soirée, expliqua-t-il patiemment, j'aurais l'air possessif et inquiet. En vous laissant aller seule, je fais preuve de mon absolue certitude que vous choisirez de vous retirer avec moi pour la nuit, quelles que soient les sollicitations que vous recevrez par ailleurs.

— Oh, mon Dieu... Je vais être draguée toute la soirée.

Dorian rit gaiement.

— Ne vous inquiétez pas, c'est tout ce qu'ils oseront faire. À moins que vous les autorisiez à faire davantage. Quiconque vous touchera contre votre volonté aura à subir les foudres de ma garde au grand complet, mais aussi de la plupart de mes invités. S'en prendre à vous sous mon toit constituerait un affront intolérable à mon égard.

— Et pourtant, je pourrais apparemment repartir avec qui je le souhaite s'il m'en prenait l'envie ?

— Naturellement. Vous restez libre de votre choix.

— Cela ne serait pas une insulte à votre virilité ou à je ne sais quoi d'autre encore ?

— Un petit peu. Mais il me suffirait de choisir cinq ou six femmes et de me retirer avec elles dans mes appartements pour redorer promptement mon blason.

— Waouh ! J'ai l'impression de vous priver d'une sacrée nuit...

— Ne vous en faites pas pour ça. Je me rattraperai demain une fois que vous serez partie.

Je déglutis difficilement et observai la foule. Son badinage ne me soulagait en rien.

— Je ne connais personne..., dis-je d'une voix chargée

d'appréhension.

Dorian me prit par les bras pour me tourner vers lui et déposa sur mes lèvres un baiser léger. Je dus consciemment faire en sorte que mon corps se détende. Cela restait un choc, pour moi, chaque fois qu'il faisait cela.

— Dans ce cas, conclut-il, vous n'aurez qu'à faire connaissance...

Il s'éloigna en direction du premier groupe de convives qu'il aperçut. J'entendis une rafale de salutations exubérantes à son approche. Avec l'impression d'être stupide et empotée, je me demandai où aller et à qui parler. Je ne suis pas très portée sur les grandes fiestas. Je passe trop de temps à chérir ma solitude pour savoir comment me comporter dans un groupe de cette importance. En plus, il s'agissait uniquement de citoyens de l'Outremonde. Deux de mes phobies les plus ancrées réunies pour une interminable soirée...

— Un peu de vin ? proposa une servante qui venait d'apparaître à côté de moi.

— Oui, s'il vous plaît.

Je pris sur son plateau l'une des timbales qu'elle me présentait et avalai en hâte une gorgée d'un rouge doux et fruité. Choisisant une direction au hasard, je fis cinq pas avant d'être interceptée par un homme de grande taille des noblaillons, vêtu de velours écarlate, aux cheveux noirs et à la barbe impeccablement taillée.

— Lady Markham..., roucoula-t-il d'un ton mielleux, en s'emparant de ma main libre pour l'embrasser. C'est un tel plaisir pour moi de pouvoir enfin vous rencontrer. Je m'appelle Marcus, seigneur de Danzia, en Terre-d'Alisier.

— Bonsoir..., lui répondis-je, sachant que j'aurais oublié son nom dès qu'il aurait tourné le dos.

Sans lâcher ma main, il me toisa de la tête aux pieds. Soudain, je me surpris à regretter que ma robe soit si moulante et décolletée.

— Je dois dire, murmura-t-il, que j'ai entendu dire bien des choses sur votre beauté, mais qu'aucune d'elles ne peut rivaliser avec la réalité.

— Merci.

Je fis une tentative pour récupérer ma main, mais il s'y accrocha fermement.

— La noblesse de ma famille remonte au temps de la migration dans ce monde-ci, poursuivit-il. Nous sommes renommés pour engendrer de farouches guerriers. La magie se manifeste fortement dans notre lignée, en relation généralement avec l'un des éléments. Mes propres talents me rendent maître de l'air.

Comme pour souligner ses propos, une douce brise jaillie de nulle part vint caresser mes bras.

— Mes descendants hériteront d'un domaine prospère, reprit-il.

Ma maison a toujours servi la royauté. Moi-même, je suis un ami proche et personnel de Katrice, Reine d'Alisier. Elle est une puissante alliée.

Je compris alors qu'il était en train de dérouler son pedigree pour moi, avec concision et efficacité, à la façon d'un éleveur faisant l'article de son meilleur reproducteur. J'ouvris la bouche, prête à lui signifier que je n'étais pas intéressée, mais il me prit de vitesse en enchaînant :

— Certains hommes pourraient redouter d'avoir une guerrière pour épouse. Ils pourraient chercher à avoir la mainmise sur vous pour utiliser vos pouvoirs à leur profit. (Il inclina la tête et jeta un regard éloquent à Dorian, occupé à discuter avec une grande femme à la peau sombre, avant d'ajouter d'un air entendu :) Pas moi. Jamais je ne vous utiliserai pour parvenir à mes propres fins. Vous régneriez à mes côtés en égale, partageant la responsabilité de l'éducation de nos enfants.

Le toupet ! Nous n'en étions même pas à notre premier rendez-vous... D'un geste sec, je parvins enfin à lui subtiliser ma main.

— Merci à vous, mais tout ceci est un peu... précipité, répondis-je. J'ai été heureuse de pouvoir discuter avec vous.

Une profonde anxiété se peignit sur ses traits.

— Mais..., protesta-t-il. Je n'ai même pas eu le temps de vous parler de mes talents d'amant qui m'ont bâti une réputation de...

— On m'attend... Désolée !

Je reculai de deux pas, tournai les talons et faillis entrer en collision avec un autre homme. Derrière lui, d'autres encore trompaient l'attente plus ou moins discrètement. Je compris alors que celui que j'avais sous le nez avait patiemment attendu que je remballe Marcus pour tenter sa chance.

— Lady Markham, c'est un tel plaisir pour moi de pouvoir enfin vous rencontrer...

Après cela, je perdis plus ou moins la notion du temps. Je ne parvins pas à aller beaucoup plus loin dans la salle et mon gobelet de vin demeura intouché. Je réussis à écouter poliment chacun de ces types, même s'il m'arriva de caresser l'idée de voir jusqu'où je pouvais transgresser les règles d'hospitalité de Dorian sans créer d'esclandre. Pourtant, bien que m'ennuyant ferme, je sus museler mes instincts de rébellion et me conduire correctement.

Au bout de deux heures environ, j'aperçus Shaya, la guerrière aux cheveux noirs qui m'avait capturée lors de mon premier séjour en Terre-de-Chêne, qui marchait seule à travers la pièce. Repoussant mon soupirant du moment, je fis semblant de ne pas voir celui qui voulait lui succéder et me dépêchai de la rejoindre.

— Hé, Shaya ! l'interpellai-je. Comment va ?

Elle me dévisagea d'un air interloqué, ce qui n'avait rien pour me surprendre étant donné que je ne lui avais plus adressé la parole depuis notre première rencontre houleuse. La jupe de sa robe en velours bleu nuit était longue, ses manches moulait ses bras jusqu'aux poignets et son décolleté haut était des plus sages. Sans connaître toute son histoire, j'avais appris qu'elle était la fille cadette de quelque noble ayant choisi pour s'émanciper la carrière militaire en devenant officier dans la garde de Dorian.

— Lady Markham..., me répondit-elle. (Une certaine curiosité se lisait sur son visage.) Que puis-je pour vous ?

— Oh ! Rien de précis. J'ai pensé qu'on pourrait... vous savez : parler un peu toutes les deux.

Arquant gracieusement un de ses délicats sourcils, elle considéra brièvement le groupe de convives masculins que je venais de délaisser, avant de se retourner vers moi avec un demi-sourire.

— Il me semble, dit-elle, que vous ne manquez pas d'invités à qui parler.

— S'il vous plaît..., insistai-je. Je sais que nous ne sommes pas amies, mais parlez un peu avec moi comme si nous l'étions. Juste pour une minute. J'en ai ras le bol. J'ai besoin d'un break. J'en ai tellement assez de m'entendre dire à quel point est impressionnant le domaine de chacun de ces messieurs... sans parler d'autres de leurs attributs.

Elle laissa éclater un rire doux et généreux. Glissant son bras sous le mien, elle m'entraîna à travers la salle, comme si nous étions réellement devenues les meilleures amies du monde.

— J'ai entendu tant d'histoires relatant les dangers dont vous avez triomphé, s'amusa-t-elle. Et pourtant, finalement, c'est une bande de nobles aux abois qui vous fait reculer...

Elle m'accorda les quelques minutes de répit que je lui avais réclamées. Nous discutâmes de choses et d'autres. Et ce faisant, je pris conscience de ceci : Shaya était vraiment drôle. Et intelligente. Et... sympa. J'avais vu en elle, après notre première rencontre, une espèce de garce bégueule, en partie parce qu'elle m'avait faite prisonnière, mais aussi sur la foi de notre antagonisme lors du repas partagé avec Dorian. Et pourtant, à présent, nous sympathisions toutes deux comme si de rien n'était, rivalisant avec moi d'esprit et de drôlerie.

— Je dois y aller, Rurik me cherche..., annonça-t-elle enfin en me lâchant le bras. (Elle me sourit de nouveau, amusée et compatissante à la fois, avant d'ajouter :) Arrangez-vous pour les supporter encore un peu. Ils ne sont qu'une nuisance passagère.

Je secouai la tête d'un air dubitatif et répondis :

— Ils sont si directs... Ils vont droit au but ! C'est... étrange.

Je me rappelai alors comment Kiyō et moi nous étions moqués de l'hypocrisie des techniques de drague. À cet instant, pourtant, un

peu moins d'honnêteté aurait eu ses charmes à mes yeux.

— Alors, me conseilla Shaya, soyez directe vous aussi. Si vous êtes trop gentille, ils penseront qu'ils ont encore une chance et ils réessaieront une autre fois. La plupart considèrent que vous faites désormais partie de la noblesse de haut rang. Un peu d'arrogance est attendue de votre part. Ils ne penseront pas que vous êtes mal élevée.

Je la remerciai et la regardai s'éloigner. Sitôt après, je sentis qu'on me tapait sur l'épaule. Un soupir m'échappa. Le temps était venu d'affronter de nouveau les loups.

Il s'avéra plus exactement qu'il s'agissait d'un renard.

— Hé ! m'exclamai-je. Jolies, les fringues !

Kiyo se tenait devant moi, habillé d'un smoking taillé sur mesure. Ses lignes nettes, noires et blanches, formaient un contraste saisissant dans l'éventail des couleurs arborées par les autres hommes.

— C'est pour toi que je les ai choisies, répondit-il. Je me suis dit que cela te changerait du velours et de la soie. Quant à toi... (Ses yeux brumeux s'attardèrent un instant sur moi.) J'ai entendu un tas de mecs s'extasier sur ta robe ce soir.

— Tu es là depuis un moment ? Et tu n'es pas venu me voir ?

Kiyo sourit.

— Tu n'avais pas l'air très disponible.

— Eh bien, tu n'as qu'à rester avec moi, maintenant que tu es là. Peut-être qu'ils me ficheront la paix s'ils s'imaginent que je suis occupée avec toi.

Nous nous trouvâmes un petit banc pour deux le long d'un mur, garni de coussins recouverts de brocart. Je soupirai et posai ma tête sur son épaule. Kiyo passa un bras autour de moi.

— Ce soir, dis-je avec envie, j'aurais aimé être en patrouille comme je le fais habituellement. Combattre les esprits et *tutti quanti* n'est pas aussi épuisant que tout ça.

— Tucson reste donc sans défense, ce soir ?

— Roland s'en occupe, au grand désarroi de ma mère. Reste à espérer que ma présence ici suffira à détourner suffisamment l'attention des noblaillons.

Nous restâmes un moment assis en silence, à observer la foule autour de nous. Cela me rappela le bar où nous nous étions rencontrés : seuls sans l'être vraiment. Comme dans toute autre réception, l'ivresse gagnait les invités. Les impudiques scènes de contact sexuel habituelles aux noblaillons se multipliaient peu à peu. Nombre de convives dansaient, là où ils le pouvaient, évoluant en longues enjambées gracieuses qui me rappelaient les danses de salon que je connaissais.

— J'ai beaucoup pensé... à ce qui s'est passé cette nuit, reprit enfin Kiyo.

— Ah oui ? dis-je en tournant les yeux vers lui. Il m'est arrivé une ou deux fois d'y penser aussi.

— Tu étais... je ne sais pas. Je ne t'avais jamais vue comme ça. Non pas que nous l'ayons déjà fait beaucoup ensemble, mais... Waouh ! Tu m'as vraiment marqué pour de bon, tu sais ?

— C'était une mauvaise chose ?

— Non, répondit-il en souriant. Je ne le pense pas. (Il effleura mon menton. Il releva mon visage vers lui et ajouta :) Mais que s'est-il passé ? Comment un cauchemar a-t-il pu te faire cet effet-là ?

Je détournai les yeux avant de répondre tout bas :

— Ce n'était pas exactement un cauchemar.

— Alors, c'était quoi ?

— Juste un rêve... ou plus exactement un souvenir. Au sujet de mon père. Et de la magie.

— Que s'est-il passé ?

— Je... eh bien, c'est dur à expliquer.

— Eugenie...

Je l'interrompis, sans me départir de mon humeur joviale et légère.

— Oublie ça. Au moins pour ce soir, OK ? Ce n'est pas le bon moment. Nous pourrons en reparler plus tard.

Kiyo hésita un instant, puis acquiesça en hochant la tête. Je rapprochai mon visage du sien. Il posa ses lèvres sur mon front, avant de descendre le long de ma joue. Je fermai les yeux et soupirai, me délectant des baisers qu'il déposait sur le côté de mon cou. Nous nous tournâmes l'un vers l'autre, et nos bouches se joignirent, comme aimantées par une force mystérieuse. Pendant le temps de ce baiser, j'oubliai tout des propositions dingues qui m'avaient été faites dans la soirée. Il n'y avait plus que ça : Kiyo et moi.

— Pas de pelotage..., le prévins-je en le voyant diriger timidement les mains vers des zones strictement privées. Je me fiche de savoir que tout le monde fait ça et que personne n'y prêtera attention.

— Alors, allons dans un endroit plus discret, suggéra-t-il en dessinant sous ses baisers la courbe de mon épaule.

— Je ne peux pas. Tu sais que je dois quitter la soirée en compagnie de Dorian. (Le voyant ouvrir la bouche pour protester, je m'empressai de préciser :) Il ne se passera rien entre nous. C'est juste pour sauvegarder les apparences. Nous pourrons nous voir demain, si tu veux.

Après y avoir réfléchi, Kiyo acquiesça.

— D'accord, dit-il. Mais laisse-moi te dire au revoir dignement.

Il revint à la charge, et nous continuâmes à nous embrasser ainsi jusqu'à ce qu'une voix s'élève.

— Les dieux savent que j'ai vu nombre de choses étranges, dans ma vie. Mais jamais je ne me serais attendu à voir un jour un Kitsune essayer de se couronner roi par-dessus nos têtes...

La surprise nous fit nous redresser et lever les yeux. Je ne m'étais pas attendue qu'un autre prétendant vienne nous déranger alors que j'étais si manifestement occupée avec Kiyo.

Aeson se tenait devant nous.

Chapitre 21

Je bondis sur mes jambes. Le regard suffisant du Roi de Saule posé sur nous suffit à faire jaillir la colère en moi. Une lourde couronne sertie de pierreries était posée sur ses cheveux bruns. Il portait une sorte de veste de smoking en satin très ajustée.

— Ne me dévisagez pas ainsi, Lady Markham..., me prévint-il d'une voix agréable et hostile à la fois. Dorian ne vous protégera pas si vous semez les ennuis sous son toit, aussi bonne maîtresse puissiez-vous être pour lui.

— Pas grave. Je devrai simplement vous tuer ailleurs.

— Vos plans n'ont pas si bien marché que cela, la dernière fois.

— Les vôtres non plus.

Aeson me foudroya d'un regard méchant et reprit :

— Cette robe est exquise, savez-vous ? Elle épouse magnifiquement les moindres courbes de votre corps.

D'instinct, je croisai les bras.

— Ne me faites pas perdre mon temps en compliments inutiles.

— Je me contente de venir déposer une enchère pour me porter acquéreur de votre beauté, comme tant d'autres ici.

— Ah oui ? Vous n'avez donc pas fait attention ? Leurs compliments non plus n'ont pas eu d'effet sur moi.

— Bah ! Ce sont de petits seigneurs insignifiants et des sangsues avides de grappiller quelque pouvoir, dit-il en ricanant. Ils se murmurent entre eux que vous écarterez tous ceux qui se présentent à vous simplement parce que vous n'avez pas encore été approchée par quelqu'un qui en vaut vraiment la peine.

En disant cela, il avait jeté un regard oblique à Kiyo.

— Ou peut-être est-ce simplement parce que je suis déjà avec Dorian ? ajoutai-je. Même si ça ne change rien à l'affaire. Je préférerais baiser avec ce troll que vous voyez là plutôt que de vous approcher de trop près.

— Je pense que j'aimerais bien voir ça, surtout qu'il vous arrive aux genoux.

— Si c'est l'endroit de votre discours où vous allez me faire comprendre à quel point vous êtes bien monté, épargnez votre salive. Il n'y a rien que vous puissiez me dire pour me donner envie

d'approcher de votre lit. Alors, laissez tomber et barrez-vous.

Ses traits se figèrent. Un sourire glacial et sardonique joua sur ses lèvres.

— Je suppose, répondit-il, que je n'ai rien à répondre à cela. Mais peu importe. Je ne serai pas seul cette nuit.

Il fit un pas de côté, se pencha à peine et inclina la tête. Je suivis la direction empruntée par son regard à travers la salle. Jasmine Delaney se trouvait au milieu d'un groupe de nobles. Elle nous observait, une expression indéchiffrable sur le visage. Une longue robe, chargée de brocart et de bijoux, enveloppait sa forme frêle. Ses yeux gris me parurent encore plus énormes que lors de notre précédente rencontre.

Je serrai les poings, me rappelant l'expression affichée par le visage de ma mère lorsqu'elle m'avait raconté sa captivité. Le portrait d'une jeune fille solitaire, égarée dans un monde de fantaisie, flottait également dans mon esprit.

— Je vous *tuerai*, espèce de salaud ! Mais d'abord, je ferai en sorte que vous me suppliiez de le faire.

Voilà que je me mettais à parler comme Volusian...

— Eugénie..., intervint Kiyō à mi-voix en posant la main sur mon poignet.

Sans doute craignait-il que je fasse quelque chose de stupide. Une peur légitime.

Aeson, lui, ne parut pas concerné.

— Ce sont là des mesures extrêmes, non ? reprit-il. Surtout lorsque de bien plus simples sont envisageables.

— Par exemple ?

Haussant les épaules, il lança négligemment :

— Je pourrai vous la rendre dès demain, si vous la voulez.

— Laissez-moi deviner... Si je la remplace auprès de vous ?

— Aucun engagement de ce genre. Venez à moi juste pour la nuit de Beltane. Une seule nuit, et vous pourrez repartir librement toutes les deux dès demain. Une offre alléchante... Surtout si l'on considère qu'il y a encore parmi ceux qui sont ici des têtes brûlées qui envisagent de vous enlever pour une période bien plus indéterminée. Étant donné la piétaille qui vous a approchée ce soir, vous pourriez faire un bien plus mauvais choix. Je suis puissant, riche, influent : un époux digne d'intérêt.

Je toisai Aeson de la tête aux pieds, reportai mon attention sur Jasmine qui ne nous quittait pas des yeux, puis de nouveau sur lui.

— Je pense, dis-je, que je préfère quand même vous tuer.

Il s'inclina de manière ironique devant moi, le visage de marbre, avant de conclure :

— Il me tarde d'y être. (Il parut sur le point de prendre congé,

puis se ravisa en jetant à Kiyo un regard songeur.) Vous pourriez en choisir un pire que lui pour être le père de votre enfant, dit-il d'une voix fielleuse. Il a déjà prouvé qu'il en est capable.

Cette fois, Aeson s'éloigna de nous et rejoignit son groupe. Glissant un bras autour de Jasmine de manière possessive, il se pencha sur elle et l'embrassa avec fougue, pressant son corps contre le sien. Étant donné leur différence de taille, il donnait ainsi l'impression de molester une enfant ; ce qu'en fait, elle devait être encore. Maudite puberté...

La colère noire que m'inspira ce spectacle se mua en un sentiment d'appréhension quand je me retournai vers Kiyo. L'expression que je découvris sur son visage fit se nouer mon cœur comme une boule de glace en moi.

— De quoi est-ce qu'il parle ? m'étonnai-je.

Il commença à ouvrir la bouche, puis se ravisa, revenant apparemment sur ce qu'il avait été sur le point de dire. Mon incrédulité explosa en un cri rageur.

— Kiyo ! C'est là que tu dois me dire qu'il n'est qu'un baratineur et que tu n'as aucune idée de ce dont il parle !

— Eugenie..., articula-t-il difficilement.

— Oh, mon Dieu ! (Je me détournai. La glace en moi avait fondu et me mettait le cœur au bord des lèvres.) Tu as un gosse dont tu ne m'as jamais parlé, c'est ça. Un gamin dont tu ne m'as jamais parlé.

— Non. Pas encore.

Je bondis comme une furie.

— Comment je suis censée compren... (Je me figeai et ajoutai tout bas :) Maiwenn. Maiwenn est enceinte.

La pauvre Maiwenn, malade et faible... J'avais entendu un tas de commentaires et d'allusions sur son état sans jamais faire le lien. Cela en disait long sur ma distraction ces dernières semaines. Les noblaillons ne tombent pas réellement malades. Ils peuvent être tués au combat, mourir d'une plaie infectée ou succomber au grand âge. C'était à peu près tout.

À l'instant même, à l'autre bout de la salle, elle était assise parmi d'autres, en train de discuter, souriante, mais d'une pâleur maladive que ne parvenait pas à cacher son maquillage. Sa robe lâche et volumineuse masquait les détails de son corps. Celle qu'elle avait portée chez moi, quoique moins luxueuse, avait été aussi peu révélatrice. Maiwenn préférait dans son état ne pas trop exposer son corps.

— Tu aurais dû me le dire, murmurai-je.

— Oui, répondit-il simplement. J'aurais dû.

— Tu aurais dû me le dire ! répétais-je à voix haute et forcée.

Le bruit ambiant masquait en grande partie ma voix, mais

certains convives, parmi les plus proches, nous jetèrent des regards intrigués.

— Chut..., m'intima Kiyo en me prenant le bras. (Fermement, il nous fit pivoter vers le mur et poursuivit :) J'attendais le bon moment. La situation était tellement incertaine entre nous... Je voulais que notre relation repose sur des bases stables avant de te le dire.

— Tu t'es vraiment imaginé que me dire ça maintenant pouvait aider à établir ces « bases stables » ? Qu'as-tu fait de toute ta rhétorique sur l'indispensable honnêteté ?

— Et comment l'aurais-tu pris ? demanda-t-il avec le plus grand calme. Tu avais déjà suffisamment de mal à encaisser qu'il y avait eu quelque chose entre elle et moi...

— Non, certainement pas.

— Eugénie... Je le lis sur ton visage chaque fois que son nom est mentionné.

— Je m'en fiche ! Ça, c'est un gros morceau à avaler.

Kiyo secoua la tête d'un air découragé.

— C'est du passé, insista-t-il. Elle et moi ne sommes plus ensemble. Nous sommes amis, maintenant. C'est avec toi que je suis.

— Et alors ? Tu comptes ne rien faire pour ce bébé parce que vous ne couchez plus ensemble, sa mère et toi ?

— Non ! Bien sûr que non... Je serai là pour le bébé, et j'aiderai Maiwenn autant qu'il le faudra.

— Alors, conclus-je sèchement, ce n'est pas du passé. C'est ton avenir. *Mon* avenir aussi, au cas où tu envisagerais de rester avec moi.

Son visage se fit plus grave encore qu'il ne l'avait été.

— Tu as raison, admit-il après un long silence. C'était mal de ma part. Je suis désolé. Je pensais te protéger.

Je laissai fuser un rire amer, dangereusement proche du sanglot, et répliquai :

— Ouais... Tout le monde veut me protéger, ces temps-ci. Mes parents m'ont sorti la même rengaine. Vous vous imaginez que si je n'entends pas parler de ce qui vous gêne, alors le problème cessera d'exister. Mais tu sais quoi ? Le problème *existe*, et je finis *toujours* par être mise au courant. Et je n'ai plus qu'à regretter de ne pas l'avoir appris de la bouche des gens que j'aime !

Tournant les talons, je m'apprêtais à m'éloigner, mais Kiyo me rattrapa par l'épaule. Je me débattis pour lui échapper.

— Ne me touche pas ! lançai-je d'un ton menaçant. Nous en avons terminé, toi et moi.

— Que veux-tu dire ?

— À ton avis ? Tu t'imagines que je vais me contenter de garder le sourire et de passer l'éponge ? J'arrive à peine à pardonner à mes parents, alors que je les ai connus toute ma vie. Toi, je ne te connais

que depuis un mois à peine. Ça ne compte pas beaucoup.

Cela le fit tiquer. Sa main posée sur mon épaule retomba.

— Je vois, dit-il froidement, en se rembrunissant. Alors, j'imagine qu'il n'y a rien à ajouter.

— Rien.

Nous restâmes là un moment, à nous regarder. De la flamme qui avait jusqu'alors couvé en permanence entre nous, il ne restait rien qu'un abîme vide et froid. Je fis brusquement volte-face et me précipitai droit devant moi, sans savoir où j'allais. Des soupirants empressés tentèrent de m'arrêter, mais je les repoussai sans ménagement, manifestant finalement cette arrogance que Shaya m'avait conseillée. Pour l'heure, j'aurais été bien incapable de les supporter.

C'en était trop pour moi. Tout : la cour empressée qu'on me faisait, mon prétendu héritage, Aeson et Jasmine, Maiwenn et Kiyo.

Oh, Seigneur ! Kiyo... Pourquoi m'avait-il fait ça ? J'avais tenté de l'effacer de ma vie après notre première nuit ensemble, et il était parvenu à faire en sorte que je m'intéresse de nouveau à lui. Cela rendait cette rupture deux fois plus pénible encore. Les serments de la nuit précédente me revenaient comme un boomerang : « *Tu es à moi.* »

Apparemment, non. Je me figeai d'un coup au beau milieu de la salle, sans savoir où aller. Désorientée comme je l'étais, j'avais oublié où se trouvait la sortie. Le trône était là, dans ce coin, ce qui signifiait...

— Yo, Odile ! Sacrée teuf, pas vrai ?

Mes tentatives de repérage venaient d'être interrompues par l'approche de Finn. Je ne m'étais toujours pas habituée à son apparence outremondienne nettement plus humaine.

— Finn ! Tu tombes bien. J'ai besoin que tu m'emmènes hors d'ici.

Finn fronça les sourcils et se récria :

— Tu ne peux pas partir déjà. L'étiquette veut que...

— J'emmerde l'étiquette ! Sors-moi d'ici. Je veux être seule.

Sa jovialité coutumière s'estompa.

— Bien sûr. Suis-moi.

Au lieu de m'entraîner vers l'entrée principale, il me conduisit jusqu'à une petite porte, dans un coin. Des odeurs délicieuses s'en échappaient. Il s'agissait d'une sorte de passage de service menant aux cuisines. Quelques domestiques affairés nous jetèrent des regards étonnés en nous voyant remonter les couloirs et passer devant des alignements de fours, mais Finn poursuivit sa route avec détermination. Les gens ont tendance à ne pas vous poser de questions si vous leur laissez croire que vous savez où vous allez.

Avec un geste cérémonieux du bras, il me fit entrer dans une

alcôve à l'écart de l'agitation des cuisiniers. Des crochets garnis de vêtements et de manteaux pendaient au mur. Je compris qu'il devait s'agir d'une sorte de vestiaire où le personnel laissait ses effets personnels.

— Ça t'ira ? s'enquit Finn en me désignant un banc.

— Oui. Merci. Tu peux partir, à présent.

Je m'assis et serrai les bras contre moi.

— Mais..., protesta-t-il. Tu ne veux pas que je...

— Laisse-moi, Finn. (Il y avait des larmes dans ma voix. Je les entendais.) S'il te plaît.

Il m'adressa un regard triste, presque peiné, et puis il s'en alla.

Mes larmes prirent leur temps pour arriver, et même quand elles se décidèrent à couler, elles ne le firent qu'avec difficulté. Il n'y en eut que deux pour rouler au bas de mes joues. Aux prises avec l'élémentaire de boue, je m'étais sentie vulnérable, mais c'était une autre forme de vulnérabilité que je ressentais à présent, dont les conséquences étaient plus mentales que physiques.

Mon cœur souffrait à cause de Kiyo. Aeson me donnait des brûlures à l'estomac. Ni l'un ni l'autre de ces maux ne paraissait devoir trouver de remède rapidement.

Je restai ainsi un temps indéterminé à me morfondre avant que Dorian se décide à me rejoindre. Je ne le vis qu'à peine, en périphérie de mon champ de vision, mais son odeur de cannelle l'avait trahi. Il vint s'asseoir à côté de moi et demeura longtemps sans rien dire. Finalement, je sentis qu'il posait le bout de ses doigts doucement sur ma joue, essuyant une de mes larmes.

— Que puis-je faire ? demanda-t-il.

— Rien. À moins de me laisser trahir votre hospitalité et faire certains dégâts parmi vos invités.

— Ah, ma douce... Si c'était possible, il y a longtemps que j'aurais moi-même étranglé quelques membres de ma noblesse, pour ne plus avoir à écouter leurs âneries.

— À quoi sert-il d'être roi, dans ce cas ?

— À pas grand-chose. À bien manger, peut-être ?

— Vous tournez tout à la rigolade.

— La vie serait trop pénible, sans cela.

— Oui. Je suppose que oui.

Le silence retomba entre nous jusqu'à ce que Dorian appelle quelqu'un par son nom. Un instant plus tard, un serviteur harassé nous rejoignit.

— Amène-nous un peu de ce gâteau au chocolat que Bertha a préparé, ordonna-t-il. Deux parts.

L'homme s'empessa de s'exécuter.

— Je n'ai pas faim, marmonnai-je.

— Vous aurez faim.

Le gâteau arriva. C'était une de ces pâtisseries sans farine qui tiennent davantage du chocolat au gâteau que du gâteau au chocolat. Chaque part baignait dans une flaque de sauce à la framboise. Je me surpris à manger la mienne jusqu'à la dernière miette.

— Ça va mieux ? demanda Dorian.

— Oui.

— Vous voyez ? Je vous l'avais dit. Rien de tel qu'une nourriture de roi.

En me débarrassant de l'assiette sur le sol, je m'efforçai de verbaliser une idée qui avait lentement fait son chemin dans les profondeurs de mon cerveau. Une idée qui n'aurait probablement pas fait surface si je n'avais pas été aussi furieuse contre Kiyo et Aeson. En fait, ce devait être la proposition grotesque du Roi de Saule qui me l'avait inspirée.

— Dorian ?

— Oui ?

— La première fois que nous nous sommes rencontrés... vous m'avez dit que si j'acceptais de coucher avec vous, vous m'aideriez à libérer Jasmine. Votre offre tient-elle toujours ?

Pour la première fois depuis que je le connaissais, je vis une expression d'étonnement s'afficher sur son visage. Je ne fus pas peu fière de comprendre que j'étais finalement parvenue à le prendre par surprise.

— Eh bien, eh bien..., dit-il dans un souffle. Voilà qui est inattendu. Ainsi, le désespoir et la fureur me vaudraient finalement ce que mes charmes ne m'ont pas obtenu ?

Je sentis mes joues s'enflammer.

— En fait, non..., protestai-je mollement. Ce n'est pas du tout...

— Non, m'interrompit-il de manière abrupte. L'offre ne tient plus.

— Mais je pensais...

— Je vous ai vue vous disputer avec Aeson et le Kitsune. Je refuse que vous vous décidiez à me rejoindre dans mon lit uniquement pour vous venger d'eux.

Je compris que d'une certaine façon il avait vu juste. Pour moi, c'était un moyen de leur rendre la monnaie de leur pièce. Aeson pour avoir exhibé Jasmine devant moi, Kiyo pour m'avoir brisé le cœur.

— S'il vous plaît..., le suppliai-je. Je le ferai. Je... je... ça ne me fait rien. Et de toute façon... je dois récupérer Jasmine. Je ne supporte plus de la savoir entre ses pattes.

Dorian garda le silence durant une éternité.

— Très bien, dit-il enfin.

Je tournai vivement la tête vers lui.

— Vous êtes sérieux ?

— Certainement. Nous irons dans ma chambre et nous verrons bien comment vous vous débrouillez.

— Comment je..., répétais-je, interloquée. Qu'est-ce que ça veut dire, au juste ?

Notre marché dépendait-il, dans son esprit, de la qualité de mes « performances » au pieu ?

Dorian me gratifia d'un sourire pour toute réponse et conclut :

— Je vais vous envoyer Nia pour vous accompagner jusqu'à ma chambre. Je dois me montrer encore un peu. Je vous rejoindrai dès que possible.

Nia me rejoignit comme par magie tout de suite après son départ et fit ce que son maître lui avait ordonné. Une fois seule dans sa vaste chambre, je fis les cent pas en m'efforçant de m'habituer à l'idée d'avoir une relation sexuelle avec un membre à part entière des noblaillons. Ce serait une partie de plaisir, tentai-je de me convaincre. Pas de quoi en faire un plat. J'avais juste à me laisser faire. Pas de maladie vénérienne à redouter. Je ne pouvais pas tomber enceinte. Une seule nuit, et je pourrais me venger de ce salaud d'Aeson et de sa suffisance. De plus — Dorian l'avait bien compris —, je prendrais ainsi également ma revanche sur Kiyo. Peut-être, avec un peu de chance, coucher avec le Roi de Chêne m'aiderait-il à remplir le vide immense et douloureux que sa trahison avait laissé en moi ?

— Vous admirez la vue ? me demanda Dorian quand il fit finalement son entrée.

Je me tenais devant la grande baie panoramique, en train de regarder mon reflet dans le verre obscurci.

— Je ne suis jamais venue ici en plein jour, répondis-je. Je ne sais pas à quoi ressemble la vue.

— Elle est magnifique. Vous la verrez demain matin.

J'imaginai que oui. Dorian retira son lourd manteau et se versa un verre de vin avant d'aller se vautrer sur la pile de coussins qui garnissait son lit. Le geste tenait plus d'un aveu d'épuisement que d'une invite à l'amour... À cet instant, jamais il ne m'avait paru aussi ordinaire, aussi humain.

— Vous avez l'air fatigué, dis-je en m'appuyant de l'épaule contre un des pilastres du lit pour le dévisager.

Dorian laissa longuement fuser son souffle avant de me répondre.

— C'est une lourde tâche que celle qui consiste à répondre aux sollicitations de ses propres admirateurs. Comme vous avez pu vous en rendre compte vous-même. Comment avez-vous trouvé votre première réception royale ? Dites-moi à qui vous avez parlé. Votre soirée a dû être bien plus fastidieuse que la mienne.

Précautionneusement, je m'assis au bord de son lit et commençai à le lui raconter. Je lui livrai mon opinion sans détour et lui donnai autant de détails que possible sur chacune de mes rencontres. Les noms m'échappaient, mais Dorian identifiait sans difficulté les coupables sur la base d'autres informations. Mon récit et mes avis provoquèrent chez lui une telle hilarité qu'il faillit se mettre à pleurer.

Se redressant avec grâce, il se glissa sur la courtepoinle en satin pour venir s'asseoir à côté de moi.

— Pauvre, pauvre petite chose..., me plaignit-il. Pas étonnant que vous aimiez nous donner la chasse. Encore dois-je vous confesser qu'après ma soirée tout aussi harassante que la vôtre, je vous glisserais volontiers les noms de vos prochaines victimes...

— Vous ne devriez pas dire des choses comme ça.

Secouant la tête, il se mit à rire.

— Restez ici suffisamment longtemps et vous finirez par les dire aussi.

Dans ces yeux vert et doré rivés sur moi brillait une lueur d'affection et de désir mêlés. L'espace d'un instant, je pus presque croire que Dorian me désirait pour moi-même et non à cause de ma fertilité d'humaine ou de mes liens avec une certaine prophétie.

La main posée sur ma nuque, il m'embrassa et il fut trop tard pour me poser des questions. Ce n'était plus une première, pour moi. Ses lèvres gardaient la même douceur soyeuse, cette précision et cette maîtrise auxquelles je m'étais habituée. Ce baiser, comme les autres, me fit son petit effet, mais la conclusion inévitable à laquelle il devait mener pesait lourdement sur moi. Je sentis mes lèvres faiblir, mais je parvins à donner le change. Je pouvais faire cela. C'était facile, non ?

Dorian m'allongea doucement sur le lit, sans cesser de m'embrasser, laissant son corps reposer partiellement sur le mien. Sa chaleur et son contact éveillèrent un certain plaisir en moi, même si une part de moi-même se mit à soupirer après Kiyo et qu'une autre me bombardait de tout ce que j'avais pu entendre de négatif sur les noblaillons au cours de ma vie. Mon souffle se fit court, mais ce ne fut pas sous l'effet de la passion. *Non ! Pas ça !* me sermonnai-je en ordonnant à mon corps de se détendre. *Ce n'est que Dorian. Il n'y a rien à craindre.* Pourtant, j'avais bel et bien peur. Ce que nous étions en train de faire ne me semblait pas bien. Je ne pouvais m'y résoudre, quand bien même j'aurais su n'avoir aucune raison de m'y opposer. J'étais habituée aux noblaillons, dorénavant. On me donnait chez eux des titres de noblesse. Je souhaitais apprendre leur magie. Je voulais à tout prix tuer Aeson. Et pourtant, pour une raison ou pour une autre, quelque chose en moi refusait de consentir à cette ultime...

Dorian mit fin au baiser et se rassit au bord du lit.

— C'est exactement comme je le pensais, dit-il. Vous ne voulez

pas faire cela. Vous avez peur de moi.

Je me redressai à moitié en prenant appui sur mes coudes, puis déglutis difficilement et m'efforçai de discipliner mon souffle.

— Ne m'aviez-vous pas prédit que lorsque je vous rejoindrais dans votre lit, j'aurais peur de vous ?

— Pas peur à *ce point*. De toute façon, votre cœur est dans la confusion, ce soir.

Dorian se leva et alla se verser un nouveau verre de vin. En le sirotant, il alla se poster devant la baie vitrée. Comme je l'avais fait avant lui, il se perdit dans la contemplation de la nuit.

— Qu... que faites-vous ? balbutiai-je.

— Je vous l'ai déjà dit. Je ne prends pas de femmes qui ne veulent pas de moi.

Il me parlait le dos tourné, mais le ton de sa voix semblait aussi insouciant qu'à l'accoutumée. Comme si tout n'était toujours qu'une vaste blague. Je me demandai s'il était fâché, mais j'aurais été incapable de le dire.

— Euh... attendez un peu ! (Je me précipitai hors du lit. Quand je l'eus rejoint, je m'agrippai si brusquement à son bras que je faillis renverser le vin.) Qu'êtes-vous en train de me dire ? insistai-je. Nous *devons* le faire ! Je vous jure que cela n'a aucune importance. C'est ce que je veux vraiment !

— Peut-être. Vous ne me regardez pas comme vous regardiez le Kitsune, mais il m'est arrivé de sentir votre désir pour moi. Toutefois, c'est une flamme fugace, et je ne peux pour l'instant gagner contre cette part de vous-même qui vous ordonne de ne pas vous soumettre à un Étincelant.

— Ne pourrions-nous pas laisser de côté cette part-là ?

Dorian se mit à rire et me caressa la joue.

— Je vous adore... Vous savez cela ? Je suis tellement heureux de vous avoir rencontrée.

— S'il vous plaît, Dorian..., suppliai-je, anxieuse et désespérée. Je veux récupérer Jasmine. Nous devons le faire.

— Nous ne ferons rien de tel, répondit-il fermement. Du moins pas cette nuit, j'en ai peur. (Il alla se réinstaller sur les coussins, près de la tête de lit, où il se trouvait précédemment.) Je vais cependant vous proposer un arrangement, reprit-il. Nous allons différer notre marché jusqu'à ce que vous soyez prête. En échange de ce délai de grâce, j'ajoute cette condition que nous irons affronter Aeson uniquement lorsque vous aurez suffisamment progressé dans le maniement de votre magie.

— Cela pourrait prendre un certain temps..., protestai-je en songeant à la morne vanité de nos dernières leçons.

— Cela prendra le temps qu'il faudra. Vraiment, si vous

souhaitez mettre tous les atouts de votre côté pour vaincre le Roi de Saule, vous avez tout intérêt à en apprendre le plus possible sur vos pouvoirs, même si ce n'est pas grand-chose. Vos armes sont puissantes, mais si elles viennent à vous faire défaut...

J'aurais voulu me battre pied à pied avec lui, parvenir à le convaincre qu'il m'était impossible d'attendre aussi longtemps. La magie pouvait aller se faire foutre ! Et mes résistances de vierge effarouchée aussi ! Nous n'avions qu'à simplement en terminer vite fait bien fait avec la partie sexuelle de notre marché et ensuite aller chercher Jasmine.

Mais je savais au fond de moi qu'il avait raison. À tous les niveaux. Il ne méritait pas de devoir se contenter de mon corps sans que mon esprit y habite, et j'avais besoin de tous les atouts dont je pouvais disposer.

— Dans ce cas, conclus-je avec fatalisme, puisqu'il ne se passera rien d'autre, pourrais-je au moins m'entraîner ?

En me distrayant suffisamment l'esprit, peut-être parviendrais-je à moins souffrir de la trahison de Kiyo ?

— À quoi bon perdre du temps en tact inutile, n'est-ce pas ? Très bien. Dans ce cas, voyons ce que nous pouvons accomplir.

Je tirai une chaise au milieu de la chambre. Dorian tira une nouvelle provision de liens de ses inépuisables réserves.

— Beige et violet, dit-il en me les montrant. Assortis à votre robe.

— Champagne ! rectifiai-je. Pas beige.

Il ne m'attacha pas les mains, cette fois, mais il me ligota complètement le torse. Une fois encore, il utilisa des motifs complexes pour nouer les liens, y intégrant toutes sortes de tissages et de tresses. Les cordelettes de soie pourpre se croisaient entre mes seins. Chaque fois qu'il effleurait une zone sensible, un discret frisson de plaisir courait à travers mon corps. Qu'est-ce qui clochait, au juste, chez moi ? Si j'étais capable de frissonner à son contact, qu'est-ce qui m'empêchait de coucher avec lui ?

Le ligotage prit trois plombs, comme chaque fois. Cela me faisait bouillir d'impatience, mais Dorian prenait manifestement son pied. Il travaillait avec une infinie patience, attentif à chaque entrelacs et à chaque nœud. Quand il eut finalement terminé, il se recula d'un pas et admira le résultat de ses efforts, exactement comme les deux fois précédentes.

— Très joli, estima-t-il en me dévorant des yeux.

Une pensée étrange me vint tandis que je restais là, immobilisée devant lui. De ma part, c'était vraiment une preuve de confiance phénoménale de le laisser me faire ça. Mes bras avaient beau rester libres, je compris, en le voyant debout devant moi, combien j'étais

vulnérable. J'étais totalement en son pouvoir. Il ne tenait qu'à lui d'en abuser.

Mais il ne le fit pas, tout comme il ne l'avait jamais fait. Après m'avoir bandé les yeux, je l'entendis aller chercher un pichet d'eau dans l'autre pièce. Une fois qu'il l'eut caché – apparemment – il retourna s'installer sur le lit. J'entendis le sommier plier sous son poids, puis le bruit du vin coulant dans un verre.

— Allez-y, me dit-il.

Je me concentrai exactement comme je l'avais fait lors de nos deux dernières leçons. Mon esprit se dilata, partit en maraude à travers la pièce, à la recherche de cette eau avec laquelle j'étais censée avoir des affinités. Je répétais les mêmes exercices, m'efforçant de visualiser l'eau, de sentir son humidité sur mes doigts, son goût dans ma bouche.

Pourtant, quand je pointai le doigt en direction de l'endroit où je pensais l'avoir trouvée, Dorian me dit que je me trompais.

Aussi repris-je tout à zéro. Trois fois encore, pour être précise. Accumulant chaque fois échec sur échec.

Après mon troisième fiasco, j'entendis Dorian bâiller.

— Seriez-vous prête à lever le camp pour la nuit ? demanda-t-il. J'ose croire que ce lit est assez grand pour que nous puissions y dormir tous deux très chastement. Mais si vous préférez, je n'ai rien contre le fait d'aller dormir sur le sofa dans l'autre pièce.

— Non ! décidai-je avec entêtement. Je veux encore essayer.

— Comme vous voudrez.

De nouveau, je repassai par toutes les étapes, détestant cela, mais brûlant d'envie de parvenir à un résultat. Je voulais y arriver ! Je voulais contrôler ce pouvoir ! J'avais peut-être échoué à surmonter ma phobie des noblaillons ce soir, mais je n'échouerais pas à...

— C'est là ! dis-je soudain.

— Où ça ?

Je pointai le doigt, et au creux de ma main, j'eus presque une sensation d'humidité et de fraîcheur. C'était tellement facile... Comment avais-je pu ne pas le remarquer plus tôt ?

— C'est juste à côté de vous, expliquai-je. Très, très près. Si vous êtes toujours allongé sur le lit, je dirais... au niveau de votre coude.

Dorian se tint parfaitement tranquille et silencieux.

— Eh bien ? insistai-je. J'ai raison, oui ou non ?

— Continuez à chercher dans le reste de la pièce.

Tous mes espoirs s'effondrèrent.

— Je me suis encore trompée, c'est ça ?

— Contentez-vous de vérifier. Voyez si l'eau ne pourrait pas être ailleurs.

Je ne voyais pas à quoi il jouait. Pourquoi tant de flou ? J'avais

trouvé, oui ou non ?

Je réessayai pourtant, ouvrant mes sens à tout ce qui se trouvait dans cette chambre. Ce point humide que j'avais localisé près de Dorian focalisait mon attention. L'eau était là, je le savais. Alors à quoi tout cela rimait-il ?

Un autre endroit de la pièce parut soudain m'appeler. Je me tendis vers lui, sans imaginer me servir de mes mains cette fois, et cette forte pulsation que j'avais ressentie précédemment me frappa en retour. Et avec cette sensation me vint un léger picotement – juste une étincelle –, mais qui évoquait la puissance que j'avais ressentie dans le rêve-souvenir du désert.

— OK, dis-je. Juste à côté de la porte. Sur le sol, je pense.

— Oui.

Sa réponse avait fusé, remarquablement simple et claire. Pas de finasseries ni de petit jeu cette fois.

J'entendis Dorian rire doucement et se lever pour marcher jusqu'à la porte avant de revenir vers moi. Prenant ma main, il la plongea dans un pichet de céramique. Je sentis l'eau fraîche glisser le long de mes doigts. Je me mis à rire à mon tour, envahie par un sentiment de jubilation et de puissance.

— Alors qu'ai-je donc trouvé la première fois ? m'étonnai-je. À côté du lit. J'avais dû faire mouche quand même, à en juger d'après votre réaction.

Dorian alla reposer le pichet, fit un détour par son lit puis vint me retrouver. Je sentis son bras s'élever vers moi et l'odeur de quelque chose de fort et de fruité emplir mes narines.

— Le vin ! compris-je. J'avais repéré la carafe de vin.

— Oui. Ce qui est également assez remarquable, étant donné que je l'avais quasiment vidée. (Posant la carafe sur le sol, il entreprit de me défaire mon bandeau en ajoutant :) À présent, ma chère, il est temps d'aller dormir.

Agenouillé devant moi, il entama le processus long et complexe de me libérer de mes liens.

— Un peu d'aide ? proposai-je en agitant mes mains devant moi.

Dorian secoua négativement la tête. Je pouvais sentir l'odeur du vin sur lui.

— Non, répondit-il. Laissez-moi mon passe-temps innocent, s'il vous plaît.

— Êtes-vous ivre ?

— Probablement.

Il travailla avec constance à me libérer des cordelettes, ses doigts étant un peu moins précis que précédemment. Je sentis de nouveau l'étrange frisson que me procurait le fait d'être ainsi entravée.

Enfin libre, je me levai et m'étirai de tous mes membres.

— Puis-je avoir un peu de vin ?

Je me sentais d'humeur à fêter ça. Après des semaines de comportement exemplaire, je compris qu'au cœur du château de Dorian, dans sa chambre, je pouvais boire sans prendre de risque. Étrange de penser que l'endroit le plus sûr pour moi était désormais le repaire d'un éminent noblaillon...

Dorian éleva la carafe à hauteur de ses yeux. À peine devait-il rester au fond de quoi remplir un verre. Après un bref instant d'indécision, il la reposa et fit passer d'un grand geste sa chemise par-dessus sa tête. Perplexe, je le vis marcher torse nu jusqu'à la porte, l'ouvrir et passer la tête dans l'entrebâillement.

— Oui, Sire ? dit une voix de l'autre côté.

— Nous avons besoin de davantage de vin ! répondit-il d'une voix tonnante. La nuit sera encore très longue, pour Lady Markham et moi !

— Tout de suite, Votre Majesté !

— Pressez-vous, mon brave. Vous ne pouvez savoir à quel point elle peut être exigeante ! C'est tout juste si je suffis à la satisfaire.

J'entendis des pas s'éloigner sur le dallage de pierre. Dorian referma la porte et se tourna vers moi.

— Votre vin sera là d'ici peu, m'annonça-t-il. Et il ne faudra sans doute pas plus longtemps pour que mes prouesses soient proclamées dans tout le château.

Son petit numéro me fit rouler des yeux avec effarement.

— Alors ? lui demandai-je. Ai-je passé le test ?

— Mmmm ?

— Vous disiez que j'avais besoin de mieux maîtriser mes pouvoirs avant d'aller récupérer Jasmine.

— Oh ! Ça ? s'exclama-t-il. Eh bien... je n'appelle pas vraiment cela un progrès.

— Vous rigolez ? Et comment que c'en est un !

Il vint s'asseoir près de moi au bord du lit.

— Vous avez trouvé l'eau, reconnut-il. Maintenant, vous allez devoir apprendre à faire quelque chose avec. Vos ennemis ne seront guère impressionnés si vous les informez qu'il y a un lac derrière la colline.

Je laissai échapper un soupir. *Super...*

— Dans ce cas, repris-je, quelle est la prochaine étape ?

— La prochaine fois, vous ferez en sorte que l'eau vienne à vous.

— Bien. Au moins, cela a l'air un peu plus excitant.

— Pas vraiment. En gros, nous ferons exactement la même chose, sauf qu'au lieu de rester assise à essayer de repérer l'eau, vous resterez assise à essayer de la faire venir à vous.

— Vous êtes le professeur le plus ennuyeux de tous les temps.

Dorian sourit et me donna un rapide baiser sur la joue. La sentinelle, de retour, cognait contre la porte.

— Cela dépend, dit-il en se levant pour aller ouvrir, de ce que vous voulez que je vous apprenne.

Chapitre 22

Je m'abstins de donner tous les détails à Lara le lendemain matin et me contentai de lui dire que je venais de rompre avec un type.

— Crème glacée ! me conseilla-t-elle au téléphone. Des tonnes de crème glacée. Et de la tequila. La clé de l'oubli.

— Je ne peux me permettre de boire énormément, pour le moment.

— Mmmm... Alors essaie une de ces glaces parfumées à la liqueur : Kahlua, ou Irish cream.

— Un autre tuyau ?

— Films à l'eau de rose.

— Seigneur Dieu ! Je raccroche immédiatement...

— Ah bon ? Alors essaie ça... (Elle paraissait faire la tête.) Je viens de recevoir un appel d'un type qui pense avoir un troll dans sa cave. Aller le massacrer te remontera peut-être le moral.

Plus tard, quand je lui rapportai notre conversation, Tim se montra tout aussi catégorique.

— Lara ne dit que des conneries ! Pourquoi les femmes se tournent-elles vers la crème glacée pour se remonter le moral ? Ça les fait grossir, et après, elles se haïssent et se mettent à gémir en disant qu'elles ne trouveront jamais personne, et blablabla, et blablabla... C'est stupide. Moi, ce que j'en dis, c'est que s'il te reste un peu de peyotl planqué quelque part...

— Non ! l'interrompis-je avec fermeté. Pas de peyotl. Pas après ce qui s'est passé la dernière fois.

Tim fit la grimace et enchaîna :

— D'accord. Tu veux mon meilleur avis ? Ne l'appelle pas. Il doit être en train de connaître les affres du remords et de la culpabilité. Si tu l'appelles, il se sentira blessé dans sa fierté et il se blindera. Laisse-le mijoter un peu. Il finira par t'appeler.

— Mais je ne veux pas qu'il m'appelle !

— Bien sûr, Eug. Bien sûr...

Je finis par aller me colleter avec le troll plus tard dans la journée, mais cela ne suffit pas à me remonter le moral, pas plus que le puzzle Kiss que j'achevai d'assembler cette nuit-là. En proie à un

cafard monstre, je fus ravie de voir arriver ma leçon suivante avec Dorian, le lendemain.

Étant donné sa fascination pour tout ce qui concernait le monde des hommes et sa curiosité insatiable, je décidai de l'emmener manger à l'extérieur. J'ignorais pourquoi je me donnais cette peine. Sans doute aurions-nous mieux fait de nous en tenir à la leçon. Peut-être me sentais-je coupable à cause du rendez-vous sexuel manqué ; ou peut-être, tout simplement, me sentais-je un peu seule.

J'arrivai au *Catalina Lodge*, un hôtel classieux à un kilomètre ou deux du Catalina State Park, au terme d'un court trajet en voiture. Après m'être garée dans un endroit éloigné et – je l'espérais – à l'abri des regards curieux, je m'assis en tailleur sur le sol, l'anneau d'or posé à côté de moi sur l'asphalte. Puis, je chaussai mes lunettes noires et pris appui contre ma voiture, résignée à attendre.

Mon timing n'aurait pu être meilleur. Un instant plus tard, je sentis la pression de l'air augmenter, ainsi que de petits picotements contre ma peau, juste avant que Dorian vienne se matérialiser à côté de moi.

Il avait laissé chez lui ses habituels riches manteaux et s'était vêtu d'un pantalon noir et d'une chemise de couleur sage ressemblant à une vareuse. L'ensemble ne paraissait que marginalement déplacé. Après avoir longuement cligné des paupières pour s'habituer à la vive lumière, il finit par m'apercevoir sur le sol à ses pieds.

— Il ne fait donc jamais gris, dans cet endroit infernal ? maugréa-t-il.

Voyant que je me redressais, il m'offrit sa main pour m'y aider.

— Si vous voulez, je peux arranger ça..., répondis-je.

— Au risque de balayer la moitié de votre belle cité ? Non, merci.

— Je me disais que vous auriez pu apprécier. Cela aurait facilité votre prochaine domination du monde des hommes. Une place de moins à conquérir...

— Non. J'ai besoin que cet endroit reste intact. J'ai prévu d'y envoyer des prisonniers et des ennemis politiques en exil. Où sommes-nous, exactement, aujourd'hui ?

— À quelques pas du meilleur repas de toute votre vie, si la rumeur dit vrai.

Dorian me gratifia d'un de ces sourires éblouissants qui constituaient sa marque de fabrique.

— Eh bien, eh bien..., plaisanta-t-il. Le plaisir avant les affaires ? Vous me surprendrez toujours.

— Attendez un peu de m'entendre vous dresser la liste de toutes les sources d'eau dans ce restaurant.

De tout ce qui avait résulté de ma nuit de Beltane passée dans

l'Outremonde, c'était bien la seule chose positive. J'étais désormais capable de sentir les cactus, les puits et autres ressources hydriques à une certaine distance à la ronde. Le corps étant pour une bonne part composé d'eau – combien au fait ? Quelque chose comme soixante-cinq pour cent ? –, il m'était même possible de repérer les êtres humains. Ce qui signifiait que plus personne ne pouvait me tomber dessus par surprise.

Installé à table à l'intérieur, Dorian trouva ce qui nous entourait bien plus fascinant que ce qui figurait sur le menu.

— Choisissez pour moi ! me lança-t-il distraitement.

Il était occupé à regarder sortir un couple suivi de quatre enfants en bas âge.

— Par tous les dieux ! lança-t-il en tournant la tête vers moi. Tous ces bambins sont à eux ?

— Probablement, répondis-je après avoir levé brièvement les yeux.

— Et leur mère semble de nouveau enceinte ? Incroyable ! Chez moi, ces gens seraient vénérés à l'image de divinités de la fertilité. Deux enfants dans une famille, pour nous, c'est déjà admirable...

La serveuse vint prendre notre commande. Je choisis pour moi des raviolis fourrés aux épinards et pour lui un genre de poulet épicé.

— Chez nous, lui expliquai-je, les familles de la classe moyenne – et supérieure – ont pris le pli de n'avoir que deux enfants. En fait, nombre de femmes décident d'avoir leur premier enfant à un âge plus avancé que le mien.

— C'est déconcertant. (Le coude sur la table, il posa son menton au creux de la main et poursuivit :) Une femme de votre âge pourrait avoir déjà autant d'enfants que ce couple, à l'heure qu'il est.

— Hé ! Je ne suis pas si vieille... Je n'ai que vingt-six ans, et je ne les fais même pas.

— C'est le sang de votre père qui fait ça. Et je ne voulais pas vous être désagréable en évoquant votre âge. C'était une simple remarque. (Un long soupir lui échappa.) Je donnerais la moitié de mon royaume, pour un seul enfant.

Avec un sourire espiègle, je lui demandai :

— Et pour avoir la chance d'être le père du petit-fils du Seigneur de l'Orage ?

— Je serais tout aussi heureux de devenir le père de sa petite-fille. En fait, je serais déjà heureux de pouvoir devenir père, quel que soit l'enfant.

— Alors pourquoi ne vous trouvez-vous pas une gentille petite femme pour réaliser ce rêve ?

— Ce n'est pas faute d'avoir essayé, croyez-moi... (Une expression d'un sérieux inhabituel assombrissait son visage, mais elle

disparut aussi vite qu'elle était apparue.) Ah ! s'exclama-t-il. En voilà une jeune femme séduisante...

Suivant la direction empruntée par son regard à travers le restaurant, je découvris une grande blonde qui sortait des toilettes. Elle était engoncée dans une petite robe en Lycra de laquelle ses seins jaillissaient pratiquement. Je n'eus pas le courage d'expliquer à Dorian que la plastique qui faisait son admiration devait sans doute beaucoup au silicone. Son regard s'attarda longuement sur elle, puis il fit taire son enthousiasme pour en revenir bien vite à moi, de peur de me négliger sans doute.

— Non pas que vous ne soyez pas vous-même adorable aujourd'hui..., précisa-t-il, tous charmes déployés.

— Vous n'avez pas besoin d'essayer de m'amadouer ! protestai-je en riant. Libre à vous de loucher sur les autres femmes.

Notre dîner précoce de fin d'après-midi se déroula dans une ambiance agréable. Dorian manifesta un enthousiasme enfantin à tout propos. La carte de crédit avec laquelle je payai à la fin l'addition le captiva davantage encore que tout le reste.

— Des informations me concernant sont stockées à l'intérieur, tentai-je de lui expliquer. Elles permettent à ce restaurant de prélever de l'argent sur mon compte.

Dorian se saisit de la carte qu'on me rendait avec prudence et la retourna longuement entre ses doigts.

— C'est déconcertant, répéta-t-il. J'imagine que ceci a un rapport avec l'électricité, ce sang qui irrigue toute votre civilisation ?

Son ton désabusé me fit sourire.

— Quelque chose comme ça, en effet.

Ce n'est que sur le trajet d'un kilomètre et demi à pied nous conduisant au Catalina State Park que l'ambiance se tendit entre nous.

— Des nouvelles du Kitsune, récemment ? demanda-t-il.

— Il a un nom ! répliquai-je sèchement.

— Des nouvelles de Kiyo, dernièrement ?

— Non.

— Vraiment ? Il n'a pas tenté de vous contacter pour implorer votre pardon ?

— Non, redis-je entre mes dents serrées.

À l'entendre, on aurait pu croire que j'avais subi une grave insulte...

— Curieux. Pourtant, il me semble que c'est ce que je ferais, si j'avais offensé la dame de mon cœur. Bien sûr, j'imagine qu'on ne peut attendre d'un homme qui passe la moitié de son temps dans la peau d'un animal de ne pas se conduire comme tel.

— Arrêtez ça ! lui ordonnai-je en me tournant vers lui. D'accord ? Arrêtez d'essayer de me monter contre lui.

— Inutile de me demander cela alors qu'il s'en est chargé lui-même.

— Bon Dieu, Dorian ! Je suis sérieuse.

Nous reprîmes notre marche, et ce fut moi qui ne pus m'empêcher de remettre le sujet sur le tapis après un moment de silence.

— Vous saviez... Vous saviez que Maiwenn était enceinte et vous ne me l'avez pas dit.

— Ce n'était pas à moi de trahir un secret qui n'était pas le mien. Qui plus est, je me suis mis dans les ennuis la dernière fois que j'ai osé médire sur son compte. Vous m'avez accusé d'essayer de vous monter contre elle.

— Je ne suis pas sûre que ce soit comparable. Nous sommes en train de parler de Kiyo. La dernière fois, vous avez essayé de me faire croire que Maiwenn voulait me tuer.

— Et vous pensez que les deux ne sont pas liés ?

De nouveau, je m'arrêtai au milieu du chemin.

— Que voulez-vous dire ?

— Kiyo est un ami pour elle, son ancien amant, et à présent le père de son enfant. Parce qu'elle s'est opposée à la volonté de conquête du Seigneur de l'Orage, il est un ferme soutien pour elle. Quelle serait sa position s'il était placé dans l'obligation de choisir entre elle et vous ? Et si Maiwenn décide que votre existence représente une trop grande menace pour la cause qu'elle soutient, que fera-t-il ? Quelle sera sa position si vous tombez accidentellement enceinte ?

Ses paroles me firent frissonner. Je me détournai de lui vivement et reconnus à peine ma voix lorsque je lui répondis :

— Je ne veux plus parler de ça.

Dorian, le visage serein et affable, leva les mains devant lui en un geste de pacification.

— Je n'avais aucune intention de vous blesser. Choisissez un autre sujet. Nous parlerons de ce que vous voudrez.

Je n'avais plus vraiment envie de parler, aussi le reste du trajet se fit-il en silence. Lorsque nous entrâmes finalement dans le parc, le soleil était déjà bas dans le ciel, mais il restait encore bien assez de lumière pour choisir un endroit adéquat où travailler. Nous nous décidâmes à remonter l'un des chemins les moins fréquentés, avant d'en sortir pour nous engager dans une zone en partie boisée. Rien de comparable à la protection offerte par un rideau d'arbres denses, mais quelques affleurements rocheux, des pins rabougris et l'éloignement du chemin principal nous garantissaient une relative intimité.

L'entraînement se déroula selon une routine bien établie à présent. Dorian me fit asseoir sur le sol, appuyée contre un rocher. Il

avait sur lui un nouveau stock de cordelettes en soie dont il se servit pour me ligoter. Le rocher ne lui permettant pas de m'y attacher, il se contenta de m'entraver les poignets en les laissant reposer dans mon giron. Naturellement, il y mit sa touche artistique habituelle, entrelaçant savamment des liens rouges et bleus.

Quand il entreprit de passer les cordelettes autour de mon torse, ses yeux se portèrent sur les miens avant d'en revenir à son travail en cours.

— Dites-moi..., dit-il d'un ton détaché. Vous n'allez tout de même pas rester fâchée contre moi pour le reste de la journée...

— Je ne suis pas fâchée.

Cela le fit rire.

— Bien sûr que si, vous l'êtes. Vous êtes également une piètre menteuse. Penchez-vous en avant, s'il vous plaît.

Je m'exécutai, le laissant nouer les liens dans mon dos et ajoutai :

— Je n'aime pas jouer à vos petits jeux, c'est tout... Ils me mettent mal à l'aise.

— Voulez-vous bien me dire quels sont ces jeux ?

— Je n'en sais même rien la moitié du temps. Des jeux qui n'ont de sens qu'aux yeux des noblaillons, je suppose. Vous dites la vérité, mais il y a toujours derrière cette vérité une intention, des motifs cachés.

Dorian me repoussa doucement contre le rocher et se mit à genoux devant moi pour me regarder dans les yeux.

— Au moins, dit-il, je vous dis la vérité.

— J'ai juste parfois un peu de mal à comprendre où vous voulez en venir, Dorian. J'ignore quels sont vos plans. Vous êtes difficile à cerner.

Ce sourire réjouï qui n'appartenait qu'à lui flotta sur ses lèvres.

— C'est *moi* qui suis difficile à cerner ? s'étonna-t-il. Et c'est une femme qui alternativement couche avec des citoyens de l'Outremonde ou les pourchasse qui me dit ça ? Cette même femme qui proclame ne pas me faire confiance et qui me laisse pourtant la ligoter, se plaçant entièrement à ma merci ?

— Eh bien..., dis-je en me tortillant entre mes liens. Je sais pouvoir vous faire confiance pour ça.

— En êtes-vous certaine ?

Brusquement, il déposa un baiser sur mes lèvres, qui me tétanisa, mais auquel je ne pus me soustraire. Cet homme – enfin... ce monarque des noblaillons –, qui pouvait aussi bien me venir en aide que se servir de moi, avait réussi à me piéger. Je ne pouvais rien faire d'autre que le laisser m'embrasser. Ce constat suscita en moi une réponse assez inquiétante, étant donné le problème que me posaient

l'impuissance et le fait de ne plus rien contrôler. Je me sentis d'un coup vulnérable... et excitée.

Enfin, je parvins à détourner suffisamment la tête pour me soustraire au baiser.

— Arrêtez !

Dorian se recula et s'assit sur ses talons en assurant :

— C'était juste pour la démonstration.

— menteur ! C'était juste pour m'embrasser.

— Eh bien... j'avoue ! Vous m'avez percé à jour. Mais il n'en demeure pas moins que libre de vos mouvements ou non, vous pouvez me faire confiance. Je ne ferai jamais rien si je ne suis pas fermement convaincu que c'est pour votre bien-être. Ceci est également vrai en ce qui concerne mes innocents commentaires sur votre vie amoureuse. À présent... (Il se redressa soudainement.) Pouvons-nous commencer la leçon ?

— Pas de bandeau ? m'étonnai-je, encore un peu secouée.

— Pas besoin. Vous savez où se trouve l'eau, ou vous le saurez dans un petit moment.

Il saisit la gourde que j'avais apportée et retira le bouchon. Examinant les alentours, il choisit un gros rocher qui lui arrivait presque aux épaules. Après y avoir déposé la gourde, il se choisit un autre endroit où s'installer lui-même, près d'un bouquet de buissons desséchés.

— Vous sentez l'eau de la gourde ? s'enquit-il.

— Oui.

— Assurez-vous qu'il s'agit bien de cette eau-là. Si vous vous trompez, vous risquez de tuer un de ces pauvres arbres qui nous entourent en le desséchant sur pied.

Je laissai mes sens investir mon environnement immédiat pour prendre en considération le risque qu'il évoquait. Quelques instants plus tard, je fus certaine d'avoir correctement différencié toutes les sources d'humidité.

— C'est bon, dis-je. Je suis sûre de l'avoir.

— Très bien. Dans ce cas, appelez l'eau à vous.

— Suis-je supposée faire venir la gourde jusqu'à moi, ou quelque chose comme ça ?

— Non. Vous n'avez aucune connexion avec la gourde. C'est avec l'eau qu'elle contient que vous êtes en affinité. Vous la sentez. Vous la touchez avec votre esprit. Vous devez maintenant l'amener à sortir de son récipient pour venir à vous. Vous l'avez déjà fait en faisant se lever une tempête. L'astuce, à présent, c'est de parvenir à le faire à une beaucoup plus petite échelle, et sur une zone bien déterminée. Oubliez votre corps, il ne vous sert à rien. Tout se passe dans votre esprit.

— Je n'aurai rien d'autre, en guise d'instructions, coach ?

— J'en ai bien peur.

Il s'étendit, roulant sur le flanc pour se mettre à l'aise. Pour quelqu'un qui faisait si grand cas de ses vêtements, il paraissait ne pas trop rechigner à se salir. Quand on a une armée de larbins à ses ordres, la lessive n'est pas un souci, j'imagine.

Avec un soupir résigné, je reportai mon attention sur la gourde. Ce que j'étais censée faire me paraissait ridicule, mais cela avait été le cas également quand il m'avait fallu deviner à l'aveugle la présence de l'eau. Aussi m'efforçai-je de suivre autant que possible ses instructions à la lettre. Je percevais la présence de l'eau avec tant d'acuité que j'avais la sensation de la sentir déjà au creux de la main. Mais même en me concentrant intensément, rien ne fut de nature à la faire venir à moi. Elle me semblait aussi impalpable que le vent, que je peux sentir sur ma peau, mais pas contrôler. En fait, si mon entraînement progressait, j'étais supposée pouvoir le contrôler lui aussi un de ces jours. L'analogie n'en demeurerait pas moins valable.

Le temps parut s'étirer. Considérablement. Je m'efforçai encore et encore d'ordonner à l'eau de venir à moi, mais elle refusa de m'obéir.

Plus de temps s'écoula – ou se répandit – encore.

Finalement, me dis-je, c'était une bonne chose que ma montre soit recouverte par mes liens, car je risquais fort d'être furax en découvrant quelle heure il était. Des heures avaient dû s'écouler, j'en étais quasiment certaine. La lumière avait fortement baissé. Jetant un coup d'œil à Dorian, je m'aperçus qu'il s'était assoupi.

— Hé ! lançai-je, agacée. (Aucune réponse.) Hé ! (Il ouvrit un œil.) Je n'arriverai à rien avec ce truc, repris-je. Nous devrions laisser tomber pour ce soir.

Dorian se mit sur son séant et s'étonna :

— Vous abandonnez déjà ?

— « Déjà » ? répétais-je. Cela fait au moins deux heures que nous sommes là ! Peut-être trois.

— On ne fait pas fleurir les miracles en un clin d'œil. Ce genre de choses prend du temps.

— Combien de temps, au juste ? Je commence à me demander si vous n'avez pas ajouté cette condition à notre marché uniquement pour retarder indéfiniment la libération de Jasmine.

— Très bien. Vous pouvez croire cela si c'est plus facile pour vous. Mais la vérité – si vous me faites assez confiance pour l'entendre de ma bouche –, c'est que j'ai ajouté cette condition dans votre propre intérêt, pour assurer votre protection. Dans un monde idéal, nous n'aurions qu'à nous rendre au château du Roi de Saule et à soustraire la jeune fille au nez et à la barbe d'Aeson et de sa garde. Mais dans le

monde réel, nous allons devoir les combattre pour parvenir à nos fins. Je préférerais que nous sortions de cette aventure tous deux vivants. Vous ne vous en êtes pas tirée si bien que ça, la dernière fois...

— Ça va prendre une éternité, cet entraînement...

Je savais que je me montrais irritable et pleurnicharde, mais mon dos me faisait souffrir et les moustiques avaient fait leur apparition. Au moins, en essayant de localiser l'eau, j'avais eu la possibilité d'effectuer quelques tentatives. Désormais, je ne pouvais rien faire d'autre que rester assise et observer fixement l'objet de ma convoitise. Si rien ne se passait, rien ne se passait.

— Désolée, m'excusai-je. Je suis juste un peu fatiguée. Je ne voulais pas vous engueuler.

Comme à son habitude, il paraissait ne pas s'être formalisé de ma réaction. Dans la demi-pénombre, je le vis même me considérer avec affection.

— Aucun problème, assura-t-il. Puisqu'il en est ainsi, allons-y.

Dorian se redressa et marcha jusqu'à la gourde pour la reboucher. Fermant les yeux, je laissai aller ma tête contre le rocher en attendant qu'il vienne me libérer. Et ce faisant, je sentis quelque chose de frais et d'humide comme une brume se glisser derrière ma nuque et mon dos. Grâce à ma nouvelle sensibilité à l'eau, je compris immédiatement que cela n'avait rien de... normal. Un instant plus tard, sans me laisser le temps d'enregistrer la différence, la brume se transforma en une surface de peau gluante.

— Dori...

Mon cri fut étouffé par une paire de mains griffues et glacées. On en appliqua une première sur ma bouche, tandis qu'on agrippait ma gorge de la seconde. Dorian avait fait volte-face avant même de m'entendre crier. Sans doute avait-il perçu le danger avant moi. Il bondit dans ma direction, mais quatre formes humaines suintantes se matérialisèrent devant lui, sans lui laisser le temps d'arriver jusqu'à moi. Des Nixies[18] Autrement dit, des esprits de l'eau.

Deux mâles, deux femelles. Il se murmure dans les légendes les concernant que ces créatures peuvent adopter des formes séduisantes, mais là, elles ne s'étaient pas donné cette peine. Peau poisseuse, grise et tachetée. Vêtements trempés et suintants. Chevelures semblables à des bouquets d'algues tombant jusqu'aux épaules. Celle qui m'avait saisie me fit basculer sur le sol, afin de mieux assurer sa prise et de me priver d'oxygène plus rapidement encore. De l'eau tombait de ses cheveux sur moi. Dans la lumière déclinante, ses yeux brillaient d'une lueur verte blafarde. Au-dessus de moi, je la vis presser de toutes ses forces sur ma gorge et siffler de plaisir. Désespérément, je fis le tour de mes options.

Le tour fut très vite fait : je n'en avais aucune. J'étais armée,

mais incapable de mettre la main sur mes armes à cause des foutues manies fétichistes et du goût pour le bondage de Dorian. La créature avait écrasé sa main sur ma bouche, m'empêchant d'invoquer un de mes esprits-servants. Le monde vacilla sous mes yeux, se constella de poussières d'étoiles en dispersion, tandis que l'air me manquait. Ma gorge et mes poumons se soulevaient, tandis que je cherchais de toutes mes forces à me raccrocher à la moindre molécule d'air. La Nixie enfonça si profondément ses griffes dans la chair tendre de ma gorge que j'en vins à craindre qu'elle déchire ma trachée pour ne pas attendre ma mort par suffocation.

Mon unique espoir résidait en Dorian, mais il lui serait impossible de se porter à mon secours, pas avec son propre commando de Nixies qui l'empêchait de...

Chaque caillou, chaque pierre sur le terrain alentour venait d'un coup d'entrer en lévitation. Tout de suite après, les pierres plus larges et les rochers firent de même. Ceux-ci explosèrent, se réduisant en milliers de petits éclats. Tous ces petits fragments de pierre montèrent plus haut dans les airs, se rejoignirent en un flot cohérent qui se mit à tourner lentement dans le sens des aiguilles d'une montre.

Sans doute sous le coup de la stupeur, mon assaillante avait légèrement relâché sa prise. Cela ne me permit pas de reprendre mon souffle, mais je pus tourner la tête suffisamment pour apercevoir Dorian se dresser, les bras levés, à la manière d'un chef d'orchestre. Au-dessus de lui, le tourbillon de pierres tournait de plus en plus vite et n'était plus pour l'œil qu'un tournoiement flou. Alors, comme s'il s'agissait pour lui de diriger la coda de ce morceau inédit, ses bras retombèrent sèchement.

Et les pierres suivirent le mouvement.

Une fraction de ce maelström s'abattit pour remonter aussitôt en flèche. Ces projectiles fondaient comme des balles, dont ils auraient pu être l'esquisse primitive. D'abord, leur trajectoire me parut chaotique et je craignis de me trouver sur leur passage. Mais il s'avéra que chaque pierre, que chaque caillou avait son plan de vol et sa cible désignée. Ces éclats tranchants se fichèrent dans tout le corps de la Nixie qui m'étranglait, hachant la chair avec une précision féroce. Elle ouvrit la bouche sur un cri silencieux tandis que son sang m'aspergeait. Son corps déchiqueté retomba sur moi en une pile de débris sanglants. Je me hâtai de m'en extraire en hoquetant pour avaler de grandes goulées d'air.

Derrière le cadavre de la Nixie, Dorian avait repris ses gesticulations de chef d'orchestre, amenant ses fidèles exécutants à de nouveaux sommets. Les projectiles allèrent hacher menu un autre Nixie, puis un autre encore, et ainsi de suite, jusqu'à ce qu'il ne reste plus du commando qui nous avait attaqués que d'épars débris de chair

ensanglantés. Leur tâche achevée, tous les fragments de pierre allèrent gentiment se reposer sur le sol, aussi sages et inoffensifs que des gouttes de pluie.

L'intégralité de la contre-attaque avait duré moins d'une minute.

Dès que tout fut terminé, Dorian se précipita vers moi. S'accroupissant à mes côtés, il m'aida à m'asseoir tandis que je luttais en hoquetant désespérément pour revenir à la vie.

— Doucement, doucement..., me dit-il tout bas. (Nous étions tous deux recouverts de sang.) Inspirez doucement.

— Détachez-moi ! parvins-je enfin à m'exclamer. Débarrassez-moi de ces trucs !

D'un geste sec, Dorian dégaina l'athamé d'argent qui se trouvait à ma ceinture. En un instant, il eut tranché tous les liens, me libérant les bras et les mains. L'adrénaline se déversait à flots dans mes veines. Je me redressai d'un bond et me déchaînai aussitôt contre lui.

— Espèce de salaud ! m'écriai-je, au bord de l'hystérie. Vous avez failli me faire tuer ! Vous avez failli me faire tuer !

Dorian agrippa fermement mes deux bras, m'attirant contre lui et me forçant au calme.

— Eugenie, calmez-vous ! *Eugenie* !

Alors que je continuais à me débattre, il me secoua rudement. Je finis par me calmer brusquement, pacifiée par la férocité de son étreinte et la dureté de son ton. Il ne restait aucune trace en lui du monarque des noblaillons fantasques et alanguis.

— Pensez-vous que j'aurais laissé quoi que ce soit vous arriver ? vociféra-t-il. Vous imaginez vraiment que je les aurais laissés vous tuer ?

Je déglutis péniblement, la gorge encore douloureuse de l'étranglement infligé par la Nixie. Tout mon corps tremblait. Il me serrait si fort que j'aurais pu tout aussi bien être de nouveau ligotée. Il me faisait peur, transformé qu'il était en quelqu'un d'autre ; quelqu'un d'intimidant et de terrifiant. Au fond de ses yeux, sur son visage couvert de sueur, je découvris que je n'avais pas été la seule à connaître la trouille de ma vie. Lui aussi avait connu la terreur ; non pour lui-même, mais à cause de ce qui avait failli m'arriver. Cette découverte vint à bout de mes dernières résistances. Je me laissai aller contre lui.

— Je n'arrive pas à croire à ce que vous venez de faire, murmurai-je. (Je tue la plupart du temps sans effort et sans y penser, mais ce à quoi je venais d'assister n'avait rien à voir. Et dire que dans ce monde il n'était même pas en pleine possession de tous ses pouvoirs...) Vous les avez... massacrés.

— J'ai fait ce que j'avais à faire. (Dans le ton de sa voix, plus aucune trace de l'indignation qui venait de le soulever. Juste un très

grand calme.) Et vous serez vous aussi capable de la même chose un de ces jours. (Il me lâcha d'une main et porta cette dernière à mon visage pour lisser vers l'arrière les cheveux qui s'y trouvaient. Il serra nos deux corps l'un contre l'autre et posa sa joue sur la mienne, de sorte que ce fut tout contre mon oreille qu'il murmura :) Vous allez me surpasser, Eugenie. Vos pouvoirs seront si puissants que nul n'osera se dresser contre vous. Des armées et des royaumes tomberont et s'inclineront devant vous.

Je tremblai de plus belle, aux prises avec la même peur et la même excitation qui m'avaient saisie lors de notre dernier baiser. Mais cette fois, je n'aurais su dire si c'était à cause de la proximité de son corps... ou de la puissance absolue qu'il venait de me promettre.

Chapitre 23

Les similitudes entre l'attaque du Fachan et celle des Nixies ne m'avaient pas échappé. Dans les deux cas, il s'agissait de créatures liées à l'eau qui avaient paru plus enclines à tuer la fille du Seigneur de l'Orage qu'à engendrer son héritier. Dorian m'avait expliqué qu'il ne pouvait y avoir que quelqu'un de très puissant pour forcer de tels assaillants à se risquer en plein désert. Je décidai donc que découvrir qui cela pouvait bien être devait figurer en tête de liste de mes priorités. Le viol était horrible, mais la mort était... définitive.

Malheureusement, je n'étais pas sûre de pouvoir me fier à mes nouveaux contacts dans le monde des noblaillons pour obtenir des informations. Aussi fis-je appel à mes autres sources de renseignements relativement neutres.

Comme d'habitude, mes esprits-servants prirent tout leur temps pour répondre à ma question. Nandi et Volusian sont contraints de le faire, mais j'ai souvent l'impression que c'est entre eux à qui craque le premier.

Cette fois-ci, ce fut Nandi qui jeta l'éponge la première.

— Maîtresse... Nombreux sont les Étincelants capables d'invoquer de telles créatures. Beaucoup trop nombreux pour que vous puissiez vous risquer à les traquer ou même à les recenser. Cela reviendrait à compter les grains de sable sur une plage. Une tâche impossible. Vous vous exposeriez, en vous y risquant, à tomber dans un désespoir si noir et si profond qu'il obscurcirait inévitablement votre esprit et vous plongerait dans la folie.

Volusian soupira bruyamment et se rencogna dans le coin le plus sombre de ma chambre avant de me faire part de son avis.

— Métaphores mises à part, elle a raison, Maîtresse. Peut-être n'y a-t-il pas *tout à fait* autant de suspects qu'elle le prétend, mais suffisamment en tout cas pour rendre les recherches difficiles.

L'avatar de Finn cessa de tourner en rond en planant autour de ma chambre et lança d'un ton méprisant :

— Pourquoi perdre votre temps avec tous ces suspects potentiels ? À l'évidence, c'est Maiwenn la coupable.

Assise en tailleur sur mon lit, j'avalai une bouchée de mon Milky Way avant de lui répondre.

— Maiwenn ne contrôle pas l'élément liquide. De toute façon, ajoutai-je avec amertume, tout le monde semble d'accord pour dire que sa grossesse la fatigue et qu'elle n'est pas au mieux de sa forme ces derniers temps.

Je ne voyais pas, quant à moi, en quoi le fait d'être enceinte pouvait poser de tels problèmes. Quand j'étais encore au lycée, j'avais travaillé dans un restaurant aux côtés d'une serveuse qui était restée vaillante jusqu'au dernier jour de sa grossesse.

— Maiwenn n'est pas obligée de s'en donner la peine elle-même, argumenta Finn. Elle se contente de tirer les ficelles. Elle n'est pas la seule à haïr le Seigneur de l'Orage. Elle est sans doute de mèche avec eux et leur a ordonné de vous tuer.

— Cela paraît un peu compliqué, non ?

J'aurais presque juré avoir vu Volusian sourire de ma naïveté.

— Passez un peu plus de temps dans les cours royales de l'Outremonde, Maîtresse, et un plan tel que celui-ci vous paraîtra d'une simplicité enfantine. Il n'en reste pas moins qu'il me semble douteux que la Reine de Saule soit impliquée. Ce n'est pas dans sa nature. Elle est davantage portée à attendre et à observer qu'à agir sous le coup de l'émotion.

— À moins que des considérations plus personnelles l'y poussent..., fit valoir Finn sournement. Vous savez, peut-être qu'un brin de jalousie...

Manifestement, mes déboires sentimentaux étaient de notoriété publique. Franchement, je me demandais bien comment les ragots pouvaient se colporter à une telle vitesse dans l'Outremonde, alors qu'ils ne disposaient ni de la télé, ni de la radio, ni d'Internet.

Foudroyant Finn du regard, je répliquai sèchement :

— Elle n'a aucune raison d'être jalouse. Plus maintenant.

— Tout à fait d'accord, intervint Volusian. Qui plus est, la Reine de Saule n'a rien d'une adolescente susceptible de risquer son royaume pour exercer une vengeance mesquine. Comme tous ses pairs, elle est bien trop intelligente – et coriace – pour cela.

Les bras croisés, Finn décocha à Volusian un regard mauvais. Cela pouvait paraître risqué de sa part, étant donné qu'il avait l'air d'un personnage de dessin animé alors que Volusian donnait l'impression de dévorer des âmes de bambins au petit déjeuner. Pour ce que j'en savais, probablement le faisait-il, d'ailleurs.

— Naturellement, tu ne peux dire que ça ! railla-t-il. Tu essaies d'éloigner Odile de la piste Maiwenn. Cela te facilite les choses, pas vrai ? Ainsi, les assassins de la Reine de Saule auront le champ libre pour faire le sale boulot à ta place ! Nous savons tous que tu ne souhaites que sa mort.

En disant cela, Finn me désignait avec le pouce.

Volusian se raidit. Ses yeux se réduisirent à deux minces fentes rouges.

— Détrompe-toi, dit-il enfin. Lorsque je tuerai notre maîtresse – et je la tuerai – je ne m'en remettrai pas à un noblaillon pour ce faire. Je déchirerai sa chair et lui arracherai son âme moi-même.

Un grand silence s'ensuivit.

— Vraiment, Maîtresse..., dit enfin Nandi. C'est un miracle que vous ayez la volonté de persévérer dans cette voie.

— Assez ! grognai-je en me massant les paupières. Avec vous dans les parages, je me fais parfois l'impression d'être plongée en plein *Jerry Springer Show*[\[19\]](#). Même s'il me coûte de l'avouer, je suis d'accord avec Volusian. (Voyant que Finn s'apprêtait à protester, je le coupai d'un geste.) Mais je tiens néanmoins à aller en parler avec Maiwenn. Si elle est coupable, je pourrai essayer de la confondre. Si elle ne l'est pas, elle pourrait m'indiquer quelques pistes.

— Tu es timbrée ! s'exclama Finn. En faisant cela, tu joues son jeu !

— Ton opinion a été dûment entendue et prise en compte, rétorquai-je. Je n'ai pas besoin de l'entendre encore une fois.

Il disparut dans un souffle. Secouant la tête, je me tournai vers les autres.

— Indiquez-moi le point de passage le plus proche du château de Maiwenn.

Celui-ci se trouvait à une heure et demie de route de Tucson, mais étant donné le temps qu'il m'aurait probablement fallu pour voyager dans l'Outremonde en traversant à un autre endroit, je m'en fichais. Cela s'avéra on ne peut plus avisé lorsque je découvris en arrivant en Terre-de-Saule le château de Maiwenn à portée de vue.

Étant donné qu'il gelait toujours dans son royaume, ce n'était qu'une mince consolation. J'étais partie de chez moi par un temps parfaitement agréable et chaud. Pour ne rien arranger, on fêtait ce jour-là le Cinco de Mayo[\[20\]](#). J'aurais pu passer le reste de la journée à boire de la tequila jusqu'à ce que s'ensuive un bienheureux black-out quelque part sous une table.

Au moins, il n'y avait pas de vent, mais il y avait dans l'air un froid mordant. C'était également un temps très sec. Mes nouveaux pouvoirs ne me laissaient rien ignorer du manque d'humidité ambiante. Autour de moi, des plaques de neige et de glace brillaient de toute leur beauté cristalline dans la lumière crue d'un soleil hivernal. Une beauté qui n'était pas sans danger pour les yeux et qui éblouissait et provoquait des images rémanentes pour peu qu'on l'admire trop longuement.

Je me mis en marche sur la route glacée, sans pouvoir m'empêcher d'admirer le château qui se dressait face à moi.

Contrairement à ceux d'Aeson et de Dorian, il n'avait pas l'allure d'une forteresse militaire imprenable. Il était, en fait... assez joli. De gracieuses flèches élancées s'élevaient, leurs parois d'un blanc argenté étincelant sous le soleil. La place semblait bâtie selon un plan incurvé, sinueux, semblable à la spirale décrite par un lys de Calla. Je me demandai si cette différence de conception architecturale résultait du fait que Maiwenn était une femme, ou si elle avait tout simplement meilleur goût que Dorian et Aeson.

Les sentinelles sonnèrent à juste titre l'alarme quand je leur eus indiqué qui j'étais. Ils tentèrent de me convaincre d'attendre à l'intérieur que Maiwenn me reçoive, mais je les informai que je refusais de faire un pas de plus tant qu'ils n'auraient pas demandé à leur reine l'hospitalité pour moi.

Cela prit un peu de temps – au cours duquel le nombre de gardes présents autour de moi doubla –, mais Maiwenn finit par me faire dire qu'elle me recevrait volontiers et que je serais placée sous sa protection le temps que je resterais sous son toit.

Une dame de compagnie me montra le chemin, et elle ne se priva pas de me faire comprendre de vive voix et par son attitude que je n'avais aucun droit de déranger sa reine. Elle me conduisit, à travers un labyrinthe de couloirs et de halls, jusqu'à un petit boudoir brillamment éclairé. Maiwenn y était installée dans un fauteuil luxueux et confortable, calée par de nombreux coussins. Un lourd peignoir en satin l'enveloppait et quelqu'un avait déposé un plaid sur ses genoux. Même avec sa pâleur malade et ses cheveux emmêlés, elle demeurait splendide.

En me souriant, elle fit signe à la suivante de nous laisser.

— Lady Markham ! s'exclama-t-elle. Quelle agréable surprise... S'il vous plaît, asseyez-vous.

Un peu gauchement, je pris place sur un luxueux siège rose d'allure délicate.

— Appelez-moi Eugénie, la priai-je.

Elle acquiesça d'un signe de tête, et nous restâmes ainsi quelques instants, embarrassées toutes les deux. Je me sentais incapable de penser à autre chose, en la regardant, qu'au fait qu'elle portait le bébé de Kiyo. Cela allait créer entre eux un lien à vie que je ne pourrais jamais connaître quant à moi. Même si je ne désirais rien de tel, bien sûr... Kiyo ne faisait plus partie de mon existence.

Le sens des convenances de Maiwenn, plus prononcé que le mien, ne tarda pas à refaire surface.

— Je suis heureuse de vous recevoir, dit-elle. Mais je subodore que vous ne me rendez pas une simple visite de politesse...

— Non... désolée. Je voulais vous parler de... (J'hésitai soudain, saisie par la crainte du ridicule. Comment avais-je pu imaginer me

pointer chez elle pour lui demander tout à trac si elle voulait me tuer ? Pourtant, il était trop tard pour faire marche arrière. Autant y aller franco.) J'ai subi ces derniers temps deux attaques très violentes, lui expliquai-je. Des attaques destinées à me tuer. Et je me demandais si... si vous saviez quoi que ce soit à ce sujet.

Ses yeux turquoise m'avaient d'un air entendu.

— Ou plus précisément, corrigea-t-elle, vous vous demandiez si je n'aurais pas par hasard quelque chose à voir avec elles.

— Oui, admis-je en détournant le regard.

— Il n'est pas étonnant que Dorian vous aime tant. Votre franchise doit le plonger dans un amusement sans fin. (Maiwenn soupira et laissa sa tête reposer contre le dossier avant de poursuivre :) Vous pouvez me croire ou ne pas me croire, mais la réponse est non. Je n'ai jamais ordonné ni appris quoi que ce soit concernant un attentat contre votre personne. Que s'est-il passé ?

Étant donné son implication dans cette affaire, j'estimai que tout lui raconter à propos du Fachan et des Nixies ne pouvait me nuire. Son visage demeura de marbre tout le temps de mon récit, même si je pus y lire de la surprise à plusieurs reprises. Lorsque j'eus terminé, sa réaction ne fut en rien ce à quoi j'aurais pu m'attendre.

— Mais pourquoi habitez-vous dans un désert ? Et de votre propre volonté, qui plus est !

Cette fois, ce fut à moi de trahir ma surprise.

— Mais... c'est chez moi ! Et ce n'est pas si terrible.

Maiwenn haussa les épaules.

— Puisque vous le dites... Quoi qu'il en soit, Dorian a raison en ce qui concerne son évaluation de l'intervention de ces créatures dans ces conditions. Il faut que quelqu'un de très puissant et de très motivé les y ait forcées.

— Savez-vous qui cela peut être ?

— Non. Comme je vous l'ai dit, vous n'avez aucune raison de me croire, mais je n'ai rien à voir avec ça.

Elle avait raison. Je n'avais effectivement aucune raison de la croire. Et pourtant... une part de moi-même ne pouvait faire abstraction du fait que Kiyo lui faisait confiance. Mon ressentiment à son égard n'enlevait rien à la confiance que je pouvais avoir en sa faculté de juger correctement les gens.

— Pourriez-vous me donner des noms de gens qui auraient pu faire ça ? repris-je.

— Je pourrais vous en donner des dizaines. Et cela ne vous servirait pas à grand-chose. (Je me rembrunis en me renfonçant dans mon siège. Elle me faisait la même réponse que mes esprits-servants.) Désolée de ne pouvoir vous être plus utile, s'excusa-t-elle. (Elle paraissait sincère.) Je ne vous mentirai pas : l'idée que vous puissiez

engendrer le petit-fils de Tirigan me terrifie. Mais je ne crois pas nécessaire de vous punir pour une chose qui ne s'est pas encore produite. Surtout que vous faites tout ce que vous pouvez pour que cela n'arrive pas. Cependant... (L'ombre d'une hésitation passa sur son visage serein avant qu'elle conclue :) Puis-je vous poser une question ?

— Bien sûr.

— J'ai entendu ce que vous me dites et pourtant... on m'a rapporté tellement d'histoires quant à votre liaison avec Dorian... Kiyo m'a dit... (Avoir à prononcer ce nom l'avait fait hésiter.) Kiyo soutient que je n'ai pas à m'en faire pour ça.

— Effectivement. C'est un faux-semblant. Dorian est en train de m'apprendre à utiliser les pouvoirs qui sont en moi. En échange, j'ai accepté de faire semblant d'être sa maîtresse.

Je ne crus pas utile de lui préciser les termes de notre dernier marché en date.

Maiwenn y réfléchit un instant et constata :

— Ainsi, vous avez décidé de revendiquer malgré tout votre héritage.

— Seulement pour ne pas provoquer un accident sans l'avoir voulu.

— Vous avez raison... quoique je me sentirais mieux si vous aviez pour ce faire un autre maître. Votre marché peut paraître pour l'instant innocent... mais le connaissant, je ne vois pas Dorian accepter qu'il le reste très longtemps. Ne laissez pas son charme vous aveugler quant à ses propres motivations. Il vous utilisera pour obtenir ce qu'il souhaite. Et ce qu'il souhaite, c'est voir la prophétie se réaliser.

— Hé ! protestai-je. Je suis de taille à résister à Dorian. Et à son charme.

— Il s'agit de bien davantage que de cela. Votre propre vie pourrait être menacée.

— Par Dorian ? J'en doute !

— Par ses ennemis.

Ça, c'était du nouveau...

— J'ignorais qu'il en avait, reconnus-je. À moins que... Vous différez dans vos opinions, tous les deux, et je pense qu'Aeson et lui ne s'entendent pas. (En me redressant sur mon siège, je demandai à Maiwenn :) Pensez-vous que ce sont ses ennemis qui tentent de me tuer ? Pour l'atteindre lui par ricochet ?

— Ils sont nombreux, ceux qui peuvent vouloir vous tuer. La liste des ennemis du Roi de Chêne n'est pas moins longue que celle à laquelle je faisais allusion tout à l'heure. La plupart de ces inimitiés n'ont rien à voir avec sa position en ce qui concerne la prophétie. Il est puissant, et beaucoup le redoutent à cause de cela. Ajuste titre. Lorsque cette partie de l'Outremonde s'est réorganisée, Dorian s'est

battu pour repousser les frontières de son royaume. À la dernière minute, seule Katrice, reine de Terre-d'Alisier, s'est opposée à lui pour l'empêcher de se tailler la part du lion. La terre l'a reconnue et s'est placée sous sa tutelle, privant le Roi de Chêne d'un domaine élargi.

Cet exposé me fit frissonner. J'ai déjà entendu Roland évoquer cette forme d'intelligence du territoire dans l'Outremonde, capable de remodeler son apparence et ses frontières. Pourtant, l'idée qu'un bout de terrain puisse « autoriser » quelqu'un à en prendre possession me filait les jetons.

Après une courte pause, Maiwenn poursuivit :

— Beaucoup savent qu'il n'a jamais accepté cette issue. Il n'a pas renoncé à ses velléités d'expansion, et ils pensent que vous pourriez lui fournir les moyens de les concrétiser. Vos pouvoirs de chaman sont redoutés de tous depuis des années. Si vous maîtrisez ceux du Seigneur de l'Orage par-dessus le marché, ils sont persuadés que vous pourriez conquérir les autres royaumes. Et peut-être au-delà encore.

— Vous n'avez donc tous que la conquête en tête ! maugréai-je. Pourquoi ne pouvez-vous pas laisser vos frontières telles qu'elles sont ?

— Votre roi a de plus grandes ambitions, j'en ai peur.

Comme cela m'était déjà arrivé, je me demandai qui aurait la meilleure part de ce marché que Dorian et moi avions conclu. Qu'attendait-il réellement de moi ?

— Ainsi, résumai-je, même ceux qui sont d'accord avec Dorian pour que se réalise la prophétie ne l'aiment pas forcément.

Maiwenn acquiesça et précisa :

— Ils préféreraient que votre fils soit engendré par quelqu'un de moins ambitieux que lui. Quelqu'un qu'ils pourraient contrôler. Ces mêmes gens pourraient alors espérer détrôner Dorian. D'autres, encore, qui affichent leur soutien au projet du Seigneur de l'Orage, sont persuadés qu'il ne se réalisera jamais. Aussi, leur principal souci réside-t-il dans la menace que vous représentez pour nos monarchies.

Cette nouvelle mise au point, cette crainte que je puisse vouloir conquérir l'Outremonde, me semblait plus ridicule encore que la prophétie.

— Pourquoi diable voudrais-je régner dans ce monde-ci ? Ils n'ont pas remarqué que je suis humaine ? Au moins pour moitié ? Je n'ai aucune revendication sur quelque domaine des noblaillons que ce soit. Et je n'en veux aucune.

— Les Étincelants ne voient pas les choses de la même façon que vous autres, humains. Vous éprouvez toujours le besoin de faire toute une histoire de la moindre goutte de sang étranger chez un individu. Vous avez beau avoir une mère humaine, tout bien considéré, la plupart d'entre nous voient en vous l'une des nôtres.

Il m'aurait été difficile de nier la facilité avec laquelle nous nous différencions des « étrangers » en leur collant des étiquettes dans notre monde : Noir américain, Asiatique américain, et *tutti quanti*. Maiwenn avait raison. Le « sang étranger » n'était pas une mince affaire, chez nous.

— Admettons, répliquai-je. Mais ceci mis à part, je me suis fait une spécialité de les pourchasser. Cela ne chagrine personne ? Cela ne semble pas étrange, de la part d'une reine potentielle ?

— Certains le pensent, si..., admit-elle. (À l'expression discrètement dégoûtée de son visage, je compris qu'elle devait compter au nombre de ceux-là). Mais tous les autres, je vous l'assure, vous considèrent comme l'une des nôtres. Qui plus est, tuer sans vergogne ne constitue pas, loin de là, un handicap pour un chef puissant. Il n'y a là rien que Dorian et Aeson n'aient déjà pratiqué.

Je soupirais longuement, découragée.

— Cela ne m'aide pas à me sentir mieux, murmurai-je. J'ai l'impression d'avoir encore plus d'ennemis que tout à l'heure...

— Désolée... Si cela peut vous consoler, les ennemis de Dorian peuvent vouloir s'en prendre à vous à cause de vos liens avec lui, mais, précisément pour cette raison, le Roi de Chêne se sentira dans l'obligation d'assurer votre sécurité par tous les moyens en sa possession. Quelles que puissent être ses arrière-pensées, c'est un puissant allié.

— Oui, reconnus-je en songeant aux Nixies. C'est vrai.

Un autre silence gêné retomba entre nous. Nous restâmes de nouveau à nous observer sans savoir que dire. À cet instant, Maiwenn avait vraiment l'air épuisée, même si j'avais tendance à penser qu'elle en faisait un peu trop avec cette grosseur. Je n'arrivais pas à déterminer si elle était pour moi une amie ou une ennemie. En fait, j'avais tiré de cette rencontre plus de sujets d'inquiétude que de véritables réponses.

— Bien..., dis-je, un peu stupidement. Merci pour... votre aide. Je crois que je ferais mieux d'y aller.

Hochant la tête, elle m'adressa un sourire fatigué et m'assura, les traits tirés :

— Vous serez toujours la bienvenue ici.

— Merci.

Je me levai et marchai jusqu'à la porte. J'avais déjà la main sur la poignée quand elle m'appela.

— Eugénie...

Je fis volte-face. Une expression de souffrance passa sur son visage, dont je devinai qu'elle n'avait rien à voir avec son état.

— Il... vous aime, dit-elle en butant sur les mots. Vous devriez... lui pardonner. Il ne voulait pas vous blesser.

Je soutins son regard durant de pénibles secondes avant de tourner les talons, sans ajouter un mot. Je ne voulais pas penser à Kiyo.

Comble de l'ironie, ce fut alors que je tombai nez à nez avec lui, à mi-chemin de la porte du château. L'univers est salaud, parfois... Quels qu'aient pu être les sentiments que les paroles de Maiwenn avaient éveillés en moi, ils se volatilisèrent dès que je le vis en route pour aller la voir. Son expression montrait clairement que j'étais la dernière personne qu'il se serait attendu à trouver là.

Je fis de mon mieux pour afficher un air glacial, m'efforçant de ne pas lui montrer à quel point je le buvais des yeux. Avec sa peau bronzée, ses cheveux noirs mi-longs passés derrière ses oreilles, qui bouclaient à leur extrémité, il avait l'air aussi éblouissant qu'à l'accoutumée. J'aurais voulu y passer mes doigts. Le lourd manteau qu'il portait ne parvenait pas à masquer la grâce de son corps athlétique.

— Eugenie..., dit-il doucement. Qu'est-ce que tu fais là ?

— Je devais discuter un peu avec Maiwenn : des trucs de filles, tu vois...

J'espérai que le ton de ma voix lui ferait comprendre que je n'avais pas envie d'en dire plus. Il parut piger.

— Eh bien..., reprit-il. C'est bon de te voir. Tu parais... en forme. Comment les choses... je veux dire : comment ça a été pour toi ?

Je haussai négligemment les épaules.

— La routine. Propositions malhonnêtes... Tentatives d'assassinat... Tu sais comment c'est.

— Je m'inquiète pour toi.

— Ça va. Je peux prendre soin de moi toute seule. De toute façon, on m'aide.

Ses yeux sombres et attentifs se plissèrent.

— Je suppose que tu veux parler de Dorian ?

— Il m'a sauvé la mise lors d'une attaque vraiment vicieuse, l'autre jour. (Et je me sentais minable de n'avoir pu m'empêcher de le lui glisser dans l'oreille.) Il va m'aider à libérer Jasmine.

— C'est une très mauvaise idée.

— Laquelle ? Libérer Jasmine ou compter sur Dorian ?

— Les deux.

— Tu savais que j'irais la rechercher un jour ou l'autre. Autant ne pas faire traîner les choses.

Je me mis en marche pour le contourner, mais il me saisit le bras pour m'en empêcher. Même à travers la manche de mon manteau, son contact envoya une onde de choc à travers mon corps.

Penché vers moi, il ajouta d'un ton pressant :

- Je veux venir avec toi.
- Je n'ai pas besoin de ton aide.
- Tu as besoin de toute l'aide que tu peux obtenir.
- Non !

D'un geste sec, je me libérai et me remis en route. Il me rattrapa et me bloqua de nouveau le passage. Je sentis cette intensité animale qui lui était propre irradier de lui.

— La dernière fois, dit-il d'une voix blanche, tu n'as pas voulu l'aide des noblaillons parce que cela froissait ton orgueil. Cette fois-ci, tu recommences avec moi pour les mêmes raisons et tu n'en as pas le droit. Oublie à quel point tu me hais et pense à l'intérêt de la fille. Je vais avec toi.

Il avait raison à propos de l'intérêt supérieur de Jasmine, mais son attitude m'était insupportable.

— Quoi ? m'écriai-je. Tu crois pouvoir t'imposer ? Tu ne seras pas du voyage, alors fais-toi une raison.

— Je ne me ferai jamais une raison. Si tu te mets en danger, je te protège. Je serai là.

— Ah oui ? Eh bien, tu devras faire le pied de grue à temps complet devant le château d'Aeson, parce qu'il n'est pas question que je t'invite aux réunions de planning.

Un peu de sa tension animale retomba. Soudain, il redevint le Kiyo impassible et maître de lui-même que je connaissais.

— Vous tenez des réunions secrètes ? railla-t-il. Vous êtes quoi, maintenant ? Les meilleurs amis du monde ?

Je levai les yeux au ciel et le contournai pour regagner au plus vite le point de passage et le temps plus clément de l'Arizona. Cette douleur, dans ma poitrine, celle qui jouait à cache-cache avec moi depuis Beltane, se fit sentir avec insistance jusqu'à ce que je retrouve ma voiture. Je détestais ce qui nous était arrivé, mais je ne savais pas comment arranger ça ; j'ignorais comment faire pour pardonner à Kiyo.

Je fis en sorte de m'occuper l'esprit à autre chose durant le trajet de retour chez moi, comme de prévoir la logistique qu'allait nécessiter la prochaine opération de sauvetage de Jasmine. Mais étant donné la résistance qu'elle risquait de nous opposer, peut-être valait-il mieux réfléchir en termes d'enlèvement. En tout cas, j'étais pressée d'en avoir terminé avec cette histoire. Et la condition posée par Dorian ne m'en paraissait que plus insupportable. De même que sa stupide grandeur d'âme à propos du sexe.

J'étais presque arrivée chez moi lorsque je tournai la tête en passant devant une librairie *Barnes & Nobles*. Une idée venait de germer dans mon cerveau, assez étrange, assurément, mais qui ne pouvait se révéler dangereuse.

Je n'avais pas cessé de cogiter au sujet du potentiel magique que j'étais supposée posséder. Pendant des années, je n'avais compté que sur la magie humaine, ou plus exactement la faculté humaine à utiliser la magie inhérente au monde environnant. J'étais capable de bannir les esprits et les monstres. Je pouvais passer d'un monde à l'autre. Mais ces prétendus pouvoirs qui se trouvaient en moi offraient beaucoup, beaucoup plus de possibilités, si je devais en croire Dorian et Maiwenn, sans parler de mes propres bribes de souvenirs nostalgiques. Ma première réaction avait consisté à résister à tout cela, mais à présent... à présent, il me tardait d'avancer et de pouvoir passer à un niveau supérieur. Dorian et moi avions prévu de nous revoir le lendemain soir pour une nouvelle leçon, et je détestais l'idée de rester inactive en attendant. Il m'avait assuré que j'avais toute ma vie pour parvenir à maîtriser cette magie, mais il n'était pas question pour moi d'attendre aussi longtemps. Je voulais me mettre à niveau. Le plus vite possible.

Naturellement, le magasin ne possédait pas de rayon consacré à la magie véritable. Il ne se vendait là que la camelote tape-à-l'œil et commerciale qui se fait passer pour telle. Mais je trouvais néanmoins un rayon scientifique fourni, au sein duquel m'attendaient deux pleines étagères de livres consacrés au temps et à la météorologie.

Je doutais fort que ces bouquins puissent faire de moi en une nuit une experte en magie, mais savoir quelles lois scientifiques se cachaient derrière les phénomènes que je m'efforçais de mettre en œuvre pouvait m'aider. C'était pour moi quelque chose de concret, avec quoi j'étais plus familiarisée qu'avec la nature étrange et ésotérique de la magie elle-même. Volusian m'avait dit un jour qu'en tant qu'enfant de deux mondes différents, j'étais à même de prendre le meilleur de chacun d'eux. J'étais à la fois fille des noblaillons et de l'humanité. Fille de la magie et de la technologie.

Je passai plus d'une heure à consulter des ouvrages sur les tempêtes, l'atmosphère et autres manifestations météorologiques. Lorsque les haut-parleurs diffusèrent l'annonce que le magasin allait fermer, je n'en crus pas mes oreilles. Le temps avait filé sans que je le voie passer. Ramassant les ouvrages qui me semblaient les plus utiles, j'allai payer et rentrai chez moi.

— Lire donne chaud..., plaisanta Tim en me voyant entrer chargée d'un lourd sac bourré à craquer.

Je décidai de ne pas lui répondre et de me retirer dans ma chambre. Vidant les livres sur mon lit, je m'emparai de celui qui me paraissait le plus exhaustif et allai m'asseoir avec lui à mon bureau, où le puzzle de la tour Eiffel demeurait inachevé. Je n'avais pas pu me consacrer beaucoup à mon hobby, ces derniers temps. Avec un regard mélancolique, je remis les pièces dans la boîte et allai la ranger. La

tour devrait attendre.

Les jambes confortablement étendues devant moi, j'ouvris le manuel tout en couleurs aux pages de papier glacé. Passant rapidement les pages de titre et l'introduction, je me jetai avidement sur le corps de l'ouvrage.

« Chapitre premier : L'Humidité et l'atmosphère. »

Chapitre 24

Dorian et Maiwenn pouvaient bien se répandre en commentaires malveillants, il n'y a pas de meilleur endroit au monde où vivre que Tucson.

Parvenue au point de passage dans le désert, le lendemain en fin d'après-midi, je m'accordai le temps d'une pause pour admirer les alentours avant de passer dans l'Outremonde. Le royaume de Dorian était certes splendide, mais, à mes yeux, ce n'était pas la même chose ; je ne m'y sentais pas chez moi. Un vent léger balayait l'air desséché, ébouriffant mes cheveux et me murmurant à l'oreille que bientôt le printemps céderait la place à l'été. La brise charriait toutes les délicieuses fragrances du désert. Je perçus la douce odeur du mesquite ; non pas celle qui parfume les barbecues, mais celle qu'exhalent ses délicates fleurs jaunes pelucheuses. Au-dessus de ma tête, le soleil cognait fort sans aucun complexe, intimant aux moins résistants de foutre le camp. La saison touristique a tendance à marquer le pas avec la brusque montée des températures, mais quant à moi j'adore cette période de l'année.

Tout autour de moi, dans cette chaleur sèche et implacable, je sentais la présence de l'eau invisible. Elle se cachait dans les cactus saguaros comme dans les racines pivotantes des mesquites. Il y en avait même en suspension dans l'air, en dépit de la sécheresse apparente. Partout où il y a de la vie, il y a de l'eau. Percevoir sa présence était devenu une seconde nature pour moi. L'appeler à moi restait un challenge.

Fermant les yeux, je laissai mon esprit transgresser les frontières et me conduire dans l'Outremonde. La pratique faisait beaucoup pour améliorer la facilité de ces transits ; ils s'effectuaient à présent sans que j'aie à fournir le moindre effort, tout comme pour le repérage de l'eau. Mon corps se glissa à la suite de mon esprit, entraîné vers le point de passage symétrique en Terre-de-Chêne. Avant qu'il ait pu s'y matérialiser de nouveau, cependant, je me tendis en direction du Slinky, utilisant le peu de moi-même que j'y avais laissé comme un aimant pour m'attirer où il se trouvait plutôt qu'au bord de la route. Un instant plus tard, je me retrouvai dans la chambre de Dorian, sur son lit.

— Petit présomptueux..., murmurai-je en me redressant.

Ramassant le Slinky, je m'amusai à le lancer et regardai un instant ses anneaux se tordre en arches et retomber.

— Est-ce vous, milady ? demanda une petite voix timide dans la pièce voisine. (Quelques secondes plus tard, le jeune visage de Nia apparut dans l'encadrement de la porte.) Sa Majesté se trouve dans son jardin d'hiver, expliqua-t-elle. Si vous voulez bien me suivre...

Waouh ! C'était bien la première fois que j'entendais parler de quelqu'un disposant à domicile d'une véritable véranda, sauf dans le jeu Cluedo. Lorsque Nia m'eut introduite, je découvris Dorian debout devant une toile posée sur un chevalet, une palette dans une main et une brosse de peintre dans l'autre. *Le coupable : Dorian, dans la véranda, avec le chandelier... euh... le pinceau, en fait.*

Il sourit quand il me découvrit.

— Lady Markham, vous arrivez juste à temps. Peut-être pourrez-vous distraire un peu Rurik. Il devient terriblement déraisonnable.

Je jetai un coup d'œil sur le côté de la pièce où Rurik, le guerrier massif aux cheveux d'un blond presque blanc, se tenait assis sur une chaise de salon recouverte de velours lavande. Il portait une armure intégrale en cuir et en cuivre. Le choc visuel qui en résultait me fit grimacer.

— Ce n'est nullement mon intention, Votre Majesté..., dit-il entre ses dents serrées. Mais rester là sans bouger – en armure, qui plus est – n'est pas des plus aisé.

— Bah ! Tu n'arrêtes pas de geindre... Ce qui est assez déplacé, pour un homme de ta condition. Lady Markham, elle, est capable de rester sans bouger pendant des heures ; et dans des conditions beaucoup plus inconfortables, il faut le dire.

Rurik tourna la tête pour me jeter un regard surpris et plein de sous-entendus salaces.

— Ne bouge pas ! se récria Dorian. Regarde par ici !

Le sourire lubrique de Rurik disparut de ses lèvres quand il se retourna vivement vers son roi. Le chevalet de l'artiste n'étant pas tourné vers moi, je n'avais aucune idée de ce à quoi ressemblait son chef-d'œuvre. Alors que je m'approchai pour le découvrir, il me fit signe avec sa brosse de me tenir à l'écart.

— Non, non..., me dit-il. Pas tant que ça n'est pas terminé.

Avec un haussement d'épaules, je tirai à moi une autre chaise lavande – toute la pièce était décorée dans cette couleur, en fait – et m'y assis. Dorian s'adressa à moi sans même lever les yeux de son travail.

— Alors ? Qu'avez-vous fait de votre journée, ma chère ? Quelque chose d'intéressant ?

— Pas vraiment. J'ai dormi, banni une ombre. En fait, j'ai lu la

plus grande partie de la journée. Plutôt ennuyeux.

— Que lisez-vous ? J'aime beaucoup les œuvres d'un de vos écrivains... je crains d'avoir oublié son nom... il était très populaire, il fut un temps... Shakemore ?

— Shakespeare ?

— Oui ! C'est bien lui. A-t-il écrit un nouvel ouvrage ?

— Euh... pas depuis quelque chose comme... quatre ou cinq siècles.

— Ah ! Dommage... Alors, qu'avez-vous donc lu ?

— Tout sur le temps qu'il fait.

Le pinceau de Dorian se figea sur la toile.

— Ah oui ? s'étonna-t-il. Et qu'avez-vous appris ?

— Des trucs sur la formation des tempêtes. Comment les molécules d'eau s'élèvent et se condensent. Il y avait aussi autre chose sur les hautes et basses pressions, mais il faudra que j'y revienne pour relire ce passage. Encore un peu confus pour moi...

Les deux hommes me regardèrent d'un air interloqué, puis Dorian en revint à son œuvre.

— Je vois, dit-il. Pensez-vous que cela va faciliter votre apprentissage ?

— Pas sûr. Mais j'aime en quelque sorte savoir quel est le but ultime.

Le silence retomba. Dorian s'absorba dans son travail. Rurik persista dans son attitude de martyr, soupirant à l'occasion pour exprimer son mécontentement. Je ne lui avais jamais réellement pardonné son petit numéro d'élémentaire de glace, aussi, le voir souffrir un peu n'était pas pour me déplaire. Malheureusement, cela devint vite ennuyeux. Croisant les bras, je m'agitai sur ma chaise, ce qui ne passa pas inaperçu.

— Sire..., dit Rurik. Votre dame s'impatiente. Je suis sûr que vous pourriez avoir d'autres occupations nettement plus intéressantes avec elle. Nous pourrions reprendre la séance une autre fois. Cela ne me dérange pas du tout.

— Baliverne ! J'ai presque terminé.

Pour la première fois depuis que j'étais là, un sourire réjouit passa sur le visage de Rurik. Il se figea dès que Dorian eut tourné le chevalet vers lui pour lui montrer le résultat de ses efforts.

Nous restâmes tous les deux un instant sans voix.

— Sire..., protesta enfin Rurik. M'avez-vous affublé d'un nœud ?

— Ça y ressemble..., confirmai-je, la tête penchée sur le côté. Mais le reste... c'est assez bon. J'ignorais que vous saviez rendre si bien les visages.

Tout sourires, Dorian se rengorgea.

— Eh bien... merci ! Je pourrai également faire votre portrait,

un de ces jours, si vous le souhaitez.

— Je porte *un nœud* ! protesta Rurik, outragé.

Dorian jeta un coup d'œil à la toile, avant de revenir river son regard sur le guerrier.

— Il est assorti à la chaise, expliqua-t-il. Il fallait que je l'ajoute. Sinon, tu aurais fait tache.

Quand nous fûmes de retour dans sa chambre, Dorian commença par sa routine habituelle : enlever son manteau gris argenté pour le déposer au dos d'une chaise et se verser un verre de vin. Il buvait une sorte de rosé, ce soir-là.

— Prête à commencer ? s'enquit-il.

J'acquiesçai d'un signe de tête et allai m'asseoir sur le fauteuil déjà installé au milieu de la pièce. Comme je l'avais dit à Dorian, je n'imaginai pas que les ouvrages que j'avais consultés allaient m'apporter un avantage décisif, mais les avoir lus me donnait l'impression d'être plus puissante ; comme si j'allais seulement commencer à prendre mon apprentissage en main.

Dorian but une autre gorgée de vin, produisit un nouveau lot de liens et me rejoignit. Une main posée sur la hanche, il m'étudia attentivement, un peu comme il avait scruté sa toile.

— Très joli chemisier, me complimenta-t-il. (Je baissai les yeux. J'avais passé un débardeur noir brodé de pâquerettes rouges à l'encolure.) Mmmm..., marmonna-t-il, affairé. Essayons plutôt ceci.

Laissant tomber les liens dans des tons pastel qu'il avait en main, il en choisit d'autres rouges et noirs. Puis, plaçant mes bras à plat sur les accoudoirs du fauteuil, il les y attacha en inscrivant de grands X noirs sur ma peau. On aurait dit le laçage d'un chausson de danse de ballerine... Sa tâche achevée, il recommença à l'identique sur chacun de mes bras avec les liens rouges.

— Ces liens ressemblent plus à des rubans que ceux que vous utilisez habituellement, lui fis-je remarquer. Ou à d'étroits foulards. Vous avez donc en stock tout ce qui peut se concevoir en guise de moyens de contention ?

— Presque, répondit-il. D'accord. Commençons. L'eau est là-bas.

Il me désigna une table, près de la fenêtre, sur laquelle mon vieil ami le pichet de céramique se trouvait, mais je l'avais déjà repéré. M'installant dans mon siège aussi confortablement que possible, je l'observai fixement en laissant mon esprit se tendre vers l'eau qu'il contenait. Sa présence se signalait à moi avec autant d'insistance qu'un phare dans la nuit. Au-delà, je pouvais sentir les autres sources d'eau présentes dans la pièce : Dorian et moi, le vin, la vapeur en suspension. Je me concentrai uniquement sur le contenu du pichet.

Je sens que tu es là. À présent, viens à moi.

Mais comme une pratique assidue me l'avait déjà appris, vouloir

une chose ne suffit pas pour que celle-ci se réalise. Bon Dieu ! Ce que ça m'emmerdait ! Je ne comprenais pas comment Dorian pouvait supporter de rester là à attendre au cours de toutes ces sessions. Cela devait être ennuyeux au possible. J'étais quant à moi au-delà de l'ennui, et ça n'allait pas pouvoir durer. D'une manière ou d'une autre, je devais faire quelque chose.

Non, pas ça... Ce n'était pas la bonne attitude pour parvenir à un résultat. Je devais oublier l'ennui et me concentrer sur la tâche en cours.

De nouveau, des heures s'écoulèrent. Si Dorian était encore éveillé – ce dont je doutais –, il n'allait pas tarder à signaler la fin de la séance. Cette perspective m'irritait, mais en même temps, je comprenais. Moi-même, je sentais la fatigue peser sur moi et alourdir mes paupières. Je ne cessais de cligner des yeux pour les empêcher de se fermer. Je pense que c'est ce qui me permit de noter l'étrange phénomène qui était en train de se passer.

— Dorian ! lançai-je d'une voix pressante. Regardez le pichet !

Il se dressa aussitôt sur son séant et suivit la direction empruntée par mon regard. L'instant d'après, il se leva et alla inspecter le pichet en passant les doigts sur son flanc ventru. Un ruban d'eau glissait de manière continue sur la céramique avant d'aller s'accumuler en flaque sur le plateau de verre de la table. Un sourire lent et réjoui s'afficha sur ses lèvres.

— Vous l'avez captée ! s'exclama-t-il. Elle vous écoute. À présent, amenez-la plus loin encore. Faites-la sortir entièrement du pichet.

Galvanisée par ce progrès tangible, je sentis grandir en moi une certaine excitation. Je fis de mon mieux pour me rappeler dans quel état d'esprit j'étais au moment où le phénomène s'était produit et tentai de renouveler l'exploit. Une minute plus tard, environ, je vis l'eau couler le long du récipient, plus rapidement et en plus grande quantité. La flaque sur la table déborda et s'écoula sur le sol.

— Je suis en train de ruiner votre tapis.

— Au diable mon tapis ! répliqua Dorian d'une voix que l'excitation faisait trembler. Continuez...

Une part cartésienne de moi-même considérait la surface inégale du tapis comme un obstacle. Mais bien vite, je décidai que celui-ci n'existait que dans ma tête. Le tapis ne pouvait en rien entraver cette relation privilégiée entre l'eau et moi. Seul le contrôle que j'exerçais sur elle importait.

Dès que j'eus compris cela, l'eau se rua en bondissant à la surface du tapis en un filet ondoyant, à la manière d'un serpent. Arrivée à mes pieds, elle s'immobilisa. Je sentais que, d'une certaine façon, elle attendait que je lui donne des instructions

complémentaires. Mais moi, je ne savais que lui ordonner. J'avais simplement voulu qu'elle vienne à moi.

À peine avais-je formulé cette pensée que le contenu du pichet se dressa devant moi tel un jet d'eau qui demeura suspendu en l'air. Bouche bée, je le vis se scinder en centaines de gouttes semblables à des perles de cristal en suspension. Je les admirai longuement, fascinée, mais incapable de savoir qu'en faire. Puis, l'emprise que j'avais sur elles se dissipa et je vis les gouttes se résoudre en une brume légère. Quelques secondes plus tard, le nuage s'était dissous dans l'air ambiant. Avec sa disparition retomba en moi l'euphorisante sensation de picotement électrique qu'avait charriée mon sang durant toute l'opération.

Nous ne réagîmes pas tout de suite, Dorian et moi. Puis, je me mis à rire. Je ne voulais pas que cela s'arrête. C'était trop merveilleux ! Je voulais recommencer, encore et encore, mais je n'avais plus d'eau à disposition et le vin aurait été trop salissant.

Une idée lumineuse me vint. Percevant la vapeur d'eau en suspension autour de moi, je lançai mon pouvoir à sa recherche. Soudain, de petites gouttes se formèrent sur mon visage, comme sous l'effet d'un spray invisible. Mon rire jaillit de plus belle.

Dorian, aussi hilare que moi, me rejoignit et effleura mes joues. Au bout de ses doigts, il recueillit un peu d'eau qu'il déposa sur son visage, comme pour s'assurer de sa réalité.

— Je l'ai fait ! m'exclamai-je.

— Oui, vous avez réussi.

Ses yeux brillaient d'un plaisir non dissimulé. On aurait pu croire que c'était lui qui venait de réussir cette prouesse. Je trouvais étrange qu'il puisse se réjouir ainsi pour moi alors que sa propre magie était capable de tours tellement plus grandioses. Rapidement, il me libéra et me tendit les mains pour m'aider à me redresser.

— Je pense qu'un toast s'impose, dit-il. (Après avoir rempli un autre verre, il me le tendit et lança :) Aux élèves doués !

— Et aux bons professeurs ! renchéris-je.

Dorian but une gorgée et précisa :

— Je n'ai pas grand mérite. En fait, ce soir j'ai dû dormir la plupart du temps.

Riant de bon cœur, je bus une gorgée et m'empressai d'ajouter :

— Sentez-vous... quand vous faites usage de la magie qui est en vous... sentez-vous... quelque chose – je ne sais pas comment le décrire –, quelque chose d'agréable en vous... un certain plaisir, une exaltation, qui n'est pas seulement mentale, mais également physique.

J'avais du mal à mettre des mots sur ce que j'avais ressenti, mais l'expression de son visage m'indiqua que je n'en avais pas besoin pour me faire comprendre.

— Oui, répondit-il. Je vois exactement ce dont vous voulez parler. Merveilleux, n'est-ce pas ?

Je bus une nouvelle gorgée.

— Oh oui ! approuvai-je. Oui, ça l'est.

— Attendez un peu ! Vous n'en avez eu qu'un petit avant-goût. Une fois que vous serez entrée en possession de l'intégralité de vos pouvoirs, vous aurez du mal à comprendre comment vous avez pu vous en passer.

Je ne pus lui répondre que d'un sourire béat. À cet instant, je me sentais tellement heureuse de moi-même et de la vie en général que cela en devenait presque insoutenable. Quand avais-je été à ce point heureuse, à part en compagnie de Kiyo ? Et si je réagissais ainsi, à présent, qu'en serait-il lorsque j'aurais rejoint la ligue des pros ? Dorian en parlait comme d'une accoutumance, mais pour moi, c'en était une plus positive que néfaste.

Redressant la tête, je vis que Dorian me dévorait des yeux. Lentement, il reposa son verre. Quand il reprit la parole, il le fit d'une voix douce, presque émerveillée.

— Vous étincelez... Le saviez-vous ? Vos pouvoirs vous vont bien.

Il me rendait aussi heureuse que tout ce qui faisait mon existence à cette minute. Une grande chaleur prit naissance dans ma poitrine et se répandit dans tout mon corps. Je ne sais comment cette sensation se traduisit sur mon visage, mais il dut trahir quelque chose, car Dorian se pencha sur moi et m'embrassa.

Ce baiser avait un goût de vin ; un goût de vin et de passion. D'une main, il me pressa contre lui tandis que de l'autre, il reposait prudemment mon verre. Sans me lâcher un seul instant, il nous entraîna vers le lit. Je répondais à ses baisers tendres et doux par d'autres, plus enflammés et exigeants. Il ne lui fallut pas longtemps pour s'adapter à ce changement de registre. M'allongeant sur le dos, il se coucha sur moi de tout son long. Il agrippa mes cheveux pour maintenir ma tête en place tandis qu'une urgence nouvelle s'emparait de ses baisers. Ils me consumèrent d'autant plus lorsqu'il posa sans vergogne sa main entre mes cuisses et me caressa à travers mon jean.

Mon corps s'arc-bouta contre le sien. Un cri monta dans ma gorge, mais se perdit entre nos lèvres jointes. Je sus, alors, où tout cela allait inévitablement nous mener. La fascination dangereuse exercée sur moi par cette perspective... l'attrait exotique de coucher avec quelqu'un qui m'était à ce point étranger... tout cela ne fit qu'enflammer mon désir. Nous allions le faire... Finalement, nous allions coucher ensemble et j'allais me donner à lui.

Me donner à lui.

Quelque chose se contracta violemment dans ma poitrine,

entrant en conflit avec le plaisir brûlant qui gagnait le reste de mon corps. Ses caresses me faisaient désirer qu'il aille plus loin, m'incitaient presque à l'en supplier, pourtant je ne pouvais faire fi de cette voix colérique en moi qui s'insurgeait. Elle me disait que si je faisais ce choix, si je choisisais délibérément de faire ceci avec lui, je me donnais à l'ennemi. Je ne savais pas exactement qui pouvait bien être cet ennemi si terrible, mais peu importait. Un instinct puisait en moi, vindicatif, effrayé. Il entrait en rébellion contre le reste de ma personne, contre les besoins de mon corps aussi bien que contre les souhaits de ma volonté. Je connaissais Dorian et l'appréciais. Comment se pouvait-il que je ne parvienne pas à vaincre cette peur primaire ? Par certains côtés, la peur pouvait être une motivation. J'avais le sentiment que si je parvenais à surmonter ce premier pic de difficulté, le reste du problème disparaîtrait.

Mais bon sang, que ce pic était difficile à dépasser !

Comme la fois précédente, Dorian finit par ressentir mon malaise. Il mit un terme à notre étreinte et s'écarta de moi presque en sursaut. Avant qu'il détourne son visage, j'eus le temps d'y voir passer une série d'émotions que je ne lui avais jamais connues : la frustration, le chagrin.

— Dorian..., dis-je à mi-voix. Dorian, je suis tellement désolée...

Se frottant le visage à deux mains, il exhala longuement. Ce fut d'une voix parfaitement calme et plate qu'il me dit :

— Il est tard, Eugenie. Trop tard pour que vous puissiez partir. (Il se leva et s'étira. Quand il se retourna finalement vers moi, son expression avait repris son impassibilité coutumière. Son attitude insouciant avait disparu, elle aussi. Seule la fatigue se lisait sur ses traits.) Je vais prendre le sofa du salon, ajouta-t-il. Vous n'avez qu'à garder le lit.

— Non, je...

D'un geste, il me fit signe de me taire et gagna l'autre pièce, sans un regard pour moi, glissant simplement par-dessus son épaule :

— Prenez-le. Ce sera la meilleure nuit de sommeil que vous aurez jamais eue.

Un jeu de portes coulissantes élaboré séparait les deux pièces. Il les referma soigneusement, m'abandonnant à ma solitude et à ma misère.

Assise sur son lit, je m'efforçai de faire le tri dans un flot d'émotions contradictoires. Qu'est-ce qui n'allait pas chez moi ? Pourquoi n'arrivais-je pas à faire en sorte que cela puisse coller avec Dorian ? Il m'était arrivé de coucher avec des types que j'aimais moins que lui. Pour quelle raison n'arrivais-je pas à franchir cette dernière frontière ? Pourquoi continuer à refuser l'issue inéluctable ?

J'allai éteindre les torches et les chandelles avant de retirer mon

jean et de me glisser sous les couvertures. Ce devait être le meilleur lit dans lequel j'avais jamais couché. Malheureusement, il me fut impossible d'y trouver le sommeil. Je ne cessais de penser à l'allégresse due à mon triomphe magique, à mon désir supposé et au refus d'obstacle nerveux qui en avait résulté. Mon corps voulait. Mon esprit voulait également. Seuls mes instincts poursuivaient le combat.

Le lit le plus confortable au monde dut être vexé de me sentir m'agiter et me retourner ensuite sans parvenir à trouver ma place. Au moins sa taille me permit-elle de gigoter tout à mon aise. Ma vue s'accoutuma au noir très rapidement. Je pus deviner à la faveur d'un clair de lune partiel les formes sombres des meubles dans la pièce. Derrière la baie géante, les étoiles brillaient. Il semblait y en avoir des milliers de plus que lorsque je les avais admirées en compagnie des astronomes amateurs. Nous autres humains avons perdu les étoiles, en dépit de notre capacité à les atteindre. L'humanité et les noblaillons sont comme les deux faces d'une médaille, chacune possédant ce qui manque à l'autre.

La réponse à mes problèmes avec Dorian fut longue à venir, mais elle finit par arriver. La nuit était encore d'un noir d'encre lorsque je me levai finalement pour rejoindre la pièce voisine. Les portes coulissèrent en silence. En le découvrant dans la pénombre, je marquai une pause, penchée au-dessus de lui. Il était trop grand pour le sofa, aussi ses jambes pendaient-elles à l'une des extrémités. Il ne s'était pas déshabillé, se contentant de jeter hâtivement une mince couverture sur son corps. Les yeux clos, il était tourné vers moi. Une main reposait sur lui. Ses cheveux, rejetés d'un seul côté, recouvraient sa joue, le manque de lumière masquant leur couleur flamboyante.

Dorian était roi, des milliers de gens vivaient sous son autorité, pourtant, il était venu se réfugier sur cette couche sommaire à cause de moi. J'étais parvenue à blesser quelqu'un que je pensais invulnérable. Je restai un long moment ainsi, à réfléchir à tout cela dans cette pièce tranquille et sombre avant d'aller finalement m'accroupir à côté de lui.

Je tendis une main tremblante pour lui caresser la joue, mais ses yeux s'ouvrirent sans m'en laisser le temps.

— Que se passe-t-il ? s'inquiéta-t-il d'une voix alerte.

Je fus incapable de lui répondre sur-le-champ. Le silence retomba entre nous, aussi épais que la nuit qui nous entourait. Il ne fit pas un geste, ne prononça pas un mot pendant que je méditais ma réponse. Il se contenta d'attendre et de me regarder.

— Je voudrais que vous m'attachiez, répondis-je enfin.

C'était ce qui était appréciable, avec Dorian : la plupart des gens se seraient étonnés et auraient commencé à poser des questions ; pas lui. Après s'être levé et m'avoir suivie dans l'autre pièce, il remit

rapidement la main sur les liens qu'il avait utilisés pour me ligoter au fauteuil.

Je m'allongeai sur le lit, sans savoir exactement comment positionner mon corps. Dorian se chargea de rectifier doucement ma position. Il commença à élever mes bras au-dessus de ma tête puis s'arrêta. Il laissa ses mains redescendre jusqu'à mon estomac, prit entre ses doigts l'ourlet de mon débardeur et m'adressa un regard interrogateur. Me voyant acquiescer d'un hochement de tête, il m'en débarrassa et reprit où il en était. Il releva mes bras et joignit mes poignets pour les entraver, sans pouvoir s'empêcher de prendre tout son temps. Avec un autre lien, il attacha mes poignets aux sculptures intriquées de la tête de lit, avant d'en utiliser un autre encore pour renforcer le tout. Quand il en eut terminé, mes bras reposaient de manière plus ou moins lâche sur l'oreiller tandis que mes poignets et mes mains demeuraient solidement fixés à la tête de lit. De manière étrange, je sentis quelque chose se détendre en moi lorsque je pris pleinement conscience que j'étais piégée.

La longueur du processus de ligotage me surprit. J'aurais pensé que Dorian bâclerait le travail pour passer à l'essentiel, mais sa patience pour ce genre de choses paraissait sans limites. Son œuvre achevée, il s'écarta et s'assit sur ses talons pour l'admirer, comme il le faisait chaque fois. Le manque de lumière n'y changeait rien : vêtue de ma seule culotte, je me sentais exposée. Je me demandai si c'était ma chair qui le captivait ainsi ou l'entrelacs de ses liens de soie. Sans doute une subtile combinaison des deux...

S'écartant du lit, il se redressa afin de pouvoir se débarrasser à son tour de ses vêtements. Au fur et à mesure qu'ils tombaient sur le sol, je découvris peu à peu son corps. Le clair de lune s'accrochait à sa peau laiteuse et la faisait resplendir. Tout en blancheur marmoréenne et en lignes harmonieuses, il me faisait penser à un marbre grec ou romain.

Il me rejoignit sur le lit, les yeux baissés sur moi. Mon cœur se remit à battre à coups redoublés. Il restait dans l'ombre, à présent qu'il s'était éloigné de la lumière tombée de la fenêtre. Dans le noir, il paraissait tellement plus puissant et impressionnant, comparé à moi... À moins de me résoudre à une manœuvre désespérée de lutte au corps à corps, je n'avais aucun moyen de lui échapper.

Le temps s'étira et la tension monta entre nous. Ce délai d'attente me porta sur les nerfs tout en me stimulant. Pour quelle raison ne se décidait-il pas à me toucher ? Pourquoi se contentait-il de me regarder ainsi ?

Enfin, agenouillé près de mes pieds, il commença par m'embrasser les orteils. Ce n'était qu'un contact infime, mais après tout cette attente, il me fit frissonner violemment. Dorian passa d'une

jambe à l'autre. Il effleura de ses lèvres mes doigts de pied et mes chevilles, avant de se décider à progresser à une allure régulière le long de mes mollets. Je me rappelai alors que Kiyo s'était livré à semblable reconnaissance corporelle, en préambule à notre première nuit. Selon qu'un homme commençait par la tête ou les pieds, me demandai-je, y avait-il une certaine conclusion psychologique à en tirer sur sa personnalité ?

Plus haut, toujours plus haut, la bouche de Dorian poursuivit son exploration. Mes muscles pelviens se crispaient dans l'attente de ce qui allait suivre. Je sentais en moi s'accroître la moiteur due à l'excitation. Mais lorsque enfin il parvint en haut de mes jambes, Dorian se contenta de passer à mon estomac en négligeant ma culotte et ce qu'elle voilait. Il caressa à deux mains la peau douce de mon ventre sans cesser de prendre tout son temps et en prenant garde d'éviter la blessure en voie de guérison, due au Fachan. Ensuite, comme pour l'étage inférieur, il zappa mes seins. La peau de mon cou était assez sensible, elle aussi, et sa bouche se faisait plus exigeante et plus précise. Pourtant, même si je haletais sous ses baisers, je ne pus empêcher une plainte de s'échapper de mes lèvres.

— Pourquoi négligez-vous tous les bons morceaux ?

Dorian marqua une pause, mais souleva à peine ses lèvres de ma peau pour demander :

— Voulez-vous que je revienne en arrière ?

Je me mordis la lèvre. Il tentait de m'obliger à lui dicter mes désirs, mais ce n'était pas ce que je souhaitais. Pour une fois, je ne tenais pas à être aux commandes. C'était pour cette raison que je lui avais demandé de m'attacher. Je voulais que me soit retirée toute possibilité de choix. En conséquence, je me gardai de lui répondre.

Dorian revint à mon cou, laissant ses lèvres dériver en direction d'une clavicule et d'une épaule, avant de remonter s'occuper d'une oreille et d'une joue. Quand nous joignîmes finalement nos lèvres, je m'efforçai de faire passer dans ce baiser mon impatience et ma passion, comme je l'avais fait plus tôt. Dorian ne fut pas dupe et se maintint juste hors de portée de mes lèvres, suffisamment près pour me tenter, mais assez loin pour me frustrer. Avec une impatience grandissante, je m'arc-boutai sur le lit afin de toucher son corps avec le mien autant que possible. Mais là encore, il s'amusa à se soustraire à moi. Il parvint à me mettre tellement à bout que, dans ma frustration, j'oubliai qui était censé avoir le contrôle de la situation.

— OK ! lançai-je sèchement. Revenez en arrière !

Dorian se prêta avec autant de grâce à mon désir qu'à ma requête initiale d'être ligotée. De ses mains aux doigts délicats, il prit mes seins en coupe afin de les maintenir en place pour faciliter le travail de sa bouche. Fermant les yeux, je rejetai la tête en arrière,

noyée dans les sensations délicieuses que sa langue communiquait à mes terminaisons nerveuses, alors qu'il titillait mes mamelons aux pointes dressées. Bien trop tôt, il mit fin à cette délicate torture, ce qui m'arracha un gémissement de protestation. Mais quand je vis par où il comptait poursuivre ses investigations, je cessai de lui en vouloir.

Glissant ses doigts sous la ceinture de ma culotte, il la tira sur mes jambes, s'arrêtant brusquement à mi-cuisses. L'espace d'un instant, je crus qu'il s'agissait encore d'un de ses petits jeux, jusqu'à ce que je me rende compte de quoi il retournait et lui explique, encore un peu essoufflée :

— C'est... euh... ce qu'on appelle chez nous un maillot brésilien.

— Oh ! murmura-t-il d'une voix chavirée par l'émotion. Oh là là !

Il explora des doigts cette zone particulièrement sensible, autant pour satisfaire sa sensualité que sa curiosité. Avec un soupir satisfait, il acheva ensuite de me débarrasser de ma culotte avant d'écarter délicatement mes cuisses. Puis, il posa sa bouche sur moi et fit courir sa langue sur cet endroit sensible entre tous.

Une allumette enflammée jetée dans un baril de poudre n'aurait pas obtenu davantage de résultats. Tout mon corps se cabra tandis qu'une vague de chaleur déferlait en moi et qu'un son ressemblant vaguement à un gémissement s'échappait de mes lèvres. À deux mains, Dorian me maintint fermement sur le lit, me rappelant une fois encore que j'avais abdiqué tout pouvoir sur ce qui était en train de se passer. Je connus de nouveau ce mélange détonant de peur et d'envie que j'avais déjà ressenti : la peur qu'il puisse faire de moi ce qu'il voulait et l'envie à demi assumée qu'il se décide à en profiter.

Lorsqu'il put croire que je me tiendrais tranquille, Dorian me lâcha et laissa s'aventurer une de ses mains entre mes cuisses, où il n'avait cessé de nourrir sa bouche avec ferveur. Puis il se servit de ses doigts, agiles et souples : il les fit pénétrer en moi en rythme avec les caresses qu'il me prodiguait avec sa langue et ses lèvres. La tête rejetée en arrière, la moitié supérieure de mon corps arc-boutée sur le lit, je laissai fuser des râles de plaisir. Il semblait avoir le don de me conduire aux frontières de l'orgasme sans m'y laisser accéder tout à fait. Aussi, quand il m'accorda finalement cette délivrance, elle me cueillit presque par surprise.

Ma chair connut un embrasement total, électrique et glorieux. De violents frissons m'ébranlèrent tandis que tous mes muscles se contractaient dans cette extase brûlante qui déferlait en moi. Au terme de cette apothéose, Dorian ne cessa pas pour autant ses caresses, léchant et donnant des coups de langue jusqu'à ce que je le supplie d'arrêter, submergée par ce flot ininterrompu de sensations. Il prit son temps pour satisfaire à ma requête. Se redressant enfin, il s'allongea

sur moi.

Tout son corps durci par le désir se pressait contre le mien. La sensation était merveilleuse, mais je désirais plus. Je me tortillai sous lui pour le lui signifier. Dorian fit remonter ses mains jusqu'à mes bras pour les maintenir fermement en place. Sa bouche s'empara sans douceur de la mienne, m'obligeant à me goûter moi-même sur ses lèvres. Lutter n'aurait servi à rien.

Lorsqu'il mit fin à ce baiser, il redressa à peine la tête et dit en me dévisageant :

— Je sais pourquoi tu fais cela, pourquoi tu tenais à être attachée. C'est parce que tu souhaites que la décision ne t'appartienne plus. Tu savais qu'une fois que tu en serais là, il ne pourrait y avoir de retour en arrière. Tu ne voulais pas te charger de la décision de venir de toi-même à moi. Tu souhaitais ne plus avoir le choix et te soulager ainsi de toute culpabilité et de toute appréhension. (Dorian m'embrassa la joue et s'attarda un peu contre mon oreille.) Dans un petit moment, reprit-il, je jure pouvoir te prendre et te ravager autant que tu le souhaiteras, si cela te facilite les choses. Mais à cette minute, tes choix t'appartiennent encore. Nous pouvons tout arrêter. Ou je peux te détacher. Tu peux me dire que tu souhaites cela et te joindre à moi en égale et non dans la soumission.

Les paroles étaient presque sur mes lèvres. *Oui, détache-moi... Fais-moi l'amour ! Baise-moi !* Je n'aurais eu qu'à les prononcer pour rééquilibrer les pouvoirs. J'aurais pu retrouver à la fois le contrôle de moi-même et ma liberté. Pourtant, je choisis de ne rien dire et de ne rien faire. Peut-être parce que c'était pour moi la seule façon d'aller jusqu'au bout. Ou peut-être voulais-je véritablement qu'il en soit ainsi. Peut-être même que cela me plaisait... Quoi qu'il en soit, je ne réagis pas, et Dorian trouva sa réponse dans mon manque de réaction.

Il se redressa et surgit au-dessus de moi. Il était un conquérant venu réclamer son dû et j'étais le tribut, chair offerte n'attendant que d'être prise. La peur à laquelle j'avais déjà goûté auparavant m'assaillit de nouveau. Je m'en délectai avec gourmandise. C'était délicieux, excitant. J'avais abdiqué. Je me donnais à lui. Presque sur les genoux, il écarta mes jambes et pénétra en moi. Je poussai un cri, davantage en fait sous le coup d'une sensation mentale que physique. C'était en vain que je tirais sur mes bras retenus par les liens. Dorian était en moi, il me remplissait, ponctuant chacun de ses puissants coups de reins d'un bruit de gorge sourd, dont il n'était sans doute même pas conscient.

J'aurais voulu l'enlacer, l'attirer contre moi. Mais tout ce que je pouvais faire, c'était rester là, allongée sous lui, et laisser pénétrer en moi, encore et encore, cet ennemi dont j'étais arrivée à ne plus pouvoir me passer.

Dorian se repositionna de manière à me recouvrir entièrement de son corps. Il n'avait pas cessé, ce faisant, d'aller et venir en moi avec urgence et passion, mais j'avais à présent encore moins de liberté de mouvement. Il me tenait étroitement épinglée au matelas. Et moi ? Je n'étais plus que chair brûlante et languissante, prête à le laisser prendre ce qu'il voulait de moi. J'éprouvais la sensation de flotter dans quelque infini chaud et liquide, d'avoir le corps enveloppé de soie. Je baignais dans un bonheur en fusion.

— Je te l'avais dit..., parvint-il à murmurer, la respiration courte et hachée. Je t'avais dit que tu viendrais à moi. Et maintenant... maintenant, je me rends compte que j'aurais pu te prendre dès l'instant où je t'ai ligotée. Tu n'avais besoin de rien de plus que de cela. Sans même le savoir, tu avais ce désir en toi... ce désir de simplement être prise de quelque façon que ton amant veuille te prendre. (Il marqua une pause pour reprendre son souffle et ajouta :) J'ai raison, n'est-ce pas ? Je pourrais te prendre dans n'importe quelle position, te faire l'amour à l'endroit qui me chante, et tu apprécierais chaque seconde de ce traitement...

J'étais incapable de formuler la moindre réponse sensée. Le bruit qui sortait de mes lèvres ressemblait surtout à un cri primal et inintelligible. Tout ce sur quoi je voulais me concentrer, c'était sur les sensations incroyables que faisait naître en moi son corps se ruant au plus intime du mien, et sur ce que lui-même devait éprouver. À cause de nos vigoureux ébats, j'avais glissé sur le matelas. Bientôt, mon crâne allait buter contre la tête de lit.

Soudain, Dorian se retira et demeura en appui sur les bras au-dessus de moi. Ses yeux, assombris par le manque de lumière, demeurèrent rivés aux miens. Sur son visage, je devinai son habituelle expression facétieuse. Tous deux, nous étions à bout de souffle. J'attendis avec impatience qu'il reprenne les choses là où il les avait laissées. J'avais été sur le point de jouir de nouveau. Je suspectais que d'une façon ou d'une autre il avait dû le deviner.

— Qu'est-ce que tu fais ? m'impatientai-je.

— J'attends. J'attends que tu me dises de continuer.

Dorian ne se montrait pas cruel ou méchant avec moi. Il me taquinait, il jouait avec moi comme il aimait le faire avec tous ceux qui l'entouraient.

— Espèce de putain d'enfoiré ! répondis-je entre mes dents serrées.

D'une certaine manière, l'apostrophe ne manquait pas d'affection. Elle le fit rire.

— Dois-je prendre ceci comme le moyen pour toi de me dire que tu as envie que je continue ?

— Tu le sais bien.

— Alors, dis-le-moi. À moins que tu puisses te redresser pour venir prendre toi-même ce dont tu as envie.

— T'ai-je dit que tu es un salaud ?

— Dis-moi que tu ne veux plus que je m'arrête. Supplie-moi. Supplie-moi, et nous continuerons pour le reste de la nuit si tu le veux.

C'était simplement un jeu, une autre facette de cette comédie de pouvoir et de domination à laquelle nous nous adonnions. Et à mon plus grand dépit, cela m'excitait...

— S'il te plaît..., murmurai-je enfin.

— S'il te plaît quoi ?

— S'il te plaît... ne t'arrête pas. Je veux... je veux que tu continues...

— Que je continue quoi ?

Avec un soupir, je capitulai.

— Je veux que tu continues à me baiser !

Dorian fut de retour en moi sans même me laisser le temps d'achever ma phrase. Je poussai de nouveaux cris lorsque, quelques instants plus tard, l'orgasme longtemps différé fondit sur moi. Frémissante, je me sentis me consumer tandis que se répercutait en moi un plaisir aussi foudroyant qu'un éclair. Nos corps ne cessèrent de se mouvoir l'un contre l'autre durant tout ce temps. Le visage de Dorian, au-dessus du mien, rayonnait de me voir, pantelante, aux prises avec une jouissance presque trop puissante pour moi.

— Je te hais ! lançai-je dans un souffle.

Il se mit à rire et fit pleuvoir sur mon visage des baisers avant de répliquer :

— Bien sûr que non, tu ne me hais pas.

Il avait raison.

Chapitre 25

— Je sais à quoi tu penses.

— Cela m'étonnerait, répondis-je à Dorian.

Levant les bras, je glissai les mains entre ma tête et l'oreiller. La lumière du soleil pénétrant dans la pièce par la baie panoramique se déversait sur moi sans parvenir à me tirer de mon humeur noire. J'étais restée maussade et apathique toute la matinée.

Dorian tendit le bras vers un plateau de pâtisseries et de douceurs que nous avions découvert près de notre lit à notre réveil. Le feu qui avait été ressuscité dans l'âtre – entre autres signes – indiquait le passage dans la pièce de domestiques discrets et attentifs. Cela n'aurait pas dû me chagriner, étant donné que tout le monde était persuadé depuis un moment déjà que nous couchions ensemble. Pourtant, savoir que d'autres s'étaient activés autour de nous pendant que nous dormions me mettait mal à l'aise.

Soudain, Dorian fourra dans ma bouche une tartelette à la frangipane. J'exprimai ma surprise bruyamment, mais la dégustai sans me faire prier. Sa cuisinière était vraiment excellente.

— Laisse-moi quand même deviner, reprit-il. J'adore essayer de m'introduire dans tes pensées.

Tout sourires, il était redevenu l'homme insouciant et frivole que je connaissais. Il n'y avait plus rien en lui de l'amant passionné qu'il avait été la nuit précédente, celui qui me décrivait en termes explicites ce qu'il pouvait me faire s'il lui en prenait l'envie, avant de me prouver qu'il pouvait effectivement le faire.

Roulant sur le côté, je lui tournai le dos et répondis :

— Vas-y, fais-toi plaisir.

— Très bien... Tu viens de prendre conscience que tu as commis l'irréparable. Tu as fait l'amour avec moi, un Étincelant. Tu as franchi la ligne invisible et à présent l'horreur et le regret te dévorent toute vive.

— Non.

— Non ?

— Non, ce n'est pas à cela que je pense.

— Oh !

Je l'entendis s'agiter derrière moi, puis poser avec délicatesse un

cookie sur mon bras. Laissant Dorian réfléchir à son deuxième essai, je croquai le biscuit – citron et sucre – sans me soucier des miettes qui tombaient sur le drap.

— Très bien, poursuivit Dorian. Que dirais-tu de ça : tu penses au Kitsune. À Kiyo. Il te manque et tu te lamentes de ce qui vous est arrivé. Être avec moi te rend coupable vis-à-vis de lui.

Je n'avais pas une fois pensé à Kiyo, mais entendre Dorian m'en parler me le ramena à la mémoire. C'était vrai qu'il me manquait. La tranquille complicité qui avait existé entre nous me manquait. Sa présence solide et fiable me manquait. Sa façon de me tenir dans ses bras, entre lesquels je me sentais tellement en sécurité, me manquait.

— Non.

— Eh bien... mes talents de devin semblent me faire défaut ce matin. C'est réputé s'être déjà produit une ou deux fois.

Troublée par les émotions dérangeantes qui tournaient en boucle en moi, je laissai mon regard s'égarer par la fenêtre.

— Ce qui me chagrine..., avouai-je enfin. C'est ce qui s'est passé cette nuit. À quel point c'était... brutal entre nous.

— Vraiment ? s'étonna-t-il. Je ne te connais donc pas si bien que ça... Il m'a semblé que ça te plaisait.

— Cela m'a plu.

Dorian marqua une pause avant d'ajouter :

— Dans ce cas, pardonne-moi, mais je ne vois vraiment pas où se situe ton problème.

Avant de cracher le morceau, je me retournai vers lui pour lui faire face.

— Tu ne comprends pas ? Cela fait des semaines que je me bagarre pour éviter que des hordes de noblaillons et de monstres me violent. Et pourtant... quelle différence avec ce qui s'est passé cette nuit ? Je t'ai laissé... être agressif et dominateur avec moi. Et pourtant, j'ai aimé ça. Qu'est-ce que ça peut bien vouloir dire de moi ? Qu'est-ce qui cloche chez moi ?

Une expression de gravité qui ne s'y affichait que rarement passa sur le visage de Dorian. Il prit mon menton en coupe entre ses mains, me dévisageant pour me répondre.

— Oh, par tous les dieux, non... C'est vraiment ça qui t'inquiète ? Eugénie... Eugénie ! Ce qui s'est passé entre nous... n'a rien à voir avec le viol. Le viol est brutal. Le viol te serait imposé, contre ta volonté, par quelqu'un que tu détestes, ou au moins que tu aimes un peu moins que moi. Ce que nous avons fait la nuit dernière... n'était qu'un jeu. Je pense que cela t'a aidée initialement à surmonter ton blocage mental, et même ensuite... il n'y a rien eu entre nous de violent ni de mauvais. C'était une... nouvelle approche des choses du sexe. Tu étais consentante. Tu n'as rien à te reprocher pour

avoir aimé cela.

Peut-être avait-il raison, mais je ne m'en sentais pas moins toujours un peu bizarre.

— C'est juste que je n'ai jamais eu d'expérience comparable, précisai-je. Bien sûr, j'ai eu mon lot d'expériences sexuelles... vigoureuses, mais rien d'aussi trash.

— « Trash » ! Quel mot merveilleux... Il me semble que nous serons toujours à la traîne sur votre fantastique argot.

— Ce qui s'est passé rend notre relation un peu étrange, insistai-je. Je veux dire... plus étrange que d'habitude.

Dorian caressa ma joue et passa la main dans mes cheveux.

— Alors, dis-moi comment rétablir la situation.

— Je n'en sais rien, avouai-je.

— Peut-être ceci va-t-il te reconforter : j'estime que les conditions sont réunies, désormais, pour que nous allions rendre visite à Aeson.

— Quoi ?

Cela me parut plus surprenant que réjouissant. Qu'est-ce qui lui prenait, tout à coup ?

— Nous pourrions y aller quand tu le souhaiteras, ajouta-t-il.

— Tu te résignes à ça parce que je me paie le blues du lendemain ?

— Je me « résigne » parce que tu as atteint le point que je voulais te voir atteindre dans la maîtrise de tes pouvoirs.

Je me détournai de lui avec un rire grinçant.

— Conneries ! maugréai-je. J'arrive à faire apparaître des gouttes d'eau en l'air. Je doute qu'il s'agisse de l'élément décisif qui puisse faire la différence au cours de cette mission.

— La différence, insista Dorian, c'est que tu es capable à présent de maîtriser une part significative de tes pouvoirs. J'avais besoin que tu en sois là avant de nous lancer dans cette aventure. Je ne pouvais prendre le risque que, sous le coup de l'émotion, tu suscites une tempête qui aurait pu nous tuer. Désormais, le risque de crise d'hystérie magique n'est pas écarté pour toi, mais je pense que ta maîtrise actuelle te permettra d'en limiter les effets.

— Alors... ce que tu me disais... au sujet de cet ultime recours que pouvaient représenter mes pouvoirs si je me retrouvais désarmée ?

— Oui. J'ai bien peur que cela n'ait été qu'une ruse. Je me disais que cela pouvait t'inciter à faire des efforts.

Dorian dans toute sa splendeur... La loufoquerie du raisonnement m'arracha un demi-sourire.

— Tu te sens plus joyeuse ? s'enquit-il gentiment.

— Je ne suis pas sûre que ce soit le terme exact, mais je le serai

quand nous en aurons terminé avec Aeson.

— Excellent ! Alors, viens...

En le voyant me tendre les bras, je m'attendis à quelque nouveau jeu de sa part, un avant-goût du style : « Viens par ici, bébé, que je te rende heureuse avant que tu le redeviennes vraiment ! ». Mais non. Quand je me décidai à répondre à son invite, il referma simplement ses bras autour de moi. Pas de fantaisie amoureuse. Pas de jeu salace. Juste une tendre étreinte entre deux amants assez proches l'un de l'autre pour avoir ébranlé la tête de lit une bonne partie de la nuit. J'y puisai un peu de réconfort et parvins à me détendre dans la chaleur et la sécurité de ses bras. Il n'était pas Kiyo, mais c'était chouette quand même.

Au bout d'un moment, il redressa la tête pour pouvoir me regarder dans les yeux.

— Alors..., dit-il. Dis-moi comment tu vois ça.

Monter une nouvelle attaque s'avéra nécessiter une certaine planification qui ne pourrait trouver sa concrétisation que tôt le lendemain matin. Nous avons convoqué mes trois esprits-servants dans l'un des salons de Dorian. Ils attendirent patiemment leurs ordres, chacun d'eux me considérant d'un air absent, occupés qu'ils étaient sûrement par leurs névroses respectives. Comme Volusian me l'a fait remarquer une fois, ils n'ont pas grand-chose à perdre : eux ne peuvent mourir. Lorsque Dorian invita Shaya à se joindre à nous, je laissai fuser une exclamation de surprise.

— Te rappelles-tu cette diversion que nous avons évoquée ? me demanda-t-il.

Oui, je me la rappelais. Avant de sortir du lit, nous avons réussi à nous mettre d'accord sur une ébauche de plan. Celui-ci nécessitait la mise en place d'une manœuvre de diversion près du château d'Aeson, suffisamment spectaculaire pour attirer l'attention de toute sa garde et nous permettre de pénétrer dans la forteresse sans être inquiétés. Mes esprits-servants avaient vérifié depuis longtemps que le tunnel d'accès avait été condamné.

Shaya, m'expliqua Dorian, allait nous offrir la diversion dont nous avons besoin. Ses pouvoirs à elle s'exercent sur un nombre limité de végétaux. En particulier, elle est capable de mettre des arbres en mouvement pour les lancer sur l'ennemi, ce qu'elle a apparemment déjà réussi à faire. Effet garanti... L'idée de Dorian consistait à lancer un régiment composés desdits arbres contre le flanc ouest de la place forte d'Aeson. Sur le flanc opposé, nous savions que se trouvait une entrée de service par laquelle nous pourrions nous faufiler. Normalement, cela n'aurait pas été possible, mais cela le devenait si toute la garde du château était occupée ailleurs.

J'acquiesçai d'un hochement de tête, convaincue qu'il s'agissait

d'un bon plan. Shaya, elle, croisa les bras et se rembrunit.

— Cela vous pose un problème ? m'étonnai-je.

— Je ne pense pas que nous ayons à interférer dans les affaires d'Aeson, me répondit-elle. Et je ne pense pas non plus que cette histoire vaille la peine de risquer la vie de mon roi.

Mal à l'aise, je laissai mon regard courir de Shaya à Dorian.

— Donc, repris-je, vous nous refusez votre concours ?

— Bien sûr que non ! Mon roi ordonne et j'obéis. Je me contente d'exprimer mon opinion honnêtement. Autrement, cela serait rendre un mauvais service à mon souverain.

Dorian lui toucha la joue. La mine sérieuse de Shaya le faisait sourire.

— Et c'est pour cette raison, dit-il, que ton opinion est à ce point appréciée.

— C'est une très mauvaise idée ! intervint Finn.

Nous nous retournâmes tous vers lui.

— Que veux-tu dire ? demandai-je.

— Des arbres qui marchent..., répondit-il. À quoi ça rime ? Autant crier sur les toits : « Hé ! Regardez bien notre manœuvre de diversion... ». Cela va les rendre suspicieux. Si tu veux vraiment attirer leur attention, Odile, tu n'as qu'à t'adresser à lui. (D'un coup de menton, il désignait Dorian.) Un peu de vaudou des cailloux et ils seront tous persuadés d'être sous le coup d'une attaque imminente.

— Impossible, dis-je fermement. J'ai besoin de Dorian en soutien et pour protéger Jasmine. Shaya peut lancer son attaque et se mettre à l'abri rapidement. Si je lance l'assaut sans Dorian, nous ne pourrons compter que sur nous, comme la fois précédente.

— Sauf que tu ne trouveras pas d'armée devant toi..., fit valoir Finn.

Shaya secoua négativement la tête, faisant voler ses brillantes tresses noires.

— Je déteste l'idée de laisser mon roi s'exposer seul au danger, maugréa-t-elle.

Finn ne démordait pas de son idée.

— Il pourra lancer son attaque et se mettre à l'abri les doigts dans le nez ! Et s'il doit essuyer une contre-attaque, il est de taille à repousser tout ce que les gens d'Aeson pourraient lui envoyer.

— À moins qu'il s'agisse d'Aeson lui-même..., intervint tranquillement Dorian.

— Il est plus fort que toi ? m'étonnai-je.

— Nous devons être de force à peu près égale.

— Ah oui ? Voilà qui me surprend. Kiyo, lui, est sorti indemne d'une confrontation avec lui.

— Le roi Aeson n'utilisait pas alors sa pleine puissance, expliqua

Nandi. Sans doute de peur de mettre le feu à son propre château. (Avisant ma mine étonnée, elle poursuivit :) S'il avait combattu de toutes ses forces, il en aurait résulté un enfer duquel vous n'auriez pu sortir vivante. Votre chair se serait liquéfiée et de vous il ne serait resté que les os...

— Ce qui signifie qu'il n'aura pas à se soucier de cela à l'extérieur, conclus-je pour elle. Il pourra libérer tous les feux de l'enfer si ça lui chante. (Saisie par un doute, je me tournai soudain vers Dorian pour lui demander :) Qu'en est-il en ce qui te concerne ? Es-tu toi aussi limité dans l'utilisation de tes pouvoirs, à l'intérieur ?

— En théorie, non. En réalité ? Eh bien... je dois quand même les utiliser de manière à ne pas nous enterrer vivants. (Ma mine déconfit le fit sourire.) Ne t'inquiète pas, ajouta-t-il. Je te serai quand même utile.

— Plus utile à l'extérieur, insista Finn. Nous n'aurons pas besoin de l'aide du Roi de Chêne si nous ne rencontrons aucune résistance à l'intérieur.

Poussant un gros soupir, je me massai longuement les paupières. La fois précédente, notre intrusion dans la forteresse d'Aeson s'était révélée beaucoup plus simple. Je décidai de me tourner vers le coin le plus sombre de la pièce, qui était resté silencieux jusqu'alors.

— Volusian ?

Il se redressa dans le coin d'ombre où il s'était avachi, avant de me répondre.

— Je serais surpris qu'il nous soit possible de sortir de cette attaque sans aucune confrontation, quelle que puisse être la distraction initiale. Si je dois répondre honnêtement à la question de savoir ce qui est le plus susceptible de vous maintenir en vie... (Il lâcha un gros soupir. Je suspectai que la description horripilante faite par Nandi de ma disparition par les flammes lui avait réchauffé le cœur.) Alors oui, garder le Roi de Chêne en soutien offre de meilleures garanties de protection pour vous et pour la fille, Maîtresse.

— Dans ce cas, c'est réglé.

Finn fit la tête et nous tourna le dos pour aller boudier dans son coin le temps que se termine notre réunion.

Ensuite, il n'y eut plus qu'à attendre. Nous voulions lancer notre attaque sous couvert de la nuit. Dorian et Shaya allèrent vaquer à leurs occupations respectives ; les esprits aux leurs, quelles qu'elles puissent être. Ce qui me laissa sur les bras beaucoup de temps à tuer. Je le passai à déambuler dans toute l'enceinte du château, ruminant les mêmes vieux thèmes rebattus : Kiyō, le raid imminent et la prophétie.

L'heure programmée arriva enfin. Notre équipe se regroupa pour une revue de détail de dernière minute, qui consista principalement en

une répétition de tout ce que nous savions déjà. Les esprits dérivèrent dans le sillage de ceux qui, comme nous, devaient effectuer le trajet à cheval. Shaya chevauchait avec la grâce qui transparaissait dans ses moindres mouvements, mais je fus surprise de constater l'aisance en selle de Dorian. Il paraissait si languide et soucieux de son confort dans sa vie de tous les jours que je ne lui aurais jamais imaginé de dispositions athlétiques, ses performances au lit mises à part.

Nous jouâmes de nouveau à cache-cache à travers les différents royaumes. Le trajet me parut plus long que la première fois et Volusian vint confirmer mes doutes.

— Le territoire a bouleversé son plan, m'expliqua-t-il.

— Cela arrive..., renchérit Dorian, qui avait noté ma réaction de panique. C'est normal. Nous sommes sur le bon chemin.

— Ouais. Mais arriverons-nous avant le lever du soleil ?

— Certainement.

Son sourire me parut forcé. Je compris qu'il n'en savait rien lui-même. Je levai les yeux. À cette minute, la nuit était parfaite, éclairée seulement par les étoiles. La lune noire de Perséphone était sur nous. Je pouvais sentir le fourmillement dû à la présence du papillon, sur mon bras, qui me rassurait. Avant, j'avais eu besoin de la protection d'Hécate pour pouvoir retrouver mon propre monde. Ici, elle ne me servait à rien. Rester vivante et envoyer mes ennemis au royaume des morts était à l'ordre du jour. Aussi n'avais-je pas à me plaindre de bénéficier d'une connexion renforcée avec l'Inframonde.

— C'est encore loin ? demandai-je quelque temps plus tard.

J'avais l'air d'une gamine impatiente de voir s'achever un trajet en voiture, mais je ne pouvais me défaire de l'anxiété qui me tenaillait l'esprit. Peut-être n'était-ce que le fruit de mon imagination, mais j'aurais juré que l'horizon de l'est était à présent plus pourpre foncé que noir.

— Plus très loin, répondit Shaya sans se départir de son calme.

Effectivement, nous pûmes bientôt descendre de selle et attacher nos chevaux à l'abri. Le reste du trajet s'effectua à pied à travers les arbres et les buissons. Je n'y voyais goutte, mais nous finîmes par atteindre un point à partir duquel nos routes se séparaient. Shaya partit de son côté remplir sa mission. Dorian lui serra affectueusement le bras avant son départ. Elle lui répondit en s'inclinant solennellement devant lui. Je la regardai un instant s'éloigner et se fondre dans la nuit avant de rejoindre les autres pour poursuivre notre route droit devant.

La forteresse d'Aeson apparut enfin quand nous atteignîmes l'orée de la forêt. On ne la distinguait que parce qu'elle masquait les étoiles. Autrement, elle paraissait aussi noire que le ciel nocturne contre lequel elle se dressait. Nous prîmes garde de rester à l'abri et de

ne pas nous aventurer en terrain découvert. En étudiant notre cible plus attentivement, je parvins à distinguer les petites silhouettes noires des sentinelles qui allaient et venaient au pied des remparts. Probablement y en avait-il également au sommet des tours.

— Nous n'avons plus qu'à attendre..., murmurai-je, résignée.

J'étais fatiguée d'attendre. J'avais besoin d'action.

À l'opposé de l'endroit où nous nous trouvions, de l'autre côté de la forêt, Shaya devait préparer ses soldats de bois à l'assaut. Elle m'avait assuré, ainsi que Dorian, que leur arrivée ne passerait pas inaperçue. Aussi n'y avait-il pas eu besoin de s'entendre sur un quelconque compte à rebours ni rien de tel. Le château était trop loin de nous pour que je puisse en distinguer les détails, mais les esprits parvinrent à m'indiquer l'endroit où s'ouvrait la porte que nous devions emprunter.

Les minutes s'ajoutèrent interminablement aux minutes. Je ne pus m'empêcher d'imaginer Shaya livrée à toutes sortes de sorts atroces. Oh, Seigneur ! Et s'ils l'avaient faite prisonnière, ou pire encore : s'ils l'avaient tuée ? Elle était venue jusqu'ici uniquement par loyauté envers Dorian, et en dépit de tout ce qui nous avait séparées, j'en étais arrivée à la respecter. Je ne voulais pas qu'elle meure à cause de moi.

M'approchant par le côté droit, Dorian passa un bras autour de ma taille.

— Ne t'inquiète pas, me conseilla-t-il. Tout sera terminé avant que tu t'en sois rendu compte. Ah... nous y voilà.

Dans le lointain, nous entendîmes un fracas de bois qui éclate et explose, semblable à un grondement sourd. Des cris d'alarme retentirent, amoindris par la distance. Tous les gardes qui se trouvaient sous nos yeux se précipitèrent dans la direction d'où venait ce chambard. Nous attendîmes patiemment que tous aient dégagé le terrain.

— Notre heure est venue, murmura Volusian. Allons-y !

Nous fonçâmes à terrain découvert en direction de la porte tant convoitée. Les bruits de bataille titanesque continuaient à s'élever de l'autre côté de la forteresse : un fracas de destruction, davantage de cris encore. Shaya avait prévu d'envoyer une dizaine d'arbres de bonne taille se fracasser contre la muraille. Pour les occupants du château, quel réveil en fanfare cela avait dû être !

— Attendez ! m'écriai-je soudain en me figeant en plein élan. Arrêtez !

Les esprits stoppèrent instantanément. Dorian mit un peu plus de temps à s'arrêter. Il me jeta un regard intrigué et me demanda :

— Qu'est-ce qui ne va pas ?

Mes yeux couraient dans toutes les directions. Je sentais la

présence de l'eau. Des masses d'eau... C'était le genre de sensation que je ressentais désormais quand je me trouvais au sein d'une foule, ou à la cour de Dorian. De l'eau hermétiquement conservée dans une multitude de petits récipients. Les sources d'eau que je percevais n'étaient autres que des êtres vivants : des tas d'êtres vivants.

Nous avons été doublés. Encore une fois.

— Putain de merde !

Ils semblèrent surgir de partout à la fois. Je savais pourtant qu'ils avaient dû se tenir tapis dans les environs immédiats du château, sinon j'aurais repéré leur présence bien avant. Ils tombèrent des toits, accoururent depuis la porte de service, contournèrent le coin de la muraille. Je compris alors que ceux qui avaient ostensiblement fait mine de partir étaient de retour.

J'entendis Dorian me crier :

— Ils ne te tueront pas ! Sauf si tu les y obliges !

Immédiatement après, le coin de la muraille s'effondra en un déluge de blocs de pierre noire, apportant la mort ou de graves blessures à ceux qui étaient encore en train d'en descendre comme à ceux qui se trouvaient dans les environs de l'effondrement.

Mes esprits-servants avaient reçu des ordres permanents pour s'attaquer à quiconque s'en prendrait à nous. J'eus à peine le temps de les voir détalier, prêts à la bataille. Quant à moi, je portais ce soir deux armes à feu grâce à l'efficace collaboration de Lara. Toutes deux étaient chargées de balles en acier, en plus d'autres chargeurs qui garnissaient mes poches et dont certains contenaient des balles en argent. Gardant autant de distance que possible avec le gros de la mêlée, je fis feu, visant les têtes si possible, mais déjà heureuse d'atteindre n'importe quelle cible.

Mon entraînement régulier en stand de tir porta ses fruits. Je fis mouche quasiment chaque fois. Personne ne parvenait à s'approcher de moi. Les esprits-soldats, je décidai de ne pas faire attention à eux puisque mes balles n'auraient pu les tuer. Seule l'intervention d'un autre chaman – ou d'un magicien puissant du calibre de Dorian – aurait pu en venir à bout.

Après sa spectaculaire entreprise de démolition, Dorian s'était rabattu sur des méthodes plus conventionnelles : une épée en cuivre qu'il avait portée sous son manteau. En la voyant émettre une lueur rouge dans le noir, je compris qu'elle lui servait aussi à canaliser son pouvoir, puisque le matériau qui la composait était tiré de la terre. Ce n'était pas sa force brute qui l'aidait à combattre, mais sa vitesse et son agilité. Ses talents de bretteur me surprirent autant que ses dons de cavalier. Je n'aurais rien eu contre une autre petite manifestation de magie tellurique, mais tout usage de la magie prélève son écot. Cela ne lui aurait servi à rien de griller toutes ses cartouches d'un

coup.

Soudain, je vis l'un des gardes s'approcher de lui hors de son champ de vision et s'apprêter à le rejoindre. J'allais lui lancer un cri d'avertissement quand je vis une forme sombre se déplaçant à quatre pattes se jeter à la gorge du soldat, tous crocs dehors. Dorian accorda à la scène un rapide regard surpris avant d'en revenir au combat. Je fus incapable de me remettre si vite et restai un long moment à regarder Kiyo, dans ce que j'avais appelé par plaisanterie son incarnation de « Supergoupil », déchiquter sa victime sans merci. Le garde parvint à lui labourer le flanc d'un coup de dague, me faisant frémir, mais Kiyo ne parut pas s'en soucier. Secouant la tête, je décidai de retourner à mes propres combats. Il ne servait à rien de me demander comment il avait fait pour débarquer à point nommé ni de m'en faire pour lui.

Quelques victimes plus tard, j'avais un autre garde en ligne de mire lorsque je sentis quelqu'un se glisser derrière moi. Je fis volte-face aussitôt, mais ne fus pas assez rapide. Mon adversaire parvint à attraper mon bras et à détourner mon arme de lui, avant de m'immobiliser sur le sol. De la main gauche, je parvins à m'emparer de mon autre arme. Je n'avais pas beaucoup de marge, étant donné que son corps épinglait le mien au sol et que je ne pouvais viser, mais il me fallait tenter le coup. J'estimai au jugé une direction et fis feu. L'assaillant hurla et se recula suffisamment pour me permettre de recouvrer ma liberté et de viser de nouveau, avec beaucoup plus de précision cette fois.

Un autre avait tiré avantage de ma distraction pour me saisir par-derrière. J'avais rengainé l'arme de secours dans ma ceinture. Je luttais avec mon adversaire, l'autre flingue en main, quand je sentis celui-ci devenir chaud, puis brûlant entre mes doigts. Poussant un cri de douleur, je le jetai en hâte sur le sol et le vis grésiller dans l'herbe et virer à l'orange.

Je n'eus pas besoin d'entendre la voix qui m'apostropha ensuite pour savoir qui venait de triompher de moi.

— Eugenie Markham... Comme c'est aimable à vous de me rendre une petite visite.

— Je vais vous tuer ! lançai-je d'une voix sifflante.

— Oui, oui... Vous me l'avez déjà dit, mais je constate qu'une fois de plus tout ne s'est pas déroulé comme vous le souhaitiez. Vous auriez été mieux inspirée d'accepter mon offre précédente. (Il appela un garde qui passait non loin de là et lui ordonna :) Désarme-la avant qu'elle tue quelqu'un d'autre !

Dans la confusion générale, aucun de mes alliés n'avait remarqué ce qui se passait. J'ouvris la bouche et me mis à entonner les paroles rituelles pour appeler mes esprits-servants. Ils étaient à cet

instant trop éloignés pour m'entendre crier. Prenant conscience de ce que j'étais en train de tenter, Aeson me jeta sur le sol, utilisant le poids de son corps pour m'immobiliser tandis qu'il me bâillonnait d'une main.

— Dépêche-toi ! cria-t-il à l'homme qu'il avait interpellé.

Le garde s'empressa de me confisquer mes athamés et ma baguette. Il enveloppa sa main dans les plis de son manteau pour saisir mon arme de secours, et la jeta au loin.

— Vous êtes une véritable nuisance, murmura Aeson. Une nuisance mortelle... Vous garder en vie pendant neuf mois pourrait me causer davantage de soucis que... *Aouh* !

Je n'avais pu voir ce qui venait de se passer, mais j'avais entendu un bruit sourd au-dessus de moi.

— Tu utilises tes pouvoirs pour me lancer une pierre ! s'exclama Aeson, avec une note d'incrédulité presque comique dans le ton de sa voix.

— Inutile de me donner cette peine, répondit Dorian avec insouciance. Je me suis contenté de te la jeter.

Aeson me projeta dans les bras du garde juste au moment où des flammes commençaient à s'élever du sol. Dans les ténèbres, la vive lumière me fit mal aux yeux, m'obligeant à détourner le regard. Une chaleur intense s'éleva de ce mur de feu orangé, dont je sentis la brûlure sur ma peau. En hâte, le garde commença à reculer sans me lâcher pour autant. Il ne réussit à faire bien ni l'un ni l'autre, mais il parvint quand même – juste assez – à me garder serrée fermement contre lui.

Je gardai les yeux rivés sur les couleurs changeantes du mur de flammes jusqu'à ce que je sente soudain le sol trembler sous mes pieds. Relevant la tête autant que me le permettait la prise du garde sur moi, je vis un nuage de poussière sombre s'abattre sur le brasier, comme la main d'un géant, et l'étouffer en retombant au sol.

Sans perdre une seconde, Dorian fit un geste en direction de l'endroit où se tenait Aeson. Un nouveau tremblement se fit sentir sous mes pieds. Je vis la terre se plisser comme une mer démontée agitée par la houle. Aeson perdit l'équilibre. Une tempête d'éclats de pierre se leva – assez semblable à celle qui était venue à bout des Nixies – et commença à prendre de l'élan pour tourbillonner autour de lui. Toujours à terre, Aeson brandit ses deux mains à son tour. De puissantes vagues de chaleur balayèrent les pierres, les projetant dans toutes les directions. Certaines fondirent, retombant sur le sol sous forme de lave en fusion.

L'air se chargea de cendres. J'entendis Aeson tousser et le vis lutter pour se remettre sur pied. Le sol trembla de plus belle et le remit à genoux. Un bras posé à terre, il laissa s'élever un rire grinçant.

— Nous aurions pu éviter d'en arriver là, s'écria-t-il. Si tu avais voulu la partager, elle aurait déjà pu être enceinte.

Une pluie de cailloux s'abattit sur Aeson tandis que Dorian s'avançait vers lui. Bien que ne paraissant pas tranchants, sans doute devaient-ils ne pas faire du bien. Le Roi d'Aulne grimaça et se protégea le visage.

— Je ne partage pas, répondit Dorian calmement.

Du sol, tout autour d'Aeson, s'élevèrent des liens de poussière qui vinrent rapidement entraver ses membres. L'adepte du bondage marquait ses premiers points...

— Dommage, répliqua Aeson. Tu aurais vécu si tu avais pu t'y résoudre.

Sur ce, il parut s'embraser, se libérant instantanément de ses entraves. Une carapace de flammes se forma autour de lui, enveloppant sa silhouette, puis jaillit comme un poing de feu. Le garde écrasait sa main sur ma bouche, ce qui étouffa le cri que je poussai en voyant Dorian, percuté de plein fouet, voler en arrière. Aeson fonça sur lui. Il façonna de ses mains un anneau de flammes épaisses dans lequel il enferma la forme tassée sur le sol du Roi de Chêne. Le mur de feu s'élevait, dense et haut, si brûlant qu'il en brillait d'une lueur blanche et bleutée. Je ne pouvais croire que Dorian ait pu survivre au sein d'un tel enfer, mais Aeson n'avait pas cessé de lui parler, comme s'il était toujours en vie.

— Trop de théâtre, Dorian... Et plus assez d'énergie à présent pour te libérer.

Je jetai autour de moi des regards désespérés. Il n'y avait plus beaucoup de gardes autour de nous. Un peu plus loin, je vis Kiyo aux prises avec un ennemi – sur qui il paraissait avoir le dessus, à en juger d'après le cri de douleur que celui-ci poussa –, mais il était trop éloigné, de même que mes esprits, pour nous venir en aide. Je me rendis alors compte que la prise du garde qui me retenait s'était un peu relâchée. Apparemment, la démonstration de son maître le laissait pantois. D'autres, autour de nous, tout aussi captivés, cessaient de combattre pour admirer le spectacle.

Tirant avantage du manque d'attention de mon geôlier, je parvins à lui donner un violent coup de coude dans l'estomac. Je n'avais pas réellement espéré me libérer, mais je parvins au moins à faire en sorte que ma bouche ne soit plus bâillonnée. Je me dépêchai de prononcer l'invocation. Presque instantanément, Nandi et Volusian apparurent.

— Tuez Aes...

Le garde plaqua de nouveau la main sur ma bouche, m'empêchant d'achever cet ordre. Un autre garde vint prêter main-forte à celui qui me maintenait.

Mes esprits-servants délaissèrent leur forme habituelle pour une autre, encore vaguement humaine, mais qui ressemblait davantage à un nuage d'énergie. Ils foncèrent de concert sur Aeson, l'un brillant et bleu, l'autre noir et argenté.

Tout en gardant Dorian prisonnier, Aeson parvint à repousser leur attaque grâce à un bouclier de flammes. Un instant plus tard, je le vis brandir une baguette. Non ! Il n'allait tout de même pas...

Déjà, la formule de bannissement était sur ses lèvres. Je sentis l'air se charger en énergie lorsqu'il se forait un passage vers l'Inframonde. La forme sous laquelle Nandi vivait ses derniers instants trembla avant d'exploser pour disparaître en un flot d'étincelles. Elle avait enfin trouvé la paix, sans avoir eu à rester deux années de plus à mon service.

— Rappelle le deuxième ! me lança Aeson. À moins que tu souhaites le perdre aussi.

Le garde retira la main qui me bâillonnait. J'hésitai un instant. Je n'avais rien à perdre, que Volusian l'emporte ou non contre lui. En fait, la requête d'Aeson semblait indiquer qu'il ne pouvait bannir l'âme noire de mon esprit-servant au royaume des morts. Un noblaillon possède rarement ce type de pouvoir, aussi Aeson ne pouvait-il probablement pas réussir là où j'avais échoué. Mais s'il se battait contre Volusian, il était possible qu'il soit suffisamment puissant pour briser mon contrôle et l'assujettir à lui. Ce qui n'était pas une option envisageable. Mieux valait que l'esprit soit détruit plutôt que de le voir se retourner contre moi.

— Arrête, Volusian !

Il se retira aussitôt, reprenant sa forme habituelle.

Aeson, lui, reporta sans attendre son attention sur Dorian. Le Roi d'Aulne éleva une main en l'air et serra peu à peu le poing. La cage de feu se contracta. Elle ressemblait davantage à un cocon se resserrant progressivement qu'à un cylindre. À travers les craquements des flammes, j'entendis Dorian hurler.

L'impuissance me brisait le cœur, comme lorsque j'avais été aux prises avec l'élémentaire de boue ou avec les Nixies. Privée de liberté et de mes armes, je me retrouvais une fois de plus sans aucune ressource. C'était exactement le type de situation que Dorian m'avait décrite. Le genre de situation où l'utilisation de la magie s'offrait en dernier recours. Hélas, mes capacités en ce domaine se résumaient à d'infimes manipulations de l'élément liquide ou à faire se lever des tempêtes que j'étais incapable de maîtriser.

Pourtant, soudain, les conséquences possibles ne me firent plus ni chaud ni froid. J'aurais voulu faire se lever, là, tout de suite, une tempête meurtrière qui aurait tout dévasté sur son passage. Et même si mes amis et moi n'y survivions pas, peu m'importait. De toute

manière, cela s'annonçait déjà très mal, pour nous. En me concentrant de toutes mes forces, je m'efforçai de faire renaître cette tempête qui avait si bien dévasté mon intérieur.

Seulement... je n'y parvins pas. Peut-être parce que je n'avais jamais réussi consciemment un tel tour de force. Ou peut-être parce que je ne voyais plus une tempête comme un tout. Je savais qu'il y fallait certaines conditions atmosphériques, des échanges d'énergie, ainsi que – plus important encore – de l'eau. Dorian m'avait appris à distinguer les éléments les uns des autres. Il semblait que c'était tout ce dont j'étais capable pour l'instant. Mon esprit était obsédé par les tempêtes, mais presque sans m'en rendre compte je dressai la liste de toutes les sources d'eau à proximité. Bon Dieu ! Trouver de l'eau ne me servirait à rien, à moins de pouvoir en déverser un plein lac pour éteindre les flammes. En admettant même qu'il en existe de si grandes quantités dans le coin, il me semblait douteux que je puisse les faire se plier à ma volonté.

Je compris alors que je n'avais nullement besoin de recourir à de telles extrémités.

Il me suffisait de faire appel à de bien moindres volumes d'eau, que mes pouvoirs en rodage pourraient maîtriser. Je me concentrai de nouveau. Je sentis ma magie s'épandre autour de moi et partir à la recherche des molécules dont je désirais prendre le contrôle. Elles répondirent aussitôt et je les appelai instamment pour qu'elles viennent à moi. Elles m'offrirent une certaine résistance. Il y en avait bien plus que dans le pichet d'eau de la chambre de Dorian.

Obéissez-moi ! leur ordonnai-je. Venez à moi ! Je suis votre maîtresse...

Il ne me fallut que quelques secondes pour maîtriser l'eau que je convoitais. Pendant ce temps, Aeson gardait les bras levés, dans ce qui devait être un effort sadique pour prolonger les souffrances de Dorian. Ce délai m'était bien utile pour parvenir à mes fins. Je redoublai d'efforts pour faire venir toute l'eau à moi.

Une drôle d'expression passa sur le visage d'Aeson. Il jeta autour de lui des regards inquiets, comme s'il cherchait quelque chose qu'il ne trouva pas, puisqu'il ne pouvait savoir de quoi il s'agissait.

Venez à moi !

Je sentis l'eau se libérer peu à peu, incapable de résister à mon appel. Cette fois, ce fut une expression d'horreur qui se peignit sur les traits d'Aeson. Il referma les mains comme des serres sur sa tête. On aurait dit qu'il souhaitait l'arracher. Derrière lui, les flammes qui emprisonnaient Dorian moururent d'un coup, comme si un lac, finalement, s'était bien déversé sur elles.

Mais comme j'avais fini par le comprendre, je n'avais pas eu besoin d'un lac, juste d'une source beaucoup plus modeste. J'avais eu

besoin d'Aeson. L'eau que contenait son corps représentait un volume tout à fait à ma portée. Après tout, le corps humain – comme celui des noblaillons – est composé de soixante-cinq pour cent d'eau.

Et un instant plus tard, ce fut toute cette eau contenue dans le corps d'Aeson qui vint à moi. Laissant sur place les trente-cinq pour cent restants.

Chapitre 26

L'explosion d'un roi, des noblaillons ne pouvait qu'attirer l'attention.

J'ignorais comment ils savaient tous que j'en étais responsable, mais soudain les yeux de mes alliés comme ceux de mes ennemis convergèrent sur moi et tout combat cessa. Le garde qui me maintenait toujours me lâcha et s'écarta de moi précipitamment. Une peur intense faisait briller ses yeux ronds. Je m'aperçus alors que j'avais presque oublié qu'il me maintenait prisonnière durant tout le temps qu'avait duré mon petit numéro de magie. En fait, l'expérience avait été réalisée dans les mêmes conditions que lorsque Dorian me ligotait pour nos entraînements. Après tout, peut-être avait-il eu d'autres motivations que ses propres tendances à la perversion.

Aucun des hommes d'Aeson – le peu qu'il en restait – ne bougea de là où il se trouvait. J'eus l'impression de me retrouver dans un de ces films d'horreur où il suffit de zigouiller le chef des zombies pour que tous les autres se figent aussitôt. Seul Kiyo trotta pour me rejoindre. Du sang et de la terre maculaient sa fourrure, mais l'impatience et l'excitation faisaient briller ses yeux, comme s'il avait été capable de se battre encore jusqu'au bout de la nuit. Volusian se tenait non loin de moi et observait tout cela, une expression indéchiffrable sur le visage.

En jetant un coup d'œil autour de moi, je me pris en pleine figure l'impact de ce que je venais d'accomplir. Tout ce qui n'était pas l'eau contenue dans le corps d'Aeson avait éclaboussé les environs immédiats de l'endroit où il se trouvait. Je repérai ce qui ressemblait à un résidu sec de sang et quelques fragments d'os, mais la plupart des débris consistaient en flaqes visqueuses et non identifiables. Un flot de bile inonda ma gorge, que je parvins à ravalier difficilement. Bon Dieu ! Quel chantier... Je ne devais pas m'étonner si les gardes m'observaient comme le pire monstre qui soit. La puissance que les pouvoirs hérités du Seigneur de l'Orage pouvaient me conférer m'avait séduite, mais ce genre de résultat... eh bien, je n'étais pas certaine de pouvoir l'assumer au jour le jour.

— Sire !

Shaya arrivait en courant comme une folle entre les arbres. Elle

déboula dans la clairière, essoufflée, mais remarquablement fraîche, comparée au reste d'entre nous. Après avoir mis en mouvement son armée végétale, elle avait probablement passé son temps à nous rejoindre à pied pendant que nous nous battions. Elle tomba à genoux à côté de Dorian et serra sa tête contre elle. Dans la confusion qui avait suivi la fin des combats, je l'avais oublié.

Accourant vers eux, je m'agenouillai à côté d'elle. À ma grande surprise, le Roi de Chêne paraissait bien plus poussiéreux que carbonisé. Sa peau semblait avoir ce qui devait être le pire coup de soleil de toute son existence et ses vêtements avaient un peu roussi et fondu par endroits. Il paraissait épuisé et sur le point de s'évanouir d'une seconde à l'autre, mais il eut quand même la force de repousser Shaya quand il me vit, en protestant :

— Je vais bien, je vais bien... (Après avoir lutté pour s'asseoir, il ajouta :) Eugénie...

— Comment as-tu fait pour survivre ? m'exclamai-je.

— Écran de terre, répondit-il de manière laconique. Ce n'est pas important. Écoute-moi : tu dois...

— Votre Majesté ! l'interrompit Shaya. Nous devons vous conduire au plus vite chez un guérisseur. Nous ne pouvons rester ici.

Je manifestai mon approbation d'un hochement de tête.

— Shaya a raison, dis-je. Tu dois...

— Par tous les dieux, fichez-moi la paix ! Vous aurez le droit toutes les deux de vous empresser autour de mon corps tant qu'il vous plaira *après*. Pour l'instant, il faut agir sans tarder. (Il tendit le bras et m'agrippa le poignet. Il enfonça ses doigts dans ma chair pour mieux me prouver l'urgence de la situation.) C'est maintenant ou jamais, ajouta-t-il. Tu dois agir si tu veux en finir avec Aeson.

Un coup d'œil sur le charnier m'arracha une grimace.

— À mon avis, répondis-je, il est déjà fini. Et je ne sens pas ses mânes s'attarder dans le coin. Il est bel et bien parti.

Dorian secoua la tête avec obstination.

— Écoute-moi. Commence par trouver un peu de son sang... enfin, ce qu'il en reste. (Il passa au crible les alentours et parvint à détecter, malgré le manque de lumière, une petite flaque de liquide dans laquelle paraissaient surnager quelques noirs caillots.) Là-bas ! m'indiqua-t-il d'un signe de tête. Pose la main dessus et enfouis-la ensuite dans la terre.

Shaya poussa un petit cri d'étonnement.

— Pour quoi faire ? m'étonnai-je, dégoûtée.

Déjà que j'étais responsable de tout ce bazar... il fallait à présent que je mette les mains dedans ?

— Fais-le, Eugénie ! insista simplement Dorian.

Sa voix, éraillée mais impérieuse, me rappela l'épisode de notre

explication orageuse après la bataille contre les Nixies.

— Il a raison, intervint Volusian d'un ton moins pressant. Vous devez achever ce que vous avez commencé.

Sans rien comprendre à ce qu'ils me demandaient, je fis ce que l'on attendait de moi. Le liquide était encore chaud. Je sentis mon estomac se retourner de plus belle en posant ma paume dessus. Je percevais une certaine tension parmi les gardes d'Aeson qui me regardaient faire, mais aucun d'eux ne tenta d'intervenir.

— Maintenant, reprit Dorian, plonge la main dans la terre.

En fronçant les sourcils, je fis une tentative infructueuse.

— Je ne peux pas ! m'exclamai-je. Le sol est trop dur.

Et soudain, il ne le fut plus. J'y enfonçai mes doigts sans difficulté. C'était facile. La terre, dure un instant auparavant, était devenue molle comme du sable. J'y plongeai la main sans difficulté jusqu'au poignet. Dorian avait-il obtenu ce résultat par magie ?

Après s'être approché de moi, il me demanda :

— Dis-moi ce que tu ressens.

— C'est... doux. On dirait... eh bien... de la terre.

— Rien d'autre ?

Le ton de sa voix me surprit. Il trahissait l'anxiété, une crainte un peu désespérée.

— Non, répondis-je. C'est juste... Attends ! Cela devient... plus chaud. On dirait que ça bouge ! Ou plutôt... que c'est vivant. (Frissonnante, je levai les yeux sur lui.) Que se passe-t-il ?

— Écoute-moi bien, Eugenie. J'ai besoin que tu penses... à la vie. Visualise-la dans ton esprit. Pense à ce qui fait que tu te sens vivante quand tu te trouves en pleine nature, à ce qui fait que tu te sens reliée au reste du monde. Le froid ? La pluie ? Les fleurs ? Quoi que ce puisse être, visualise-le aussi précisément que tu le pourras. En ce qui me concerne, c'est l'automne qui représente la vie, lorsque sur le domaine de mon père les chênes étaient flamboyants et les pommes tout juste pressées. Pour toi, ce sera tout autre chose. Tends-toi tout entière vers ce paysage, quel qu'il puisse être. Pense à ce à quoi il ressemble, aux odeurs qui en émanent, à ce que tu ressens en le voyant. Garde cette image présente à ton esprit.

Toujours un peu effrayée, je fis un effort pour concentrer mon esprit embrouillé sur une image cohérente. L'espace d'un instant, la vision qu'il venait de me décrire flotta sous mon crâne, les odeurs suaves et les couleurs flamboyantes de son royaume s'imposant à moi. Mais non. Ce n'est pas dans un tel paysage que je me sens vivante. Il n'y a qu'à Tucson et dans ses environs que je peux ressentir une telle impression. Une chaleur sèche. Les parfums du désert. Le soleil inondant les montagnes de Santa Catalina. Les étendues de terre sableuse aux couleurs fades, émaillées des taches vertes dues aux

buissons erratiques et aux rares plantes. Les couleurs et les nuances des fleurs de cactus après la pluie.

C'est ça, la vie. Le monde dans lequel j'ai grandi et dont je me languis chaque fois que je dois m'en éloigner. Ces images se déroulaient sous mon crâne, si vivantes et réalistes que j'aurais presque pu tendre le bras pour y toucher.

Soudain, le sol sous mes pieds se mit à trembler. Alarmée, je retirai bien vite la main de la terre, mais le tremblement ne cessa pas pour autant. Le paysage tout entier se mit à gronder. Sous mes yeux, il commença à se tordre et à changer. J'entendis les gardes lancer des cris apeurés. Près de moi, Shaya marmonnait ce qui devait être une prière. Les arbres de la forêt voisine semblèrent s'effondrer sur eux-mêmes et disparaître dans le sol où ils s'étaient enracinés. La prairie d'herbe verte sur laquelle nous avions combattu se dessécha, remplacée par une étendue de terre caillouteuse. Un instant plus tard, des taches de verdure arbustives jaillirent de ce sol ingrat, de même que de maigres plantes et de chétifs buissons : cholla, agave. Au-delà de la forteresse, le paysage fut également profondément bouleversé. Des éminences anguleuses apparurent, des plateaux se soulevèrent, offrant au regard toute l'apparence des contreforts d'une chaîne de montagnes. De maigres pins poussaient sur ces pentes, qu'ils couvraient en partie. Je sentis l'humidité ambiante chuter de manière dramatique. La température augmenta légèrement. Enfin, les cactus arrivèrent, surgissant ici ou là, couverts de fleurs ; bien trop couverts de fleurs, en fait, pour être vrais. Jamais nous n'avons de telles floraisons, chez nous. Mais là, ce surgissement de couleurs était visible même dans la lumière chiche de l'aube. Des saguaros poussèrent en une génération spontanée entre les cactus en fleur, atteignant en quelques secondes des tailles qu'ils n'auraient pu normalement atteindre qu'en deux siècles.

Enfin, le paysage parut se stabiliser, à l'exception d'un emplacement situé juste derrière moi. Le sol se mit à trembler comme si quelque chose essayait d'en sortir. De crainte de me retrouver empalée, je pris la précaution de reculer un peu. Quelques secondes plus tard, un arbre entier sortit de terre à une vitesse irréaliste. Culminant à près de huit mètres de hauteur, ses branches épineuses d'un gris foncé pointaient en tous sens. Ses fleurs pourpres et duveteuses semblaient former autour de lui une sorte de voile ou de nuage.

Ensuite, tout redevint tranquille. J'observai tout ce qui m'entourait à présent, bouche bée. J'aurais pu me croire à Tucson en plein été. Sauf que c'était mieux qu'un été à Tucson : le genre d'été dont on ne fait jamais que rêver.

Tous les autres, aussi ébahis que moi, jetaient autour d'eux des

coups d'œil inquiets dans l'attente de ce qui allait encore leur tomber sur la tête. Seuls Volusian et Dorian affichaient une attitude nonchalante.

— Quel est cet arbre ? s'enquit ce dernier, les yeux rivés derrière moi.

La gorge sèche, je dus déglutir avant de pouvoir lui répondre.

— Un daléa épineux, je crois. Ma mère en a deux dans son jardin.

— Un daléa..., répéta-t-il avec un sourire ravi.

Encore sous le choc, je le regardai sans comprendre où il voulait en venir.

— Que... que s'est-il passé ? lui demandai-je enfin.

La douce odeur du mesquite me parvint, portée par une brise légère, entêtante et délicieuse.

— Il t'a offert un royaume ! s'exclama une claire voix de soprano. Tu m'as volé ce qui aurait dû me revenir.

Jasmine Delaney se tenait un peu à l'extérieur de notre rassemblement. Dans l'aube terne, elle avait l'air d'un spectre. Ses cheveux d'un blond vénitien, longs et libres, lui couvraient les épaules. Une robe bleue ajustée épousait sa silhouette frêle. Ses yeux gris, magnifiques et démesurés, paraissaient noirs à cause du manque de lumière. Finn se tenait à côté d'elle.

En m'aidant de mes bras, je me remis debout. À côté de moi, Dorian fit de même, avec un peu plus de difficulté.

— Sois prudente, me glissa-t-il en me touchant le bras.

Quelque chose clochait, c'était l'évidence, même si j'étais incapable de mettre le doigt sur ce que c'était.

— Jasmine..., dis-je un peu stupidement. Nous sommes venus te chercher pour te ramener chez toi.

Ses lèvres formaient une ligne droite : pas tout à fait un sourire, mais pas exactement une grimace non plus.

— Je *suis* chez moi, répondit-elle. Après avoir supporté les humains pendant si longtemps, je suis enfin arrivée où je devais être.

— Tu ne sais pas ce que tu dis, protestai-je. Je sais que tu t'imagines vouloir rester ici, mais tu te trompes. Tu as besoin de rentrer à la maison.

— Non, Eugenie. Je dis simplement ce que tu aurais dû dire depuis longtemps. Moi, j'ai reconnu mon héritage légitime et je suis venue le revendiquer. Alors que toi... (Elle secoua la tête pour souligner la rage qui sous-tendait ses paroles. L'intensité de cette haine paraissait d'autant plus absurde qu'elle l'exprimait d'une voix flûtée de jeune fille. L'expression « héritage légitime » paraissait tout aussi déplacée dans sa bouche. Trop de temps passé avec les noblaillons, sans doute...) Tu es devenue en un rien de temps une véritable rock

star dans le coin, reprit-elle. Tu aurais pu tout avoir, mais toi, tu faisais celle qui n'en voulait pas. Tu passais ton temps à jouer les garces et à gémir, agissant comme s'il était réellement si dur d'être toi ! C'était stupide, mais ils ont tout gobé. Même Aeson.

Elle paraissait au bord des larmes. Une boule s'était formée au fond de ma gorge. Non pas parce que je me sentais désolée pour elle, mais parce qu'il me semblait deviner avec une quasi-certitude ce qu'elle allait dire.

— Parce que tu es la plus vieille, reprit-elle après une courte pause, et à cause de ton ridicule look de guerrière, il pensait que c'était toi, et non pas moi, qui devais porter l'héritier. Il était sur le point de me rejeter, même si je lui étais restée fidèle durant tout ce temps, et même avant qu'il m'amène ici. Il ne voulait plus de moi. C'était toi qu'il voulait.

Je fermai les paupières un instant, sans parvenir à effacer ses yeux de ma mémoire. Ces énormes yeux gris comme un ciel de pluie, tout comme les miens étaient violets, de la teinte que prennent les nuages avant l'orage. Les paroles désolées de Wil, déplorant leur enfance merdique, me revinrent en mémoire : *« Notre paternel était toujours en voyage d'affaires, et notre mère en profitait pour coucher à droite à gauche. »* Oui, leur mère s'était vraiment payé du bon temps. À droite comme à gauche. Et même dans le pieu d'un membre éminent des noblaillons. Une de ces liaisons avec des humaines que le Seigneur de l'Orage appréciait. Pas étonnant que Jasmine me faisait penser à moi...

— Jasmine, s'il te plaît..., murmurai-je. Nous pouvons encore...

— Non, m'interrompit-elle. Je suis fatiguée de toi, Eugénie. Tu es la pire sœur de tous les temps, mais tu ne seras pas celle qui donnera naissance à l'héritier qui lancera la conquête : c'est moi qui le serai.

Je jetai un coup d'œil à l'échalas debout à côté d'elle.

— Finn ? m'étonnai-je.

Il haussa les épaules, aussi fringant qu'à l'accoutumée.

— Désolé, Odile... Je t'ai donné ta chance. C'est moi qui ai vendu la mèche sur ta véritable identité, dans le coin, espérant que ça te ferait entendre raison. Tu t'imaginais vraiment que je voulais être le lèche-cul d'un simple chaman ? Je t'ai choisie parce que tu avais de l'avenir. Tu as loupé ta chance, alors j'ai changé de cheval.

Ma stupeur, devant toutes ces mises au point, céda la place à une colère noire. Finn nous avait trahis. Il avait révélé à Aeson notre plan. Il s'était même efforcé de nous priver d'un atout en essayant d'écarter Dorian. Sans me laisser le temps – ni à quiconque, d'ailleurs – de prendre conscience de ce que j'étais en train de faire, je bondis vers l'endroit où le garde avait déposé mes armes. Je m'emparai de ma

baguette en un éclair. Dans la foulée, je tendis mon esprit vers le royaume de Perséphone et entonnai la formule de bannissement. Finn en resta bouche bée de saisissement. C'était un si faible esprit – il ne valait guère mieux qu'un lèche-cul, finalement – que la résistance qu'il m'opposa fut quantité négligeable pour moi. La force de ma volonté, canalisée par la baguette, le catapulta vite fait bien fait dans le passage que j'avais ouvert. La seconde suivante, il avait disparu, éjecté dans l'Inframonde.

Le bannir ne clarifiait en rien le merdier dans lequel je me retrouvais plongée, mais cela m'avait fait du bien.

Le visage de Jasmine s'était encore assombri. Les yeux plissés, elle focalisait toute sa haine et toute son amertume sur moi. Bon Dieu ! J'avais encore du mal à y croire. Elle n'était pourtant qu'une gamine...

— Le nombre de tes partisans diminue, lui dis-je.

— Pas grave, m'assura-t-elle. J'en ai d'autres.

Je sentis un subit accroissement de l'humidité dans l'air. Une dizaine de formes translucides, d'apparence féline, venaient d'apparaître à côté d'elle. Elles me faisaient penser à des lions, mais leur corps, sous leur peau transparente, semblait composé d'une masse d'eau animée de courants incessants et dynamiques. Leurs yeux scintillants avaient presque la couleur du néon bleu. Leurs griffes et leurs crocs avaient l'air dix fois plus longs et acérés que ceux d'un lion normal.

— Des Yeshins..., murmura Dorian contre mon oreille. Encore des créatures de l'eau.

Je perçus le message implicite. Finalement, Maiwenn n'était pour rien dans les attaques du Fachan et des Nixies. C'était Jasmine qui me les avait envoyés, utilisant un des pouvoirs hérités de notre père pour tenter de me tuer. Elle avait voulu se débarrasser de moi pour rester seule en course et pouvoir faire en sorte que se réalise cette prophétie sans queue ni tête. J'aurais sans doute dû me sentir outragée, mais j'éprouvais principalement de la jalousie. Jasmine était capable d'invoquer des créatures de l'eau et je ne l'étais pas.

Les Yeshins se mirent en marche dans ma direction avec une grâce sinueuse. De la bave – ou simplement de l'eau ? – coulait de leurs crocs. Je restai un instant interdite, incapable de réagir. Puis, Kiyo fila comme une flèche orange et or à côté de moi. Il bondit sur l'un des Yeshins et roula à terre avec lui. Ils luttèrent furieusement, sans cesser de faire des tonneaux dans la poussière, n'économisant ni les coups de griffes ni les coups de dents.

Je revins à la vie et me penchai pour ramasser mon flingue sur le sol. Je dus éjecter le chargeur qui s'y trouvait et partir à la recherche dans la poche de mon manteau d'un autre garni de balles en

argent. Pendant ce temps, quatre autres Yeshin me cernaient. Dorian agita une main, faisant se lever un tourbillon de poussière qui alla provisoirement aveugler les créatures. Pointant son autre main vers moi, il lança aux hommes d'Aeson :

— Vous tous ! Vous connaissez votre devoir : protégez-la !

Les gardes demeurèrent figés, laissant courir leurs regards entre les Yeshins et moi. Puis, l'un d'eux se décida à marcher sur nous, l'épée au clair. En lâchant un grand cri de guerre, il chargea le fauve le plus proche de lui. Un instant plus tard, les autres se décidèrent à lui emboîter le pas.

— Tenez-vous à l'écart, Votre Majesté..., entendis-je Shaya conseiller à Dorian. Vous êtes encore trop faible.

Elle avait raison. Malgré ses brûlures, Dorian paraissait livide. Il éprouvait les pires difficultés à rester debout. Après m'avoir adressé un bref coup d'œil, Shaya ferma les yeux pour se concentrer. Deux saguaros ne tardèrent pas à s'extraire de la terre pour avancer pesamment vers un des Yeshins. Ils s'abattirent sur lui et l'immobilisèrent au sol le temps que je vise et fasse feu sur lui. Lorsque le félin ne bougea plus, ils se redressèrent et fondirent sur leur victime suivante. Je les suivis, prête à répéter le processus.

Non loin de là, Kiyo paraissait en être à son troisième Yeshin. Je le regardai l'immobiliser à terre et mordre à belles dents sa peau. Un liquide s'en écoula, qui n'était pas du sang, mais de l'eau. Pourtant, la créature fit un ultime effort pour le combattre, labourant son flanc d'une patte griffue. Le sang gicla aussitôt, mais Kiyo ne se laissa pas pour autant démonter. Il ne cessa de mordre que lorsque la bête eut cessé complètement de bouger. Puis, sans temps mort, il passa à la suivante.

Les gardes – mes gardes ? – combattaient nos assaillants en petits groupes, Volusian venant en appoint les aider grâce à sa magie. Shaya avait créé une autre paire de saguaros ambulants, mais elle paraissait fatiguée. L'épée au poing, malgré son épuisement, elle montait près de Dorian une garde attentive et protectrice.

Les saguaros avaient immobilisé un autre Yeshin. Je fis feu sur lui et n'entendis qu'un déclic. J'étais à court de munitions. Mon second chargeur venait de s'épuiser et je n'en avais pas d'autres. Jurant entre mes dents, je rangeai le flingue et sortis ma baguette pour la pointer sur le Yeshin immobilisé et l'expédier hors de ce monde. Cela me coûta davantage d'énergie que d'avoir à appuyer sur une détente. L'usage que j'avais précédemment fait de la magie semblait m'avoir épuisée aussi. Pas étonnant que Shaya et Dorian s'affaiblissaient.

Il ne restait plus que trois Yeshins debout. Déjà, Kiyo était sur le point de s'en prendre à l'un d'eux. J'aurais juré qu'il avait décimé la

moitié de la meute à lui tout seul. Bien que couvert de sang, il retroussa ses babines et sauta à la gorge de la proie suivante. L'un des saguaros tomba, victime de l'attaque d'un félin, mais le partenaire du cactus parvint à distraire suffisamment le Yeshin pour que je puisse le bannir. Les gardes encerclaient le troisième, qui leur donnait du fil à retordre. L'un d'eux, éjecté de la mêlée, atterrit lourdement et douloureusement sur le sol. Un autre eut droit à un coup de griffes et cria sa souffrance.

J'ignorais toujours pour quelle raison ils se battaient désormais pour moi, mais je me portai tout de même à leur secours en guettant l'occasion d'avoir le Yeshin et lui seul en ligne de mire. Soudain, alors que je m'approchais d'eux, j'entendis s'élever un horrible cri étranglé de l'endroit où Kiyo se battait. Je savais que ce ne pouvait être un cri du Yeshin, mais je ne pouvais me retourner pour voir ce qui se passait. J'avais le Yeshin combattu par les trois gardes au bout de ma baguette et la formule de bannissement sur les lèvres. Je fis l'effort de me concentrer sur la tâche en cours et me débarrassai vite fait du monstre d'eau. Les gardes se tournèrent vers moi, surpris.

— Merci, Votre Majesté..., dit l'un d'eux avec reconnaissance.

Je ne m'attardai pas sur le fait qu'il ne s'adressait pas à Dorian.

Le dernier des Yeshins s'éloignait en titubant d'une forme inerte sur le sol ; une forme de renard. Mes gardes furent en un clin d'œil sur le rescapé. Déjà considérablement affaibli, celui-ci succomba sans tarder.

Je remarquai à peine que Jasmine n'était nulle part en vue.

Sans lui accorder une pensée de plus, je courus vers Kiyo et tombai à genoux à côté de lui. Il ne bougeait plus. Je le fis rouler sur le dos et partis à la recherche d'une trace de pouls ou de souffle. Rien. Ne sachant que faire, je criai son nom. Est-il possible de pratiquer le bouche-à-bouche et les massages cardiaques, sur un renard ? Au désespoir et au bord de l'hystérie, je me mis à le secouer en criant son nom encore et encore. Quelqu'un tendit la main et la posa sur mon bras pour l'écarter.

— Il est parti, Eugénie..., me dit doucement Dorian.

Shaya était accroupie à côté de lui, le visage solennel.

— Non..., murmurai-je. Non !

— Ne peux-tu pas le sentir ? insista-t-il. Son esprit a quitté son corps. Il est en route pour l'autre monde.

Je clignai des paupières, soudain de nouveau pleinement moi-même. *En route...* Peut-être n'y était-il pas encore parvenu. C'est quasi instantanément qu'un bannissement envoie un esprit dans l'Inframonde. Pour toute autre cause de décès, le délai est plus long ; c'est pour cette raison que des miraculés peuvent affirmer avoir vécu une expérience de mort imminente.

— Il n’y est pas encore ! lançai-je en me relaxant et en clarifiant mon esprit.

Une sensation de brûlure se fit sentir sur mon bras tatoué d’un papillon quand je me tournai vers Perséphone. J’étais déjà dans l’Outremonde. Une étape de moins à franchir pour parvenir dans le monde qui s’étendait au-delà.

Devinant ce que j’étais en train de faire, Dorian me jeta un regard paniqué et tendit le bras vers moi.

— Par tous les dieux ! Ne fais pas...

Il se figea en comprenant que je n’étais déjà plus là. Me déranger dans cet état aurait pu être mortel pour moi. Je vis vaguement sa main retomber. Désespéré, il ne put que regarder fixement ce corps entré en transe dans lequel mon esprit ne se trouvait plus.

J’avais levé l’ancre. Pour le royaume de la mort.

Chapitre 27

Un voyage d'un monde à l'autre sous forme d'esprit diffère beaucoup du même voyage sous forme corporelle. La présence du corps apporte plus de puissance – et présente davantage de risques –, mais l'esprit est capable de discerner des choses que les sens habituels ne perçoivent pas. En m'élevant au-dessus de l'Outremonde, je le découvris ainsi dans toute sa puissante beauté. Des halos de lumière marquaient la présence des êtres et des choses. Certains paraissaient plus brillants que d'autres : Dorian, par exemple, qui flambait comme une véritable torche. Autour de lui et des autres, Terre-d'Aulne irradiait sa propre aura. Une aura que je sentis faire écho en moi d'une drôle de manière. Devoir la quitter me laissait une impression étrange : comme si j'y avais laissé un morceau de moi-même avant de partir.

Quant à moi, mon âme se sentit pousser des ailes quand j'abordai aux rives de l'Inframonde. J'étais devenue sombre, presque noire, et j'avais pris une gracieuse forme aviaire. J'étais devenue le Cygne Noir, mon totem, la forme que mon esprit adoptait spontanément dans son transit entre les mondes. Je n'avais pas eu l'occasion de voyager ainsi depuis un petit moment déjà. J'ai d'abord développé la capacité de me mouvoir dans l'Outremonde sous une forme assez identique à mon apparence corporelle. Plus tard, j'ai appris à y emmener mon corps avec moi. Mais mon but n'était pas l'Outremonde, et j'avais besoin de la protection que me procurerait mon allure de cygne. Le royaume de la mort n'aime pas rendre les âmes qui s'y aventurent. Plus je m'y enfonçais, plus je prenais de risques. Je ne pouvais que prier pour que Kiyo n'y ait pas encore été totalement admis.

Sentir sa présence n'était pas un problème pour moi. Mon corps physique restait proche du sien et il existait entre nous un lien mental et spirituel qui me permettait de retrouver sa trace. Mais, comme je ne tardai pas à le découvrir, il avait beaucoup d'avance sur moi. Beaucoup trop... Déjà, il avait franchi la porte noire. Si je voulais le suivre, il me fallait pénétrer le territoire de la mort pour de bon. Mon retour paraissait douteux.

Et pourtant... je ne pouvais me résoudre à le laisser partir. Pas

encore, alors qu'il était mort à cause de moi, alors qu'il avait tenu à me protéger en dépit du fait que je l'avais rejeté, alors que nous avions partagé tant de choses.

Je volai donc sans même songer à faire demi-tour, mes ailes portées par des courants d'énergie pure. Je ne vis aucun portail à proprement parler, mais je le sentis quand je le traversai. Le lien qui me reliait à mon corps physique fut ébranlé. Je compris que je venais de le fragiliser. Un trop long séjour au royaume des morts finirait par le rompre tout à fait. Avec cette certitude me vint une autre sensation, à l'instant de mon passage, si marquée et soudaine qu'elle me fit l'effet d'une gifle. J'eus l'impression d'atterrir à plat ventre dans une piscine d'eau glacée. Plutôt étrange, étant donné que l'âme est censée ne pas être dotée de ce genre de perceptions physiques. S'il faut en croire, du moins, les on-dit. Je n'ai jamais rencontré de chaman qui soit passé de l'autre côté et qui ait pu revenir pour en témoigner. Pourtant, je fus quant à moi submergée de sensations tactiles dès mon passage effectué. Des vagues de chaleur tourbillonnaient autour de moi, entremêlées de veines de froid glacial.

Juste pour un instant, j'aperçus un monde si beau qu'il en était douloureux à admirer ; un monde de couleur, de lumière et de merveilles. L'entrevoir me permit de me sentir reliée à quelque chose de plus vaste que moi-même. Quelque chose que je n'ai jamais compris, dont je n'ai jamais pu prendre conscience dans les mondes habités par les vivants. Je me noyais dans cette brûlante extase à côté de laquelle même l'euphorie induite par la magie semblait triviale. L'espace d'une fraction de seconde, j'eus l'impression d'avoir percé tous les mystères de la vie et de la mort.

Puis, le temps de cligner des paupières, tout cela disparut et je fus plongée dans les ténèbres. Je poussai un cri silencieux de protestation pour que me soit rendue tant de beauté. Où tout cela était-il passé ? Pourquoi ne m'était-il pas possible de goûter encore à cette félicité ?

Une voix me répondit, vaguement féminine. Elle s'adressait à moi dans mon esprit, éveillant un écho dans tout mon être.

— *Ce monde devient ce que tu y amènes. Qu'as-tu apporté ?*

L'obscurité autour de moi changea. Elle prit de la consistance, au point qu'elle me parut solide. Je ne voyais aucune source de lumière, pourtant il m'était désormais possible de distinguer faiblement ce qui se trouvait autour de moi. Un sol m'apparut, froid et mort. Des rochers noirs pointaient, laids et acérés, à des angles impossibles. Une froideur mortelle m'enveloppa. Mon champ de vision était limité à la portée de cette étrange lumière. Tout ce qui se trouvait au-delà n'était que ténèbres impénétrables. En face de moi, je finis par distinguer une noirceur plus intense encore, entourée par une

mince ligne grise : une porte, ou un tunnel.

Devais-je comprendre que ce monde lugubre était moi ? Avais-je transformé ce qui m'entourait en ténèbres désolées ?

La voix désincarnée se fit entendre de nouveau :

— *Ce monde est ce que tu enfuis.*

Au bout de ce tunnel, devant moi, la présence de Kiyo se faisait sentir. Sans hésiter plus longtemps, je repris mon vol et m'y enfonçai.

Les ténèbres m'avalèrent une fois encore. Au bout d'un temps indéterminé, je débouchai dans un grand espace vide. Cela ressemblait à une sorte de caverne, creusée au sein de cette même roche noire et froide. Une source de lumière indétectable illuminait l'endroit. Aucune sortie en vue. Je sentais toujours la présence de Kiyo devant moi, mais je n'avais aucun moyen de le rejoindre. Derrière moi, le tunnel par lequel j'étais arrivée avait disparu.

Et soudain, je ne fus plus seule. Des formes se matérialisèrent autour de moi. Je reconnus presque chacune d'elles. Le Kèr. Le Fachan. Finn. Certains des Yeshins. Un assortiment d'esprits. Une quantité d'autres monstres et de noblaillons. Tous ceux que j'ai bannis dans ce monde semblaient s'être donné rendez-vous ici. Ils occupaient le moindre espace disponible autour de moi et me cernaient.

Leurs faces, caricatures déformées de celles que j'avais connues, étaient horribles à voir. La bouche grande ouverte, ils criaient de souffrance et de terreur, revivant les derniers instants que je leur avais fait vivre. Le groupe se referma autour de moi. Les bras se tendirent. De leurs mains griffues, ils tentèrent de me lacérer et d'emporter ma peau, lambeau par lambeau.

Ma peau ?

Les plumes avaient disparu. J'avais retrouvé ma forme humaine. Habillée de vêtements quelconques, j'avais une apparence tout à fait ordinaire. Les mains et les visages se rapprochèrent. Je me mis à crier quand cette foule cauchemardesque commença à dépecer mon corps. Une douleur atroce se répandit dans tout mon être. La souffrance était terrifiante ; elle me consumait. Je me laissai glisser sur le sol, dans l'espoir de leur échapper.

— *Que vas-tu nous donner ?* semblaient-ils me demander à l'unisson. *Que vas-tu nous donner pour te laisser passer ?*

— *Que voulez-vous ?*

— *Tu nous as envoyés ici sans un remords. Notre être, tu l'as arraché d'un monde pour l'exiler dans un autre. Sais-tu ce que cela fait ? Sais-tu ce que l'on ressent quand l'âme est arrachée au corps ?*

— Montrez-le-moi, murmurai-je.

Et c'est ce qu'ils firent.

Cela commença tout au fond de moi. Comme une petite étincelle, perceptible uniquement par un faible élanement. Quelque

chose comme le choc provoqué par une décharge d'électricité statique. Puis, cela prit de l'ampleur et se répandit en moi comme une masse de vers grouillants et affamés, qui me dévoraient de l'intérieur. Il ne s'agissait pas seulement d'une impression physique ; cela ressemblait également... à un cancer spirituel. Je pouvais sentir tout ce qui me constituait se désintégrer peu à peu. À commencer par les petites choses superficielles, comme mon goût pour les pyjamas sexy ou pour la musique de Def Leppard. Disparurent ensuite des éléments constitutifs de ma personnalité, qui me rendaient unique : mes capacités physiques, mes pouvoirs chamaniques, et même mes pouvoirs magiques nouvellement développés. Puis, ce furent mes liens émotionnels qui me furent arrachés les uns après les autres, m'obligeant à oublier tous ceux que je connaissais ou que j'aimais : mes parents, Kiyo, Dorian, Tim, Lara... Tous, ils disparurent en moi, les souvenirs qui me liaient à eux se dispersant au vent. Finalement, ce fut au tour de mon essence profonde de disparaître : moi en tant qu'être physique et mental. Eugenie Gwen Markham. Une femme. Humaine pour moitié, noblaillon pour l'autre. Tout cela disparu, je ne fus plus rien. Et même si j'avais voulu crier de terreur, je n'aurais pu le faire, n'en ayant plus les moyens.

Et soudain, je fus de retour.

Je me retrouvai roulée en boule, seule dans la caverne. En me dépliant précautionneusement, je pus constater que j'étais de nouveau une, entière. La conscience de moi-même m'avait été rendue. Encore secouée par l'expérience que je venais de vivre, je levai les yeux et découvris qu'une issue était apparue. Je le sentais, c'était une porte de sortie ; une sortie qui me conduirait à Kiyo.

Je m'enfonçai donc sans hésiter dans ces ténèbres, qui m'avalèrent de nouveau. Au débouché de ce tunnel, je me retrouvai dans une caverne semblable à la précédente. Mais cette fois, je n'y étais pas seule. Un homme se tenait face à la paroi la plus éloignée, le dos tourné vers moi, comme s'il étudiait la roche. Ayant senti ma présence, il se retourna.

Il avait des cheveux roux, striés de mèches grises, qui lui frôlaient les épaules. Son visage – une mâchoire carrée, des traits taillés à la serpe – était marquant. D'une manière un peu rude, il ne manquait pas de séduction. Il était vêtu à la mode habituelle des noblaillons et disparaissait presque entièrement dans une grande cape aussi fastueuse que ce que Dorian avait l'habitude de porter : riche velours pourpre, rehaussé de pierreries aux ourlets. Une couronne ceignait son crâne, faite d'un métal trop brillant pour être de l'argent ; *du platine*, pensai-je. Un chef-d'œuvre d'orfèvrerie, tout en festons semblables à une guirlande de nuages enchevêtrés. Les deux branches de la couronne se rejoignaient en pointe au sommet de son front.

Diamants et améthystes enchâssés dans les replis du métal brillaient dans la vive lumière.

Mais ce furent ses yeux qui me frappèrent surtout. Ils ne se contentaient pas d'arborer une seule couleur. Ils changeaient, comme un ciel nuageux un jour de grand vent. Bleu azur. Gris argent. Violet profond.

— Bonjour, Père ! lançai-je.

Ses yeux devinrent d'un bleu nuit en se posant sur moi.

— Tu n'es pas du tout comme je t'espérais, dit-il.

— Désolée.

— Peu importe. Tu feras l'affaire. Au final, tu ne seras de toute façon qu'un vaisseau. La magie qui est en toi va se fortifier. Ceux qui t'entourent finiront par comprendre que ce qui doit être fait s'accomplira, une fois que ton enfant sera né.

Je secouai la tête avec détermination et m'exclamai :

— Pas question que je porte ton héritier !

— Alors, tu ne passeras pas. Tu mourras ici.

Je ne répondis rien. La colère durcissait encore ses traits naturellement sévères. Il ne restait plus rien en lui de cette séduction que j'avais notée. Je n'avais pas oublié les réactions viscérales de ma mère à son égard, la haine inaltérable qu'elle lui vouait. La couleur de ses yeux changea encore, passant à un gris si sombre qu'ils paraissaient noirs.

— Tu n'es qu'une gamine stupide qui ne sait pas ce qu'elle fait ! s'emporta-t-il. Le sort de plusieurs mondes dépend de toi et tu es trop ignorante et trop faible pour en faire quoi que ce soit. Aucune importance. Tu n'es pas la seule à pouvoir incarner le rêve.

— Tu veux parler de Jasmine ?

Il acquiesça d'un signe de tête et reprit :

— Il lui manque tes pouvoirs et tes instincts guerriers, mais elle aussi ne sera qu'un vaisseau. Ce qui importe, c'est qu'elle est volontaire. Aeson a fait le nécessaire pour cela. Il lui a rendu visite pendant des années avant de l'enlever. Elle connaît son devoir. Elle fera en sorte de le remplir.

Une boule d'angoisse glacée s'était logée dans mon estomac. J'avais cru régler le problème en m'astreignant à de strictes mesures contraceptives, mais Jasmine ne ferait rien de tel. Au contraire, elle ferait tout pour engendrer au plus vite l'héritier du Seigneur de l'Orage.

Celui-ci parut lire dans mes pensées.

— Si tu te résignais à être le vaisseau, dit-il, tu pourrais garder le contrôle de la situation. Peut-être ne serait-ce pas si terrible que tu l'imagines de devenir la mère de l'héritier. Si ta sœur prend ta place, il n'y aura de répit pour personne.

— Ne me fais pas chier avec ces conneries, juste pour me gagner à ta cause. Cela ne marche pas.

Ses yeux s'assombrirent encore.

— Comme tu voudras, répondit-il. Cela ne fait aucune différence si tu meurs et si tu restes ici avec moi.

Je regardai la paroi la plus éloignée, unie et vierge, souhaitant qu'elle s'ouvre devant moi. De l'autre côté, je sentais toujours la présence de Kiyo, mais elle commençait à m'échapper. Mon cœur – si j'en avais un sous cette forme – se mit à battre plus vite.

Fermant les yeux, je lui demandai :

— Qu'attends-tu de moi ?

Surgis derrière moi, deux bras encerclèrent ma taille.

— Soumets-toi rien qu'une fois..., murmura Aeson contre mon oreille. Livre-toi à moi rien qu'une fois et tu pourras passer.

Sentant qu'il m'attirait contre lui, je réprimai tant bien que mal la nausée qui montait en moi. La part la plus raisonnable de moi-même me soufflait que cela n'avait pas d'importance. Rien de ce qui se passait ici n'avait d'importance. Mon corps n'était pas là. Je ne pouvais pas tomber enceinte. Tout ceci n'était qu'illusion.

Et pourtant... tout semblait tellement réel. Et tout bien considéré, cela l'était. Ses mains sur moi. Son souffle dans mon cou. Je ressentais exactement ce que j'aurais ressenti dans mon enveloppe physique, et je savais que tel était le but recherché.

J'ouvris les yeux et je vis mon père qui me dévisageait. Derrière lui, Kiyo s'éloigna encore un peu plus.

— D'accord..., dis-je, reconnaissant à peine ma voix.

Aeson me fit pivoter entre ses bras et m'embrassa rudement, féroce, sans se soucier que mes lèvres inertes ne lui rendaient pas son baiser. Il me fit m'allonger sur le sol de pierre inégal. La dernière chose que je vis avant que tout se fonde au noir, ce fut le Seigneur de l'Orage qui me regardait, le visage froid et indifférent. Je fermai les yeux, m'efforçant d'oublier la douleur physique et mentale.

Lorsque je m'autorisai à voir de nouveau, je me retrouvai assise, les mains à plat sur le sol rugueux. Comme précédemment, je ne sentais plus aucune douleur et mes vêtements me couvraient de nouveau. Une autre illusion, dont mon corps ne garderait aucun souvenir, mais dont je suspectais qu'elle resterait longtemps gravée dans ma mémoire. Me levant, je me mis en marche dans la direction où m'attendait Kiyo.

Il y eut encore quelqu'un pour m'attendre dans la chambre suivante : un homme que je n'avais jamais vu auparavant. Petit et svelte, il était habillé d'un velours écarlate qui frôlait l'extravagance. Il tenait un petit paquet enveloppé de tissu dans ses mains et ne cessait d'aller et venir avec nervosité. Quand il m'eut repérée, son visage

s'éclaira et un intense soulagement se peignit sur ses traits.

— Vous voilà, Votre Majesté ! s'exclama-t-il. Je vous attendais.

— Pour quoi faire ? m'étonnai-je.

Il me présenta le paquet qu'il tenait et répondit :

— Pour vous donner votre couronne. Vous devez la ceindre.

Je jetai un coup d'œil nerveux à ce qu'il me tendait et reportai mon attention sur la paroi lisse qui me séparait de Kiyo.

— Est-ce ce que je dois faire pour pouvoir sortir d'ici ? demandai-je. Mettre cette couronne sur ma tête ?

Le petit homme acquiesça vivement de la tête en dansant d'un pied sur l'autre.

— Vite ! me pressa-t-il. Le temps nous est compté.

Je savais à quoi rimait cette couronne. Je savais ce que Dorian m'avait amenée à faire au pied de la forteresse d'Aeson. D'une manière ou d'une autre, j'avais conquis Terre-d'Aulne et j'étais devenue la souveraine de ce royaume, même si je ne le souhaitais pour rien au monde. Si je parvenais à me tirer d'ici vivante, me promis-je, je mettrais rapidement bon ordre à tout ça. Mais si faire semblant d'accepter cette couronne pouvait me permettre de franchir une étape de plus de ce parcours sadique, alors il ne me coûtait rien de le faire. C'était même beaucoup plus facile que tout ce qui m'avait été imposé jusqu'alors.

— Très bien, dis-je enfin. Donnez-la-moi.

Il me mit le paquet enveloppé de tissu entre les mains. Je le déballai, et quand je vis ce qui se trouvait à l'intérieur, je faillis le lâcher.

Aeson avait porté sur la tête un cercle d'or. La couronne de Dorian, qu'il ne portait qu'en de rares occasions, était tout aussi simple et ressemblait à une tresse de feuilles d'arbre taillées dans différents métaux : argent, or et cuivre. Probablement Maiwenn et les autres monarques de l'Outremonde en portaient-ils de semblables.

Mais celle que je tenais entre les mains... n'avait rien d'un symbolique cercle d'or. C'était une lourde couronne de platine, complexe enchevêtrement de métal serti de diamants et d'améthystes. La couronne du Seigneur de l'Orage. Seulement, un peu plus délicate, elle paraissait avoir été dessinée spécialement pour une femme.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? m'exclamai-je.

L'homme me jeta un regard interloqué et marmonna :

— Mais... votre couronne !

— Ce n'est pas la couronne de Terre-d'Aulne, protestai-je. C'est la couronne de mon père.

— Quelle autre couronne pourriez-vous porter, Votre Majesté ?

Je fis une tentative pour la lui rendre, mais il s'en détourna avec horreur.

— Je n'en veux pas, assurai-je. Je ne la porterai pas.

— Vous le devez... C'est le seul moyen.

Il me considérait d'un air suppliant, comme s'il lui importait autant qu'à moi que je puisse accéder au stade suivant de ce jeu cruel. Je n'avais pas besoin de ses supplices. Je ne demandais pas mieux moi non plus que d'aller de l'avant. Je le voulais même désespérément. Suffisamment, en tout cas, pour élever la couronne au bout de mes doigts tremblants et la déposer sur mon crâne.

Instantanément, je me retrouvai hors de cette chambre. Debout au sommet d'un haut pic escarpé, j'observais les vastes plaines qui s'étendaient en contrebas. Le ciel était sombre, obscurci par de noirs nuages entre lesquels fulguraient des éclairs. Dans les plaines, aussi loin que portait le regard, des armées bivouaquaient. Dans leurs rangs se mêlaient noblaillons, esprits, ainsi que les myriades de créatures peuplant l'Outremonde. La couronne pesait lourdement sur ma tête, mais ne suffisait pas à retenir mes cheveux dans lesquels jouait un vent violent. Une robe de velours indigo épousait mon corps, sous une cape noire et argent doublée de fourrure. De la main gauche, je tenais ma baguette. Et au creux de mon bras droit se trouvait un bébé.

Enveloppé d'une couverture blanche, l'enfant avait les yeux fermés. Une couche de cheveux fins, de couleur indéterminée, lui couvrait le crâne. J'ignorais qui était son père – j'ignorais même s'il s'agissait d'une fille ou d'un garçon – mais une part instinctive de moi-même savait qu'il était à moi. Timidement, je tendis la main pour caresser sa chevelure, aussi douce qu'un duvet ou que la soie la plus fine. Le bébé s'agita légèrement à mon contact, cherchant à lover sa tête au creux de ma paume, ce qui suffit à remuer quelque chose profondément en moi.

Je sursautai en sentant quelqu'un m'entourer la taille et un corps chaud se coller contre le mien. Dorian. Il portait une épée au côté et une couronne sur la tête. Celle-ci était plus sophistiquée que la tresse de feuilles que je lui connaissais. Pièce d'or massif lourdement sertie de pierreries, étincelante au regard, elle ne paraissait pourtant pas aussi imposante que la mienne.

— Ils n'attendent qu'un ordre de ta part, dit-il.

Suivant la direction empruntée par ses yeux, je vis que la marée de soldats à nos pieds se prosternait devant moi, à genoux et le front touchant terre. Au-dessus d'eux, le tonnerre grondait et la tempête roulait incessamment.

— Je ne sais que faire, avouai-je à Dorian.

— Ce que tu as à faire, répondit-il.

Comme animée d'une volonté propre, la main qui tenait la baguette se leva. Tous ceux qui se trouvaient en contrebas semblèrent se lever à son commandement. Des pantins au bout de leurs fils,

animés par un marionnettiste, n'auraient pas répondu dans un plus bel ensemble. Un impressionnant grondement d'épées martelant les boucliers et de magie pétaradante s'éleva de leurs rangs. Il suffisait que mon bras retombe pour que tous se mettent en marche. L'enfer lui-même se tenait prêt à se déchaîner sur un geste de moi. Le grondement s'intensifia. Je sentis le corps de Dorian se presser plus étroitement contre moi. Le bébé s'agita de nouveau au creux de mon bras.

Soudain très lourde, ma main commença à retomber...

Je me retrouvai seule dans la chambre de pierre. Pas d'homme inconnu en pourpoint écarlate. Pas de couronne. L'issue était apparue dans la paroi la plus éloignée. Je me précipitai pour m'y engouffrer.

Les ténèbres m'engloutirent. J'aurais juré que le tunnel était cette fois plus resserré. Je continuai néanmoins à aller de l'avant. Je sentais que je me rapprochais de plus en plus de Kiyō. Je me mis à courir, pressée de le rejoindre, de le trouver, de le...

Enfin, je l'eus devant moi.

Il reposait sur une petite estrade, dans son incarnation humaine, au milieu de cette nouvelle chambre dans laquelle je venais de déboucher. Allongé sur le dos, lisse et parfait, les mains croisées sur la poitrine, il ressemblait à quelque prince charmant de conte de fées endormi pour l'éternité.

En m'avançant vers lui, je vis une femme faire de même à ma rencontre.

J'ignorais comment j'avais pu ne pas remarquer sa présence auparavant. Peut-être venait-elle d'apparaître. J'eus l'impression de loucher en la regardant. Les yeux rivés sur elle, j'éprouvai des difficultés à accommoder. Son apparence ne cessait de changer. Un instant, elle était adorable et dorée, ses cheveux d'un blond de miel lui tombant aux chevilles, l'instant d'après elle était pâle comme une morte, ses longs cheveux noirs cascadeant derrière elle comme un suaire. Dans une apparence comme dans l'autre, elle demeurerait cependant d'une stupéfiante – et même un peu effrayante – beauté.

Perséphone elle-même se dressait entre Kiyō et moi. Je savais n'avoir aucune chance de passer.

— Laissez-moi le reprendre, la suppliai-je. S'il vous plaît... J'ai passé tous les tests, exactement comme vous le vouliez.

— *Comme je le voulais ? (C'était la même voix que j'avais entendue auparavant, mais cette fois teintée d'un certain amusement.) Rien de tout cela n'a d'importance à mes yeux. Il ne s'agissait pas de mes tests. Ce monde est ce que tu en fais. La plupart des défunts y amènent leur culpabilité ou leurs regrets. Toi, tu y as amené tes peurs.*

Par-dessus son épaule, je tentai d'apercevoir Kiyō. Toute mon âme se tendait vers lui.

— Que voulez-vous ? repris-je. Que dois-je faire pour le récupérer ?

— *Qu'est-ce qui te fait croire que je vais te laisser le reprendre ? Il est à moi. Il est arrivé ici dans les règles. Les morts ne quittent jamais mon royaume.*

Rapidement, je mis ma mémoire à sac, retournant tous les mythes dont j'avais eu connaissance.

— Et Orphée ? objectai-je enfin. Vous l'avez bien laissé reprendre Eurydice, lui.

— *Mais au final, elle n'a pu partir. Il n'était pas assez puissant pour cela. Elle est restée.*

— Vous n'avez pas besoin de lui. D'autant plus que je vous ai expédié tellement d'autres âmes...

— *Était-ce réellement pour m'être agréable, ou pour servir tes propres intérêts ?*

— Cela a une importance ?

— *Peut-être pas. Mais maintenant, me voilà avec deux âmes de plus, et rien ne peut m'obliger à les rendre.*

— Dans ce cas, suppliai-je de plus belle, accordez-le-moi comme une faveur.

— « Une faveur » ? (Son amusement ne connaissait plus de bornes.) *Pourquoi ferais-je une chose pareille ?*

— Parce que je vous ai servie en toute loyauté. Et parce que nous sommes pareilles, vous et moi. Je suis moi aussi prisonnière de deux mondes, et je ne pense pas pouvoir m'en sortir un jour. Je resterai déchirée en deux à jamais.

Je posai la main sur le tatouage de papillon à mon bras : moitié noir, moitié blanc. Tout comme Perséphone, qui avait incarné une moitié de son existence la déesse du printemps, et régi durant l'autre moitié le monde des morts. Tout comme moi, à demi humaine, à demi noblaillonne. À demi amoureuse, à demi-tueuse. Dans *Le Lac des Cygnes*, Odile est le cygne noir et Odette le cygne blanc. Pourtant, toutes deux sont interprétées par la même danseuse.

Voyant qu'elle se contentait de me dévisager sans me répondre, je partis désespérément à la recherche d'autre chose.

— Vous dites que ce monde devient ce qu'on y amène. J'y ai amené mon amour, également. Cela ne compte pas, pour vous ?

Elle parut y réfléchir un instant.

— *Cela dépend, répondit-elle enfin. Renoncerais-tu à ton amour ? En sacrifice pour moi ? Promets-moi que tu te tiendras à jamais à l'écart de lui et que tu renonceras à ton amour.*

Mon regard se porta de nouveau sur la forme inerte de Kiyō. Je fis un effort pour imaginer une vie sans lui. Je me sentis mourir à cette perspective, mais je n'hésitai pas une seconde.

— D'accord. Je vous le promets.

Perséphone resta un moment encore à me dévisager, puis je vis Kiyo disparaître derrière elle.

— *C'est fait*, dit-elle simplement.

— Vous avez renvoyé son âme là-bas ? Il vivra ?

— *Si son corps est soigné promptement, il vivra.* (Elle continuait à me regarder fixement. Je pris conscience que je n'avais réclamé aucune garantie pour mon propre retour. En fait, je ne sentais déjà plus ce lien vibrant qui me reliait à mon propre corps. Perséphone conclut :) *Te voilà piégée ici.*

— Je sais, répondis-je. C'est OK pour moi. Ça le vaut.

Je le pensais vraiment. La vie de Kiyo m'importait plus que la mienne.

Perséphone ne me quittait pas des yeux, ces yeux qui ne cessaient de passer du noir au bleu. Puis, aussi improbable que cela ait pu me paraître, elle lâcha un profond soupir et me dit :

— *Retourne d'où tu viens. Retourne à ton existence double. Je te reverrai un jour, et ce jour-là, tu resteras.*

Elle posa ses doigts sur mon front. Une douleur intense me crucifia. Je me volatilisai dans un envol d'ailes et de plumes noires. Je me sentis tirée irrésistiblement hors de ce monde qui n'était plus le mien. Avant de perdre tout à fait le contact, j'avais entendu Perséphone ajouter, d'une voix fatiguée et peut-être un peu triste :

— *Garde aussi ton amour. Je n'en ai plus que faire.*

Un instant plus tard, je m'éveillai en sursaut dans mon corps physique, en train de m'étrangler pour reprendre mon souffle. Et pour reprendre pied dans la vie.

Chapitre 28

Il s'écoula près de deux jours avant que je reprenne suffisamment mes esprits pour pouvoir m'extraire de mon lit. Je gardais vaguement le souvenir d'avoir subi une sérieuse commotion après avoir regagné mon corps, cette nuit-là, au pied de la forteresse d'Aeson, mais c'était à peu près tout. Shaya m'avait serrée entre ses bras. Dorian avait crié qu'on aille chercher un guérisseur. Mais mieux que tout cela encore, à côté de moi, j'avais vu le corps de Kiyo bouger...

Ce fut dans une des nombreuses chambres d'amis du château de Dorian que je revins à moi. Plus petite que la chambre royale, elle n'en était pas moins décorée avec autant de luxe, comme tout ce qui se trouvait ici. J'avais repris conscience à plusieurs reprises avant de trouver enfin la force de me lever. Nia, qui n'avait cessé de me veiller durant tout ce temps, parut moins convaincue que moi de mon rétablissement.

— Vous ne devriez pas..., protesta-t-elle. Vous avez encore besoin de dormir.

J'étais en train de me débarrasser de la longue chemise de nuit qu'ils m'avaient passée, pour enfiler mes propres vêtements fraîchement lavés.

— Si je parviens à dormir davantage, répliquai-je, c'est que je serai morte. Très peu pour moi, j'ai déjà donné. Où est Dorian ? J'ai besoin de lui parler.

— Je suis certaine qu'il serait ravi de venir jusqu'à vous, Votre Majesté.

Le titre me fit grimacer.

— Non, répondis-je. Conduis-moi à lui.

Elle protesta pour la forme, mais son sens du devoir l'empêchait de désobéir. Elle ouvrit la marche à travers un labyrinthe de corridors dans lesquels ceux que nous croisions me jetaient des regards curieux. Après le choc de ma première visite dans ce château, j'y étais revenue si souvent que les gens s'étaient habitués à ma présence. Ils avaient fini par me considérer comme faisant partie des meubles. Soit ils m'acceptaient, soit ils ne faisaient pas attention à moi. Mais ce jour-là, de nouveau, ils me considéraient avec la même curiosité effrayée

qu'au premier jour.

À l'extérieur, nous trouvâmes Dorian dans l'un des jardins, debout près d'un petit chien au poil pelucheux. Muran était là, lui aussi. À eux deux, ils s'efforçaient de convaincre l'animal de se coucher et de faire une roulade. Celui-ci, la langue pendante, se contentait de les observer alternativement en remuant la queue.

Dorian me remarqua le premier. Son visage se fendit d'un large sourire. Les guérisseurs avaient fait usage de leur magie sur lui. Il ne restait plus aucune trace de brûlure sur sa peau.

— Reine Eugénie ! s'exclama-t-il. Quel plaisir de vous savoir debout et de sortie...

Muran faillit s'affaler sur le sol en effectuant devant moi une cérémonieuse révérence.

— Vo... Votre Majesté ! bégaya-t-il.

— Il faut qu'on parle, dis-je à Dorian fermement. En privé.

— Tu sais que je ne me fatigue jamais de te parler en privé... Nia ? Emmène donc cette bête déraisonnable. Et débarrasse-moi du chien également.

Une fois seule avec lui, j'allai droit au but en lui demandant :

— Tu peux me dire à quoi tu pensais ?

— Il y a tant d'incidents auxquels ces paroles sibyllines pourraient s'appliquer que je ne sais par où commencer...

— Tu comprends parfaitement de quoi je parle. Tu as fait de moi la nouvelle reine du royaume d'Aeson.

— Qui est dorénavant ton royaume, ma chère.

J'arpençais la pelouse d'un pas nerveux. C'était le milieu de la journée. Le temps était vif et ensoleillé.

— Je n'en veux pas, maugréai-je. Tu n'avais pas le droit de faire ça.

— Maintenant, c'est fait. De toute façon, si je n'avais pas pris cette initiative, quelqu'un d'autre te serait passé sous le nez. Aurais-tu préféré voir ta charmante petite sœur accéder au trône ?

Cela suffit à me refroidir. Aucune trace de Jasmine n'avait pu être retrouvée, malgré des recherches intensives. Elle semblait s'être proprement volatilisée durant le combat avec les Yeshins.

— Il fallait l'offrir à quelqu'un d'autre, répondis-je. Il doit exister de meilleurs candidats que moi ou Jasmine.

— « L'offrir » ?

Dorian laissa s'élever dans les airs son rire mélodieux, qui proclamait que le monde n'était qu'une farce.

— Le territoire t'a reconnue, reprit-il. Tu ne peux revenir là-dessus. Ce royaume est à toi pour toujours... ou au moins jusqu'à ta mort. Ou il reviendra à un héritier.

— Super ! Nous y voilà une fois encore. J'aurais dû me douter

que tu remettrais ça sur le tapis.

— Je n'ai rien fait de tel, mais puisque *tu* t'en charges, je...

Cessant de faire les cent pas, je le foudroyai du regard.

— Arrête ! lui lançai-je sèchement. Je ne veux pas en entendre parler. Je ne veux même pas y penser.

Sa bonne humeur en prit un coup.

— Peut-être le devrais-tu, insista-t-il. Jasmine, elle, y pense sûrement. Si elle met au monde un fils avant toi, toutes tes bonnes intentions n'auront servi à rien. Tu dis que tu ne veux pas, mais tu sais... tu devras peut-être changer d'avis pour la coiffer sur le poteau.

Ses paroles étaient si dangereusement proches de ce que m'avait dit le Seigneur de l'Orage que, tout d'abord, je ne sus que lui répondre. S'agissait-il d'une coïncidence ? J'en étais arrivée à la conclusion que tout ce que j'avais vécu dans l'Inframonde devait être une illusion destinée à tester ma résolution et à me confronter à mes peurs.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? s'inquiéta Dorian.

Rien d'intrusif ni de calculé dans son expression. Juste une sincère inquiétude à mon sujet.

— Rien, répondis-je avec fermeté. Écoute... Oublions la prophétie un instant et revenons-en à Terre-d'Aulne. Si tu craignais que ce royaume tombe en de mauvaises mains, pourquoi ne pas t'en être emparé toi-même ?

— Eugénie..., protesta-t-il d'un air désolé. Tu penses que je suis à ce point affamé de pouvoir ?

— Oui, je le pense. Et j'ai entendu et vu des choses qui le confirment. Quand ces royaumes se sont formés, tu en voulais une plus grande part. Tu as eu ta chance de réaliser ton rêve quand Aeson est mort. Pourquoi ne pas l'avoir saisie ? (Dorian ne me répondit pas. Sachant être dans le vrai, je décidai de le pousser dans ses retranchements.) Mais cela aurait indisposé trop de monde, n'est-ce pas ? Maiwenn et les autres auraient pu se retourner contre toi. En me faisant Reine d'Aulne... tu obtiens le prête-nom idéal. Personne ne peut rien dire, puisque j'ai vaincu Aeson en combat loyal, et toi, tu hérites des avantages sans risquer les inconvénients. Ose dire que tu n'as pas prévu de nous utiliser, moi et ce putain de titre, pour étendre ton influence et ton contrôle...

— Tu as vraiment une très mauvaise opinion de moi. Pas étonnant que tu sois tellement en colère.

— Allons, un peu de franchise... Pour quelle autre raison aurais-tu fait une chose pareille ?

Il me dévisagea un instant d'un air stupéfait.

— Mais..., protesta-t-il. Parce que je t'aime.

Il avait dit cela comme s'il s'agissait de la chose la plus naturelle

au monde, comme si j'aurais déjà dû être au courant.

— C'est à peine si tu me connais.

— Je te connais depuis autant de temps que le Kitsune, et je suppose que tu l'aimes. Ta petite expédition de l'autre nuit en constitue la meilleure preuve. Par tous les dieux ! Ce doit être l'exploit le plus téméraire auquel il m'a été donné d'assister. Tu avais cessé de respirer. J'étais convaincu que tu étais morte.

J'avais perçu une certaine angoisse, dans le ton de sa voix. Je fus alors frappée de constater qu'il m'aimait peut-être bien, après tout. Cela me fit un drôle d'effet. Je n'étais pas certaine de savoir qu'en faire. L'idée que Dorian puisse tomber amoureux de quelqu'un me paraissait presque incompréhensible. Jusqu'alors, je l'avais cru incapable d'aimer autre chose que ses amusements ou ses ambitions.

— J'aime Kiyo, lui répondis-je avec gravité. Et si nous parvenons à surmonter notre brouille, j'ai l'intention de...

— Aucune importance..., m'interrompit Dorian en haussant les épaules, de nouveau insouciant. Cela ne me dérange pas de devoir te partager.

— Tu as dit à Aeson que tu ne partages pas.

— En règle générale, c'est vrai – et surtout pas avec des gens comme lui –, mais étant donné que je ne pense pas que tu puisses m'accorder l'exclusivité, je suis prêt au compromis.

— Il n'y aura *ni* exclusivité *ni* compromis.

— C'est ce que tu dis. Tu as aussi affirmé que jamais tu ne me suivrais au lit et que pour rien au monde tu ne te servais de tes pouvoirs. Tu as probablement proféré une demi-dizaine d'autres certitudes tout aussi péremptaires. Nous voyons tous où tu en es aujourd'hui...

— Arrête ! protestai-je. Je suis sérieuse, là.

— Moi de même. Tu es reine, à présent. Une partie de ce monde est sous ton contrôle. Sois mon alliée. Nous serons plus puissants que nul ne l'a été depuis ton père.

— Je ne veux ni de cette puissance ni de Terre-d'Aulne.

— Il faut dire Terre-de-Daléa, maintenant.

— Je... Quoi ?

— Le territoire s'est façonné selon ta volonté. Terre-d'Aulne était le domaine d'Aeson. Le tien, c'est Terre-de-Daléa. Et tu es la Reine de Daléa.

— Le daléa épineux..., me rappelai-je à mi-voix.

Si quelqu'un voulait m'obliger à porter une couronne d'épines, ça allait chier...

— Très approprié, assurément..., poursuivit Dorian. Un arbre tout en beauté en surface, mais ayant un cœur acéré et potentiellement mortel.

Je secouai la tête, exaspérée.

— Je me fous des métaphores. Je ne veux pas régner sur ce royaume.

Dorian vint se placer devant moi. La passion faisait étinceler ses yeux d'un beau vert doré.

— Et alors ? s'impatia-t-il. Tu t'imagines pouvoir ne lui accorder aucune attention ? Faire comme s'il allait disparaître de lui-même ? *Le territoire s'est façonné selon ta volonté !* Tu ne peux lui tourner le dos. Sa survie dépend de toi, surtout que – les dieux seuls savent pourquoi ! – tu l'as transformé en désert !

Mon assurance en prit un coup.

— Eh bien... Je n'aurai qu'à trouver quelqu'un pour régner à ma place.

— Un régent ? Cela ne règlera pas définitivement le problème. Tu ne peux délaisser le territoire que tu as conquis. Il te faudra y revenir régulièrement ou il mourra. Tu es liée à lui, maintenant.

— Je n'ai jamais voulu ça, Dorian... (J'étais fatiguée, tout d'un coup. Cela n'avait peut-être pas été une très bonne idée de me lever, finalement...) Tu n'aurais pas dû m'y pousser.

— Sur ce point, il nous faut tomber d'accord sur le fait que nous ne sommes pas d'accord. Mais je ferai mon possible pour faire amende honorable. Prends Shaya, elle fera une excellente régente. Je te donnerai également Rurik et Nia et d'autres serviteurs encore, s'il y en a parmi les miens qui pourraient te convenir.

— Ce n'est pas le cas de Rurik, fis-je valoir.

— Certes. Mais il te sera aussi loyal que ce chien que je viens d'avoir. Davantage, même, étant donné que ce petit bâtard n'est qu'une tête brûlée. Rurik passera au crible ce qui reste de la garde d'Aeson pour ne conserver que ceux qui te prêteront allégeance.

— Tu veux dire... qui prêteront allégeance au Seigneur de l'Orage.

— C'est ce que je peux te proposer de mieux, répondit-il en haussant les épaules. À prendre ou à laisser. Tu devras constituer le reste de ton équipe toi-même. Nia ferait une excellente dame d'honneur, mais elle est encore un peu jeune pour te servir de sénéchal. Il te faudra en trouver un. Et un héraut, également.

On aurait dit qu'il me dictait une liste de courses à prendre au supermarché...

— Arrête ! grognai-je. J'ai l'impression d'être coincée dans ces putains de *Chroniques de Narnia*.

— Je suis sûr qu'il s'agirait d'une très amusante référence culturelle, si je pouvais la comprendre. Pour l'heure, je ne peux rien faire de plus. Je te cède quelques-uns de mes gens parmi ceux qui me sont les plus chers. Le reste est entre tes mains. (Un sourire s'attardait

sur ses lèvres, mais ce fut avec le plus grand sérieux qu'il conclut :) Quoi que tu puisses penser de moi et de mes motivations, je te jure que je ne t'aurais pas incitée à t'emparer du royaume d'Aeson si je n'avais pas été convaincu que tu le mérites. Une grande puissance brûle en toi, Eugénie. Je ne plaisantais pas quand je t'ai dit que tu nous surpasserais tous.

Secouant la tête, je me détournai de lui. Je ne voulais plus rien entendre de tout ça.

— Je m'en vais, annonçai-je. Je n'ai pas vraiment envie de te revoir. Rien de personnel. Enfin... oublie ça. En fait, si !

Lui tournant le dos, je me dirigeai à grands pas vers la sortie.

— Et tes leçons ? l'entendis-je me demander derrière moi.

— Quoi, mes leçons ? demandai-je en me figeant.

— Tu ne souhaites pas les poursuivre ?

Je me retournai lentement pour lui répondre :

— J'ai suffisamment de contrôle sur mes pouvoirs à présent pour m'empêcher de faire quoi que ce soit de stupide.

— Et cela te suffit ? (Dorian fit quelques pas vers moi avant d'ajouter :) Tu as tué l'un des plus grands magiciens de ce monde alors que ta maîtrise de l'élément liquide est celle d'une novice. Imagine ce dont tu seras capable quand tu le maîtriseras totalement ; sans parler des autres éléments.

— Non. Je ne les maîtriserai pas. Je n'en ai pas besoin.

— Je pensais que tu aimais l'ivresse que procure la magie.

Le souvenir rémanent du sentiment de puissance qui m'avait envahie après mes quelques réussites flamba brièvement dans mon esprit. Je déglutis et secouai la tête dans l'espoir de m'en débarrasser.

— Adieu, Dorian.

Je m'apprêtai à me détourner, mais il réussit à me saisir par le bras et à m'attirer à lui pour m'embrasser. Il méritait une bonne gifle, mais le baiser était exquis, comme l'étaient tous ses baisers. Le sentir contre moi me remit en mémoire notre unique nuit ensemble et cette frénésie sexuelle à laquelle il m'avait amenée, dont je ne me serais jamais crue capable.

— C'est la dernière fois que tu peux m'embrasser, lui dis-je quand le baiser prit fin.

Il me sourit d'un air entendu et je pus lire, au fond de ses yeux, que lui aussi se rappelait notre nuit.

— Puisque tu le dis, murmura-t-il.

Sur ce, je le laissai là pour rentrer chez moi.

Kiyo vint me trouver quelques jours plus tard, comme j'avais su qu'il le ferait. J'étais sortie faire des courses et je le trouvai en rentrant, dans son incarnation humaine, assis sur le pas de ma porte. Il portait une chemise de coton blanc et un pantalon kaki. Il avait

soigneusement dégagé ses cheveux noirs de son visage. Ses yeux demeuraient embrumés et sensuels. Plus séduisant que jamais, il paraissait être en forme. Comme Dorian, il avait bénéficié des techniques de soin magiques des noblaillons. Mais Kiyō avait eu droit à ce qui se fait de mieux en la matière : Maiwenn s'était personnellement occupée de lui pendant sa convalescence.

— Entre, dis-je en déverrouillant la porte.

Il entra sans un mot, me suivit et attendit que je me sois débarrassée de mon sac et de mes clés. Je lui offris un peu de thé glacé et allai m'asseoir avec lui sur le divan. J'avais tant de choses à lui dire que je ne savais par où commencer.

— Tu as meilleure allure que la dernière fois que je t'ai vu, lui dis-je enfin.

Un adorable sourire retroussa ses lèvres, révélant l'éblouissante blancheur de ses dents.

— Encore heureux..., répondit-il.

Je détournai le regard et repris :

— Maiwenn a fait du bon boulot.

Je sentis qu'il tendait sa main vers moi. Il me prit le menton et tourna doucement mon visage vers lui. Le contact de ses doigts me procura cette chaleur que je leur connaissais, et ce frisson électrique que je n'avais pas oublié non plus.

— D'après ce qu'on m'a raconté, dit-il, c'est plus à toi qu'à elle que je dois d'être là.

— Je n'ai pas fait grand-chose.

Il fit claquer sa langue contre son palais et insista :

— L'honnêteté, Eugénie... Tu te rappelles ?

— D'accord. C'était mal barré. Très mal. Mais je le referais s'il le fallait.

— Tu es une femme dingue et merveilleuse. Je ne pourrai jamais te rendre ce que je te dois.

Cela me fit bondir.

— Tu ne me dois rien du tout ! protestai-je. Pourquoi dis-tu ça ?

— Parce que je ne le méritais pas. Pas après ce que...

— Non. Oublie ça. Je... je n'aurais pas dû monter sur mes grands chevaux comme je l'ai fait à cause de quelque chose qui s'est produit alors que tu ne me connaissais même pas.

Ce que je ne lui dis pas, c'était que je comprenais soudain à quel point certains sujets sensibles peuvent endommager une relation. Par exemple, au hasard... je ne me voyais pas lui avouer qu'un roi des noblaillons m'avait initiée toute une nuit durant aux délices du bondage.

— J'aurais quand même dû t'en parler, insista-t-il.

— Ouais, reconnu-je. Tu aurais dû. Mais ce qui est fait est fait.

Je peux m'en remettre.

Il avait glissé son bras autour de moi, en douce, comme il savait si bien le faire.

— Qu'es-tu en train de me dire ? demanda-t-il.

— Tu le sais très bien. Je ne suis pas prête à renoncer à tout ce qui existe entre nous.

Il m'attira à lui. Quand il reprit la parole, sa voix tremblait un peu.

— Bon sang, Eugenie... Ce que tu as pu me manquer ! J'ai l'impression que tu fais partie de moi.

— Je sais.

Nous restâmes un long moment ainsi, blottis l'un contre l'autre, puis je l'entendis ajouter, l'air de rien :

— J'ai entendu dire que tu es reine, maintenant ?

— C'est ce qu'il paraît.

— Comment le vis-tu ?

— Comme tu peux l'imaginer.

— Dorian n'avait pas le droit de te faire ça.

J'avais cru percevoir un sourd grondement dans le ton de sa voix.

— Tu prêches une convaincue. Je m'en suis déjà expliquée avec lui. Lui ne voit pas où est le problème. Il est convaincu également que je devrais continuer à m'entraîner pour parvenir à maîtriser mes pouvoirs.

La main qui caressait mon visage se figea. Kiyo s'écarta légèrement de moi, afin de pouvoir me regarder dans les yeux.

— C'est une idée plus mauvaise encore ! s'insurgea-t-il. Tu ne lui as pas dit oui, n'est-ce pas ? Je veux dire... Tu as obtenu de lui ce que tu voulais.

— Exact.

Cette réponse le rassura et je le sentis se détendre contre moi. Il put recommencer à me caresser la joue avec une langueur sensuelle.

— Nous essaierons de trouver un moyen de te tirer de ce guêpier, reprit-il. Je ne permettrai pas qu'il t'arrive quoi que ce soit.

— Te voilà reparti avec tes airs de macho protecteur... Qui t'a ramené d'entre les morts ?

— Touché...

Je me décidai à lui poser la question qui me titillait depuis un moment.

— Comment... comment as-tu fait pour être là au bon moment ? Tu as vraiment monté la garde près du château d'Aeson ?

Une lueur de malice flamba dans ses yeux. Il porta sa main à mon dos et effleura du bout des doigts les griffures toujours en voie de guérison qu'il m'avait faites à notre première rencontre.

— Il n'y a aucun endroit au monde où je ne pourrais te trouver.

Un grondement sourd m'échappa. J'avais complètement oublié ça...

— Ces foutues griffures vont bien disparaître un jour, dis-je.

— Dans ce cas, je t'en ferai de nouvelles.

Un autre long baiser monopolisa ensuite toute notre attention. Je pris alors conscience que nos comptes étaient soldés et qu'il n'y avait plus à y revenir. Nous n'avions pas besoin de longs discours pour savoir ce que nous ressentions l'un et l'autre. Cela ne signifiait pas pour autant que nous n'aurions plus à l'avenir de sacs de nœuds relationnels à démêler. Mais, pour l'instant, le baiser suffisait. C'était un échange de chaleur, un partage d'amour, qui me donnait l'impression d'être enfin rentrée chez moi.

— Il me faudra quand même me faire pardonner, murmura-t-il tout contre mes lèvres quand le baiser prit fin. Même si je sais pouvoir compter sur ta magnanimité. Les classiques devraient faire l'affaire : fleurs, chocolat...

— Peu importe. Je n'ai pas besoin de ces messages codés pour savoir que tu as envie de coucher avec moi. Il y a d'autres signes bien plus manifestes.

— Par exemple ?

— Par exemple ta main sur mon sein.

— Non. Ça, c'est encore assez subtil. (Il attira mon corps contre le sien, de manière qu'ils s'imbriquent étroitement.) Mais si je pose ma bouche ici, tu sauras...

— Tu es tellement obsédé..., protestai-je. C'est le sexe qui nous a mis dans cette pagaille. Je ne suis pas sûre que ce soit un moyen très sain de régler tous nos problèmes.

— Une seule chose à faire pour le savoir...

Autorité royale ou pas, mes protestations manquèrent de conviction. Et quand il m'allongea sur le divan, je ne réussis pas non plus à le convaincre d'aller plutôt dans ma chambre. Heureusement, Tim ne rentra pas durant nos ébats, ce qui lui épargna de voir de nouveau mise à mal sa précieuse sensibilité.

Tout ce que Kiyō ne m'avait pas dit lors de notre conversation, il le fit en me faisant l'amour. Il me dit qu'il me désirait plus que tout, qu'il m'aimerait toujours et qu'il ferait n'importe quoi pour moi. Le genre de serments que les gens se font lorsqu'ils tombent amoureux, mais cela ne les rendait pas moins puissants. Portée par eux, je flottai sur mon petit nuage bien longtemps après son départ ce soir-là, gavée de bonheur, de joie de vivre et encore sous le coup du plaisir que nous nous étions donné.

Je m'habillais dans ma chambre lorsqu'une voix derrière moi déclara :

— C'est une erreur de vous être réconciliée avec lui. Et le Roi de Chêne ne vaut pas mieux. Vous feriez mieux de vous débarrasser de ces deux-là.

En sursaut, je me retournai pour faire face à Volusian.

— Je t'interdis de me tomber dessus comme ça ! Ne me dis pas que tu es resté là à te rincer l'œil ? Qu'avez-vous, tous, dans l'Outremonde, avec vos manies de pervers ? Bon Dieu ! Chez vous, ce n'est qu'exhibitionnisme, bondage et voyeurisme !

Ses yeux rouges ne se détournèrent pas de moi tandis que je finissais d'enfiler ma chemise.

— Je ne plaisantais pas, Maîtresse.

— À propos de Dorian et de Kiyo ? Qu'est-ce que tu leur reproches ? Bon... Pour Dorian c'est évident, mais Kiyo ne pose pas de problème.

Volusian secoua la tête et répondit :

— Cela n'a rien d'évident. C'est un renard, et une partie de lui pense comme tel. Il vous considère comme sa femelle, ce qui peut devenir dangereux. Lui et Dorian sont deux fanatiques, chacun à sa manière. Ils peuvent paraître se situer aux deux extrémités de l'échiquier, mais ils sont aussi fermement ancrés dans leurs convictions l'un que l'autre. Chacun d'eux a ses propres attentes vous concernant. Même le Kitsune, dont vous tendez pourtant à partager les points de vue. Tous les deux essaieront de vous dominer en essayant de vous faire croire que c'est vous qui le désirez.

Le temps d'une inconfortable introspection, je songeai à ce qu'avait été le sexe avec chacun de ces deux hommes : un jeu agressif, à base de domination. J'y avais pris ma part et dominé moi aussi la situation à certains moments, mais au final, j'avais toujours été poussée à la soumission et l'avais acceptée. Il n'y avait qu'une seule fois – la nuit où je m'étais réveillée exaltée par le souvenir d'avoir exercé mes pouvoirs – que j'avais véritablement eu le dessus sur Kiyo.

— Vous feriez mieux de choisir un homme plus effacé et plus malléable, me conseilla Volusian. Quelqu'un de moins ambitieux.

Je réfléchis à ce conseil quelques instants. Peut-être avait-il raison. Peut-être, mais...

— Les hommes sans ambition sont assommants.

— Et cette attitude, Maîtresse, explique pourquoi les femmes comme vous continuent à lutter pour l'égalité entre les sexes. Et pourquoi elles continuent à ne pas l'obtenir.

J'allai m'asseoir sur mon lit, les mains jointes dans mon giron.

— Je ne t'ai pas sonné, dis-je. Qu'est-ce que vous amène, docteur Love ?

— Je suis venu vous dire qu'il va vous falloir vous rendre dans votre royaume sans trop tarder. Le peuple est nerveux et agité. Vous

êtes leur reine, ce qui signifie quelque chose pour eux, même si cela vous énerve. Votre peuple a besoin d'être assuré qu'un monarque fort se trouve à sa tête.

Ses paroles me firent grimacer. J'avais donc un peuple à présent ?

— J'espérais pouvoir me défiler, reconnus-je.

— Je ne vous le recommanderais pas. À moins que vous vouliez vous retrouver avec un désastre sur les bras.

— Tu poses ta candidature au poste de conseiller occulte ?

— À vous de voir ce qui doit être fait. Quant à moi, j'ai tendance à partager le point de vue de Finn. Si je ne peux vous massacrer tout de suite et qu'il me faut rester esclave, je préfère que ce soit au service de quelqu'un de plus puissant qu'un simple chaman humain.

Je m'étais apprêtée à me moquer de lui, mais le souvenir de Finn et de cette pauvre Nandi m'attendrit.

— Tu es le dernier rescapé, Volusian. Qui aurait pu croire cela ?

— Moi, Maîtresse. (Son incrédulité à cet instant valait celle de Dorian lorsqu'il m'avait dit qu'il m'aimait.) Cela n'a jamais fait l'ombre d'un doute pour moi. Ils m'étaient tellement inférieurs...

J'éclatai de rire et conclus :

— Je n'aurais jamais cru pouvoir dire un jour une chose pareille, mais après tout ce qui s'est passé, tu dois être le type le plus normal sur qui je puisse compter. (Volusian ne me répondit pas.) Retourne dans l'Outremonde et reste avec Shaya, poursuivis-je. Dis-lui que je viendrai bientôt la voir. Ne reviens que si tu as un message urgent à me transmettre.

— Comme la Reine de Daléa voudra.

— Oh ! La ferme...

Sur ce, je prononçai la formule rituelle pour le renvoyer d'où il venait. Ensuite, je m'allongeai sur mon lit pour essayer de voir où j'en étais et pour réfléchir à ma vie. J'étais toujours chaman, et une des plus puissants qui soient s'il fallait en croire ce qui se disait. J'avais en moi les dons nécessaires aux humains pour utiliser et contrôler la magie afin de débarrasser ce monde des intrus malintentionnés qui voulaient s'y glisser. Mais j'étais également noblaillons, fille de l'un des pires tyrans que l'Outremonde ait jamais connu, et j'étais supposée être celle qui pouvait amener la réalisation d'une terrible prophétie ; à moins que ma femme-enfant de demi-sœur s'en charge avant moi. Je sortais avec un type capable de se transformer en renard et qui pouvait fort bien se retourner contre moi, si jamais je tombais enceinte. J'étais aimée d'un roi capable de faire des nœuds bougrement solides et qui voulait s'allier à moi pour conquérir son monde et le mien. Sans trop savoir comment, j'avais acquis la faculté de faire se lever des tempêtes et de faire exploser les gens. J'étais allée

au royaume des morts et j'en étais revenue. Et pour conclure, j'étais devenue reine : la Reine de Daléa, ce qui n'avait rien de très flatteur. Pourquoi n'aurais-je pas pu être la Reine des Violettes, ou quelque chose dans ce goût-là ? Pourquoi toujours des arbres et jamais de fleurs ? Ces Outremondiens avaient vraiment des goûts de chiotte.

J'avais besoin de tequila et de Def Leppard. Tout de suite.

Je me rendis à la cuisine, espérant y découvrir l'un ou l'autre, mais je fis chou blanc. Faute de mieux, je me rabattis sur un peu d'eau fraîche tirée d'un grand pichet que nous gardions au frigo. Je m'en servis un verre et allai compléter le niveau au robinet pendant que mon esprit continuait à vagabonder.

Pourquoi tout était-il devenu tellement compliqué ces dernières semaines ? Je ne voulais rien de tout ça. Moi, tout ce que je voulais, c'était Kiyō et quelques bannissements ou exorcismes pour faire bouillir la marmite. L'amour, et de quoi remplir le compte en banque. Un point c'est tout. Je n'avais pas besoin de toutes ces intrigues outremondiennes et des jeux tordus des noblaillons. Ils n'avaient rien à m'offrir. Et je ne voulais rien avoir à faire avec eux.

Rattrapée par ma colère, je fermai d'un geste sec le robinet et me tournai vers le réfrigérateur. Je ne compris que mes doigts étaient mouillés qu'au moment où le pichet m'échappa des mains. Tout ce qui se passa ensuite dut se dérouler le temps d'un battement de cœur. Le pichet tomba. Heurta le sol. Se fracassa. D'eux-mêmes, mes pouvoirs se mirent en branle et se saisirent de l'eau avant qu'elle se répande, la contraignant à rester où elle était. Il n'y avait plus rien à faire pour le verre brisé...

Et pourtant, lui non plus ne retombait pas par terre. Les éclats paraissaient suspendus en l'air, dessinant le puzzle qu'ils avaient formé sous le choc. Je les regardai, abasourdie, jusqu'à ce que je prenne conscience qu'une faible brise caressait ma peau et que les éclats de verre étaient agités d'un léger frémissement. Prudemment, je tendis mon esprit vers cet air en mouvement et le sentis entrer en résonance avec moi. En élargissant mes investigations, je sentis les courants d'énergies qui circulaient entre moi et les alentours immédiats du pichet fracassé. L'air vibrait, tout autour, comme si les molécules qui le constituaient étaient entrées en lutte pour enrayer la chute, pourtant inéluctable, du verre brisé. D'une manière ou d'une autre, sans même savoir comment, j'étais parvenue à faire en sorte que l'air m'obéisse, tout comme j'avais réussi à le faire avec l'eau.

Seulement, cette fois, c'était nettement plus difficile. Je devins graduellement consciente de ce que je mettais en œuvre pour que les molécules constitutives de l'air m'obéissent. Et plus j'accomplissais ce tour de force, plus cela me devenait difficile. J'avais l'impression que chaque éclat de verre pesait le poids d'une brique. Je dus accentuer

ma concentration pour ne pas faiblir. D'un rapide trait de conscience, j'envoyai à travers la pièce toute l'eau se vider dans l'évier. Pouvoir me focaliser uniquement sur le verre me facilita la tâche, mais je compris que je n'allais pas tarder à flancher. Pourtant, je tins bon. J'eus soudain envie de maîtriser l'air sous toutes ses formes, de comprendre ce qui le constituait et ce dont j'avais besoin pour m'en faire obéir.

« Imagine ce dont tu seras capable quand tu le maîtriseras totalement ; sans parler des autres éléments. »

En me connectant à l'air ambiant, je sentis se répandre en moi cette sensation glorieuse et dévorante qui naît de l'usage de la magie. J'étais encore loin du niveau d'exaltation dans lequel m'avait plongée mon rêve-souvenir, mais ce que je ressentais à présent était beaucoup plus fort et délicieux que ce que m'avait apporté la seule maîtrise de l'eau.

Tim entra alors dans la pièce et se figea en plein mouvement en me découvrant.

— Eugenie ?

La fatigue engourdissait mes muscles. Un voile de sueur poissait mon front. Le verre allait se répandre d'un instant à l'autre. Avec lui disparaîtrait l'extase magique qui me transportait. Je luttai autant que je le pus contre cette fatalité, mais lorsque les éclats se mirent à trembler violemment, j'ordonnai en hâte à l'air de transporter le verre cassé jusqu'à une poubelle voisine. Le contrôle que j'exerçais sur lui avait atteint ses limites. Seule une petite partie des débris arriva à destination.

« Je pensais que tu aimais l'ivresse que procure la magie. »

Haletante, je me laissai tomber sur une chaise, le regard rivé sur le verre répandu. Tim, lui, ne me quittait pas des yeux.

— Eug... Qu'est-ce qui vient de se passer, là ?

L'euphorie de la toute-puissance vacilla un instant en moi. De toutes mes forces, je fis une tentative pour garder le contact avec l'air ambiant, mais rien n'y fit. Cette sensation unique et douloureusement merveilleuse s'écoula de moi. Je la sentis s'éteindre, comme des braises passant progressivement de l'orange vif au gris. Je perçus une part de moi-même qui entraînait en rébellion contre cette inéluctable disparition. Au fond de mon âme, je n'étais plus qu'un cri pour que revienne la glorieuse brûlure de la magie. J'aurais donné n'importe quoi pour qu'elle ne me quitte plus. Fermant les yeux pour résister au manque, je déglutis péniblement.

— Eugenie ? insista Tim. C'était quoi ?

J'ouvris les paupières et suivis son regard pour considérer à mon tour l'amas de verre brisé à mes pieds. Il me fallut un long moment pour pouvoir répondre à Tim. Et lorsque je le fis, ce fut à voix basse et

rauque.

— Je n'en sais rien, avouai-je. Mais ça me fait envie.

Fin du tome 1

- [1] Dans la mythologie grecque, esprit qui hantait les champs de bataille et conduisait les âmes des morts aux Enfers. (NdT)
- [2] Fête celtique traditionnelle (de nos jours, Halloween). (NdT)
- [3] Trivia Machine est un jeu comme le Trivial Pursuit, mais virtuel, où l'utilisateur doit répondre à des questions dans des catégories différentes.
- [4] Djinn des mers et des océans dans les légendes du folklore arabe. (NdT)
- [5] Il s'agit d'une technique chamanique destinée à guérir des personnes ayant subi des traumatismes et « amputées » de certaines parties d'elles-mêmes.
- [6] Allusion au roman de Lyman-Frank Baum, *Le Magicien d'Oz*. (NdT)
- [7] Peintre américain contemporain connu pour ses paysages aux couleurs saturées. (NdT)
- [8] Dans la mythologie grecque, Perséphone, précipitée aux Enfers par Hadès, est autorisée à regagner le monde des vivants à condition de n'avoir pas goûté à la nourriture des morts. Elle jure qu'elle n'a rien mangé depuis son enlèvement, mais au moment où elle s'apprête à quitter le séjour souterrain, un des jardiniers d'Hadès affirme l'avoir vue avaler sept pépins de grenade, en conséquence de quoi elle est condamnée à demeurer aux Enfers. (NdT)
- [9] Dans le folklore japonais, *kitsune* (le renard) constitue l'une des trois formes d'un esprit magique polymorphe appelé *mononoke* en tant que groupe. (NdT)
- [10] « The Woods are lovely, dark and deep, / But I have promises to keep, / And miles to go before I sleep, / And miles to go before I sleep. » *Stopping by woods on a snowy evening*, Robert Frost (1874-1963).
- [11] Dans le folklore irlandais, créature métamorphe ayant à la fois les caractéristiques chevalines, aquatiques et humanoïdes. (NdT)
- [12] Fête celtique célébrée le 1^{er} mai pour honorer le retour du soleil et du printemps. (NdT)
- [13] Dans la mythologie sumérienne, esprit maléfique de la peste. En s'accouplant avec les esprits des montagnes, il donne naissance à une armée de démons de roche. (NdT)
- [14] Personnage du *Magicien d'Oz*. (NdT)
- [15] Fuath : terme générique regroupant dans les légendes celtiques les esprits et les êtres surnaturels malfaisants ayant un rapport avec l'eau. Fachan : monstre grotesque considéré comme l'un des Fuaths. (NdT)
- [16] Jouet en forme de ressort (également appelé Ondorama) dont la particularité est de pouvoir descendre les marches d'un escalier une fois son mouvement amorcé. (NdT)
- [17] Helen Adams Keller (1880-1968), Américaine aveugle et sourde qui parvint néanmoins à devenir écrivain et conférencière. Aux États-Unis, sa détermination a suscité l'admiration. (NdT)
- [18] Dans les légendes des peuples germaniques, esprits de l'eau métamorphes prenant souvent, comme les sirènes, l'apparence de belles jeunes filles pour entraîner leurs proies au fond des lacs et des fleuves. (NdT)
- [19] Talkshow télévisé très populaire aux États-Unis. (NdT)
- [20] Fête nationale au Mexique commémorant la victoire des forces mexicaines sur les forces expéditionnaires françaises le 5 mai 1862. Elle est de plus en plus célébrée aux États-Unis, notamment en Arizona et en Californie. (NdT)